









REVUE

BRITANNIQUE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARANCIÈRE, N. 5.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. L. GALIBERT, DIRECTEUR; BERTON, AVOCAT A LA COUR ROYALE; PHILARÈTE CHASLES; AMÉDÉE PICHOT; F. GÉRUZEZ; LARENAUDIÈRE; LESOURD; CH. COQUEREL; J. COHEN; GENEST, DOCTEUR EN MÉDECINE, ETC.

TOME CINQUIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE DES BONS-ENFANS, 21.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N. 6.

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, N. 2.

1836.

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire.

—

ANNALES DE LA MARINE ANGLAISE,[1]

DU TREIZIÈME AU QUATORZIÈME SIÈCLE.

Le droit de la force régnait encore. Les nations d'Europe essayaient en vain de faire prévaloir leur commerce et leur industrie contre cette suprématie de l'épée, née de la conquête des Francs, et qui était la base réelle de la féodalité. Sur mer comme sur terre, aucune législation reconnue ne protégeait encore la nation ou l'individu faible contre la violence du plus fort et du plus hardi. C'était une époque de générosité sans justice.

(1) Voyez dans la 7e livraison, juillet 1836, le premier article de cette série, dont l'intérêt promet d'être toujours croissant. Dans cet article, on trouvera l'origine de cette haine nationale entre la France et l'Angleterre, qui a duré pendant cinq siècles, et qui n'a commencé à s'effacer que depuis dix ans tout au plus.

Le roi Jean, si malheureux et souvent si coupable, encouragea non la marine mais la piraterie. Réfugié dans l'île de Wight, qui lui servait d'asile contre ses barons courroucés, il appela de tous les pays d'Europe les corsaires et les aventuriers qui fatiguaient l'Océan, et invita les matelots des ports anglais à embrasser sa cause, à donner la chasse à tous les navires portant pavillon étranger, et à s'attribuer les captures que cette chasse pourrait produire. Institution presque algérienne qui ne devait pas durer long-temps : la mort du roi la renversa.

Il laisse pour héritier un enfant de neuf ans, assiégé par les barons rebelles, qui avaient poursuivi le père jusqu'à la mort. Le roi de France voit cette situation et ne veut pas mentir à sa fortune : une flotte de quatre-vingts forts bâtimens, montés par trois cents chevaliers et un grand nombre de soldats, part de Calais sous les ordres d'un Flamand, pirate et moine, qui, après avoir dissipé sa fortune sur terre, était devenu redoutable sur l'Océan. Les barons anglais, ennemis personnels du roi Jean, mais non de son fils, apprennent que la flotte française remonte la Tamise : alors ils se retrouvent Anglais ; ils arment des vaisseaux ; ils sont prêts à combattre. Philippe d'Albany et John Marshall, secondés par Robert de Burgh, comte de Kent, mettent en mer quarante vaisseaux et galères, se placent au vent et trouent du bec acéré de leurs navires les embarcations françaises : plusieurs d'entre elles sont coulées bas. Par un stratagème, souvent employé dans les guerres d'Orient, des monceaux de chaux vive entassés sur les ponts anglais, exhalent, quand on les humecte, une vapeur épaisse que le vent pousse sur l'ennemi et qui l'aveugle. Les archers anglais profitent de cette circonstance, lancent le carnage sur la flotte française, la couvrent de morts ; bientôt elle est désemparée. Son commandant, le moine Eustache, est trouvé blotti dans la cale, et sa tête coupée est envoyée au jeune roi.

L'invasion étrangère repoussée laissa chez le peuple une

impression profonde, que le temps n'effaça pas. Plus de quinze ans après, Robert de Burgh, mêlé aux orages civils du règne de Henri III, fut fait prisonnier par la faction ennemie et condamné à porter des fers ; on envoya chercher un ouvrier forgeron de la petite ville de Brentwood, et on lui ordonna de fabriquer et d'appliquer ces indignes entraves. L'homme du peuple amené devant Robert s'apprête à faire son métier. Il lève les yeux, reconnaît l'amiral, et poussant un profond soupir, prononce ces mots, dont l'héroïsme populaire doit être recueilli par l'histoire :

Faites de moi ce qu'il vous plaira, et que Dieu ait pitié de mon âme! Je mourrai de la plus affreuse mort plutôt que de fabriquer des fers pour cet homme ; j'en jure le Dieu vivant! N'est-il pas Robert de Burgh, qui a rendu l'Angleterre à l'Angleterre, servi fidèlement le roi Jean, défendu bravement Douvres, la clef du royaume, et remis notre pays en tranquillité et en paix? Que Dieu soit juge entre lui et vous qui le traitez si barbarement!

Ce cri sublime de reconnaissance, échappé du cœur d'un homme du peuple ; cette gratitude individuelle pour un service national ; ce beau mouvement, si rare de nos jours, dut frapper vivement l'âme du vieux Robert et adoucir l'amertume de son sort.

En 1238, le roi Henri III couchait à Woodstock, lorsqu'un homme, du nom de Clément, s'introduisit par la fenêtre à l'heure de minuit dans le palais du roi. Ne trouvant pas le roi dans sa chambre, Clément le chercha à travers le palais entier : les annales contemporaines affirment qu'une des femmes de la reine, tout occupée de ses dévotions, auxquelles elle se livrait pendant la nuit, aperçut le meurtrier et appela les domestiques du roi qui s'emparèrent de sa personne. Soumis à la torture, Clément contrefit l'insensé et finit par avouer qu'un seigneur puissant, Guillaume de Marisch, avait été l'instigateur du crime. Clément fut exécuté. Guillaume de Marisch, s'emparant de l'île de Lundy, qui

passait alors pour imprenable, s'y retrancha, battit les mers, arma des vaisseaux et brava pendant quatre années entières la vengeance du roi. On le saisit enfin, et on l'exécuta avec seize de ses complices : mais il ne cessa de protester de son innocence et de nier l'instigation qui lui était imputée.

Telle était cette époque, remplie d'une tragique grandeur et d'un intérêt sanglant. La piraterie des ports anglais prit une extension si dangereuse qu'Édouard ne put la détruire. Les priviléges accordés aux Cinq-Ports (1) avaient encouragé leurs entreprises, qui bientôt avaient dégénéré en brigandages; tous les navires étaient pillés, amis ou ennemis. On armait et l'on faisait des captures sans l'autorisation du roi. Des cités entières étaient habitées par les corsaires. Il fallut que son fils, le prince Édouard, parcourût la côte les armes à la main, soumît les villes rebelles et calmât la fureur des populations par des concessions qui attestaient sa faiblesse. Pendant long-temps, même après cette victoire, le peuple imaginait encore que les habitans des côtes possédaient la souveraineté de la mer, et qu'ils pouvaient la sillonner et la moissonner selon leur plaisir. En 1266, un tribunal spécial qui jugeait les évènemens maritimes, toujours en faveur des habitans et au préjudice notable du commerce, siégeait dans ces localités privilégiées. Nul étranger n'approchait des côtes, sans craindre d'être pillé d'abord et condamné ensuite. La civilisation avance ainsi par une lente et pénible route; les peuples commerçans, les Flamands entre autres, qui les premiers avaient donné une impulsion vive à l'industrie du moyen âge, se plaignaient avec raison de ces

(1) Sous cette désignation sont compris les cinq ports suivans : Douvres, Hastings, Romney, Hythe et Sandwich, auxquels on a ajouté depuis Winchelsea et Rye. Leur situation sur la Manche, en face de la France, les a toujours fait considérer comme les boulevards de l'Angleterre : aussi, à toutes les époques, ont-ils joui de grands privilèges. Ils ont une juridiction exclusive, des représentans spéciaux et un gouverneur, grand dignitaire de l'état. Le duc de Wellington est aujourd'hui *Warden of the Cinque-Ports.*

iniquités. Sans cesse entravés par les guerres interminables des suzerains et des vassaux, ils réclamèrent le droit de continuer librement leur négoce entre la France et l'Angleterre, qu'il y eût guerre ou paix entre les diverses nations. Leur requête, facilement accordée, sous condition de ne prendre aucune part active à ces différends, augmenta leur richesse; et ce premier exemple de la liberté du commerce porta dans la suite des fruits précieux : on vit plus tard les Hollandais, soit bassesse de cœur ou courage, aller jusqu'à vendre, aux nations mêmes qui leur faisaient la guerre, la poudre qui devait servir à les mitrailler. Sans doute le temps viendra où la capture d'un vaisseau marchand, sous quelque pavillon qu'il navigue, passera pour une infraction criminelle, pour une atteinte portée au droit des gens, et provoquera le courroux et la vengeance de toutes les nations civilisées.

Le règne orageux de Henri III diminua encore les ressources maritimes de l'Angleterre; et la flotte du prince Édouard, partant pour la croisade, ne put se composer que de treize vaisseaux montés par mille hommes d'armes. Accueilli à son retour par la joie et l'espérance publique, salué par les acclamations des bourgeois qui, de leurs croisées, jetaient l'or à pleines mains sur le peuple, il justifia tant de prédictions et de pressentimens favorables : la couronne et le sceptre passaient d'une main faible et d'une tête débile à un bras vigoureux, à une tête puissante. Tous les projets d'Édouard eurent de la grandeur; et même lorsqu'ils ne furent pas heureux, du moins ils furent exempts de bassesse. Ses guerres contre les nobles gallois, cruelles et violentes sans doute, peut-être injustes, furent du moins conduites avec une admirable habileté. Pour cette dernière expédition, les Cinq-Ports armèrent de nombreux vaisseaux. Tout reprit une activité nouvelle, on vit l'armée et la marine renaître, le service fidèle fut récompensé. Le roi renouvela et étendit les vieilles chartres de liberté des Cinq-Ports. Les curieux d'antiquités du moyen âge ne trouveront pas sans intérêt un

fragment de cette chartre renouvelée, où le latin de l'époque brille de tout son éclat : « Ita quod quieti (*quittes*) sint de « omni theolonio (*impôt*), et omni consuetudine, videlicet, « ab omni bastagio (*droit de port*), tallagio (*taille*), pas- « sagio (*péage*), caryagio (*charriage*), rivagio (*impôt des* « *côtes*), sposagio (*droit des noces*), et omni wrecco « (*wreck, naufrage*), et de tota vendicione, achato et re- « chato (*achat et rachat*), suo, per totam terram et potestatem « nostram cum socca et sacca (*sack and sock*), et thol, et « them ; et quod habeant infangenethef, et quod sint wrecfry « et wytefry, et lestagefry, et lonetopfry, et quod habeant den « et atrone apud gernemouth, etc., etc. » On voit le saxon, le normand, l'anglais moderne et le latin se combiner étrangement dans cette phrase extraordinaire.

Édouard conçut le dessein de jeter un pont sur le détroit de Menai. Ses architectes et ses ingénieurs s'y refusèrent avec raison. L'entreprise était impraticable. Il était réservé à un ingénieur moderne, M. Telford, de jeter dans les airs et de suspendre au-dessus des flots irrités, cette merveilleuse et téméraire arcade de fer qui tremble sous l'orage et qui résiste à ses efforts : l'un des plus beaux travaux de ce genre qu'ait produits l'industrie des derniers temps.

La race normande, confondue avec la race saxonne, avait oublié sa descendance et n'appartenait plus qu'à l'Angleterre ; l'esprit national se formait. Déjà commençait à poindre cette terrible rivalité des deux nations que sépare la Manche ; hostilité profonde et sanglante, qui, pendant six siècles, a opposé sur toutes les mers et sur tous les continens, la France à l'Angleterre et l'Angleterre à la France. On en trouve les premières traces en 1293. Alors la France commençait à créer sa marine : et l'Angleterre, pressentant sa force, prévoyant qu'elle ne devait compter que sur ses vaisseaux, lançait un regard de jalouse inquiétude sur les navires de ses voisins. Souvent des conflits partiels annonçaient une animosité naissante, mais farouche. Six vaisseaux anglais, qui faisaient

voile vers Bordeaux pour côtoyer la plage de Gascogne, furent attaqués par une flotte normande qui brûla deux de ces bâtimens, et fit pendre plusieurs hommes de l'équipage. Aussitôt lord Robert Tiptopt, commandant la flotte anglaise, fait voile vers la Normandie, pénètre dans l'embouchure de la Seine, s'empare de six navires qui y étaient au mouillage, massacre les équipages et attend le passage d'un autre convoi chargé de vin, dont tous les navires sont détruits. Les deux nations prennent feu : les Irlandais et les Hollandais se joignent aux Anglais; les Génois et les Flamands se rattachent aux Français. Une bataille sanglante, long-temps inégale, dont les chroniqueurs n'indiquent pas la localité précise, et dont les deux peuples s'attribuent les honneurs, signala la première grande lutte des deux marines ennemies. Trois flottes anglaises sont rapidement équipées; l'une remonte la Garonne, et fait plusieurs captures importantes. Cependant le roi de France arme des navires, et la Grande-Bretagne, si souvent victime des invasions, commence à craindre une invasion nouvelle. Le conseil royal prend des mesures sévères; il ordonne que les étrangers qui habitent les côtes se retirent dans l'intérieur des terres; que les vaisseaux ou embarcations qui leur appartiennent soient démâtés et désemparés. La surveillance des côtes est exercée avec une rigueur extrême; et les moines eux-mêmes, souvent accusés d'espionnage, sont forcés de quitter leurs couvens bâtis sur les dunes ou sur la plage.

Ce fut alors qu'un Anglais, nommé Tuberville, chevalier brave, que les Français avaient fait prisonnier en Gascogne, et que sa captivité ennuyait, céda au desir de revoir l'Angleterre, et trahit sa patrie dans l'espoir de la retrouver. Il promit aux Français de soulever contre l'Angleterre la principauté de Galles, et de livrer à la France la flotte anglaise dont il espérait obtenir le commandement. De retour auprès d'Édouard, il sollicita, en effet, le commandement de la flotte; mais en vain. Le roi, qui l'accueillit honorablement,

lui refusa ce dangereux emploi : « Dieu le voulait ainsi ! » dit le chroniqueur.

On comptait beaucoup en France sur le succès de la trahison : une flotte de trois cents voiles, équipée à Marseille et à Gènes, chargée de soutenir ce mouvement et d'en recueillir les fruits, vint attendre la flotte anglaise qui, selon les promesses de Tuberville, devait passer en des mains ennemies. Après une attente inutile, l'expédition française approche de la côte et jette à terre des espions. On les saisit et on les pend. Cinq galères approchent davantage ; l'une d'elles mouille en vue de Portsmouth : les habitans font mine de fuir dans l'intérieur des terres ; l'équipage français les poursuit, tombe dans une embuscade et est massacré : la galère est livrée aux flammes. Ce fut alors que le commandant français, furieux du peu de succès de son expédition, fit voile vers Douvres, s'empara de la ville, la mit à feu et à sang, et se retira chargé de dépouilles. Un moine bénédictin, nommé Thomas, laissé seul dans le couvent, refusa de quitter le sanctuaire et d'indiquer aux Français les trésors cachés qu'il renfermait ; on le tua près de l'autel : les citoyens de Douvres demandèrent sa canonisation. Mais saint Thomas de Cantorbéry avait déjà reçu la sanction pontificale, et ces deux saints Thomas, si voisins l'un de l'autre, ne permirent pas au Saint-Siège d'exaucer le vœu des habit ns. Édouard envoya le traître Tuberville au supplice et médita sa vengeance contre la France, qu'il menaça d'une expédition formidable.

Elle manqua, faute de discipline. Depuis long-temps les matelots des Cinq-Ports et ceux d'Yarmouth, vivaient dans une hostilité déclarée. A peine Édouard, qui avait promis secours au comte de Flandre contre le roi de France, eut-il débarqué à Sluys, le parti d'Yarmouth et celui des Cinq-Ports en vinrent aux mains : leur acharnement détruisit toute la flotte de leur souverain. Les matelots d'Yarmouth y perdirent vingt-cinq vaisseaux qui coulèrent bas ; trois des plus

gros navires, un entre autres qui portait le trésor royal, perdirent leur équipage, furent démâtés et jetés en pleine mer. Il fallut que le roi, victime de cette guerre civile, renonçât à son entreprise et revînt à Londres.

Combattre la France par la force des armes, ce n'était pas assez : Édouard voulut la combattre par la politique, les alliances et la diplomatie. Son ambition calcula les avantages que procureraient à l'Angleterre son union avec les Pays-Bas, et la ligue de ces deux pays contre Philippe-le-Bel. Guy, comte de Flandre, vieillard paisible, ne songeait qu'à maintenir dans le repos et l'exercice de l'industrie des sujets qu'il aimait. Il promit au fils d'Édouard, Édouard de Caernarvon, sa fille la plus jeune, Philippa. A peine le bruit de cette union se répandit-elle, que le roi de France s'effraya : c'était déjà (dit le Portugais Sueyro) une maxime d'état admise par la politique française que les plus grands périls s'attachaient à l'alliance de deux pays commerçans voisins de la France. Décidé à rompre ce dessein, Philippe invita le comte Guy à venir le trouver à Corbeil, où il le reçut, ainsi que la comtesse, sa femme, avec une injurieuse dureté, l'accusant de déloyauté et de perfidie. « Disposer de sa fille sans s'assurer de l'assentiment du suzerain, c'était (disait-il) un crime au premier chef ». Le vieillard répondit par des protestations de loyauté. Enfermé, ainsi que la comtesse, dans la tour du Louvre, il en appela au jugement de ses pairs, qui, plus équitables que le roi, demandèrent la liberté des deux prisonniers, à condition que le comte Guy remettrait sa fille en otage et ne contracterait aucune alliance avec l'Angleterre. La malheureuse Philippa, livrée au roi de France par ses parens qui la quittèrent, « dit l'historien Sueyro, avec beaucoup de douleurs et de larmes, » *con grandes lagrimas y sentimientos*; fut prisonnière à l'âge de seize ans; Guy frappé d'une affliction profonde revint dans son pays. Le pape, dont il invoqua le secours, menaça Philippe-le-Bel d'excommunication, et exigea la remise de Philippa entre les mains

de son père. Vaine menace; les foudres de l'Église furent impuissantes : la justice, soutenue par l'autorité pontificale, a toujours exercé peu d'influence lorsque la force des armes ne la soutenait pas. Les anathèmes des papes n'ont pesé dans les destinées du monde que ligués avec l'influence de l'or, la marche des armées et l'effort des ambitions ardentes. Les menaces du légat provoquèrent la risée de Philippe-le-Bel. Alors Guy écouta les propositions d'Édouard, roi d'Angleterre; de l'empereur Adolphe; du duc d'Autriche; et de quelques autres puissances inférieures. Une vaste ligue contre la France fut formée. Édouard s'engageait à l'assister de troupes et d'argent; et il fut stipulé que si la détention de Philippa continuait, ou si elle venait à mourir, sa sœur épouserait le prince de Galles. Le roi et le duc prêtèrent serment sur les Écritures saintes et jurèrent de ne jamais contracter de paix séparée avec la France: sermens inutiles, que la politique ne manque jamais de briser.

La guerre éclate, Édouard conduit ses troupes en Flandre, et leur insubordination, leurs violences, révoltant les citoyens de Bruges et d'Ypres, les exposent à des vengeances et à des combats qui les chassent bientôt. Les Écossais se lèvent à la voix de Wallace : le roi Édouard voit de nouvelles difficultés l'envelopper de toutes parts ; il recule prudemment ; et redoutant les résultats d'une alliance obstinée avec le malheureux comte de Flandre, il oublie son serment inviolable, se retourne vers la France, demande à Philippe-le-Bel sa fille pour le prince de Galles, et épouse lui-même une sœur de Philippe. Les autres confédérés, moins prudens et plus loyaux, soutiennent la guerre commencée; mais la destinée semble prendre parti pour la cause injuste, contre la malheureuse Philippa. Une jeune fille sans tache, un vieillard innocent, sont sacrifiés par la bataille de Bouvines: *Dieu est pour les gros escadrons!* Quatre ans d'un cachot obscur écrasent ces deux victimes, dont l'histoire n'a pas assez fait ressortir la pureté et la grandeur. Relâché pendant une trêve,

le duc apprend que la trève expire : au lieu de fuir, l'honorable vieillard revient, à l'expiration de la trève, se constituer de nouveau prisonnier. « Ponctualité sublime, qui ne triompha « pas, dit l'historien portugais, de la dureté du roi. » Il mourut à quatre-vingts ans dans la prison de Philippe-le-Bel, et son cadavre vénérable, enfermé dans une bière de plomb, fut remis aux députés du pays. Quant à Philippa, elle ne connut ni liberté ni bonheur; la mort seule la délivra: comme son père, elle expira sous les verroux du roi de France. Malheureuse enfant, dont le sort tragique, l'une des plus affreuses iniquités de l'histoire est à peine l'objet d'un souvenir pour les historiens!

Deux années après, Édouard de Caërnarvon épousa Isabelle, fille de Philippe-le-Bel, celle que Shakspeare a nommée la *Louve Française :* mariage qui sanctionnait et consacrait tous les actes injustes et atroces des années précédentes; et les prétentions de Philippe-le-Bel; et l'abandon d'Édouard; et le martyre de Philippa et de son père. L'Angleterre et la France s'unissent: on s'attend à toutes les félicités, à toutes les gloires; deux couronnes puissantes n'en font qu'une. « Mais ce mariage (ainsi parle Sueyro) cé- « lébré avec l'éclat le plus pompeux et la plus vive allégresse, « fut pour la France une source de ruine et de malheur. « A ce titre les Anglais se prétendirent maîtres de la France: « et leur réclamation, suscitant d'interminables combats, « fit couler des torrens de sang. Notre Seigneur, ajoute « l'écrivain catholique, permit un tel résultat par un juste ju- « gement, afin que les hommes reconnussent combien leurs « opinions sont incertaines et fausses. Certes, les Français « eussent beaucoup mieux agi dans leurs intérêts, s'ils ne se « fussent pas uniquement opposés au mariage de Philippa « et d'Édouard. »

Suivons cette dramatique histoire dans ses rapports avec les progrès de notre marine. L'inimitié infatigable de l'Angleterre et de la France paraissait devoir s'éteindre et s'affai-

blir sous l'influence de ce traité, scellé par un mariage; mais Édouard n'oublia pas ses intérêts. L'ambitieux Édouard, en s'alliant à l'injuste Philippe-le-Bel, eut soin de faire reconnaître et sanctionner légalement, pour la première fois, cette souveraineté de l'Angleterre sur les mers, souveraineté illusoire et vaine si elle n'est protégée par la suprématie réelle. Édouard avait de l'argent, des hommes, un commerce naissant et de l'audace : il mit en avant cette prétention que sa valeur et son adresse soutinrent. Quant à Philippe, il ne discuta pas les bases de *la soveraigne seigneurie des mers*, que s'attribuait la Grande-Bretagne.

Quelques rapports internationaux s'établissaient ainsi : Alphonse-le-Sage, roi de Castille, beau-frère d'Édouard, obtenait le droit d'employer des Anglais à la construction de ses navires ou d'acheter dans les ports d'Angleterre les galères et vaisseaux qui devaient lui servir contre les Maures. A cette époque même, la supériorité était acquise à notre construction navale. On voyait aussi se former les alliances naturelles et nécessaires des intérêts européens qui se groupaient par masses. Les Espagnols se rapprochaient des Anglais; jamais, en dépit des circonstances et des hasards de la politique, il n'a régné entre ces deux peuples ce sentiment profond d'inimitié qui est entré jusqu'au fond des cœurs, en France et en Angleterre. Déjà Édouard I[er], qui avait épousé la fille de Philippe-le-Hardi, avait ressenti profondément cette haine. Son premier fils, malade toutes les fois que sa mère française lui donnait le sein, acceptait volontiers le lait d'une nourrice anglaise : « Dieu te bénisse, mon fils, « s'écriait le père! Tu es bien un véritable Anglais! Continue « ainsi, et n'accepte rien de la France! » Les Français nous rendaient bien ces sentimens. Toute leur politique était dirigée contre nous; craignant l'unité de la Grande-Bretagne et sa situation insulaire; ils n'oubliaient rien pour paralyser les efforts de nos rois, qui voulaient centraliser leurs forces et doubler leur puissance. Peuple et seigneurs partageaient

le même éloignement : la défiance était mutuelle et amère. Les instructions données aux matelots anglais, qui pénétraient dans un port de France, attestent le peu de sympathie des deux nations : ces derniers devaient se mettre en garde contre toute surprise ; être prêts au combat ; ne s'aventurer sur le rivage que bien armés, et se réserver, en cas d'attaque, la facilité d'une retraite. L'hostilité était dans les âmes.

Au surplus, les matelots européens étaient moins alors des marins disciplinés que des bandits. Sous quelque pavillon qu'ils naviguassent, ils ne montraient de respect ni pour la propriété, ni pour le droit des gens ; ainsi se conduisent aujourd'hui les corsaires de la presqu'île Malaye. La mer était le théâtre d'un immense brigandage : Français, Espagnols, Portugais, Anglais, donnaient, sans distinction, la chasse aux pavillons amis ou ennemis qui leur promettaient une proie. On accuse les Espagnols de cette époque d'avoir arboré le pavillon portugais pour exercer la piraterie, et surtout pour irriter l'Angleterre contre le Portugal. Chacun se croyait en droit de soulever les plus étranges prétentions. Le roi de France, en guerre avec la Flandre, apprit que le connétable de Douvres avait mis l'embargo sur un vaisseau espagnol chargé d'armes et de munitions destinées aux Flamands. Aussitôt, il écrivit à Édouard qu'il « le sup-« pliait de vouloir bien s'approprier ce vaisseau, et réduire « en esclavage ceux qui le montaient, *tamquam servos et* « *exclavos*. » Édouard lui répondit qu'il ignorait cette circonstance, mais qu'il ne manquerait pas d'agir ainsi que le roi de France le desirait. Le transport d'armes et de munitions destinées à des ennemis était un des sujets les plus fréquens de querelles et d'hostilités : souvent on pillait, sous ce prétexte, un vaisseau neutre et innocent. Sans cesse entravé, le commerce élevait de temps en temps sa tête affaiblie : les encouragemens qu'il recevait par intervalles étaient loin d'équivaloir aux atteintes perpétuelles qui lui étaient portées.

L'Aquitaine et la Guyenne, provinces qui frémissaient de se voir anglaises, s'impatientaient de ce joug, et payaient avec peine les impôts; l'Angleterre, de son côté, faisant balayer les mers par ses navires, amenait dans ses ports cent vingt vaisseaux normands, et confisquait les biens de tous les Français domiciliés dans la Grande-Bretagne. Les couvens et les monastères de la côte, dans lesquels se trouvaient des prêtres français, furent repeuplés de nationaux ; sévérités que l'on peut qualifier d'un autre nom et qui donneront quelque idée de l'animosité anti-gallicane qui pénétrait déjà tous les esprits. Le siècle suivant porta les fruits sanglans de cette animosité; et la science navale, au lieu de s'appliquer au commerce et à la richesse des peuples, ne fut que la vassale de ces haines séculaires.

En 1327, les forces maritimes de la Grande-Bretagne avaient subi une décadence, naturellement expliquée par les troubles civils du pays et les guerres intestines qui avaient pesé sur lui. Edouard III, placé sur le trône par les crimes de sa mère et la déloyauté de ses partisans, trouva la marine royale presque entièrement détruite. Il renversa, d'une main courageuse, le favori de sa mère, s'empara du gouvernement et consacra toute son énergie à reconstituer l'armée de terre et de mer : il était temps. Le conflit entre les deux grands peuples voisins était imminent et devait être terrible : la mauvaise organisation de la féodalité rendait cette lutte inévitable. Comme duc d'Aquitaine, le roi d'Angleterre devait hommage au roi de France ; hommage qu'il refusait ou esquivait. Petit-fils de Charles-le-Bel, par les femmes, il prétendait au trône de France, occupé par Philippe-de-Valois, neveu du même Charles-le-Bel. Les pairs de France repoussèrent sa prétention ; l'on sait avec quel mélange d'astuce, de hardiesse, de réserve et de violence, il refusa une partie de l'hommage que son suzerain exigeait de lui ; écarta la cérémonie du vasselage, protesta secrètement contre l'acte auquel il semblait se soumettre en public;

et, à force de délais, de subterfuges, d'embarras et d'incidens habilement ménagés, laissa en suspens deux questions épineuses : l'hommage à rendre au roi de France, et la légitime propriété de cette couronne. Il voyait ce beau pays divisé; les suzerains armés contre les suzerains; le peuple accablé de corvées et d'impôts; l'autorité royale mal assise; l'art de la guerre livré au seul courage, sans discipline et sans prudence; les communes mécontentes, et prêtes à suivre l'exemple des turbulentes communes de Bruges et de Gand; tout une partie de la France et l'une des plus riches, au pouvoir des Anglais; la rivalité sanglante des nobles qui lui ménageait de redoutables appuis; enfin, le peuple anglais animé d'un grand desir de conquête et se promettant le pillage de la France. L'occasion était favorable : il la saisit.

Philippe-de-Valois n'ignorait pas ces projets et ces vues. Bien que la guerre ne fût pas déclarée, il multipliait, autant qu'il était en lui, les embarras de son compétiteur, lui suscitait des ennemis acharnés et fomentait la guerre que lui livraient les Écossais sauvages. Ces derniers, appelant à eux les nombreux aventuriers dont l'Europe était infestée, se réunissaient à Calais, y armaient des navires et venaient désoler et piller les côtes anglaises. Une guerre ouverte eût causé moins de désastres. Edouard veut équiper de nouvelles flottes; il rencontre des obstacles; rien de ce qui est nécessaire à la construction des navires ne se trouvait à Bristol; il fallut éteindre, avant tout, la vieille inimitié d'Yarmouth et des Cinq-Ports ; perdre beaucoup de temps dans cette inutile diplomatie et ces stériles préparatifs. Nulle loi internationale ne réglait encore les rapports de guerre et de paix entre les peuples. La Sicile neutre arme des vaisseaux pour l'Écosse et l'on ne peut empêcher ces armemens ; tous les ports de Flandre tiennent pour la France, et les embarras se multiplient.

Le peuple et le roi d'Angleterre, unis dans la même pensée, opposent autant de persévérance que de courage et d'habileté

à ces difficultés nombreuses. Pendant que les Écossais cherchent à se procurer des vaisseaux dans la Méditerranée et en Norwège, Édouard prend à son service des navires et des marins gênois. L'hostilité des Français éclate : ils s'emparent de l'île de Cadsand (formée par les alluvions de l'Escaut), d'où ils se répandent sur les parages voisins, dévastant les côtes et pillant les convois. Une flotte anglaise, commandée par sir Walter de Manny, amiral des ports septentrionaux, part de Londres et fait voile vers cette île. Arrivés en vue de la ville principale, les cinq cents hommes d'armes et les deux mille archers anglais font sonner leurs trompettes. Leurs adversaires sont cinq mille chevaliers avec leur suite, commandés par Guy, bâtard de Flandre, sans compter les habitans de l'île, braves et aguerris, et les citoyens du Dam qui se souviennent du pillage de leur cité, tous sont résolus à défendre leurs foyers jusqu'à la mort.

On fit seize chevaliers avant la bataille, selon l'usage. Les habitans se rangèrent le long de la chaussée, pour attendre les Anglais, leurs bannières flottant au vent. La première grèle de flèches qui jaillit de ces grands arcs anglais, si redoutés, fit reculer les hommes de Cadsand ; mais ils ne tardèrent pas à se rallier et disputèrent bravement le terrain ; la mêlée devint affreuse. Henry Plantagenet, digne de son nom, s'avançait enveloppé d'une cotte de maille épaisse ; dans le choc, il tomba : cette muraille d'acier et d'airain qui le protégeait, l'empêcha de se relever. Sir Walter, l'amiral, qui combattait près de lui, le voyant se débattre sur la terre, fit voler autour de lui sa gigantesque hache d'armes :

A la rescousse, s'écria-t-il, *Lancastre pour le duc de Derby!*

Les morts tombaient sous ses coups pressés, comme les épis sous le fléau. Quand la place fut libre, il releva Plantagenet, dont la présence et l'héroïsme rendirent le combat plus ardent. Les archers anglais, fidèles à leur renommée, assurèrent la victoire. A une époque où l'artillerie était inconnue,

ces flèches lointaines, dirigées par un coup-d'œil sûr, et frappant l'ennemi au défaut de la cuirasse, décidaient du sort des batailles. Toutes les défaites que la France eut à subir pendant le cours de ce siècle, malgré l'intrépidité de ses soldats et la valeur héroïque de ses chevaliers, n'eurent pas d'autre cause. Habituées à jouir de droits plus étendus que les Communes de France, les Communes anglaises faisaient leurs délices d'un exercice guerrier, qui leur valut bien des victoires; mais les suzerains de France auraient vu avec peine des armes si redoutables entre les mains de leurs vassaux. Aussi ne favorisaient-ils point le maniement de l'arc: la bouillante noblesse de France voulait que l'honneur des combats appartînt à elle seule. Cette prétention héroïque tourna bientôt à son détriment: les plus brillans chevaliers se précipitaient en tumulte dans la mêlée; tandis que les archers anglais, sortis des Communes, masses compactes et terribles, jonchaient le sol d'ennemis morts. A Cadsand, les archers anglais triomphèrent encore; le bâtard de Flandre fut fait prisonnier; la ville mise à feu et à sang; plus de trois mille hommes périrent; et les vainqueurs, qui avaient acheté cher leur victoire, revinrent à Londres, chargés de dépouilles.

Édouard espérait la conquête de la France; mais son peuple commençait à se lasser de payer des impôts. Dans les comtés d'Essex et de Sussex, les taxes réclamées pour la défense des côtes furent obstinément refusées: le roi envoya des troupes pour protéger les percepteurs, et il fallut entrer en composition avec les mécontens. Aussitôt les Français profitent de ces révoltes; ils accourent et mettent le feu à Portsmouth, que l'on déclare exempt d'impôts pendant six années. Londres est fortifié. Dans la crainte d'une invasion, l'ordre est donné de sonner le tocsin dans toutes les églises qui bordent la côte, dès qu'on apercevra l'ennemi. Précaution dictée par la prudence; mais qui peut faire apprécier l'état des esprits, les sentimens des deux nations, la crainte inspirée aux Anglais par les armemens du roi de France, et l'animosité de ses sujets. *L'Édouard*

et *le Christophe*, deux grands vaisseaux anglais, chargés de laines et d'argent qu'ils rapportaient de Flandre, furent capturés après un combat de neuf heures : six cents Anglais périrent. Toutes les plages basses de la Grande-Bretagne, exposées aux attaques des Français, se couvraient de ruines et de débris. Hastings, les havres de Devonshire et de Cornouailles, le détroit de Bristol, voyaient les vaisseaux français vomir, sur leurs rivages, des guerriers terribles et sans pitié, qui pillaient et brûlaient les maisons et les navires. Plymouth n'était plus que cendres.

Le vieux sir Hugues de Courtenay, malgré ses quatre-vingts ans, arme les hommes de la côte, les anime, les conduit au combat, et fait fuir les agresseurs. Accablés par les arbalètes françaises, les hommes de Courtenay marchent à l'ennemi, le repoussent dans les eaux et y noient cinq cents hommes. Les Français ne se découragent pas : cinquante de leurs vaisseaux remontent jusqu'à Southampton; c'était dimanche : tout le monde se trouvait à l'église. La ville, ainsi surprise, fut mise à sac. Pendant un jour et une nuit, le pillage, le massacre[1], l'incendie accomplissent leurs saturnales. Les gibets s'élèvent dans les rues : tous les nobles que l'on rencontre y sont suspendus. Sur ces ruines fumantes, les matelots vainqueurs s'enivrent, et le comte d'Arundel, ralliant un corps d'Anglais, pour les attaquer, les trouve incapables de se défendre; plus de cinq cents périssent. Un des fils du roi de Sicile, qui se trouvait parmi les agresseurs, lutte quelque temps contre un paysan athlétique qui, armé d'un fléau, abattait tout sur son passage.

« Rançon, rançon, lui crie-t-il en français !

— Oui, répond le paysan, qui ne savait pas un mot de cette langue des gentilshommes, je sais que tu es un *Françon* et tu mourras ! »

Effrayé par ces attaques continuelles des flottes françaises, le roi donna les ordres les plus sévères pour fortifier Winchester, Chichester et Southampton. A cette époque où la

vassalité emportait toujours le service militaire ; les habitans, d'après le commandement exprès du roi, furent forcés de se procurer des armes, de faire le guet sur leurs murailles et de revenir habiter leurs maisons, qu'ils avaient abandonnées ; il le fallait, sous peine de voir leurs propriétés confisquées et absorbées par le domaine royal. Lord Richard Talbot, avec vingt hommes d'armes et cent archers soldés par le roi, prit le commandement de Southampton et reçut 100 £ à titre de prime ou de gratification. L'évêque de Winchester, le prieur de Swithin, l'abbé d'Hyde, reçurent l'ordre de ne pas quitter leurs manoirs voisins de la côte. On garnit d'armes et de munitions le château de Carisbrook ; et les habitans de l'île de Wight, auxquels il était défendu de quitter leur île, reçurent en échange l'exemption de tous les impôts, et le droit de n'être appelés, pendant toute la guerre, à siéger comme membres d'aucun jury et d'aucune espèce d'enquête.

On songeait aussi à la guerre agressive. Les Communes offrirent au roi (sous de certaines conditions qu'il pouvait accepter ou refuser) trente mille balles de laine, dont deux mille cinq cents qu'elles le priaient d'accepter en tout état de cause. La Chambre des Lords lui accorda la dîme de tous ses revenus pour l'année. Les Cinq-Ports offrirent d'appareiller, pour une époque fixe, trente vaisseaux, dont vingt-un appartenant à leurs ports et neuf à la Tamise. Ils devaient supporter la moitié des frais ; le conseil privé s'offrit à en supporter l'autre moitié, sans prétendre établir ce libre don comme un précédent et comme un privilège royal. Les matelots de l'ouest promirent de mettre à la voile quatre-vingt-dix navires et dix vaisseaux de cent tonneaux équipés à leurs frais ; enfin le rendez-vous fut donné à Dartmouth. Pour augmenter le nombre des matelots enrôlés par *la presse* et par la redevance féodale, une proclamation du roi invita tous ceux qui avaient reçu de lui des chartes de grâce, à venir à bord de ses vaisseaux pour y faire leur service.

Les matelots des Cinq-Ports, ardens à venger les injures de

leurs concitoyens, n'attendent pas même les ordres royaux; ils équipent à leurs frais, au mois de janvier 1340, des pinasses et des chaloupes qu'ils lancent à travers les brumes et la bise, et vont surprendre Boulogne sans défense. Dix-neuf galères, quatre grands vaisseaux, vingt chaloupes, tous les magasins et tous les ateliers de marine sont incendiés; la ville basse est détruite; on pend douze capitaines de vaisseau. La civilisation n'avait pas encore adouci les atrocités de la guerre et la rage était au cœur des deux peuples. On essaya de tenir une conférence pour terminer cette situation si défavorable au commerce; mais l'aigreur des esprits était extrême, et rien ne put la calmer. Deux cardinaux assistaient à cette conférence. Édouard dit à l'un deux :

« Vous savez avec quelle cruauté les Français ont traité mon peuple; n'ai-je pas raison de leur rendre le mal pour le mal?

— Monseigneur, répondit un des cardinaux qui était Italien, la France est liée d'une corde de soie que vous aurez de la peine à rompre; c'est un grand pays : attendez, avant d'agir, vos confédérés les Hollandais et les Flamands! »

Édouard répondit au cardinal par des imprécations : il partageait l'irritation de son peuple contre la France, irritation qu'il excitait encore. Trois semaines après, toute la côte française était à feu et à sang. Ce fut alors que lord Scroop fit monter avec lui, sur le sommet d'une tour d'où l'on découvrait les plaines françaises, le même cardinal dont nous venons de rapporter la conversation avec Édouard. On n'apercevait au loin que villages en flammes, édifices ruinés, laboureurs en fuite.

« Qu'en pense votre éminence, demanda lord Scroop au cardinal. La corde de soie me semble prête à se rompre? »

Le roi de France répondait aux menaces par les menaces, aux massacres par les massacres. Le comte de Salisbury et le fils du comte de Suffolk, faits prisonniers au siége de Lille, traversèrent la France dans une charrette, exposés aux outrages et aux sarcasmes de la populace.

«Voici, dit-on au roi, quand on les lui présenta, un heureux présage et un gage assuré de vos succès futurs!

« Qu'on les mette à mort, s'écria-t-il. »

Jean de Luxembourg, l'aveugle, roi de Bohême, qui avait abdiqué sa couronne, prit la parole :

« Sire, dit-il, je ne m'entremettrais pas dans cette affaire, si vos prisonniers n'étaient d'un mérite qui égale leur rang; mon avis est que l'on ne doit pas égorger de sang-froid un ennemi vaincu. Ce sont les ennemis de Votre Majesté; oui, sans doute; mais des ennemis honorables, qui ne se sont battus qu'après le défi de guerre dûment porté, et dans la querelle, juste ou injuste, de leurs seigneurs naturels. Il n'est pas probable qu'ils se fussent rendus si aisément à votre merci, sans le stratagème qui vous les a livrés, et s'ils n'eussent pensé qu'on les traiterait loyalement, comme prisonniers de guerre. Que le roi Très-Chrétien ne se montre donc pas plus cruel et plus terrible que ses ennemis eux-mêmes ne l'ont supposé. Les chances de la fortune sont douteuses. Si ces hommes meurent, quel est celui de vos seigneurs qui voudra marcher dorénavant sous vos bannières, sachant que, s'il tombe au pouvoir de l'ennemi, la loi du talion ne lui offrira pas de quartier? Tout le monde peut être pris les armes à la main; dans quelques jours, le malheur de ces chevaliers sera peut-être le nôtre. Mon royal ami et frère, soyons braves ennemis et vainqueurs miséricordieux! et pour accomplir de telles cruautés, attendons au moins que les Anglais nous donnent l'exemple. »

Cette généreuse remontrance, dont les chroniqueurs du temps ont conservé les paroles exactes, sauva la vie des prisonniers; mais Philippe exigea une très forte rançon et mit à prix la tête d'Édouard. Ce dernier se trouvait à Ipswich, prêt à passer en Flandre, lorsque ses amiraux l'avertirent du danger qui l'attendait s'il ne s'entourait de forces assez considérables pour déjouer les hostilités de Philippe. Ce dernier était maître de quatre cents voiles, dont deux cents vaisseaux de haut bord. Édouard n'avait encore que deux cents voiles qu'il

augmenta de soixante autres embarcations, lorsqu'il apprit la supériorité de son adversaire et les ordres donnés par Philippe à ses troupes de terre et de mer. Édouard partit de l'Orwell, le jeudi 22 juin, et le lendemain il découvrit la côte de Flandre, tout ombragée, pour ainsi dire, par une forêt de mâts et de pavillons.

« Quels sont ces navires? demanda Édouard à son pilote.

— Sous le bon plaisir de votre majesté, répondit-il, ce sont les vaisseaux de ces Normands dévastateurs, qui ont fait tant de mal aux habitans de nos côtes : ceux-là même qui ont brûlé votre bonne ville de Southampton et capturé vos deux plus grands vaisseaux : *l'Édouard* et *le Saint-Christophe*.

— Ah ! s'écria Édouard, il y a bien long-temps que je desire me battre contre ces hommes ! Par la grâce de Dieu et de saint Christophe, le moment est donc venu ! Ils m'ont fait tant de mal, que je serai vengé si je le peux. Allez reconnaître leur situation, vous lord Reginald Cobham, sir James Chandos, et sir Stephen de la Burkin. »

Les chevaliers obéirent, et rapportèrent que les quatre cents voiles de l'ennemi se divisaient en trois escadres renfermées dans le havre de Sluys (l'Ecluse, ville de Flandre). Le fameux *Saint-Christophe*, le géant des vaisseaux de l'époque, se trouvait au nombre de ces navires, dont dix-neuf surtout se faisaient distinguer par leurs proportions extraordinaires.

« Qu'on jette l'ancre, s'écria Édouard, je serai l'amiral de la flotte. »

L'ancre fut jetée à Sluys, dans un lieu nommé autrefois le marché aux chevaux, parce que, dans certains temps, le bruit des vagues émues rappelle le piétinement des coursiers. Là fut donnée la première bataille navale qui ait couronné de succès les armes anglaises : celle de Dam avait été plutôt un pillage et une surprise, qu'une bataille navale. Parmi les matelots français, on remarquait les Espagnols de la Biscaye et de la Catalogne, matelots célèbres par leur habileté et par leur audace. Les galères génoises étaient com-

mandées par le frère du Doge, le célèbre Gilles-Barbe-Noire (Bocanegra), chargé à-la-fois de s'opposer au débarquement des Anglais, et d'empêcher les Flamands de porter des secours aux flottes anglaises. L'amiral-général de la flotte française, Pierre Bahuchet, que tous les annalistes flétrissent, jaloux de l'amiral génois, s'attachait surtout à contrarier ses plans. Barbe-Noire voulait aller au devant des Anglais, profiter de la marée et du vent pour les combattre : Bahuchet prétendait rester dans le port et les attendre. Les vaisseaux de ce dernier, privés de leur approvisionnement nécessaire par une fraude coupable, que l'amiral avait dirigée à son profit, manquaient de tout ce qui peut assurer la victoire. Enfin les gens de Bruges, postés sur le rivage, formaient des lignes prêtes à accabler la flotte française. La supériorité du nombre appartenait, il est vrai, aux Français; mais toutes les autres circonstances se réunissaient contre eux, et Barbe-Noire n'eut pas de peine à prédire la défaite.

Cependant Edouard rangeait ses vaisseaux en bataille. Sept grands navires, chargés des terribles archers d'Angleterre, formaient l'avant-garde; ils étaient séparés, de deux en deux, par les navires à bord desquels se trouvaient les gens d'armes. Une escadre de réserve se tenait à distance ; une troisième, avec cinq cents archers et trois cents hommes d'armes, protégeait les navires sur lesquels les femmes étaient montées; bientôt l'on hissa les voiles, et l'on déploya l'étendard d'Angleterre.

L'action commença : pour la première fois les galères ne furent pas employées à l'attaque selon l'ancienne coutume, et leurs proues acérées n'essayèrent pas d'attaquer le flanc des embarcations ennemies. *Le Riche-Olivier,* l'un des principaux vaisseaux de la flotte anglaise, fut criblé de pierres et de traits lancés par les machines que les matelots français faisaient mouvoir. Mais les autres vaisseaux anglais, s'étant mis au vent, accoururent au secours du *Riche-Olivier,* le sauvèrent et coulèrent les quatre galères qui l'at-

taquaient à-la-fois. Charnock, auteur d'un bon ouvrage sur la construction des vaisseaux, affirme que cette occasion fut la première où les navires de guerre se mirent au vent pour gagner l'avantage sur l'ennemi. L'abordage a lieu, les trompettes et les tambours des Français se mêlent aux cris et aux hourras des Anglais : « Ce qui produisait, dit un chroni-« queur, un tumulte horrible sur les flots; car les échos des « rivages voisins augmentaient le fracas.» Une grêle de flèches anglaises s'entre-choquaient dans l'air et se brisaient avec les traits lancés par les arbalétriers de France. Des deux côtés on était armé de crochets d'abordage, et l'on se battit corps à corps avec un incroyable acharnement. Les Français avaient placé *le Saint-Christophe* au premier rang; les Anglais redoublaient d'efforts pour reprendre ce vaisseau colossal, dont le roi Édouard déplorait vivement la perte. Ils y réussirent, mais après une lutte si désespérée qu'ils ne trouvèrent à bord, au moment de leur triomphe, que cinq ou six combattans, debout sur les cadavres de leurs camarades. L'un d'eux était le capitaine Jean Van Heyle, Flamand, auquel les Anglais firent grâce, mais qui, peu de temps après, fut massacré par la populace de Bruges. Les archers d'Angleterre s'emparent du *Saint-Christophe,* et tournent vers l'ennemi, dit la chronique, la *proue courroucée* de ce navire. « Alors « la bataille (continue Froissard, admirable narrateur des « prouesses du moyen âge) devint terrible; car c'est sur mer « que la guerre est merveilleuse. Là on ne peut ni fuir ni recu-« ler, il faut que chaque homme paie de sa personne : on doit « tout attendre du sort des armes. » *Le Saint-Édouard, le Coq-Noir* et *le Saint-Georges*, furent repris par les Anglais. Les machines employées par la flotte française étaient supérieures aux nôtres, et grâce à l'habileté des artilleurs français, elles coulèrent bas plusieurs beaux navires, entre autres un vaisseau du roi dont tout l'équipage succomba, à l'exception de deux hommes et d'une femme. La première escadre française périt tout entière; la seconde fut si mal-

traitée, que l'équipage harcelé des flèches ennemies, sauta par-dessus bord pour leur échapper. Lorsque Barbe-Noire vit qu'il n'y avait plus d'espérance et que ses efforts étaient inutiles, il vira de bord et sauva les débris de son escadre. Un grand vaisseau français, *le Saint-Jacques* de Dieppe, allait capturer le vaisseau *le Sandwich* appartenant au prieur de Cantorbéry, lorsque le comte d'Huntingdon vint à son secours, et *le Saint-Jacques* eut à se défendre contre deux ennemis à-la-fois. Il dut céder au nombre et à des forces supérieures : mais, le lendemain matin, quand nos soldats s'en emparèrent, après un combat de toute la nuit, ils trouvèrent quatre cents Français morts sur le pont. L'arrivée de lord Morley, avec une partie de la flotte septentrionale et un assez grand nombre d'embarcations flamandes, rendit la victoire plus décisive encore. Deux cent trente voiles françaises devinrent la proie des vainqueurs, entre autres *le Saint-Denis,* grand et beau navire dont les historiens parlent avec admiration. L'amiral concussionnaire, Bahuchet, fut pendu. Un autre amiral périt dans la mêlée.

C'était la plus grande bataille navale qu'on eût encore livrée dans ces parages. Le carnage fut terrible, et même en réduisant à leur valeur réelle les exagérations habituelles aux chroniqueurs, on trouvera au moins un total de trente mille hommes sacrifiés. Ajoutons que la guerre à cette époque était beaucoup plus meurtrière qu'aujourd'hui. Il s'agissait d'une lutte corps à corps, d'une lutte acharnée, à l'arme blanche, où tous les coups portaient, où la fureur s'accroissait à chaque instant, où le combat était individuel et forcené, où cette frénésie venait se joindre aux haines nationales; alors tout homme dont on n'espérait pas une rançon, tombait sous la hache ou l'épée. La poudre à canon, si redoutable dans ses effets immédiats, a diminué les ravages de la guerre. Plus les moyens de destruction deviendront faciles, plus le prix de la valeur individuelle s'affaiblira : et qu'est-ce que la guerre sans valeur individuelle?

Chaque nouvelle invention de meurtre devient donc un gage de paix. Quand il sera prouvé que chaque nation possède des chances égales d'anéantir la nation voisine, une convention tacite maintiendra tous les peuples dans les bornes d'une paix universelle.

Sir Thomas Mortimer fut le seul Anglais de distinction qui périt dans cette affaire. Édouard, en rendant compte de la bataille, ne fit pas même mention d'une légère blessure qu'il reçut à la cuisse. La dépêche du roi, qui avait commandé le combat en personne, bulletin fort singulier, mérite, nous le croyons du moins, d'être conservé comme souvenir historique : « Nous avons pensé qu'il était bon, dit-il, de vous in-« former nous-même, pour votre bon plaisir et joie, des « bontés spéciales que la miséricorde divine a versées sur « nous. Il ne vous est pas inconnu par quels terribles orages « de guerre tumultueuse nous avons été ballottés sur la terre, « ainsi que sur l'Océan. Mais, quoique les vagues émues « soient miraculeuses, bien plus merveilleux encore est le « Seigneur tout-puissant qui a transformé notre tempête en « calme, et qui nous a préservés, contre toute attente, au « milieu de tant de périls. Au moment où nous voulions partir « pour la Flandre, Philippe-de-Valois, notre ennemi mortel, « arma une grande et puissante flotte dans l'espoir de s'em-« parer de nous et de mettre un obstacle aux grandes entre-« prises que nous avions projetées. Le Dieu de miséricorde « nous voyant dans ce danger, nous prit sous sa spéciale « protection, nous envoya un vent prospère et des secours « considérables, et nous soutint pendant un combat affreux « qui détruisit les forces ennemies, non sans nous coûter « beaucoup d'hommes. Nous ne doutons pas que, par suite « de cette protection d'en haut, la navigation des mers ne « devienne beaucoup plus facile à nos sujets, et qu'ils n'en « retirent beaucoup d'autres avantages..... » Le reste de ce bulletin ne renferme que des actions de grâces qui attestent le génie religieux de l'époque : elles ont quelque chose de tou-

chant, si l'on pense que l'homme qui s'abaissait ainsi devant la puissance suprême était un guerrier couvert de fer, que la crainte n'atteignait pas, et qui était peu accessible aux faiblesses et à la pitié. Long-temps après cette victoire, elle était encore regardée comme le plus grand trophée des armes anglaises sur l'Océan. « Il y a cinq cents ans, dit sir Roger « Williams, qu'on n'a vu pareil combat sur la mer; on ne « peut lui comparer que la bataille de Lépante et la défaite « de l'amiral espagnol, Don Sancho Davila. » Personne n'osait annoncer à Philippe-de-Valois cette nouvelle désastreuse : un bouffon de cour, race alors accréditée et qui se permettait tout, insinua par la raillerie ce que l'on n'osait pas dire ouvertement :

« Oh! s'écria ce bouffon, en présence du roi, les Anglais « sont vraiment de grands lâches! de grands poltrons! de « grands misérables!

— « Pourquoi, demanda Philippe?

— « Rien n'a pu les engager à se laisser battre à la ba- « taille de Sluys : au contraire, grâce au bon vent et à leur « bonne étoile, ils ont complètement battu les vôtres! »

Pendant la nuit qui succéda à cette victoire, Édouard coucha à bord de son vaisseau : il voulut que les clairons et les trompettes annonçassent le moment de son sommeil et de son réveil. Ensuite il reçut l'hommage des nobles et des bourgeois de Flandre; entendit dévotement la messe; se rendit à pied à l'église de Notre-Dame d'Ardenberg, et vit les habitans de Bruges suspendre, aux voûtes de leur église, les trophées de sa bataille, comme ils y avaient suspendu naguère ceux que Philippe-de-Valois avait conquis. Toutes les nations ont leurs triomphes qu'elles regardent comme des victoires exclusives : les hommes cesseront d'être hommes lorsque le succès ne sera plus adoré.

L'excommunication papale pesait alors sur la Flandre; mais Édouard avait eu soin d'amener avec lui des évêques de son pays, « lesquels, dit la chronique, accomplirent les cé-

rémonies nécessaires, à la satisfaction générale. » De là, il se rendit à Gand, où la reine lui présenta un enfant nouveau-né qui devait être un jour ce guerrier célèbre, connu sous le nom de Jean-de-Gand. Elle tint ensuite, sur les fonts du baptême, le fils du célèbre Arteveld, le héros des communes de Flandre : comme elle se nommait Philippa, elle l'appela Philippe. La politique anglaise cherchait, dès cette époque, ses appuis parmi les ennemis de la France ; elle appelait à elle tous ceux qui pouvaient entraver la puissance et desservir les desseins de sa rivale. La France n'était pas en arrière d'hostilités et de vengeances contre son ennemie : les pages les plus héroïques du moyen-âge portent l'empreinte de cette double et sanglante fureur.

Mais Édouard trouvait sur sa route des obstacles que le courage seul ne peut pas surmonter. Il s'était engagé dans une guerre dispendieuse ; son peuple, grevé d'impôts, commençait à trouver trop lourdes des charges sans bénéfices ; ses alliés attendaient les subsides qu'il avait promis. Il écrivit aux lords et aux Communes, qu'il lui fallait de prompts secours ou que son honneur courait grand risque. Le peuple anglais, qui regardait comme nationale la guerre contre la France, était pauvre et épuisé. Les seuls subsides qu'il accorda furent payés en nature : au lieu d'argent, il donna des balles de laine que le roi fut obligé de revendre à perte ; en ce temps, les usances de l'argent étaient ruineuses, et rien n'en réglait l'intérêt ; la vente des laines demandait du temps et les besoins du roi étaient urgens. Combien dut ressentir de peine l'âme guerrière d'Édouard !

Le pape se porta médiateur : il engagea le roi d'Angleterre à se mettre en garde contre la confiance exagérée qu'inspire ordinairement la victoire, et contre la perfidie habituelle des Flamands, toujours prêts, disait-il, à encenser le soleil levant. Il lui fit observer que ces derniers ne s'attachent à personne et ne servent avec fidélité que leurs propres intérêts ; que les Allemands, eux-mêmes,

avaient trahi son grand-père ; et que, en politique, on n'a de véritables alliés que le succès, l'argent et la fortune. Il l'engagea à considérer que la France pouvait perdre dix batailles, sans être affaiblie ; mais que, tout au contraire, sa situation dans un pays étranger et hostile, deviendrait chaque jour plus défavorable, quelques efforts que fissent les siens pour le soutenir et l'aider.

Jeune et impétueux, enflé de l'orgueil que lui inspirait une récente et magnifique victoire, Édouard n'écoutait aucun de ces conseils : il eût repoussé toutes les propositions de paix qui lui étaient adressées si l'intervention d'une femme, Jeanne-de-Valois, comtesse douairière du Hénault, à-la-fois sœur du roi de France et belle-mère du roi d'Angleterre, n'eût pesé dans la balance. La situation de Jeanne, situation étrangement dramatique, rappelait, comme dit l'antiquaire anglais Barnes, la position de Jocaste, entre Étéocle et Polynice prêts à se livrer la guerre. Retirée dans le monastère de Fontaine-aux-Tertres, où elle se livrait aux pratiques religieuses les plus austères ; elle quitta sa dévote solitude, lorsqu'elle apprit que son gendre et son frère allaient en venir aux mains : on la vit sans cesse aller d'un camp à l'autre, et de son gendre à son frère, essayant de les ramener à la modération et à la paix. Souvent elle s'agenouilla devant ce dernier, dont elle connaissait l'âpre et ombrageuse fierté : « ainsi qu'une bonne mère, dit la chronique, mêlant les commandemens aux prières et les larmes aux remontrances, elle ne s'étonna et ne se rebuta d'aucun obstacle.» Alliée à la plupart des confédérés belges, qui soutenaient Édouard, elle s'efforça d'obtenir leur coopération, parcourant la Flandre pour obtenir la paix, et apporta dans cette œuvre de charité toute l'activité et tout le zèle dont l'ambition et l'intrigue s'arment ordinairement pour le service de leurs intérêts. L'histoire qui n'oublie pas les crimes et les guerres, devrait ouvrir un registre à part pour ces bonnes actions oubliées. Enfin, elle obtint, à grand'peine, une trêve

de trois jours, pendant laquelle les commissaires des deux rois se réunirent dans une petite chapelle. Présente aux conférences, on la vit supplier, pour l'amour de Dieu, les Anglais et les Français de mettre de côté la passion et le préjugé pour s'occuper enfin du bien public, des intérêts de la chrétienté et de ceux de la justice. Il fut convenu que l'on jurerait une trêve de sept mois, et qu'après ce temps écoulé les mêmes commissaires se réuniraient à un certain nombre de cardinaux pour conclure une paix définitive. Tel fut le résultat des efforts d'une femme, sans autre caractère et sans autre mission que sa divine charité. Non-seulement elle arracha la ville de Tournay au pillage et à l'incendie, mais elle sauva la vie à des milliers de soldats des deux partis.

Malgré la trêve, les côtes anglaises étaient impitoyablement ravagées par les coalisés. Massacres, incendies, « inestimables dommages » ne cessaient de les dépeupler. Édouard conclut alors une alliance entre les Cinq-Ports et Bayonne, dont l'influence maritime pouvait être utile à l'Angleterre : puis, dans un édit sévère et remarquable, il se plaignit de ce que les habitans des ports anglais ne tenaient pas tous leurs navires en état de repousser l'ennemi, et ordonna que chacun d'eux équiperait, immédiatement, pour le service maritime, tous les vaisseaux en rade de soixante tonneaux et au-dessus : enfin un député des ports secondaires, ou deux des autres ports, devaient venir à Londres chaque année, rendre compte de l'état des localités et recevoir les instructions royales. Afin de punir les Génois, qui avaient prêté secours à la France contre l'Angleterre, on captura six galères de cette nation, chargées de marchandises destinées à la Flandre, et on les brûla. Barbe-Noire fit des réclamations qui restèrent longtemps sans effet, et qui se terminèrent par un inutile compromis. L'intérêt des Génois était le pillage, ils s'en plaignirent quand ils en furent victimes et continuèrent à s'y livrer. En 1342, Southampton et toute la contrée environnante furent de nouveau dévastées par les ennemis du roi d'Angleterre. Il

avait recruté des troupes et rempli ses coffres : ce fut un bonheur pour lui qu'une occasion de vengeance ; il la saisit avec empressement.

Charles de Blois et Jean de Montfort se disputaient l'héritage du duché de Bretagne. Par une contradiction fréquente en politique, le roi de France, qui n'occupait son trône qu'en vertu de la loi salique, et qui en soutenait l'efficacité contre le roi d'Angleterre, prit le parti de Charles de Blois, qui ne prétendait à la couronne de Bretagne qu'en attaquant cette même loi. Montfort s'était emparé de la suzeraineté vacante, et avait offert à Édouard de lui rendre foi et hommage si ce dernier voulait le défendre. Arrêté à Nantes, et envoyé au Louvre comme prisonnier, pendant que sa femme Marguerite était assiégée dans la forteresse d'Hennebon, il ne perdit pas courage : il avait pour femme un héros. Marguerite joignait à l'intrépidité d'un homme de guerre, la persévérante opiniâtreté d'un grand politique. A peine vit-elle son mari prisonnier ; elle prit son jeune enfant avec elle, et visita toutes les forteresses et toutes les villes du duché qui tenaient encore pour son mari ; réclamant en faveur d'un enfant et d'une femme l'appui de tous ces guerriers ; payant exactement leur solde ; enfin s'assurant de leur affection : puis elle envoya demander à l'Angleterre les secours promis. La flotte britannique, contrariée par les orages, mit quarante jours à faire cette courte traversée. Cependant, la *Lionne de Bretagne* (c'est ainsi que tous les partis la nommaient), se défendait avec une vigueur que les plus braves admirèrent. Ardente à repousser toutes les attaques des assiégeans, on la voyait, couverte de fer, montée sur un grand destrier, parcourir les rues, encourager les hommes d'armes, forcer les femmes à l'imiter, et leur apprendre à porter dans leurs tabliers et dans leurs robes des pierres et de la chaux pour en écraser les assiégeans : elle dirigeait les machines, elle tenait conseil avec les chefs. Un jour, debout sur une tour crénelée, qui lui servait d'observatoire, elle reconnut que l'ennemi avait laissé le

camp sans défense; elle descendit, réunit trois cents cavaliers, se mit à leur tête et alla brûler le camp français. Les ennemis quittèrent l'assaut quand ils virent leurs tentes enflammées, et accoururent du côté où le danger était pressant. La comtesse, dont la retraite était coupée, et le retour à Hennebon impossible, partit au galop, entra dans Brest, dont les habitans lui étaient favorables; et vainement poursuivie par ses ennemis étonnés, elle s'y réfugia. Ce ne fut pas tout; quelques jours après, la *Lionne de Bretagne* trouva moyen de rentrer à Hennebon, et de tromper l'ennemi qui cernait la forteresse. Ce fut elle qui releva le courage de la garnison en lui promettant l'arrivée prochaine des secours anglais. Ils arrivèrent enfin; le premier soin de la comtesse fut de conduire au combat, contre ses ennemis, sir Walter de Manny, l'amiral. Dans une sortie, commandée par elle et exécutée par ses nouveaux alliés, elle détruisit une énorme machine qui lançait des pierres et faisait beaucoup de mal à la ville. « A la fin « du combat, elle embrassa deux ou trois fois tous les capi- « taines pour les remercier de leur bravoure; comme une « noble dame qu'elle était, dit Froissart. »

Don Louis de la Cerda, que les historiens français appellent don Louis d'Espagne, fils de don *Alonzo-le-Déshérité*, longtemps amiral de France, s'était attaché au service de Charles de Blois. Jamais ennemi plus redoutable, jamais pirate plus inhumain ne commanda une flotte. La manière dont il faisait la guerre le rendit affreusement célèbre, même dans ces temps barbares. Il avait chargé du pillage de plusieurs villes bretonnes, appartenant à Jean de Montfort, les vaisseaux qu'il commandait et qui côtoyaient les rivages armoricains, moins pour les soumettre à Charles de Blois, que pour en recueillir les dépouilles. Sir Walter de Manny et sir Aymery de Clisson, embarquèrent trois mille archers et beaucoup de gens d'armes, firent voile vers Quimperlé, où les vaisseaux de don Louis étaient en rade, massacrèrent les équipages et s'emparèrent des richesses, *vraiment émerveillables,* disent-ils, qui se

trouvaient à bord. Puis ils allèrent en quête de don Louis, auquel ils livrèrent une bataille, comptée parmi les plus sanglantes de l'époque : ce dernier la perdit; s'échappa, criblé de blessures, monta sur une petite chaloupe; et, poursuivi par sir Walter, se dirigea vers le port de Rennes. Au moment où il montait à cheval, les barques anglaises touchaient terre : on ne l'atteignit pas; il avait quelques minutes d'avance. Dans leur ardente poursuite, les Anglais montèrent à nu les premiers chevaux qui se présentèrent, et chevauchèrent long-temps en vain. Arrivé devant un château fort, nommé Rosternan, sir Walter s'écria :

« Vrai Dieu, chevaliers, si vous n'étiez si fatigués d'une « longue route, nous attaquerions ce château!

« — A votre plaisir, » répondirent-ils, et ils l'attaquèrent. Ils allaient en devenir maîtres, quand la garnison d'une forteresse voisine vint au secours des assiégés. Sir John Butler, et sir Mathieu Trelawney furent faits prisonniers : il fallut lever le siège. A son retour, sir Walter passa devant un fort, nommé *Gony-les-Bois*, que la garnison avait traîtreusement livré quelques semaines auparavant à Charles de Blois. Sir Walter fit halte devant le château, déclarant à voix haute qu'il ne ferait plus un seul pas jusqu'à ce que la trahison fût punie; et que l'on verrait bientôt si elle avait autant de courage que de perfidie. Malgré une défense digne de l'attaque, les gens d'armes ne tardèrent pas à pénétrer par une brèche dans le château. Sir Walter ne fit de quartier à personne : tous les assiégés furent massacrés. Sir Walter et ses chevaliers revinrent ensuite à Hennebon, où la comtesse, dit Froissard, leur fit grand accueil et grande chère, les embrassant tous et les priant de venir dîner au château. Pendant cette étrange époque, il se dépensait plus d'héroïsme pour la conquête d'une province qu'il n'en faudrait aujourd'hui pour conquérir vingt royaumes.

Cependant Charles de Blois, soutenu par le roi de France,

était maître d'une partie de la Bretagne; et bientôt don Louis de Lacerda, guéri de ses blessures et animé d'un violent desir de vengeance, revint mettre le siège devant Hennebon. Seize machines gigantesques battaient la ville en brèche; mais les pierres énormes qu'elles lançaient causaient peu de dommage aux assiégés, qui avaient pris toutes les précautions nécessaires et qui amortissaient la violence des coups, en suspendant des balles de laine aux endroits menacés. On les voyait même se présenter sur les remparts, essuyer la place que venaient de frapper les pierres et s'écrier avec raillerie : « Allez, messires, allez chercher vos compagnons dans les plaines de Quimperlé. »

La fureur de don Louis ne cessait de s'accroître : c'était un homme qui avait tous les vices de sa nation, sans les qualités qui rachètent ces vices. Le besoin de la vengeance couvait depuis long-temps dans son âme. Il fit promettre à Charles de Blois de lui accorder un don, en récompense des services rendus par lui à ce prince : la promesse une fois donnée en présence de tous les chevaliers et hommes d'armes :

« Eh bien ! s'écria l'Espagnol, je réclame de vous deux prisonniers anglais : sir Mathieu Trelawney et sir John Butler, pour que je puisse faire d'eux à mon plaisir. Ils ont battu mes troupes, tué mon neveu, et ils m'ont blessé : je ferai tomber leurs têtes sous les murs de la ville, en face de leurs compagnons d'armes : ce sera ma vengeance.

— Certes, don Louis, répondit Charles de Blois, je vous donnerai ces deux prisonniers, puisque je vous l'ai promis. Mais ce serait une action honteuse de mettre ainsi à mort deux chevaliers courageux. Nos ennemis pourraient traiter de même nos prisonniers; les chances de la guerre sont variables; je vous en prie, cher cousin, prenez une meilleure résolution.

— Sachez, sire, répliqua l'Espagnol avec arrogance, que, si vous ne tenez votre promesse; en vérité, je quitterai

votre service et ne vous aiderai ni ne vous aimerai tant que durera ma vie ! »

Contraint par la sainteté du serment et la puissance d'une parole de chevalier, considérée comme irrévocablement obligatoire ; Charles de Blois envoya chercher à Favoet les deux prisonniers, et renouvela ses instances en leur faveur. Don Louis resta inflexible : il jura par Dieu et Santiago de faire tomber leurs têtes après le dîner. L'espionnage, moyen de succès toujours méprisé et toujours employé à la guerre, ne tarda pas à instruire sir Walter de Manny de la situation des malheureux prisonniers. Mais comment les secourir, comment les venger et les soustraire à cette mort affreuse? Le plan fut tracé avec autant d'habileté qu'exécuté avec courage et avec adresse.

Sir Emery de Clisson, peu de temps avant l'heure du dîner, ouvrit la porte principale, et fit une sortie à la tête d'une nombreuse compagnie d'hommes d'armes ; tout le camp surpris s'arma pour le repousser ; puis, par une fuite simulée, il attira les Français du côté opposé à la tente de Charles de Blois, qui renfermait les deux captifs. Pendant ce combat long et acharné, sir Walter, à la tête de six cents hommes, sortit par une poterne, et, faisant un grand détour pour arriver à son but, sans être aperçu, se dirigea vers la tente, qui n'était point gardée. Les deux chevaliers s'y trouvaient, les mains liées derrière le dos. Sir Walter les délia lui-même, les arma de deux épées et les fit monter sur des chevaux frais, qui les conduisirent sans coup férir jusqu'à Hennebon, où la comtesse leur fit son accueil ordinaire. Le chroniqueur ne dit pas si cette fois elle eut soin de l'embrasser sur les deux joues : oubli qu'il faut reprocher à l'historien, mais que sans doute la bonne comtesse n'eut pas à se reprocher.

Il fallut renoncer à la prise d'Hennebon, petite forteresse qui, depuis cette époque, mérite une place glorieuse dans les annales militaires. Une nouvelle trève fut signée, et la

comtesse, s'embarquant avec son fils, ne tarda pas à débarquer à Plymouth. Le roi Edouard renouvela en son honneur la magnificence de ces anciennes fêtes chevaleresques, qui firent dire à Marguerite que la Grande-Bretagne « était un vrai Paradis. »

Pendant la trève, on ne s'endormait pas. Don Louis, privé de sa vengeance, rêvait au moyen de l'assouvir et de la doubler. Il apprit que la comtesse, accompagnée des plus braves guerriers de l'Angleterre, allait revenir avec une flotte de quarante-six voiles. Il espéra intercepter le convoi et stationna dans les eaux de Guernesey avec une escadre de trente-deux vaisseaux, mille hommes d'armes et trois mille arbalétriers génois. Long-temps les vents contraires arrêtèrent la marche de la flotte anglaise; enfin les deux flottes se rencontrèrent. « Aux armes, aux armes, cria-t-on sur le pont des vaisseaux anglais! Voici les Génois et les Espagnols. » « Aussitôt, dit le chroniqueur, trompettes de retentir, bannières de flotter au vent; la croix rouge d'Angleterre est arborée, les archers couvrent le pont. L'avantage du nombre était de notre côté; mais les vaisseaux ennemis l'emportaient par le tonnage, et trois fortes galères ou *carraques* espagnoles portaient les trois amiraux: don Louis, Carlo Grimaldi et Odoard Doria. Les arbalétriers génois, aussi célèbres que les archers anglais, commencèrent avec ces derniers, une joute meurtrière qui couvrit de sang les navires. Bientôt on en vint à l'abordage. « Et les chevaliers, dit Froissard, firent très bien de part et d'autre. » La comtesse de Montfort valait un homme : elle avait au poing une épée rouillée, mais pesante, dont elle se servait à merveille. Du haut de son navire qui se montrait par-dessus toutes les autres *nefs*, on la voyait animer les combattans, « comme si elle eût été la vraie déesse de la guerre. » Les ennemis lançaient sur nous des poutres embrasées, des archegaies et de grosses pierres, qui faisaient grand ravage. La victoire était encore indécise quand la nuit suspendit le

combat ; les guerriers, sans quitter leurs armures, attendaient le retour du matin, lorsqu'une bourrasque violente dispersa les vaisseaux des deux partis, les frappant les uns contre les autres avec une violence plus acharnée encore que celle de la bataille. Il fallut que la flotte anglaise se réfugiât dans un petit port français auprès de Vannes, tandis que les vaisseaux espagnols et génois, plus forts et mieux construits, forcés d'ailleurs d'éviter la côte, contre laquelle ils auraient échoué, soutenaient de leur mieux les avaries auxquelles les exposait la tempête nocturne.

Dès que le temps se calma, les Français se mirent en chasse de quelques vaisseaux chargés de provisions, qui s'étaient séparés du gros de la flotte, et qu'ils remorquèrent pendant assez long-temps ; mais bientôt l'orage soufflant avec une nouvelle violence, il fallut abandonner une capture qui les exposait à périr. Deux de leurs vaisseaux firent eau et coulèrent bas ; le reste de la flotte de don Louis, entraîné par les vents, fit cent vingt lieues en moins d'un jour, et se trouva en vue des côtes de Navarre : elle cingla vers La Rochelle et rencontra quatre navires de Bayonne dont l'amiral fit périr tous les hommes. Les exploits maritimes de don Louis furent toujours empreints d'une extrême férocité : infatigable autant qu'inhumain, il ne s'arrêta pas un instant, et revint harceler les côtes anglaises ; puis, se dirigeant sur le port de Vannes, où la flotte d'Édouard se trouvait à l'ancre, il prit quatre vaisseaux chargés de provisions, en coula trois autres, et intercepta les approvisionnemens que le roi d'Angleterre attendait. Édouard, pris par la famine, fut forcé de conclure une trêve de trois ans ; beaucoup de soldats de son armée traversèrent la France et passèrent le détroit de la Manche pour regagner leur pays. Quant à lui, il préféra courir les hasards d'une longue traversée, et sa flotte fut dispersée par la tempête : un de ses vaisseaux périt. Celui qui portait la comtesse de Montfort, après avoir couru mille dangers, entra dans un des ports du Devonshire ; et Édouard, jeté sur la

côte d'Espagne, fut traité avec le respect et les égards dus à son rang.

Suivant la coutume de l'époque, on n'employa le temps de la trève qu'à se préparer à la guerre : le combat était l'état normal des nations. Philippe conclut une alliance avec le roi de Castille, prit à son service l'amiral Barbe-Noire, et permit à ses sujets d'abattre, dans toutes ses forêts, le bois nécessaire à la construction des navires : cette résolution, disent les historiens anglais, porta grand dommage à l'Angleterre. Le système féodal, qui avait tout fait pour la guerre, n'avait rien accompli pour le commerce ; rien de plus irrégulier que les privilèges des ports et l'organisation du service maritime. On avait paru supposer que les Ports profitaient seuls du commerce naval et de l'entretien des vaisseaux ; et la législation les contraignait à supporter seuls les charges de ce service. Il parut indispensable de réorganiser la marine marchande sur des bases qui fussent d'accord avec une nouvelle civilisation qui s'annonçait. Pour remédier aux abus et favoriser le développement commercial, un conseil fut convoqué, auquel on pourrait donner le titre de Parlement maritime : on y appela beaucoup plus de représentans que l'usage ne l'avait encore permis. Les débats de cette session ne sont pas arrivés jusqu'à nous ; mais il paraît certain que des mesures fort sages en furent les résultats, et que la première ébauche d'une législation maritime émana de cette assemblée.

(*Naval and military magazine.*)

Finances.

—

DES BANQUES PROVINCIALES

ET DES COMPAGNIES FINANCIÈRES

DANS LA GRANDE-BRETAGNE.[1]

La hausse considérable, qui a eu lieu depuis six mois dans le prix de presque tous les objets de consommation, et le nombre toujours croissant des entreprises industrielles par actions, ont vivement occupé l'attention publique. On s'est efforcé de remonter aux causes, de deviner les conséquences probables de phénomènes si extraordinaires, et bien des personnes ont paru craindre qu'ils n'amenassent une crise semblable à celle de

(1) Note du trad. La résolution récente prise par la Banque d'Angleterre d'augmenter le taux de l'escompte et de le porter de 4 à 4 1/2, puis à 5; les vagues inquiétudes que cette mesure a jetées dans les esprits; la crainte d'une crise commerciale imminente en Angleterre, dont le contre-coup réagirait nécessairement sur toute l'Europe; la diversité des opinions émises sur ce fait; les explications peu rassurantes que quelques journaux ont avancées : tout contribue à donner à l'article que nous publions aujourd'hui un grand intérêt d'actualité; car il porte avec lui la solution du problème qui a occupé si vivement les divers organes de l'opinion publique. Mais, à côté de cet intérêt d'actualité, l'article qu'on va lire en présente un autre plus puissant encore, selon nous : c'est l'exposé succinct et rapide de l'abus que l'on peut faire du système des Banques et des Compagnies par actions. Ces combinaisons savantes, qui doublent et triplent l'instrument des échanges, ou qui élèvent les plus petites fractions

1825. Sans doute, dans la position actuelle, il y a plusieurs points de rapport avec celle de ce temps-là ; mais, quoique les circonstances présentent quelque gravité nous ne pensons pas qu'il y ait lieu d'éprouver à cet égard des alarmes sérieuses ; aussi, avons-nous vu avec regret les avertissemens de la presse périodique et les discours de quelques membres du Parlement faire naître un commencement de méfiance, qui pourrait devenir, s'il se prolongeait, très nuisible aux intérêts les plus précieux de la patrie.

du numéraire à la puissance des grands capitaux, réunissent, hélas ! comme toutes les créations de l'homme, à côté de leurs incontestables qualités, des imperfections graves, que la prévoyance et la sagacité ne peuvent pas toujours pallier. Dans un moment où tous les bons esprits s'appliquent à propager, en France, ces deux utiles institutions, nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt pour nos compatriotes de connaître les résultats de l'expérience acquise par nos voisins, en France surtout, où notre Banque nationale, circonscrite dans le rayon de Paris, n'exerce pas la même prépondérance sur la masse générale des affaires que la banque d'Angleterre. Située au cœur de Londres, qui n'est pas seulement la capitale des Trois-Royaumes, mais le centre commercial du monde entier, la banque d'Angleterre, par ses nombreuses succursales, disséminées dans divers comtés ; par la grande émission de ses bank-notes, qui circulent partout comme monnaie légale ; par ses négociations constantes avec l'échiquier ; par les encaissemens qu'elle fait sans cesse pour le compte de l'état ; par ses rapports avec les maisons de commerce les plus importantes des quatre parties du monde ; par les escomptes qu'elle fait aux banques et aux banquiers des comtés, exerce une surveillance active sur le mouvement commercial de la Grande-Bretagne et sur les opérations des petites banques. Elle en règle la marche, en modère les élans, et, par des avis sévères, semblables à celui qu'elle vient de donner, arrête leur trop grand essor. Il s'en faut toutefois que la situation de la Grande-Bretagne soit aussi désespérée que l'ont faite plusieurs journaux, et il s'en faut surtout qu'elle ressemble à la crise désastreuse de 1825. Si des fautes ont été commises, elles l'ont été cette fois, du moins, en famille. L'engoûment des chemins de fer aura peut-être compromis quelques fortunes ; les cent millions consacrés à la construction des machines pourront bien rester quelque temps improductifs, et les colporteurs de projets se trouver sans actionnaires. Mais les extravagances de 1825 sont loin d'avoir été renouvelées : on n'a pas envoyé des millions à des gouvernemens sans ressource ; on n'a pas acheté des mines qui n'existaient pas ; on n'a pas fourni des marchandises à des habitans qui

Divers plans ont été proposés pour obvier à cet inconvénient ; mais, comme il s'y rattache des questions extrêmement ardues et délicates, il ne sera pas inutile de présenter ici quelques réflexions à ce sujet.

L'accroissement considérable des entreprises de chemins de fer, et les prix extravagans auxquels sont parvenues les actions de plusieurs de ces entreprises, encore en herbe, sont au nombre des traits les plus caractéristiques du mouvement actuel des affaires. Le succès du chemin de Manchester à Liverpool ne pouvait manquer d'exciter l'émulation des spéculateurs; néanmoins, pendant plusieurs années, il n'a été question que d'un petit nombre de *railways*, et cela dans des localités incontestablement favorables à leur établissement; mais les choses ont bien changé depuis un an. Tout-à-coup une foule innombrable de projets sont éclos : il n'y a guère de ligne praticable entre deux grandes villes, quelque éloignées qu'elles soient, qui n'ait fixé l'attention des spéculateurs; souvent même deux, trois, quatre projets rivaux ont été simultanément soumis à l'approbation du Par-

n'avaient pas le moyen de les payer, et la banque n'a pas été obligée, en 1836, de se mettre à découvert, comme elle le fit, en 1825, pour arrêter la débâcle. Au mois de décembre 1825, elle avait en circulation 700,000,000 fr. de bank notes ; dans ses portefeuilles ne se trouvaient que des valeurs très douteuses ; et, dans ses caves, elle ne possédait que 25,000,000 fr. de matières d'or et d'argent. Voici quelle était la situation de la Banque d'Angleterre au 20 septembre 1836.

PASSIF ÉVALUÉ EN FRANCS.		ACTIF ÉVALUÉ EN FRANCS.	
Bank-notes en circulation.	453,675,000	Valeurs en portefeuille. .	735,150,000
Dépôts et comptes courans.	352,950,000	Numéraire et lingots. . .	142,975,000
TOTAL du passif. f.	806,625,000	TOTAL de l'actif. f.	878,125,000

Tout porte donc à croire que cette prétendue crise se réduira à un temps d'arrêt, funeste à quelques-uns, pénible pour tous; mais l'industrie toujours croissante des Trois-Royaumes, le bon sens pratique et l'énergie des Anglais auront bientôt triomphé de l'obstacle et effacé les légères traces qu'il aura pu laisser après lui.

lement ; les actions des entreprises déjà réalisées se sont élevées à un taux exorbitant, et celles des projets à peine ébauchés se sont vendues à prime.

Il est facile de se convaincre que cette rage de *railways* n'est point fondée sur une juste espérance des profits qui en doivent découler. Chacun sait que le chemin de fer de Manchester à Liverpool, qui réunit tous les avantages que l'on peut desirer dans une entreprise de ce genre, n'a procuré aux actionnaires qu'un dividende de neuf pour cent, et cela, sans que l'on ait pu mettre des fonds en réserve pour l'amortissement des capitaux empruntés. Les chemins qui seront établis par la suite coûteront moins cher, il est vrai ; mais cet avantage, assez probable, n'est encore qu'en perspective, et ne suffit pas pour expliquer la hausse énorme qui s'est opérée subitement sur toutes les actions des chemins de fer. La première impulsion paraît avoir été donnée par le succès présumé du *railway* de Londres à Birmingham ; les aventuriers et les hommes d'affaires ne tardèrent pas à s'apercevoir de cette circonstance ; aussitôt les actions de cette entreprise montèrent ; de grands bénéfices furent réalisés : ils excitèrent l'envie de ceux qui n'y avaient point participé, et de là cette foule de projets indigestes, dont nous avons été inondés depuis six à huit mois.

Si cette fureur spéculatrice s'était bornée à l'établissement des chemins de fer ou à des entreprises de nature à pouvoir être exploitées avantageusement par des compagnies d'actionnaires, il n'y aurait eu que demi-mal ; mais il serait difficile d'imaginer une branche quelconque de commerce à laquelle on n'ait voulu appliquer ce mode d'association. Les projets les plus absurdes et les plus dangereux se sont formés de tous côtés. Il y a environ trois mois que le *Manchester Guardian* publia la liste des compagnies projetées depuis le commencement de l'année dans les seules villes de Manchester et de Liverpool. On sait que cette liste était incomplète, et pourtant elle renfermait les noms de *quatre cents*

compagnies, ayant ou prétendant avoir ensemble un capital de 37,987,500 £ (1,000,000,000 de francs), et, M. Poulett Thomson, dans son discours sur le budget, a déclaré que, d'après un relevé fait par lui, le nombre des compagnies sur le tapis dans le royaume entier s'élevait à près de quatre cents, et que le capital dont elles auraient besoin pour se mettre en activité serait de 200,000,000 £ (5,000,000,000 de francs). Il s'est formé des compagnies pour des entreprises de tout genre, pour des manufactures de verre, d'épingles, d'aiguilles, de savon, de térébenthine, de coton, etc. Il y en a pour tanner les cuirs, pour vendre du charbon, pour fabriquer du sucre de betterave, pour construire des chemins de fer dans l'Indostan, pour envoyer des navires à la pêche de la baleine. Une compagnie, dont le capital primitif doit être de trois millions, mais qui pourra être porté à cinq millions, a été créée pour le commerce et la colonisation des côtes sud-est de l'Afrique; une autre s'est intitulée : *Compagnie des Prêts à l'Agriculture;* enfin, dans Manchester seul, il a été formé six compagnies d'inhumation, et il n'y a pas de ville considérable en Angleterre, où il n'en existe une ou deux. Les actionnaires ont sans doute compté, pour le succès de ces entreprises, sur l'augmentation de mortalité que causera le désespoir de tous leurs confrères, ruinés par de folles spéculations.

La manie des compagnies par actions n'est cependant pas la seule circonstance inquiétante du temps actuel. Elle a été accompagnée d'une hausse générale dans le prix des marchandises de toute nature. Ainsi le fer s'est élevé de 4 à 5 £ le tonneau jusqu'à 12 et 14 £. Cette hausse a été sans doute en partie occasionée par les besoins des entreprises de chemins de fer déjà commencés, mais bien plus encore par la prévision de celles qui ne sont encore qu'en projet. En attendant, ainsi que nous l'avons dit, presque toutes les denrées et marchandises ont participé à cette hausse. Cette circonstance devrait, dans tous les cas, paraître suspecte aux hommes doués

de discernement; mais, aujourd'hui qu'elle se joint à une si grande ardeur à se lancer dans des projets hasardeux et à une facilité extraordinaire dans l'obtention des crédits, elle offre la preuve certaine de l'action d'un principe dangereux qu'il est de la plus haute importance de combattre et de maîtriser.

Depuis l'an 1708 jusqu'en 1826, aucune compagnie, composée de plus de six associés, ne pouvait s'établir en Angleterre ou dans le Pays de Galles, pour s'occuper d'affaires de banque. Le retrait des billets de banques provinciales et la crise violente qui se manifesta à la fin de 1825 et au commencement de 1826, amenèrent l'abrogation de cette loi; et le gouvernement autorisa dès-lors l'établissement des banques ayant un nombre illimité d'associés, pourvu que ce ne fût pas dans un rayon de soixante-cinq milles de Londres.

La défense avait été peu sage : l'abrogation fut un acte de justice; mais le résultat de cette mesure ne répondit pas aux espérances que l'on en avait conçues. Il aurait fallu bien autre chose encore pour poser sur une base solide le système des banques provinciales. L'acte du Parlement de la troisième et quatrième années de Guillaume IV, ch. 83, ordonne de transmettre annuellement à l'administration l'état des lieux où les banques sont établies, ainsi que les noms et la résidence des associés; celles d'entre ces banques qui émettent des billets doivent en outre fournir tous les trois mois un état de leurs billets en circulation. Mais on fait peu d'usage de ces états; et les noms des associés ne sont pas publiés. A la vérité, les personnes qui y prennent un intérêt particulier peuvent facilement en obtenir communication; mais leur existence est en général peu connue. Pour que ces renseignemens fussent réellement utiles, ils devraient être exposés publiquement et imprimés périodiquement dans les journaux des villes où ces banques sont établies. Les états de la circulation des diverses banques sont plus défectueux encore, s'il est

possible ; les administrateurs du timbre ne sont autorisés à publier, tous les trois mois, que la somme totale en deux lignes de tous les billets émis, d'abord par *toutes* les banques privées, et ensuite par *toutes* les banques par actionnaires. Cette publication, n'offrant que des résultats généraux, est souverainemment injuste envers les banques qui travaillent avec prudence et loyauté.

Néanmoins, quelque défectueux que soient ces états, ils doivent suffire pour éveiller l'attention du Parlement et celle du public. Ainsi, on y voit que, dans les commencemens, les progrès du système furent lents ; car, en juillet 1833, sept ans après l'abrogation de la loi prohibitive, on n'avait encore établi que trente-quatre banques par actions, tandis que, en mars 1836, il y en avait déjà soixante-deux ; mais, dans les trois mois qui ont suivi, l'accroissement a été énorme : quinze nouvelles banques, dont deux avec sept cent cinquante actions, ont été établies dans ce court espace de temps ; il y en a même une qui a onze comptoirs collatéraux ou succursales. La manie des banques est devenue presque aussi générale que celle des *railways*. Il n'est presque pas possible de prendre en mains un journal, sans y lire l'annonce d'un de ces établissemens qui sont tous, comme de raison, vantés dans les termes les plus pompeux.

On croira peut-être que cette augmentation sans exemple du nombre des banques par actions, a déterminé une diminution proportionnelle dans celui des banques particulières, c'est-à-dire ayant moins de sept associés. Point du tout. En 1833, il existait cinq cent quatre-vingt-dix-huit banques particulières ; aujourd'hui il y en a encore cinq cent cinquante-neuf, et le nombre des billets que ces dernières émettent a peu varié depuis 1833.

L'émission des banques par actions était, en 1833, de 1,315,301 £, et celle des banques particulières de 8,836,803 £ : total 10,152,104 £, tandis qu'au 26 mars de la présente année, l'émission des banques particulières était de 8,353,894 £,

et celle des banques par actions de 3,094,025 £, total: 11,447,919 £ (284,000,000 de francs).

Ce serait une bien grande erreur de supposer que le mouvement de ces banques peut être calculé d'après le montant des billets au porteur et à vue qu'elles émettent. Ces billets ne constituent qu'une très faible partie de leurs engagemens. La plupart d'entre elles sont dans l'usage de faire le commerce, non pas avec leurs propres fonds, ni même avec ceux qui leur ont été confiés, mais à l'aide du crédit qu'elles obtiennent à Londres et ailleurs. Au lieu de retenir dans leurs coffres les effets qu'elles ont escomptés ou les autres papiers sur lesquels elles ont avancé de l'argent jusqu'à l'époque du remboursement, ces banques ont coutume de les envoyer immédiatement à Londres, pour les faire réescompter; ce système est poussé si loin, qu'il y a des banques qui, avec un capital de moins de 500,000 £, obtiennent pour 5 ou 6 millions d'escomptes, et que d'autres ont coutume de prendre des engagemens encore plus disproportionnés avec leurs propres ressources. Ces banques paient d'ordinaire 3 pour % d'intérêt sur l'argent qu'elles empruntent dans la capitale, et prennent 4 ou 5 pour % à ceux à qui elles en avancent à leur tour. Or, quoiqu'il puisse être permis d'avoir recours à de pareils expédiens dans des circonstances extraordinaires, il est certain qu'une banque dont les affaires habituelles sont dirigées sur de semblables principes ne saurait être considérée comme assise sur une base solide. Elle est toujours à la merci de circonstances dont elle n'est point maîtresse. Tant que le cours du change est favorable, que les prix sont stationnaires ou en hausse, et que le crédit est bon, il n'y a rien de plus facile que d'obtenir à Londres de l'argent sur des effets de commerce, et rien n'entrave alors le cours des affaires; mais, au premier choc, la consternation remplace la confiance, et il n'est plus possible d'escompter. Les banques provinciales ne pouvant plus, par la même raison, faire d'avances aux personnes qui ont coutume de s'adresser à elles,

celles-ci tombent dans les plus grands embarras : elles sont obligées de forcer la vente de leurs marchandises, d'où résulte une gêne extrême dans les transactions, et une stagnation aussi nuisible aux banques elles-mêmes qu'aux négocians qui comptaient sur elles. Telles ont été les suites invariables des abus du système des banques en Angleterre, et, loin que les banques par actions aient diminué cet inconvénient, il paraît qu'elles ont au contraire considérablement augmenté pour l'avenir la chance de semblables désastres.

Mais il existe d'autres circonstances plus suspectes encore. Les actions du plus grand nombre de banques nouvellement formées ou projetées sont d'une très faible valeur. Il en est peu qui dépassent 50 £; d'autres ne sont que de 25 £, et il y en a même qui ne s'élèvent pas au-delà de 10 £. Il est, en outre, entendu et souvent même positivement stipulé dans les prospectus, que l'on n'exigera des actionnaires que le versement de 5 ou de 10 pour % du montant de leurs actions, de sorte que, pour 10 ou 20 shillings, on peut acquérir un intérêt dans une banque. Enfin, par un réglement particulier ou plutôt par un abus flagrant dans la manière d'administrer plusieurs de ces banques, elles font de grandes avances ou des escomptes sur le montant total des actions, d'où il arrive souvent que des personnes dont les affaires sont dans un état désespéré, prennent un nombre considérable d'actions, versent 10 p. % de leur valeur et empruntent sur le surplus des sommes beaucoup plus fortes que celles qu'elles ont déboursées. Le grand danger qui doit résulter de pareilles opérations est évident. Si une banque de cette espèce est obligée de suspendre ses paiemens, la charge de son passif retombe tout entière sur ceux d'entre ses actionnaires qui n'ont point eu recours à ces opérations abusives.

Nous croyons toutefois que la majorité des banques par actions a été établie sur des principes solides et qu'elles sont dirigées avec prudence et probité; mais il est bien difficile de distinguer celles-ci d'avec les autres, car toutes ces ban-

ques jouissent d'un crédit égal dans l'opinion publique. Il faut, en effet, être très versé en de pareilles matières pour pouvoir se faire une juste idée de la manière dont on s'y prend pour établir ces sortes d'associations et pour apprécier le degré relatif de sécurité qu'elles offrent. Nous allons en citer un seul exemple :

Dans le cours de la présente année, l'administration du timbre a poursuivi devant les tribunaux un habitant de Manchester, pour avoir fabriqué une quantité considérable de faux papier timbré : convaincu de ce crime, il fut condamné à la déportation. Or, que diront nos lecteurs quand ils apprendront que, parmi les papiers de ce fripon, on trouva sa correspondance avec une personne qui, dans le même temps, s'occupait, à Londres, de l'établissement d'une banque par actions. Ce dernier connaissait parfaitement les manœuvres coupables de son ami de Manchester, et ses lettres avaient pour objet de lui emprunter de l'argent afin de le mettre à même de faire réussir son projet. On croira peut-être que c'étaient des sommes considérables qu'il lui demandait; mais non! Il se bornait modestement à requérir tantôt 15, tantôt 20 £, et parfois même il ne réclamait de la complaisance de son ami, que la faible somme d'un souverain ou de 10 shillings (12 fr. 50 c.). Pour jeter de la poudre aux yeux, il avait loué une maison ayant vue sur l'un des parcs, et dans ses lettres il disait que, pourvu qu'il pût soutenir l'état qu'il avait pris pendant quelques semaines, et payer comptant ses annonces et l'impression de ses prospectus, il roulerait infailliblement sur l'or en fort peu de temps : « Je n'ai pas « un shilling au monde, écrivait-il à son correspondant, et « je vais établir une banque! » Cette banque devait avoir plusieurs milliers d'actions, sur chacune desquelles les actionnaires ne devaient verser que 5 £. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le projet a réussi. Cette banque fonctionne aujourd'hui : elle escompte et émet des billets. Son succès, à la vérité, n'a pas été aussi grand que celui

de quelques autres, et, vu són origine, il ne faut pas s'étonner qu'elle cloche un peu dans les commencemens. Mais, si l'on continue à jouir, pendant un an encore, des facilités que l'on trouve aujourd'hui, il est probable que son existence sera assurée : les directeurs distribueront de gros dividendes, donneront des dîners de poisson à Blackwall, et comme de raison leurs actionnaires seront totalement ruinés.

Nous sommes loin de prétendre que de pareilles jongleries se renouvellent souvent; mais que penser d'un système qui en admet même la possibilité, et qui permet à des faussaires ou à leurs confidens d'usurper la prérogative royale, et d'émettre, sous leur signature, une partie de la monnaie courante du pays?

D'après ce que nous venons de dire, on avouera sans doute que ce n'est pas sans raison que la Chambre des Communes a nommé une commission pour faire une enquête sur le système des banques par actions en Angleterre. M. Clay, sur la proposition de qui cette commission a été nommée, développa d'une manière très frappante, dans le discours qu'il prononça à cette occasion, les désavantages de ce système, et les malheurs qui en résulteraient pour le pays, si on lui permettait de suivre librement son cours; puis il fit l'exposé des moyens qui, selon lui, pourraient remédier au danger. Parmi ses idées, il y en a, sans contredit, de sages et d'utiles; mais il s'en trouve aussi d'autres qui, selon nous, ne feraient qu'aggraver ce qu'il y a de pernicieux dans le système actuel.

Selon M. Clay, les seuls points nécessaires, non-seulement pour obvier aux défauts du système de banque adopté aujourd'hui, mais encore pour lui donner toute la perfection dont il est susceptible, seraient d'établir en principe la *responsabilité limitée, l'obligation de verser le montant entier des actions,* et la *parfaite publicité*. Par *responsabilité limitée,* M. Clay entend que les actionnaires des banques ne devront être considérés que comme associés commanditaires, et la *publicité parfaite* qu'il exige consisterait dans l'obligation de publier, à des époques fixes, un état de leur actif et de leur passif.

Le premier de ces points est, sans contredit, le plus important. Or, d'après notre manière de voir, son adoption aurait les effets les plus funestes et anéantirait le peu de solidité que le système présente encore en ce moment. Si on l'admettait pour les banques, il n'y aurait pas de raison pour ne pas l'introduire aussi dans tous les autres genres d'entreprises et de commerce; et qui oserait prédire les effets de l'abrogation d'une loi, sous l'empire de laquelle le pays est parvenu à un si haut point de prospérité? Le seul argument que M. Clay énonce à l'appui de son projet, est celui qu'il diminuerait la facilité d'obtenir du crédit et ôterait, par conséquent aux intrigans, une partie des moyens qu'ils emploient pour enflammer l'amour de la spéculation. Nous ne disconvenons pas que cela ne puisse être vrai jusqu'à un certain point; mais il est évident aussi que, lorsque des personnes opulentes savent que leur fortune entière peut être compromise par la mauvaise gestion des hommes à qui elles confient leurs fonds, elles contrôleront plus rigoureusement cette gestion, que si leur risque ne s'étend que sur une somme qu'elles auront mise, en quelque sorte, à la loterie. Notre but devrait donc être d'augmenter la responsabilité, s'il était possible, et non pas de la diminuer.

Le principal défaut du système actuel, c'est que le public ne connaît qu'imparfaitement les personnes à qui il a affaire. Il sait qu'une banque se compose d'un certain nombre d'actionnaires associés, mais il ignore qui sont ces associés; il ne sait si ce sont des millionnaires ou des hommes de paille. En lui procurant cette connaissance indispensable, on mettrait chacun en état de juger par soi-même du degré de confiance qu'il doit accorder à l'entreprise, et le seul fait de la publication des noms des associés *responsables,* rendrait tous ceux d'entre eux qui ont quelque chose à perdre, plus frappés du risque qu'ils courent, et, par conséquent, plus attentifs à la manière dont se dirigent les affaires de la société.

M. Clay paraît croire qu'en admettant le principe de la

responsabilité limitée, mais en forçant tous les actionnaires à verser le montant entier de leurs actions, le crédit accordé à la banque ne pourrait dépasser le montant total de toutes les actions, de sorte que si elle venait à suspendre ses paiemens, la perte ne serait jamais considérable ; c'est une erreur. Une banque commence aujourd'hui des affaires avec un capital de 100,000 £, mais elle est mal dirigée : elle escompte du mauvais papier et fait des pertes; qui sait si, au bout d'un ou de deux ans, elle possèdera encore son capital primitif? Le public continuera à lui accorder le même crédit qu'auparavant, et, en définitive, la Banque se trouvera avoir contracté des engagemens pour une somme immense, sans posséder un shilling pour y faire face en cas de malheur.

Mais, dit M. Clay, c'est pour parer à cet inconvénient que je réclame une *parfaite publicité*. Nous sommes étonnés, qu'un homme qui habite Londres, et qui a été lié avec des gens d'affaires, puisse mettre la moindre confiance dans la publication de balances ou de comptes d'actif et de passif. Il ne devrait pas ignorer que ces comptes ne servent la plupart du temps qu'à induire le public en erreur. Nous savons pertinemment que les personnes les plus versées dans ce genre d'affaires ont déclaré qu'il leur était impossible, par l'inspection des registres d'une maison de banque ou de commerce, de prédire, avec la moindre apparence de probabilité, quel sera l'état des affaires de cette maison six mois après. M. Clay ne propose pas même de soumettre les registres des banques à l'inspection de commissaires. Il n'ignore pas qu'il y aurait à cela des inconvéniens plus graves encore que ceux auxquels il cherche à remédier : il se borne donc à vouloir que l'on s'en rapporte à la bonne foi des intéressés eux-mêmes et que l'on ajoute une confiance entière aux comptes qu'ils remettront. Il est difficile de croire que ce soit sérieusement que l'honorable membre ait proposé un pareil moyen. Sans même supposer, chez les directeurs des compagnies, des

intentions frauduleuses, chacun sait combien les commerçans ont l'habitude de se faire des illusions, quand il s'agit de leurs propres affaires : ils regardent comme de l'or en barre des créances que des personnes désintéressées reconnaissent, au premier aspect, n'avoir absolument aucune valeur.

Si l'on remarquait dans la nation quelque répugnance à s'engager dans des entreprises de banque avec une responsabilité illimitée, on pourrait soutenir l'avantage qu'il y aurait à la borner, mais tout le monde sait que cette répugnance n'existe point. Les projets les plus hasardeux, pourvu qu'ils offrent la moindre chance de profit, n'échouent jamais faute d'esprits hasardeux, prêts à en tenter l'entreprise. Il n'y a donc aucun motif assez grave pour engager des législateurs prudens à changer l'état actuel de la loi. On dira peut-être que le système de la responsabilité limitée, c'est-à-dire celui des sociétés anonymes, a été adopté sans inconvénient en France et aux États-Unis. A cela, nous répondrons d'abord que la France possède moins de capitaux que l'Angleterre, et que l'esprit d'entreprise y a moins d'activité, de sorte qu'une loi fort convenable en France serait, au contraire, extrêmement nuisible en Angleterre; et pourtant il ne serait peut-être pas difficile de prouver que la France et les États-Unis eux-mêmes gagneraient considérablement à l'abolition du système qu'ils suivent aujourd'hui. Dans la république américaine, l'introduction de ce système a nécessité l'adoption d'une foule de réglemens pour prévenir les fraudes; et, comme on devait s'y attendre, ils ont manqué totalement leur but. Les législateurs américains ne se sont pas contentés de la déclaration que M. Clay demande à la bonne foi des parties intéressées : ils ont nommé des inspecteurs qui doivent s'assurer si les déclarations sont sincères, et si les réglemens ont été observés. L'exemple suivant fera voir jusqu'à quel point on peut compter sur cette espèce de contrôle.

La banque par actions, dite de Sutton, fut établie en 1828

à Boston, ville éminemment morale et religieuse. L'acte de la législature de Massachussetts, qui en autorisait l'établissement, y mettait pour condition que, avant d'entrer en activité, la moitié du capital devait être versé et exister effectivement en or ou en argent dans les « coffres de la banque. » L'acte ajoutait que « la banque devait être inspectée et examinée par trois commissaires, nommés par le gouverneur « de la province, qui vérifieraient l'argent existant effectivement dans les caveaux, et feraient prêter serment aux « directeurs de la banque ou à la majorité d'entre eux, que « lesdites sommes ont été réellement versées par les actionnaires de ladite banque, à compte du montant de leurs actions respectives; qu'elles n'ont aucune autre destination; « et qu'elles devront y rester comme faisant partie du capital « de la banque. »

En conséquence, les inspecteurs nommés par le gouverneur, visitèrent les caveaux de la banque, le 28 septembre 1828, et y trouvèrent une certaine somme en dollars; en même temps *quatre des directeurs jurèrent* que cet argent provenait du premier versement des actionnaires; qu'il se trouvait là comme faisant partie du capital de la banque, et qu'il était destiné à être employé comme tel. Qu'eût desiré de plus M. Clay? Il y avait capital versé, responsabilité limitée et parfaite publicité : la banque fut donc constituée, et commença ses escomptes. Or, toute cette affaire n'était qu'une escroquerie en grand. Après avoir émis des billets pour une somme considérable, la banque sauta et l'on découvrit alors qu'elle n'avait jamais possédé un seul dollar de capital. Le numéraire que les inspecteurs avaient vu *avait été emprunté la veille à d'autres banques, et rendu le soir même!* Il est inutile d'ajouter que les directeurs et leurs complices avaient disparu.

On pourrait citer une foule d'exemples de fraudes plus ou moins flagrantes, commises par les banques des Etats-Unis, et, avec de pareils faits devant les yeux, ne serait-ce pas le

comble de la folie que de vouloir introduire chez nous le même système? Mais peut-être nous demandera-t-on si celui qui est en vigueur aujourd'hui nous paraît le meilleur possible et si nous pensons qu'il ne faille pas y toucher? Loin de là. Nous ne sommes pas d'avis, à la vérité, d'admettre en Angleterre la responsabilité limitée, mais nous demandons la publicité, non pas cette fausse publicité que M. Clay appelle parfaite, mais celle qui ferait connaître au public les noms de tous les associés des banques par actions. Pour l'obtenir, il suffirait d'ordonner que chaque banque remît, tous les trois mois, la liste des noms et des adresses de tous ses actionnaires, le nombre d'actions possédées par chacun, et les sommes versées sur ces actions. Ces listes devraient être publiées, sinon dans la *Gazette de Londres*, du moins dans les journaux des provinces où les banques sont respectivement établies. Par ce moyen, le public saurait à qui il a affaire et agirait en conséquence. Il ne serait pas induit en erreur, comme il l'est à présent par la supposition que, lorsqu'une banque a un grand nombre d'actionnaires, elle doit nécessairement compter parmi eux des personnes riches et dignes de confiance. Il faudrait en outre publier séparément, dans les mêmes journaux, l'état trimestriel des billets en circulation. La publicité ne saurait être poussée plus loin sans devenir illusoire et même dangereuse.

M. Clay met beaucoup d'importance au versement d'une grande partie au moins du montant des actions. Mais comment savoir si ce versement est réel, et si les sommes versées n'ont pas été plus tard prêtées aux actionnaires, sous une forme ou sous une autre? Peut-être pourrait-on stipuler que les actions ne doivent pas être au-dessous de 50 £, et prohiber tout prêt aux actionnaires sur le montant de leurs actions; mais nous attachons fort peu d'importance à ces conditions, car nous n'ignorons pas combien il est facile de les éluder.

Quant aux banques qui n'émettent point de billets, nous ne croyons pas que le public puisse exiger autre chose que la

connaissance exacte de tous les associés et le maintien du grand principe de la responsabilité illimitée. Il n'en est pas de même de celles qui font circuler des billets au porteur ou à vue. Celles-ci fournissent réellement une partie de la monnaie courante du pays, et le gouvernement a incontestablement le droit de veiller à ce que ces billets aient, comme l'or et l'argent, une *valeur intrinsèque* égale à celles qu'ils représentent. Or, pour cela, il n'y a qu'un moyen, c'est d'obliger ceux qui les émettent à en garantir l'exact paiement. C'est en vain que l'on a prétendu que ce serait établir une distinction injuste entre les divers créanciers d'une banque; en disant cela, on confond deux choses essentiellement distinctes. Indépendamment de l'obligation imposée au gouvernement et dont nous venons de parler, il faut remarquer en outre que les porteurs de billets sont des créanciers *forcés* de la banque. Une personne opulente peut, à la rigueur, refuser des billets qui ne lui paraissent pas dignes de confiance; mais, pour la masse des marchands, un tel refus leur ferait manquer les ventes et les exposerait à perdre leurs pratiques. D'ailleurs, les femmes, les mineurs, les voyageurs, toutes les personnes hors d'état de juger de la solvabilité des banques, sont forcées de prendre ces billets qui, dans la plupart des cas, font partie de la monnaie courante et légale du pays.

Mais il y a un autre abus d'une haute gravité et qu'il est urgent de faire cesser. On a vu plus haut que plusieurs de ces banques ont établi de nombreuses succursales dispersées en différentes parties de la Grande-Bretagne : il n'est pas difficile de concevoir pourquoi elles mettent tant d'importance à en former. D'après la loi qui les régit aujourd'hui, les banques ne sont tenues de rembourser leurs billets *qu'à l'établissement central seulement*; de sorte qu'en les émettant dans une succursale établie peut-être à cent milles du comptoir central, il y a dix à parier contre un que les billets resteront beaucoup plus long-temps en circulation, et que

l'affaire exigera, par conséquent, un capital beaucoup moins considérable que si le remboursement des billets pouvait être réclamé aux succursales. Ainsi, des banques dont l'établissement central est à Birmingham, ont des succursales à Aberystwith, à Bristol, à Ipswich et à Yarmouth. Or, si un habitant d'Ipswich, ayant reçu en paiement un certain nombre de billets de cette banque, desire les échanger contre du numéraire ou contre des billets de la banque d'Angleterre, il est obligé, ou de les envoyer à grands frais à Birmingham, ou de payer une commission à un négociant d'Ipswich. On conçoit la facilité qui en résulte pour les banques les plus véreuses de maintenir leurs billets dans la circulation, même après que l'on aura commencé à s'en méfier. Le moyen d'obvier à cet inconvénient serait d'obliger les banques à rembourser leurs billets à présentation, aux succursales, de même qu'à l'établissement central. Peut-être même pourrait-on stipuler qu'aucune succursale ne devra être établie à plus de cinquante milles de distance de la banque centrale.

Il ne nous reste plus qu'une observation à faire sur les banques de l'Angleterre. Aussitôt que les actions des compagnies de tout genre sont émises, elles deviennent les objets d'un agiotage ruineux. On a proposé, pour y mettre fin, de prohiber toute vente ou transfert d'actions avant que la compagnie ne soit définitivement organisée et n'ait commencé ses opérations. Ce réglement peut, en effet, être utile à l'égard des banques qui n'exigent pas beaucoup de temps, ni de grands préparatifs pour se mettre en règle, mais il serait impraticable pour les entreprises industrielles qui, souvent, ne peuvent entrer en pleine activité que plusieurs années après le premier versement de fonds : car, dans cet espace de temps, une foule de circonstances peuvent survenir, qui rendraient le transfert des actions indispensable.

Au reste, tous ces vices de détail, et plusieurs autres que nous avons négligé de signaler, ne sauraient infirmer l'incontestable utilité des banques; mais il est du devoir de tous

les hommes éclairés d'étudier la marche de ces puissantes machines, afin de pouvoir les faire dévier lorsqu'elles menacent de porter atteinte à la prospérité publique. Jetons maintenant un coup-d'œil rapide sur les banques d'Irlande, non qu'elles soient dans la même situation que celles d'Angleterre; mais parce que celles qui viennent d'être récemment créées présentent un caractère spécial qui pourrait un jour susciter à la Métropole de graves embarras. (1)

Dans le cours du quinzième siècle, le Parlement irlandais rendit plusieurs lois contre l'altération des monnaies, contre l'exportation des métaux précieux, et contre l'usage de faire dorer les mors et les brides des chevaux. En 1634 une loi fut publiée aussi contre l'usure; elle fixa l'intérêt légal de l'argent à 10 p. 0/0, et la commission des écrivains (*scriveners*), courtiers, solliciteurs et agens d'affaires, à 5 shillings pour un emprunt de 100 £, c'est-à-dire 1/4 p. 0/0, plus 1 shilling pour rédiger la reconnaissance ou l'obligation. Il paraît que les personnes sus-nommées étaient, à cette époque, les seuls banquiers qu'il y eût en Irlande. En 1704, le taux de l'intérêt fut réduit à 8 p. 0/0; enfin, en 1709, une loi déclara que les billets souscrits par tout *banquier,* orfèvre, marchand ou commerçant, soit que ces billets fussent à ordre ou *au porteur,* seraient, à tous égards, assimilés aux lettres de change. Le terme de *banquier,* employé pour la première fois dans cette loi, n'avait encore paru dans aucun acte du Parlement d'Irlande. En 1721, le taux de l'intérêt fut encore réduit à 7 p. 0/0 et l'on prit des mesures pour assurer le paiement des billets des *banquiers,* à l'égard desquels il se commettait dans ce temps de nombreuses fraudes. La dernière réduction de l'intérêt eut lieu en 1731. Depuis lors, le taux légal est resté fixé à 6 p. 0/0.

(1) Nous recommandons à nos lecteurs les articles que nous avons publiés en grand nombre cette année, sur les finances, le commerce, l'industrie, et la situation politique de l'Angleterre et de l'Irlande.

En 1753, la circulation du papier des banques particulières, à Dublin, était si générale et si étendue que, quand on avait une somme de 1000 £ à recevoir, on obtenait rarement plus de dix guinées en or. Le cours du change sur l'Angleterre était à 3 p. 0/0 au-dessus du pair. Aussi, les banquiers de Dublin, pour le moins aussi nombreux alors qu'ils le sont à présent, luttaient l'un contre l'autre à qui enverrait plus de numéraire à Londres, pour recevoir en retour des billets de banque. Mais cet état de choses eut les conséquences les plus funestes : toutes les banques faillirent à l'exception de deux; le papier disparut totalement de la circulation; on ne vit plus que de l'or, et le cours du change tomba à 3 p. 0/0 au-dessous du pair. Une foule de particuliers furent ruinés; les fermiers abandonnèrent leurs terres, et dans les trois provinces méridionales de l'Irlande, il n'y eut pas un seul individu qui n'en souffrît d'une façon directe ou indirecte.

Il paraît que, vers le milieu du siècle dernier, les banquiers de Dublin ne jouissaient pas d'une grande réputation de probité, car le Parlement se vit obligé plusieurs fois d'intervenir; et en 1759, parut le fameux *acte des banquiers,* qui renfermait les stipulations les plus rigoureuses, surtout pour prévenir la fraude à l'occasion des faillites. En attendant, quoique l'intention de la loi fût bonne, les résultats n'y répondirent pas. Elle mettait les banquiers dans la presque impossibilité de disposer légalement de leurs biens, quelque solvables qu'ils fussent, dans la seule crainte d'un malheur à venir. Elle entourait en outre la liquidation des masses de tant de formalités qu'elle se prolongeait indéfiniment et entraînait des frais ruineux. Ainsi, la banque de Warren, qui suspendit ses paimens en 1784, ne se liquida définitivement qu'en 1825. Celle de Cotter et Kellet, qui déposa son bilan en 1807, présentait un actif liquide de 200 p. 0/0. Les trois quarts de cet actif ayant été absorbés par les frais, les créanciers ne touchèrent, au bout de dix-neuf ans, que 50 p. 0/0.

En 1782, l'établissement de la banque de Dublin, avec des privilèges semblables à ceux de la banque d'Angleterre, vint apporter quelques modifications au système des affaires de banque en Irlande. Le capital de cette banque fut fixé à 600,000 £, mais cette somme fut prêtée au gouvernement, moyennant 4 p. 0/0 d'intérêts : cet établissement subsiste encore dans son état primitif.

Mais les évènemens les plus remarquables qu'il faille noter dans le système des banques irlandaises, ont été, d'abord: l'établissement de la banque provinciale, et puis celui de la banque agricole et commerciale. Cette dernière est encore trop récente pour qu'il soit possible de savoir l'effet qu'elle produira sur les populations. Il paraît certain, d'après son organisation, que le but a été d'en faire un levier politique; mais, ainsi que nous venons de le dire, on ne peut connaître encore la manière dont ce levier devra fonctionner; nous allons en exposer les principes; les publicistes en tireront facilement les conséquences.

Le capital de cette banque se compose d'un million d'actions d'une livre sterling chacune, plus un shilling pour frais de premier établissement. Le comité consultant pourra, de temps à autre, appliquer un tiers des bénéfices à l'accroissement du capital, qui ne devra pourtant jamais dépasser *cinq millions de livres sterling* (125,000,000 de francs). Du moment où, par des pertes inattendues, le capital se trouverait réduit d'un quart, la banque devra être liquidée. Nul ne pourra posséder en son nom plus de cinq cents actions, sans le consentement du comité consultant. Pour avoir droit de vote dans l'assemblée générale des actionnaires, il faut posséder cinq actions; ces cinq actions donnent une voix; quatre cents actions donnent le maximum de dix voix. Des succursales pourront être établies dans toutes les villes où il se présentera un nombre suffisant d'actionnaires. Cinquante mille actions de *prévoyance,* indépendamment du capital d'un million, pourront être souscrites et les versemens pourront

être faits tous les mois ou toutes les semaines, par somme d'*un shilling* au moins. Tout propriétaire d'une des actions de prévoyance, s'il appartient à la classe des ouvriers, domestiques ou artisans, et quel que soit son sexe, qui continuera ses versemens d'après le mode ci-dessus pendant cinq années, sans interruption, sauf le cas de maladie, sera considéré, à l'expiration de cette période, comme étant sous la protection spéciale de la banque. Pourvu qu'il jouisse d'une bonne réputation dans l'opinion des directeurs, il pourra obtenir, s'il entreprend un commerce ou une profession qui exige une mise de fonds, un crédit dont le montant sera fixé par les directeurs, et dont le capital pourra être remboursé par de nouvelles souscriptions avec les intérêts, au taux habituel de la banque.

Cette banque a commencé à fonctionner vers la fin de 1834, et elle a établi déjà des succursales dans les villes suivantes, savoir : Ballina, Ballinasloe, Bandon, Castlebar, Cork, Ennis, Enniscarthy, Fermoy, Galway, Kilkenny, Killarney, Kilrush, Limerick, Longford, Mallow, Nenagh, New-Ross, Roscrea, Skibbereen, Sligo, Strabane, Strokestown, Tipperary, Tuam, Parsonstown et Londonderry. Le nombre total d'actionnaires est maintenant de deux mille cent soixante-dix.

On compte en tout aujourd'hui, en Irlande, huit banques par actions, indépendamment de la banque privilégiée d'Irlande. Toutes ont été établies depuis l'année 1824.

(*Edinburghand Monthly-Review.*)

LES CANDIDATS

A LA PRÉSIDENCE DES ÉTATS-UNIS.[1]

HENRY CLAY. — WILLIAM HARRISON. — DANIEL WEBSTER. — MARTIN VAN-BUREN.

Rien de plus dramatique et de plus animé que le mouvement social des Etats-Unis, pendant l'époque qui précède l'élection d'un nouveau président : crise périodique et violente; crise prévue, inévitable, nécessaire même à la santé sociale de la nation. Quoi qu'il en soit d'un fait politique dont l'Europe n'a pas encore eu d'exemple, il est certain que le développe-

(1) Note du directeur. Chargés par notre mandat de tenir le public au courant du mouvement social qui s'opère au sein de la grande famille anglaise; nous ne devions pas laisser s'accomplir la nouvelle élection présidentielle des Etats-Unis, sans faire connaître à nos lecteurs les principaux candidats qui se présentent à l'élection populaire. Depuis la création de la *Revue Britannique*, cette occasion ne s'est présentée qu'une seule fois, en 1828, lors de l'élection du général Jackson. Quoique les rapports de la France avec l'Union fussent alors moins intimes qu'ils ne le sont aujourd'hui, nous nous empressâmes d'esquisser les principaux traits de la vie politique et privée du nouveau chef de la république américaine; puis, soit avec le secours des voyageurs, soit en puisant à des sources originales et historiques, nous avons toujours eu soin de tenir nos lecteurs au courant du mouvement politique, commercial et industriel de l'Amérique du Nord : c'est ainsi qu'après avoir donné les piquans et satiriques tableaux de mœurs de Basile Hall, de Mrs Trollope et du colonel Hamilton, nous avons signalé à l'attention de la France les grands travaux d'améliorations intérieures qui ont si rapidement accru la fortune publique de l'Union. A une époque plus récente, nous avons essayé d'éclairer d'une lumière impartiale les débats qui se sont élevés à propos des réclamations des

ment de ces forces populaires, et la manière dont fonctionne le Suffrage Universel sont bien dignes d'une attentive observation. Il ne faut rien négliger pour connaître un pays où, depuis un demi-siècle, tout semble prodige ou du moins nouveauté. Examinons donc de près et sans prévention, en philosophes qui veulent tout connaître et non en hommes politiques qui veulent tout exploiter, ce jeu des passions démocratiques, cette violente et dramatique action de la presse qui n'a plus ni entraves, ni contre-poids, cette lutte réglée entre des intérêts rivaux. Non-seulement les élections présidentielles, mais les assemblées destinées à les préparer, nous offrent ce spectacle dans toute son énergie.

Bien long-temps avant les élections, chaque parti choisit les journaux qui doivent lui servir de bannières. Quel homme deviendra le chef de la République? C'est la grande question. Jugez l'importance du problème et la difficulté de sa solution : il s'agit de faire converger vers un seul point des millions de volontés égales, reconnues souveraines, obéissant à des intérêts différens, contradictoires, et que rien ne contrôle ou ne critique.

La polémique s'engage donc. Elle est vive, elle est amère, elle est triviale. Le candidat d'un journal a toutes les vertus,

Etats du Sud contre ceux du Nord, des attaques du Président contre la Banque, et du conflit engagé naguère entre le gouvernement français et le général Jackson. L'article que nous publions aujourd'hui présente avec netteté tout le mécanisme des élections présidentielles, il esquisse à larges traits la biographie des principaux candidats et fait pressentir le résultat probable de l'élection générale. Souvent nous avons livré à la sagacité de nos lecteurs, sans altération et sans commentaires, les articles tories des Southey, des Coleridge, des Walter-Scott. Ici ce sont les journaux américains, les organes de la démocratie du Nouveau-Monde, qui apportent leurs documens et qui révèlent l'organisation sociale des Etats-Unis. Un Français, dont la voix a plus d'une fois retenti au sein des *meetings* américains, et qui, après un séjour de neuf années dans les grandes villes de l'Union, s'occupe aujourd'hui d'un travail important sur les institutions politiques et sur la civilisation de ce pays, M. J. Hervé, s'est chargé de coordonner ces nombreux matériaux.

et son rival a tous les vices. On viole la sainteté de la vie privée et l'on commente avec plus de haine que de malice, avec plus de vulgarité que d'adresse, les actions et les pensées de l'ennemi que l'on veut abattre. Tout le vieux système des élections anglaises, toute la lutte des prétendans qui veulent un siège parlementaire et qui n'oublient rien pour obtenir la bonne opinion des électeurs et leur suffrage définitif; tout ce système de combat acharné, se trouve appliqué sur une énorme échelle par les Américains, et porté à son degré d'intensité la plus active. Une armée d'agens, d'écrivains, de pamphlétaires, environnent chacun des aspirans : les libelles, les mémoires, les affiches, les *handbills,* pleuvent de tous côtés. On réunirait en plusieurs volumes *in-folio* tout ce qui s'écrit pour prouver l'abominable monstruosité, l'incapacité, les vices du candidat que l'on redoute; et plusieurs autres volumes de même dimension contiendraient à peine les preuves de la haute et souveraine capacité du candidat que l'on porte.

Le résultat inévitable de cette confusion inouïe: satire, éloges, médisances, calomnies, panégyriques, c'est d'amortir l'effet du blâme et de la louange, et de transporter la lutte en dehors de cette arène d'invectives ou d'hymnes politiques. Les intérêts positifs restent seuls; seuls, ils luttent corps à corps; seuls, ils décident des résultats. Il n'y a pas de si petit village où l'agitation électorale ne pénètre, où les intérêts divergens ne soient représentés par des feuilles publiques : on pourrait même dire que le résultat de tant de mouvemens violens est arithmétiquement calculable; il faudrait pouvoir supputer avec exactitude la masse d'intérêts qui soutiennent tel président ou tel autre. La majorité numérique de ces intérêts doit l'emporter; le premier principe du gouvernement américain consiste uniquement dans cette majorité : l'action exercée par les journaux et les intrigues est beaucoup moins vive que l'on ne pense. Essayons d'esquisser le tableau actuel de ces agitations, qui

font partie de la vie normale et nécessaire des Etats-Unis.

Commençons par expliquer, sans observations et sans commentaire, le mécanisme de la machine électorale. Les assemblées préparatoires ou *caucuses* (mot d'origine américaine) préludent au grand mouvement des élections. Elles peuvent être convoquées par tous les citoyens sans aucune autorisation ; quelquefois même un simple avis inséré dans un journal indique que, tel jour, à telle heure, il y aura une réunion politique au Capitole ou en tout autre endroit, et que l'on y discutera s'il convient d'appuyer la candidature de l'un des prétendans à la présidence. Une demi-heure avant la réunion, la cloche sonne. La foule se précipite : jeunes, vieux, tous se rendent au poste, et du sein de cette réunion s'élève bientôt une voix qui propose l'un des assistans comme président de l'assemblée. Son élection est mise aux voix ; puis on élit des vice-présidens, des secrétaires : lorsque le bureau est constitué, l'un des amis du candidat se lève, et, dans un discours improvisé, passe en revue les qualités, les talens, les vertus du citoyen qu'il propose à l'élection populaire. Il déploie toute son éloquence et toutes ses ressources oratoires, pour le faire prévaloir sur ses rivaux ; si l'assemblée partage l'opinion de l'orateur, elle applaudit, en s'écriant : *Houzza! hourra!!!* Si elle est d'un avis contraire, elle manifeste son improbation par des cris, des murmures et des trépignemens. Tous les assistans ont le droit d'émettre leur avis, de présenter leurs vues et de discuter les droits du candidat proposé. C'est là l'école politique de l'orateur américain, c'est là qu'il vient essayer ses forces. Ces assemblées, qui servent à préparer l'esprit public, se forment sur toute l'étendue de la république ; elles ont lieu principalement dans les grandes villes. Ainsi New-York, Philadelphie, Baltimore, Boston, Charleston, la Nouvelle-Orléans, Cincinnati, Richmond, etc., sont le siège de nombreuses assemblées préparatoires. En général chacune de ces réunions adopte, avant de se dissoudre, une série de résolutions qui expriment l'opinion dominante de

l'assemblée. Pour donner une idée de ces résolutions, nous citerons comme specimen un extrait de la *Sentinelle de Saratoga*, lors de la première candidature du général Jackson.

Assemblées républicaines d'Edimbourg.

A une réunion nombreuse et honorable des républicains de la ville d'Edimbourg (États-Unis), tenue à l'hôtel du major Weeks Copeland, le 13 septembre 1828, afin de nommer des délégués à la convention du comté et d'examiner les débats concernant la nouvelle présidence, J. Rhodes a été appelé au fauteuil, et Martin H. Butler, nommé secrétaire. Le comité a recueilli ensuite les résolutions suivantes adoptées à l'unanimité :

1° Que c'est non-seulement le privilège, mais le devoir des républicains de s'informer de la conduite de ceux qui sont destinés à gouverner, de mettre à nu l'usurpation du pouvoir et d'arrêter les exemples du mal et de la corruption ; l'assemblée, pense en outre, que la crise actuelle est une de celles qui réclament hautement une investigation approfondie ;

2° Que nous ne pouvons pas donner notre suffrage à l'administration actuelle, qui a entraîné l'état dans des dépenses sans exemple (*unexempled*); qui a jeté la confusion dans les intérêts nationaux; outragé quelques-uns de nos citoyens les plus distingués ; prodigué des récompenses excessives à ses favoris; négligé ses devoirs pendant plusieurs voyages d'élection ; et qui n'a pas craint de recourir aux moyens les plus illicites pour maintenir son existence et assurer sa réélection ;

3° Que nous considérons le général André Jackson, par les services éminens rendus à son pays, par ses principes judicieux, par son amour de la patrie dans les temps de danger, par son affection à la démocratie, et par sa vie simple, comme le plus capable d'arrêter le cours des prodigalités, la marche de la corruption et de rendre au gouvernement la pureté des principes qu'il a abandonnés ;

4° Que pour ces considérations nous approuvons la nomination du général A. Jackson, et que nous emploierons tous nos efforts pour assurer son élection ;

5° Que nous sommes loin de remercier quelques-uns des membres du congrès, qui prostituent bassement le privilège qu'ils ont d'affranchir sans payer en envoyant dans le pays une telle quantité de papiers, pamphlets (*handbills*), concernant les élections, trop évidemment faux et absurdes pour que des hommes civilisés, des républicains éclairés, y ajoutent foi;

6° Que les décisions de cette assemblée, après avoir été signées par le président et par le secrétaire, seront publiées dans la *Sentinelle de Saratoga* et dans le *Rapporteur de Waterford.* »

(Suivent les signatures.)

L'administration, de son côté, fait tous ses efforts pour triompher; elle oppose à ces inculpations toujours vagues et souvent violentes des professions de foi et des promesses: elle a ses *caucuses* et ses assemblées où l'on exalte ses lumières et son patriotisme; elle obtient des résolutions favorables dans les Conventions, des articles apologétiques dans les journaux, et trouve sur tous les points de l'Union des soutiens dévoués. Nous offrons, comme spécimen, une adresse qui fut publiée en 1828 dans tous les journaux du parti de M. Adams.

ADRESSE.

Compatriotes! — Dans un gouvernement comme le nôtre où chaque individu possède une portion du pouvoir souverain, il est important que le citoyen exerce judicieusement l'autorité dont il est revêtu. La prochaine élection du président est d'un grand poids vital pour la prospérité et le bonheur des Etats-Unis. Elle déterminera si une administration vertueuse et éclairée va être renversée ou soutenue, et si des mesures qui concernent spécialement les intérêts d'une vaste majorité de nos concitoyens seront mises à exécution ou abandonnées. L'administration actuelle du gouvernement général est à la tête d'un grand système politique qui promet de faire surgir les entreprises, d'étendre les ressources, d'augmenter la richesse et de protéger l'indépendance de notre patrie. La Grande-Bretagne, depuis plusieurs années, refuse de recevoir dans ses ports un seul article provenant de nos états du centre et du nord,

tandis que notre pays reçoit annuellement pour plusieurs millions, des produits de ses manufactures. Aussi avons-nous épuisé notre or et notre argent pour payer des marchandises anglaises. Nos fermiers ont été sans marché proportionnel pour le surplus de leurs produits; et de graves inconvéniens sont résultés de l'inégalité de nos rapports commerciaux. Notre gouvernement a cherché à remédier à ces maux en protégeant l'industrie américaine contre la concurrence des capitaux étrangers, en rendant une loi (*country act*) basée sur ce principe, qu'il ne faut acheter que de ceux qui achètent de nous : il a mis ainsi en pratique la doctrine professée par Jefferson, qui voulait placer le manufacturier et le fermier à côté l'un de l'autre, et créer, par ce moyen, un débouché pour le surplus des produits du sol. C'est, pour avoir franchement adopté un tel système si favorable à notre situation, si inséparable de notre prospérité et si honorable pour notre caractère que l'administration actuelle a été assaillie. Nos compatriotes du sud se sont même oubliés jusqu'au point de faire des menaces factieuses et criminelles de dissolution de l'Union, s'ils ne pouvaient pas réussir à empêcher la réélection de M. Adams. Nous espérons, compatriotes, que vous n'êtes pas préparés à sacrifier vos intérêts pour plaire à une faction sacrilège, en renversant l'administration actuelle du gouvernement général. Si vous êtes prêts à maintenir vos droits contre la violence des factions du sud, ralliez-vous pour voter, et soutenez la cause des principes et de votre patrie !

A chaque élection pour la présidence, des centaines, des milliers de résolutions ou d'adresses de ce genre, s'impriment dans les journaux, s'envoient dans les correspondances privées, et circulent sur tous les points de l'Union.

Voici quelles sont les seules conditions requises par la Constitution pour être élu président des Etats-Unis. Le candidat doit être né citoyen américain, avoir atteint trente-cinq ans, et avoir résidé quatorze ans dans l'Union. Pour éviter toute espèce d'excès, et pour ne pas surexciter les passions populaires, l'élection du président a été confiée, par la Constitution, à un collège d'électeurs, nommé spécialement dans chaque état, suivant l'esprit de sa

législature. Le congrès a le pouvoir de déterminer l'époque où l'on doit choisir les électeurs et le jour qu'ils voteront; néanmoins ce jour doit être le même dans toute l'étendue des Etats-Unis. On a cherché toutes les sécurités possibles contre les inconvéniens de cette grande élection. Ces assemblées, réunies le même jour sur des points très distans les uns des autres, sont moins exposées à l'effervescence populaire, que si les électeurs étaient tous concentrés sur un seul point. Cette division diminue ainsi les dangers des cabales, des intrigues et de la corruption.

Comme la manière de choisir les électeurs est abandonnée à la discrétion de la législature de chaque état, elle n'est pas la même partout (1). Quelquefois le choix s'opère par les législateurs, quelquefois le collège est choisi dans tout l'état par un *ticket* général; quelquefois aussi l'élection s'opère de manière à ce que chaque district nomme un électeur; mais afin d'empêcher les personnes qui ont des emplois du gouvernement d'exercer sur ces élections une influence de patronage, la Constitution en a écarté les membres du congrès et les employés du pouvoir exécutif. Les collèges s'assemblent dans leurs états respectifs, le premier mercredi de décembre, et votent par ballotage le choix du président et du vice-président. Chaque collège dresse une liste des candidats qui ont obtenu des votes, et l'envoie certifiée et scellée au

(1) NOTE DU TRAD. La Constitution des Etats-Unis, article 2 section I[re], s'exprime ainsi : « Chaque état nommera, de la manière dont sa législature « prescrira, un nombre d'électeurs égal au nombre total des sénateurs et des « représentans qu'il a le droit d'élire au congrès. » Ainsi, la Virginie, ayant 22 représentans au congrès et 2 sénateurs, nomme 24 électeurs qui votent pour la nomination du président; la Pensylvanie, ayant 24 représentans et 2 sénateurs, nomme 26 électeurs; le Maryland, ayant 7 représentans et 2 sénateurs, en nomme 11. L'état de New-York, le plus peuplé, en nomme 36, et l'Illinois n'en nomme que 3. Il y a maintenant 261 électeurs dans les 24 états. A l'exception de deux états qui votent par district, les électeurs sont choisis dans tous les autres par le peuple ou par la législature.

siège du gouvernement, adressée au président du sénat, à qui, d'après la loi de 1792, elle doit être présentée avant le premier mercredi du mois de janvier suivant. Le second mercredi de février, le président du sénat, en présence des deux chambres du congrès, ouvre toutes les listes et compte les votes. Le candidat qui a obtenu le plus grand nombre de votes est élu président, si ce nombre forme la majorité de tous les électeurs. Si plusieurs concurrens obtiennent le même nombre de voix; la chambre des représentans choisit au scrutin l'un des trois candidats qui ont réuni le plus de votes. Dans ce cas, le vote est compté par état, chaque état ayant une voix. Si aucun choix n'a lieu avant le 4 mars, le vice-président remplit les fonctions de président.

Selon le plan primitif de la Constitution, les électeurs votaient pour deux candidats : celui qui obtenait la majorité de tous les votes était élu président, et celui qui en approchait le plus, était vice-président. Le plan actuel fut adopté lors de l'élection de 1800, quand le nombre des votes se trouva également partagé entre Th. Jefferson et A. Burr. Après six jours de ballotage, Th. Jefferson fut élu au trente-sixième tour de scrutin. Le nombre des états à cette époque était de seize : ainsi la majorité se composait de neuf. Le premier ballot produisit huit votes pour Jefferson, et six pour M. Burr; deux votes se partagèrent sur d'autres candidats. Au trente-sixième tour, Jefferson obtint dix votes; les deux votes qui divisaient l'élection donnèrent la majorité à l'auteur de la *Déclaration de l'indépendance*.

Dans une assemblée des deux chambres du Congrès, le 6 avril 1789, les votes pour la présidence des Etats-Unis furent unanimes, et le général GEORGES WASHINGTON fut élu premier magistrat de cette république qu'il avait fondée l'épée à la main; le 30 avril suivant, il prononça son discours d'inauguration; discours plein de modestie, de bon sens et de patriotisme, et pendant huit années, il présida aux destinées de la république. Son administration fut pure; cependant il est

bien difficile de justifier, sous le rapport moral, le traité qu'il conclut avec l'Angleterre, au préjudice de la France, alliée fidèle de l'Amérique, à une époque où la France républicaine était assaillie par presque toutes les puissances européennes. Cet acte ne s'explique que par l'hostilité déclarée de beaucoup de citoyens américains, à cette époque, contre les principes et les actes de la République française de 1793. Avant de rentrer dans la vie privée, avant de se retirer à Mont-Vernon, Washington adressa à ses concitoyens un discours d'adieu, espèce de testament politique, où les conseils les plus sages, où les idées les plus généreuses se trouvent exprimés avec un rare bonheur. Il n'avait accepté la présidence que pour deux termes (huit années), et son exemple a toujours été suivi. Depuis ce temps, aucun président n'a voulu rester à la tête du gouvernement plus long-temps que celui qui, selon l'expression du juge John Marshall, fut « le premier dans la « guerre, le premier dans la paix, et le premier dans le cœur de ses concitoyens, » *the first in war, the first in peace and the first in the heart of his countrymen.*

Voici comment se sont répartis les votes entre les présidens qui ont succédé à Washington et leurs concurrens respectifs.

Présidens élus.				Concurrens.	
Années.		Votes.			Votes.
1796	J. Adams	71	—	Th. Jefferson	68
1800	Th. Jefferson	73	—	A. Burr	73
1804	Th. Jefferson	162	—	W. Pinckney	14
1808	J. Madison	122	—	W. Pinckney	47
1812	J. Madison	128	—	De Witt-Clinton	89
1816	J. Monroe	183	—	King	34
1820	J. Monroe	231	—	1 vote d'opposition	
1824	J. Q. Adams	84	—	A. Jackson	99
				W. H. Crawford	41
				H. Clay	37

Aucun des candidats n'ayant obtenu cette fois la majorité absolue, la Chambre des représentans décida de l'élection. J. Q. Adams eut 13 états; W. H. Crawford, 4; A. Jackson, 7.

1828	A. Jackson	178	—	J. Q. Adams	83

Lorsque tous les citoyens ont manifesté leur volonté souveraine par l'organe de leurs électeurs, et que ces derniers ont émis leurs votes pour la présidence, le nouveau président est reconnu à Washington, le 4 mars, en présence de la cour suprême des Etats-Unis et des deux chambres du congrès; il prête alors le serment prescrit par la Constitution: « Je jure « solennellement, dit-il, que j'exécuterai fidèlement l'office « de président des Etats-Unis, et que je préserverai, proté- « gerai et défendrai de mon mieux la Constitution des Etats- « Unis. » Mais, comme s'ils eussent craint que ce serment ne dégénérât en vaine formule, les législateurs américains ont placé dans le second article de la quatrième section de la Constitution l'article qui suit: « Le président, vice-président, « et tous les officiers civils des Etats-Unis perdront leurs « emplois lorsqu'ils seront accusés et convaincus de trahison, « de corruption ou autres crimes. »

Tous les présidens ont été réélus, excepté les deux Adams. Le peuple américain montra qu'il savait faire respecter la Constitution, lorsque J. Adams, un moment infidèle aux principes qu'il avait défendus, proposa et fit adopter les lois contre les étrangers et les suspects (*alien and sedition laws*). Cette faute empêcha sa réélection. Il se retira, en 1801, dans son héritage paternel de Quincy (Massachusetts), où il passa le reste de ses jours au sein de l'étude et des travaux agricoles. Après ses huit années d'exercice, Th. Jefferson se retira à Monticello (Virginie). Il avait orné ce domaine de tout ce que les sciences et les arts offrent de précieux, et ses dernières années furent consacrées à faire construire et à diriger l'université de Virginie, dont on peut le considérer comme le fondateur. Son ami, l'un des auteurs du *Federalist,* et comme lui ancien président, J. Madison (1), venait souvent passer quelques jours à Monticello; là, éloignés des affaires,

(1) Nous n'oublierons jamais les deux jours que nous avons passés à Montpellier (Virginie), chez le vénérable Madison; le poids de ses quatre-vingt-

ils passaient en revue les progrès de leur pays, les luttes qu'ils avaient soutenues, leurs jours de danger et de triomphe, et leur vieillesse s'écoulait paisible au milieu de ces souvenirs.

Dans quelques mois, sans doute, le général Jackson va, lui aussi, se retirer dans son *ermitage* de Nashville. Son mandat expire en 1837, et comme ses prédécesseurs, il renonce à briguer une troisième élection. Aussi, de toutes parts se forment les *caucuses,* les assemblées, les conventions; les *handbills* circulent; les journaux sont remplis d'adresses, d'attaques, d'apologies, de protestations pour ou contre les candidats. La *Gazette d'Albany* a consacré soixante colonnes à célébrer les vertus et le patriotisme du général Harrison, dont elle s'est fait le champion; ses éloges ne tarissent pas, et quatre fois au moins sur chacun de ses numéros vous rencontrez l'annonce suivante stéréotypée :

THE PEOPLES' CANDIDATES :

FOR PRESIDENT,

WILLIAM HENRY HARRISON.

FOR VICE-PRESIDENT,

FRANCIS GRANGER.

Tous les autres candidats, selon cette *Gazette,* sont des papistes, des aristocrates, des traîtres, des nullificateurs, accusations que les autres journaux renvoient à leurs ennemis. De part et d'autre, les injures sont si banales, les attaques si étranges, les chefs d'accusation si futiles, qu'il est difficile qu'elles exercent la moindre action sur l'esprit public. Néanmoins l'intérêt ne s'affaiblit pas; de toutes parts les luttes sont vivement engagées, on se menace, on invective, on se déchire. Les vieux partisans de Jackson, les unionistes, les

deux années avait détruit sa puissance physique, mais son élocution facile et l'étendue de son esprit n'avaient souffert aucun outrage du temps. Ce vénérable vieillard vient d'expirer à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il laisse des Mémoires de la plus haute importance.

émancipateurs, les actionnaires de la Banque sont en présence, et ni les uns ni les autres ne veulent perdre aucun de leurs avantages.

Parmi les nombreux candidats que nous voyons en armes dans cette lice, on distingue : VAN BUREN, vice-président et ami de Jackson ; HENRY CLAY, ancien président de la Chambre des représentans ; DANIEL WEBSTER, membre du sénat, et le général HARRISON. Nous allons esquisser la vie politique et privée de ces divers personnages, exposer rapidement les titres qui les recommandent au choix de leurs concitoyens ; nous ferons ensuite pressentir les chances qu'ils peuvent avoir.

HENRY CLAY, né le 12 avril 1777 dans le comté de Hanovre (Virginie), se distingue par un talent rare en Amérique : c'est un orateur du premier ordre ; ses mœurs sont austères, et il ne doit qu'à sa persévérance et à son talent l'influence qu'il exerce. Quoique sexagénaire, il est encore plein de vigueur ; son corps ne plie pas sous le faix des années, et de ses yeux bleus, habituellement mélancoliques, s'échappent encore de vives étincelles. Lorsqu'il parle, sa voix grave et accentuée commande l'attention. S'il soulève une question, il multiplie les temps de repos ; s'il attaque, ses argumens se pressent ; il s'anime, et le sourire sardonique qui vient errer sur ses lèvres annonce la victoire qu'il pressent. A dix-neuf ans, il commença l'étude des lois, et à vingt ans, il fut reçu avocat. Peu de temps après il quitta la Virginie pour Lexington (Kentucky) ; là il reprit ses études, et pendant une année il s'exerça à parler en public aux réunions de la Société des Débats (*Debating Society*). Dès son début il montra cette facilité d'élocution et cette énergie d'action qui l'ont toujours distingué. Quoique ses occupations, comme avocat, fussent nombreuses et lucratives, il consacra une grande partie de son temps aux affaires politiques. Le Kentucky refondait sa Constitution, et l'un des articles les plus épineux était l'émancipation graduelle des esclaves. H. Clay se montra le vigoureux défenseur de ce principe en opposition aux préjugés

bien connus de la majorité. Dans les journaux, dans les assemblées populaires, il plaida toujours en faveur de l'élection des membres de la convention qui soutenaient l'abolition de l'esclavage. Ainsi, dès son entrée dans la carrière politique, il adopta le principe de l'émancipation qu'il a toujours défendu. Les partisans du système opposé l'emportèrent; H. Clay fut dépouillé de la faveur populaire. Mais l'année suivante, en 1798, à l'occasion des grandes questions politiques qui agitèrent l'Union américaine, il reparut en scène et reconquit les applaudissemens et l'enthousiasme qui l'avaient précédemment accueilli. Cette fois, entre ses principes et ceux du peuple, il y avait sympathie parfaite. La foule s'était précipitée dans les champs voisins de Lexington où un discours fut d'abord prononcé par un homme distingué, M. Georges Nicolas. Quand il eut fini, Clay prit la parole, et le jeune orateur fit une impression si profonde sur son auditoire, que le peuple le porta en triomphe dans les rues de Lexington au milieu des applaudissemens universels. H. Clay n'avait alors que 21 ans. Le triomphe d'un orateur qui soutient la cause populaire est facile; mais Clay exerçait sur ses concitoyens une influence due à son talent et à son énergie; qualités rares qui devaient le placer un jour au rang des hommes d'état les plus remarquables de son pays.

Henry Clay fut élu membre de la législature du Kentucky en 1803. Ceux qui desirent être considérés comme candidats pour la législature ont l'habitude, dans le Kentucky et dans les autres états du sud et de l'ouest, de se présenter au lieu où se font les élections (*polls*), et là d'adresser des discours et des harangues aux électeurs. Il est curieux de voir ces hommes d'opinions opposées, assis à côté les uns des autres, se lever tour-à-tour pour expliquer au peuple leurs vues et leurs idées politiques. Les candidats exposent paisiblement leurs systèmes divergens, et lorsque chacun d'eux a été écouté, les électeurs votent tout haut. Cette méthode, admise aussi en Angleterre, est peut-être préférable à celle des *caucuses*,

assemblées qui se pratiquent généralement dans les états du centre et du nord de l'Amérique. Le système du *caucus* a quelques-uns des inconvéniens et des abus des *bourgs pourris* d'Angleterre ; là ce sont les amis du candidat qui seuls agissent et le couvrent de leur patronage, tandis que le système des *polls* force les candidats à développer eux-mêmes leurs principes : improvisation populaire qui a bien ses dangers, puisque le peuple, comme les grands est accessible à la séduction, mais qui est d'accord avec les idées fondamentales de la démocratie américaine.

Après avoir siégé un an au sénat, en 1806, en remplacement du général Adair, H. Clay, à son retour dans le Kentucky, fut immédiatement réélu à la législature de l'état ; et à l'ouverture de la session suivante, il fut choisi président (*speaker*) de l'assemblée générale, à une grande majorité. En 1809, M. Thruston, s'étant démis de ses fonctions de sénateur, H. Clay lui succéda. Le premier discours qu'il prononça au sénat, en 1806, avait provoqué les *améliorations intérieures* (*internal improvement*), et, par une coïncidence remarquable, il commença sa seconde carrière sénatoriale en appuyant les encouragemens que le gouvernement se proposait de donner aux manufactures. Comme cette question n'a pas seulement occupé les législateurs américains, qu'elle a été débattue dans toutes les assemblées publiques, et qu'elle n'est pas encore complètement résolue, nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt de faire connaître ici les opinions qui on été émises, de l'autre côté de l'Atlantique, pour ou contre le système de protection.

« Nous ne devons pas, disaient les partisans de la liberté du commerce, encourager et protéger les manufactures, parce que les manufactures ne sont pas indispensables au pays. Il importe fort peu que le cultivateur vende ses produits à l'extérieur ou à l'intérieur, pourvu qu'il les vende un bon prix. Si les manufactures offrent, comme on l'affirme, des avantages réels pour le travail et le capital, elles n'ont pas besoin de protection et d'encouragement ;

parce que les capitalistes les entreprendront, guidés par leurs propres intérêts. Tout établissement vraiment utile doit et peut exister par la force des circonstances et sans l'aide ou l'intervention du gouvernement.

Les défenseurs du système protecteur répondaient à ces objections :

« Supposons dans la première proposition, deux états limitrophes de la même étendue, de la même fertilité et par conséquent capables de maintenir la même population. Admettons que ce sont deux pays agricoles, mais que l'un s'occupe exclusivement d'agriculture, tandis que l'autre possède les manufactures nécessaires pour subvenir aux besoins des deux états, et admettons de plus qu'il existe entre eux une liberté d'échange et de commerce sans restriction. Quelle en serait la conséquence? les cultivateurs des deux états, après avoir consommé les produits dont ils auraient besoin, enverraient le surplus à l'état manufacturier. Admettons que ce surplus soit un tiers du produit total; alors quelle sera leur situation respective? Le pays manufacturier consommera les deux tiers du produit des deux, tandis que le pays exclusivement agricole n'en consommera qu'un tiers. Leur rapport de population et de richesse se trouvera aussi dans la même proportion, c'est-à-dire : que le pays entièrement agricole, possédant un territoire d'une étendue et d'une fertilité égales, et conséquemment capable de supporter une population aussi nombreuse et d'acquérir une influence politique aussi grande, ne possédera, en réalité, que la moitié de la population, de la richesse et du pouvoir politique du pays le plus sagace. Quelles seraient encore les autres conséquences? Le pays agricole se trouverait sous la dépendance politique de celui qui unirait les manufactures et l'agriculture, et finirait par être conquis et dominé par ce dernier. La situation respective de ces deux pays serait presque celle de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Ces deux îles sont, à-peu-près égales par leur étendue géographique et par la fertilité du sol ; mais la première a une population presque double, une supériorité de richesse encore plus grande, et une prépondérance politique si complète que depuis plusieurs siècles, l'Irlande n'a été traitée qu'en province conquise. A quelle cause assigner la différence qui existe dans la situation actuelle de ces deux pays? à ce

que la Grande-Bretagne a constamment étendu ses ressources au moyen de l'industrie, du commerce, des sciences et des arts. — La seconde proposition contient la doctrine des négocians français : *Laissez-nous faire*. Chaque citoyen, agissant sans restriction, dirigera sans doute, beaucoup mieux que le gouvernement, tout ce qui tient à ses intérêts individuels, mais il ne consultera le bien-être général qu'autant qu'il coïncidera avec son individualité. Le but du gouvernement en faisant des lois sur des sujets d'économie publique est de donner les moyens à tous les membres de la société d'employer leurs capitaux d'une manière profitable pour eux-mêmes et leurs concitoyens. Le principe contraire suivi dans toutes ses conséquences serait d'abolir entièrement le gouvernement et de placer les hommes dans un état d'indépendance individuelle, qui a été quelquefois mal-à-propos appelé état de nature quoiqu'il n'ait jamais existé qu'en théorie. La société doit toujours avoir le droit de régler et de contrôler les actes de ceux de ses membres qui peuvent exercer une influence quelconque sur la masse ; et ce qui se rattache à l'économie politique ne saurait en être excepté. Si le capital et le travail sont abandonnés à leur cours naturel, ils prendront en général, selon les circonstances, la direction la plus favorable aux intérêts de l'individu ; mais c'est une de ces généralités stériles qui ne sont d'aucune utilité en pratique, par la raison que cette direction serait continuellement troublée par des milliers de causes accidentelles. L'histoire du passé, du présent et de l'avenir, a toujours été, est, et sera composée d'une série de changemens politiques plus ou moins violens, dont le moindre modifie l'industrie individuelle. Au milieu de ce chaos d'élémens divers, le gouvernement des Etats-Unis est appelé à faire des lois comme s'il existait seul au monde, et comme si le cours de l'industrie personnelle trouvait toujours son niveau naturel. Les sciences physiques démontrent que l'eau a une tendance à trouver son niveau ; mais que dirions-nous du navigateur qui, adoptant cette vérité, affirmerait que la surface de l'Océan doit toujours être unie ; que les vagues qui s'élèvent quelquefois comme des montagnes sont des illusions d'optique, et que l'art de la navigation consiste à déployer toutes les voiles quels que soient le vent, le calme ou les tempêtes ? Sans doute on le considérerait comme un insensé. Cependant tel est le principe

recommandé par les antagonistes du système protecteur des Etats-Unis, etc. »

M. Clay a été l'un des défenseurs les plus zélés du système protecteur, système qui, à quelques modifications près, a prévalu dans l'économie politique de l'Union; c'est lui qui dirigea toutes les mesures qui ont été prises dans ce but : et à ces divers titres, il reçut de la reconnaissance populaire le surnom de *Father of the american system*. Président, pendant plusieurs sessions de la Chambre des représentans à Washington, H. Clay quitta ce poste en 1814, et se rendit en Europe, avec MM. Gallatin, Adams, Bayard et Russell, afin de conclure le traité de paix avec la Grande-Bretagne. Les commissaires américains et anglais se réunirent à Gand; et après de longues discussions, auxquelles H. Clay prit toujours une part active, le traité fut conclu dans le mois de décembre suivant. A son retour, on l'accueillit partout avec des marques d'affection, et l'état du Kentucky le choisit de nouveau membre du Congrès dont il devint encore une fois président.

Dès l'année 1817, le président Monroë envoya des commissaires chargés d'obtenir des renseignemens sur la situation de l'Amérique espagnole, et faire un rapport sur la situation de ce pays : mesure qui devait préluder à l'établissement des relations amicales qui allaient exister entre l'Union et les nouveaux états. L'hiver suivant, quand le bill d'appropriation (*appropriation bill*) fut présenté au Congrès, Clay proposa comme amendement, l'insertion d'un article, autorisant le gouvernement à entretenir un ministre plénipotentiaire près des Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata; il soutint que les États-Unis devaient reconnaître immédiatement l'indépendance de ce gouvernement. La Chambre n'était pas encore préparée pour cette grande mesure; l'amendement fut rejeté. Ce résultat ne découragea point Clay : il renouvela sa proposition au Congrès suivant, et après un débat de deux ou trois semaines, il fit triompher la cause qu'il avait embrassée avec

ardeur et soutenue avec persévérance. Le pouvoir exécutif nomma cinq ministres plénipotentiaires pour les principaux États de l'Amérique méridionale. Clay, faisant reconnaître l'indépendance des anciennes colonies espagnoles, servait l'intérêt des États-Unis et précédait de huit ans le mouvement dirigé en Europe par G. Canning, en faveur de ces colonies; mouvement qui valut tant d'éloges et d'injures à cet homme d'état. Les discours prononcés par Clay au Congrès des États-Unis, furent lus plusieurs fois à la tête des armées de l'Amérique espagnole; et les assemblées législatives de ces nouveaux états témoignèrent, en différentes circonstances, combien elles appréciaient ses généreux efforts.

Lorsque J. Monroë eut rempli les fonctions de premier magistrat de la république pendant deux termes, les amis de Clay le portèrent comme candidat à la présidence; il avait pour concurrens John Quincy Adams, le général Jackson, W. Crawford et J. Calhoun. M. Adams l'emporta sur ses rivaux; mais, à l'élection suivante, la popularité croissante du général Jackson lui fit obtenir la présidence. Clay annonça alors la détermination de se retirer à sa ferme du Kentucky, et d'abandonner la carrière politique; il le dit dans un dîner public qui lui fut donné à Lexington. Cependant il se décida peu de temps après à accepter une place au sénat, où il a toujours exercé une grande influence, surtout à l'époque où la Caroline du sud menaçait de rompre l'Union, et où les doctrines subversives des *nullificateurs* menaçaient le repos du pays. Ce fut lui qui, par des mesures conciliatrices, calma l'effervescence des esprits, et ce fut encore lui qui s'opposa aux mesures proposées par le général Jackson contre la France, et développées dans son insolent message. Comme orateur, Henry Clay, a surtout le talent d'émouvoir; ses gestes, qui manquent souvent de grâce, indiquent bien la conviction qu'il éprouve. Il n'a ni les vastes connaissances, ni la puissance logique de Daniel Webster, mais son débit a plus d'élégance et d'entraînement. Les images qui surabondent

dans ses discours, son fréquemment incorrectes; ses métaphores manquent parfois de justesse, sa diction n'est pas toujours oratoire; malgré ces défauts, ses compatriotes l'assimilent aux premiers orateurs du parlement Britannique. Tel est l'homme qui, deux fois, a été sur les rangs pour obtenir la présidence.

William Harrison n'est ni orateur, ni avocat, ni publiciste; c'est un brave soldat, qui a gagné tous ses grades sur les champs de bataille; autrefois général en chef des armées de l'Union, aujourd'hui greffier du tribunal de première instance de Cincinnati. William Harrison est originaire de Virginie, et fils d'un homme qui a joué un rôle important dans l'insurrection américaine : son père signa l'un des premiers la déclaration d'indépendance; un des premiers, il prit les armes pour son pays, et pour prix de ce dévoûment à la patrie, ne laissa à ses enfans qu'une fortune délabrée. William Harrison, l'aîné de tous, entra à dix-neuf ans dans les rangs de la milice; obtint, après quelques mois, le grade de lieutenant, et rejoignit l'armée du nord-ouest sous les ordres du général Sinclair. Le commandement de cette armée ayant passé aux mains du général Wayne, celui-ci choisit le jeune Harrison pour son aide-de-camp; et pendant tout le cours de cette guerre, qui se termina en 1793 par la défaite totale des sauvages à Miami, le jeune officier, par son habileté, son énergie et sa bravoure, acquit l'estime de ses chefs et obtint la mention la plus honorable dans leurs dépêches.

Après la conclusion de la paix, Harrison fut nommé secrétaire et vice-gouverneur du territoire du nord-ouest : il remplit cette charge jusqu'en 1799. Le territoire ayant été alors admis au second degré de gouvernement, les habitans choisirent Harrison pour les représenter au congrès des Etats-Unis. Trois ans après, ce territoire fut divisé, et Jefferson le nomma gouverneur d'Indiana, province qui, à cette époque, embrassait la vaste étendue de pays qui compose aujourd'hui les provinces d'Indiana, des Illinois, de Michigan et du ter-

ritoire du nord-ouest. Harrison conserva pendant treize ans ces hautes fonctions.

En 1811, cette partie des frontières de l'Union se trouvant menacée par les guerriers du *Prophète* et du célèbre *Tecumseh,* deux chefs qui exerçaient une grande influence sur plusieurs peuplades indiennes, Harrison fit un appel au patriotisme de ses concitoyens. Les volontaires vinrent en foule combattre sous ses drapeaux. Il s'avança par une marche couverte jusqu'à la ville du *prophète,* centre des forces de l'ennemi, et le défit complètement à Tippecanoe; le combat fut décisif, et il n'en a jamais été livré de plus terrible entre les Blancs et les Indiens, qui y combattirent avec une férocité sans exemple. Harrison se conduisit dans cette affaire avec une prudence et un sang-froid dignes des plus grands éloges.

L'année suivante, la guerre éclata entre l'Angleterre et les États-Unis : elle commença par la désastreuse reddition du général Hull à Détroit. Le gouvernement nomma le général Harrison au commandement de l'armée de l'ouest : poste important et difficile. Il y avait une immense frontière à défendre, dans une contrée inculte et habitée par des Indiens hostiles; une armée anglaise à combattre; et les troupes américaines étaient indisciplinées et dépourvues de munitions. L'énergie de Harrison, sa vigilance, son courage, sa persévérance triomphèrent de tous les obstacles. Du jour où il prit le commandement de l'armée, le succès suivit partout les armes américaines. Il se distingua d'abord par l'heureuse défense des *forts Meigs* et *Stephenson,* et plus tard par les victoires de la *Tamise* et du *lac Erié* qui terminèrent la guerre.

Quand le congrès reçut la nouvelle de la bataille de la Tamise, l'enthousiasme fut général. Plusieurs membres déclarèrent qu'une aussi belle victoire aurait suffi pour faire décerner à un général romain les honneurs du triomphe. Tous les corps constitués s'empressèrent de lui offrir leurs félicitations; le congrès et la législature des divers états lui rendirent grâce au nom de la patrie.

Au retour de la paix, le général Harrison représenta pendant douze ans les habitans de l'Ohio, tant à la Chambre des représentans qu'au sénat des Etats-Unis. Dans la première de ces assemblées, il proposa et fit adopter, en dépit d'une vive opposition, un changement important quant à la manière de disposer des terrains appartenant à l'état. Jusqu'alors la vente avait été publique, et les lots fort considérables ne pouvaient être achetés que par de riches spéculateurs. Les fermiers et les artisans, sans aucun espoir de devenir pro-propriétaires du sol que leurs sueurs devaient conquérir sur le désert, restaient les vassaux et les tributaires d'accapareurs opulens. Harrison créa le système qui régit aujourd'hui ces ventes, et donna ainsi une impulsion extraordinaire à la prospérité des états de l'ouest. Il proposa aussi plusieurs mesures pour perfectionner l'organisation de la milice; pour venir au secours des soldats de la révolution; pour mettre fin à la guerre seminole et pour reconnaître l'indépendance de l'Amérique méridionale.

En 1828, le président Adams l'envoya en qualité de ministre auprès des Etats-Unis en Colombie; mais ses rapports avec Bolivar donnèrent de l'ombrage au général Jackson, qui le rappela pour confier cette mission à l'un de ses partisans. Depuis cette époque, le général Harrison, après avoir rendu à sa patrie d'éminens services, est rentré dans la vie privée, et l'oubli commençait à s'emparer de ses actes et de son nom, quand un de ses amis, M. James Hall, publia les titres nombreux qu'a ce brave militaire à l'estime de ses compatriotes.

Entrez au sénat de Washington; un homme vous frappera surtout par sa physionomie expressive; c'est une de ces têtes dont on se souvient toujours; l'intelligence est imprimée sur ce front, et de ces yeux noirs, recouverts d'épais sourcils, s'échappent des traits de feu; cet homme, c'est Daniel Webster, né dans la ville de Salisbury, sur les bords du Merrimack (New-Hampshire), le 18 janvier 1782. Jeune encore il fut envoyé à l'académie d'Exeter. Le docteur Abbott,

qui la dirigeait, découvrit la capacité de son élève. De cette académie, Webster passa au collège de Dartmouth où l'on remarqua son indépendance de pensées et d'expression. Le professeur de physique, Woodward, parlait souvent du jeune Webster dans les termes les plus flatteurs, et se plaisait à annoncer sa supériorité future. « Le succès de cet homme « est certain, disait le professeur; il arrive au cœur par la « route de l'entendement. Il a gagné mon affection en com- « battant mes opinions, et souvent je l'attaquai pour essayer « ses forces. »

En quittant le collège, Webster se rendit à Fryburgh pour diriger une académie. Pusieurs des célébrités de l'Amérique septentrionale ont débuté dans la carrière du professorat; le docteur Joseph Warren, J. Adams, le juge Cushing, le gouverneur Sumner, et plusieurs autres furent d'abord maîtres d'école. Ainsi l'avaient été autrefois dans la Grande-Bretagne, Milton et le célèbre docteur Samuel Johnson. Webster ne tarda pas à quitter la profession d'instituteur pour l'étude des lois. Après son admission au barreau, il commença à exercer à Salisbury, puis à Portsmouth : et à peine avait-il deux ans de pratique, on le comptait parmi les avocats célèbres de l'Union. A la convention du comté de Rockingham, où se réunirent les hommes de talent des comtés voisins pour délibérer sur la situation de l'état, Webster fit ses premières armes d'homme politique. Ce fut lui qui rédigea l'adresse et les résolutions de l'assemblée, qui indiquaient un esprit habitué à traiter les grands intérêts nationaux.

En 1812, Webster fut choisi par le New-Hampshire, pour représentant au Congrès, où sa réputation d'homme politique, l'avait précédé. Ses travaux ne s'arrêtèrent pas dans les limites de la chambre des représentans; il discuta aussi beaucoup de sujets d'une haute importance devant la cour suprême des Etats-Unis. Là, il se trouva en contact avec les avocats distingués de l'époque : W. Pinkney, Ogden, Jones, Sergent,

Au milieu de ces hommes remarquables, Webster n'avait point des rivaux à redouter. Mais, passons sous silence les nombreuses causes qu'il plaida devant les tribunaux ; et occupons-nous spécialement de sa carrière politique.

Quarante ans s'étaient écoulés depuis que l'ancienne constitution du Massachusetts réglait les destinées de cet état, lorsque le peuple se réunit pour examiner si cette charte n'était pas susceptible d'améliorations. La convention était nombreuse, composée d'hommes d'état, d'avocats, de fermiers, de ministres de l'Evangile, de vieillards, de jeunes gens, tous animés du desir d'être utiles à leur patrie, et qui se réunissaient pour discuter les nouvelles bases de leur loi fondamentale. Webster éclaira vivement la discussion et fit prévaloir presque toujours son opinion. Au moment même où ses efforts étaient consacrés à cette tâche, la *Société des Pélerins,* qui devait s'assembler à Plymouth (pour célébrer l'anniversaire séculaire de l'arrivée de leurs ancêtres, en 1620, sur les côtes de l'Amérique du nord), l'invita à vouloir bien être l'orateur du jour. Il se rendit à leur appel, et, abandonnant aussitôt la discussion froide, laborieuse de quelques points de droit, il esquissa d'une manière brillante le caractère et les principes de ces hommes, dernière expression du protestantisme, qui, persécutés par le protestantisme lui-même, préférèrent *se sevrer du doux lait de la patrie,* plutôt que de se soumettre à aucune autorité, plutôt que d'accepter le joug d'aucune pensée étrangère.

La cause des Grecs, leur lutte inégale contre des adversaires farouches, leurs malheurs, leur héroïsme, excitaient alors une vive sympathie parmi les Américains du Nord ; les massacres de Scio portèrent l'exaltation à son comble. Le président Monroë, dans son message au congrès, parla de la lutte des Hellènes pour reconquérir leur liberté, et Webster saisit cette circonstance pour proposer une loi, qui autorisât le président à envoyer un agent en Grèce.

Les évènemens affreux qui désolent la Grèce, dit-il, doivent néces-

sairement éveiller notre enthousiasme et notre sympathie en faveur d'un peuple si généreux et qui se rattache à tant de glorieux souvenirs. Gardons-nous toutefois, dans une discussion grave, de nous laisser entraîner par l'émotion des sentimens : j'essaierai moi-même d'étouffer ceux que j'éprouve, sans qu'il me soit possible, je dois l'avouer, de les comprimer entièrement. Tout ce qui nous environne n'est-il pas une émanation de la Grèce antique? Il faudrait sortir des bornes du monde civilisé, rompre avec toutes les traditions, pour cesser d'apercevoir le lien qui nous rattache à elle, pour cesser de reconnaître l'influence qu'elle a exercée sur les destinées et le bonheur des hommes. Nos institutions, notre forme de gouvernement; ces assemblées populaires où se discutent les intérêts nationaux : c'est la Grèce qui nous en a fourni le modèle; c'est elle qui nous a donné les premiers exemples de cette liberté introduite dans les discussions publiques, de ces luttes de l'esprit contre l'esprit, de cet exercice de la parole qui forme le jugement, qui agrandit la pensée et qui prépare des hommes utiles pour les assemblées politiques. L'édifice même dans lequel nous sommes réunis; ces majestueuses colonnades, cette richesse et cette variété d'architecture; tout nous rappelle que la Grèce a existé, et que nous lui sommes redevables des plus beaux ornemens de notre civilisation. Mais je n'ai pas fait cette motion pour acquitter notre vieille dette par de vaines paroles : j'ai voulu surtout profiter de l'insurrection du peuple grec au nom de la liberté et du christianisme, pour attirer l'attention de cette assemblée sur les circonstances qui ont accompagné cette lutte, sur les principes qui semblent diriger la conduite des états européens envers la Grèce, et sur les conséquences de ces principes par rapport à l'indépendance des nations. C'est de la Grèce moderne que je veux vous entretenir et non de la Grèce antique; des vivans et non des morts; non de la Grèce telle qu'elle existe dans l'histoire, triomphant du temps, de la tyrannie et de l'ignorance; mais de la Grèce actuelle lâchement abandonnée par toutes les puissances d'Europe, se débattant sous les étreintes d'un adversaire formidable; et sacrifiant le sang de ses enfans pour reconquérir son existence politique, et le droit qu'ont tous les hommes d'être libres.

Mais quel intérêt avons-nous, me dira-t-on, nous peuple Américain, à nous immiscer dans un semblable conflit; que nous importe,

la ligne politique adoptée par les diplomates de Laybach et par les gouvernemens d'Europe envers la Grèce. Le tonnerre gronde au loin; le vaste Océan est entre nous et le danger. Rien ne saurait troubler notre tranquillité intérieure et le calme dont nous jouissons. Je répondrai, moi, à ce raisonnement égoïste, que nous comptons parmi les nations libres; qu'il y a solidarité entre nous et les peuples libres ou qui veulent le devenir, et que nous avons un intérêt puissant à maintenir le principe de la liberté des peuples et le droit d'insurrection contre les oppresseurs. Le système de notre gouvernement n'est-il pas fondé sur ce principe? n'est-ce pas en vertu de ces droits inaliénables que nous avons conquis, et notre nationalité et le rang élevé que nous tenons aujourd'hui parmi les peuples civilisés? Notre pavillon ne flotte-t-il pas, d'ailleurs, dans ces mers illustrées par le courage de Canaris, et teintes du sang des habitans de Scio? Que ce symbole d'un peuple libre soit désormais un palladium avoué contre la fureur des Barbares, et qu'il couvre de sa protection un peuple qui combat pour sa religion et sa liberté, etc., etc. »

Le talent oratoire de Webster s'est montré dans plusieurs autres occasions, et spécialement dans cette cérémonie singulière consacrée à l'inauguration du monument de *Bunker-Hill*, érigé à la mémoire des premiers amis de l'indépendance américaine. Cinquante mille auditeurs environnaient l'échafaud sur lequel l'orateur était placé, et comme on le pense bien, ceux qui parvinrent à saisir ses paroles, ne furent pas en grand nombre. Lafayette et les vieux champions de la liberté américaine assistaient à cette cérémonie, dont quelques Anglais ont donné un tableau burlesque et qui avait cependant sa grandeur. Citons encore les discours de Webster sur l'appropriation des fonds alloués aux ministres plénipotentiaires près le congrès de Panama, et sur les attaques dirigées contre la constitution. Ajoutons cependant que les argumens de ce dernier discours reposent tout au moins sur une base problématique. Son antagoniste avait essayé d'indiquer les dangers trop réels d'une fédération que l'intérêt peut dissoudre, et dont les fragmens peuvent aisément devenir hostiles. « Si la Constitution devient dangereuse, répondit

Webster, il suffit de la volonté du peuple pour la modifier; » mais c'est une pétition de principes, et il reste encore à déterminer si la volonté du peuple ne sera pas divergente et si elle est nécessairement judicieuse. Les élections fréquentes et l'action du pouvoir judiciaire, remèdes que Webster indique, ne seront certainement pas un bouclier qui puisse arrêter le choc d'intérêts contraires. Les penseurs et les philosophes de la vieille Europe trouveraient l'argumentation de Webster infiniment vague, et découvriraient même l'aveu de ses craintes personnelles pour l'avenir de l'Amérique, dans le passage où il convient que ses prévisions de bonheur et d'union ne s'étendent pas plus loin que sa propre vie et celle de la génération suivante. « Plus loin, ajoute-t-il, est suspendu un voile que je ne cherche pas à soulever. »

Bien que Webster soit incontestablement le premier orateur des États-Unis, on ne peut s'empêcher de remarquer dans son éloquence, ainsi que dans celle de la plupart de ses rivaux américains, ce malheur du lieu commun sans preuve, avancé avec audace et soutenu d'avance par l'approbation de tous. Ainsi, en 1833, lorsque la ville de New-York, reconnaissante, lui donna un dîner public, il prononça un discours fort admiré, dans lequel il avança que la Constitution des États-Unis avait été mise à l'épreuve par la paix et par la guerre; et qu'ayant résisté à toutes ces épreuves auxquelles la plupart des gouvernemens européens ont succombé, elle leur était nécessairement supérieure. Par malheur, ainsi que dans la plupart des argumentations américaines, la *majeure* étant considérée comme prouvée d'avance, parce qu'elle est d'accord avec le préjugé universel, le reste du raisonnement n'est pas difficile à suivre; et bien qu'un souffle puisse le renverser chacun l'accepte.

Mais occupons-nous d'un homme qui, moins éloquent peut-être que Webster, a une plus grande habitude pratique des affaires; et qui, par la position élevée qu'il occupe, exerce une grande influence sur le pays.

Martin Van-Buren est né à Kinderhock, petite ville sur les bords du North-River, à vingt milles environ au-dessous d'Albany, le 5 décembre 1782. Il est l'aîné de cinq frères qui, tous, vivent encore; et son père, Abraham Van-Buren, d'origine hollandaise, est mort depuis peu d'années seulement. Martin Van-Buren commença à quatorze ans l'étude du droit, sous M. François Sylvester, avocat; comme il n'avait pas reçu de grade académique, il fut obligé de travailler pendant sept ans sous les ordres d'un praticien : ainsi le voulaient les réglemens de cette époque. Après avoir passé six années chez M. Sylvester, le jeune Van-Buren acheva ses études chez M. Van-Ness, avocat distingué de New-York; et en 1803, aussitôt qu'il eut atteint sa vingt-unième année, il fut admis au barreau de la Cour suprême. C'était l'usage alors, que les étudians en droit, pendant les dernières années de leur stage, plaidassent devant les tribunaux inférieurs (*Justices' Courts*); aussi Martin Van-Buren eut-il plus d'une fois l'occasion d'essayer ses forces. On assure que, avant d'avoir seize ans, il dirigea une affaire très importante contre un des plus célèbres avocats de la ville, et qu'il eut le bonheur de triompher. Sa taille était si petite, qu'il fut obligé de monter sur une table pour adresser la parole aux jurés. Depuis, il n'a pas grandi : on l'aperçoit à peine lorsqu'il préside le sénat; sa petite figure ronde, son front chauve, toute sa personne débile disparaît dans l'immense fauteuil.

Dès les premières années de son stagiat, Martin Van-Buren commença à prendre une part active aux affaires politiques. Il ne manquait jamais d'assister aux assemblées du parti démocratique, et fut souvent chargé de rédiger des résolutions et des adresses. A dix-huit ans, il fut député par les républicains de sa ville natale à une convention de délégués, convoqués pour nommer des candidats à la législature de l'état. Tels ont été les commencemens de la carrière de Martin Van-Buren, comme avocat et comme homme politique. Son éducation fut loin d'être complète : il est peu versé dans

les langues savantes, moins encore dans les langues parlées aujourd'hui en Europe; les sciences physiques et morales lui sont à-peu-près inconnues. Mais, d'un autre côté, il a cultivé avec soin l'art de la parole et le mécanisme des affaires, en sorte que les défauts mêmes de son éducation lui ont été en définitive avantageux : il n'a pas perdu son temps à des études qui ne lui auraient été que peu profitables.

A l'époque où Martin Van-Buren commença sa carrière d'avocat, le gouvernement de l'Union était passé, après une longue lutte, entre les mains du parti démocratique, mais il était peu probable que son ascendant fût de longue durée. Dans l'état de New-York, et en particulier dans le comté de Colombie, le parti fédéral tenait depuis long-temps les rênes du pouvoir. Les riches propriétaires de Kinderhock exerçaient par droit de prescription, sur leurs fermiers et sur les nouveaux émigrans, une influence presque aussi puissante que celle des seigneurs féodaux de l'ancien monde. Or, la plupart de ces familles étaient fédéralistes, comme de raison, et regardaient d'un œil jaloux tous les efforts qui pouvaient être tentés pour étendre les droits du peuple; elles montraient surtout une implacable hostilité contre les champions de la démocratie. Cependant l'énergie et le talent que Martin Van-Buren déployait, si jeune encore, attira leur attention : ils voulurent l'enchaîner à leur parti. Tantôt ils lui vantaient les avantages personnels qui en résulteraient pour lui, tantôt ils lui peignaient sous les couleurs les plus noires l'avenir du parti qu'il avait embrassé. Tout fut inutile : le jeune homme demeura ferme dans la croyance politique de son père, qui était un whig de la révolution, un anti-fédéraliste de 1788, un des plus anciens partisans de Jefferson.

Mais, en renonçant à le gagner, ses adversaires politiques ne crurent pas devoir le laisser suivre tranquillement son système. Sa réputation fut attaquée, sa personne tournée en ridicule, ses principes furent déclarés infâmes, sa probité fut mise en doute, et ses talens même furent ravalés par ceux

qui, naguère, les avaient exaltés. En un mot, Martin Van-Buren fut en butte, dès le commencement de sa carrière, à ces attaques continuelles et virulentes qui l'assaillent encore aujourd'hui. Cette lutte donna encore plus d'étendue et de vigueur aux dons qu'il avait reçus de la nature ; et en 1812, au moment de l'invasion anglaise, il fut élu membre du sénat provincial : c'est de cette époque que date réellement sa vie politique. Van Buren, quoique alors membre de l'opposition en présence de l'imminence du danger, se rangea avec un grand nombre de ses amis politiques, sous la bannière de l'Union, et ce fut sur sa motion que le sénat autorisa le gouverneur de New-York à mettre douze mille hommes pendant deux ans à la disposition du pouvoir exécutif. Après la paix, la charge de procureur-général de l'état de New-York lui fut conférée par acclamation. En cette qualité il prononça plusieurs discours très remarquables, un entre autres celui contre l'emprisonnement pour dettes. Doué d'une vaste compréhension, d'un tact délicat, et d'un jugement sûr, personne n'était mieux fait que M. Van Buren pour discuter les questions variées et compliquées de droit et de fait qui se présentent si souvent dans les tribunaux supérieurs. Le talent et la sagacité dont il donna tant de preuves durant l'exercice de ses fonctions, l'élevèrent peu d'années après au poste éminent de gouverneur de l'état de New-York.

Le général Jackson, lors de son avènement à la présidence, voulant s'environner d'hommes capables et dévoués à ses principes, appela auprès de lui le gouverneur de New-York et le nomma secrétaire d'état. Mais un an après, à la suite de quelques discussions survenues dans le cabinet, M. Van Buren fut chargé des intérêts de la république en Angleterre, et lors de la seconde nomination du général Jackson à la présidence, on vit le nom de Van Buren figurer au-dessous de celui de son protecteur et de son ami. Il fut élu vice-président à une grande majorité.

Tels sont les hommes qui appellent aujourd'hui sur eux

l'attention publique et qui s'adressent aux deux grands intérêts qui divisent l'Union. En eux viennent se confondre toutes les nuances politiques qu'affectent les divers partis. Au sud, vous voyez dominer l'agriculture avec l'esclavage, qui parque dans des limites sévères toutes les classes de la population ; au nord, le travail libre avec toutes les exigences de ceux qui l'exercent.

Daniel Webster et Henry Clay, nous l'avons vu, n'ont jamais dissimulé leurs sympathies : ils se sont toujours prononcés en faveur de l'industrie, du travail libre, et n'ont pas craint de manifester leur aversion pour l'esclavage ; Harrison, au contraire, par sa naissance, par ses engagemens de famille ne peut qu'être favorable aux propriétaires d'esclaves ; aussi Van Buren, fils d'une contrée d'où l'esclavage a toujours été repoussé, a-t-il semblé vouloir contre-balancer la défaveur que lui aurait attirée son origine, en se présentant sous le patronage du président Jackson, comme le continuateur de son système et comme le défenseur-né des propriétaires d'esclaves. Chose remarquable, les états à esclaves plus forts en population, plus forts en nombre dans les assemblées, et peut-être plus inquiets de leur avenir que les états du nord ont toujours dominé les élections présidentielles, et par suite l'ensemble de l'administration. Sur les sept présidens que compte déjà la Confédération, quatre appartiennent à la Virginie, qui possède 500,000 esclaves ; le Tennessée, qui en compte environ 200,000, a donné le cinquième ; c'est le général Jackson propriétaire, lui-même, de 150 nègres. Un seul état sans esclaves, le Massachussets, a fourni les deux Adams qui, l'un et l'autre, n'ont pu conserver la présidence qu'un seul terme, succombant en partie sous les efforts des états du sud, tandis que tous les autres présidens se sont maintenus au pouvoir pendant deux termes. Ce simple rapprochement peut suffire pour faire pressentir quelle sera l'issue de l'élection présidentielle qui va avoir lieu. Les chances en faveur de Henry Clay et de Daniel Webster

sont incertaines : elles se réunissent en plus grand nombre sur Harrison ; mais Van Buren paraît jusqu'ici obtenir la majorité des suffrages.

Mais cette lutte constante des intérêts du Nord et du Sud ; mais ces alarmes jetées au milieu d'une prospérité toujours croissante, ne sont-elles pas faites pour inspirer les craintes les plus sérieuses sur l'avenir de l'Union. Jusqu'ici les obstacles qu'elle a eus à surmonter n'ont jamais été aussi intimes que ceux que nous signalons. C'est pour dompter une nature sauvage ; c'est pour repousser les agressions d'une métropole injuste ; c'est pour refouler dans les bois des peuplades faibles et timides, que l'exertion des forces américaines a été dépensée : elles n'ont pas encore eu à lutter contre les dissensions intestines qui rongent le cœur des empires et qui, partant du centre, s'étendent bientôt à tous les points de la circonférence.

Jusqu'ici l'Union américaine présente la solution d'un magnifique problème politique ; que la pondération s'établisse entre les deux intérêts que nous venons de signaler ; que le lien fédéral se maintienne, et ce sera le plus bel exemple que l'histoire puisse offrir d'une ligue défensive transformée en une grande Confédération d'États.

(*North american Review and political Journals.*)

Biographie.

—

ÉCONOMIE INTÉRIEURE

ET DERNIERS MOMENS DE WALTER-SCOTT.

Ce n'est point du génie de Walter-Scott que je veux parler. Quel est l'écrivain dont la gloire a été soumise à une analyse plus patiente? C'est sa vie pratique, sa force morale, son économie domestique, son courage vis-à-vis du destin contraire, sa laborieuse persévérance dans la prospérité, sa tranquille résignation sous les revers, son culte de l'indépendance, que j'ai l'intention de développer, non par les généralités vagues d'un panégyrique vulgaire, mais par des faits. Ma position dans le monde; mon intimité avec Walter-Scott; les conseils judiciaires qu'il a eu occasion de me demander, m'ont permis de pénétrer dans les particularités les moins connues de cette vie si courageuse et si simple, que je serais tenté de la nommer sublime. On reconnaîtra bientôt que, si la plupart des actions d'éclat, dont le monde admire la splendeur, reposent sur un charlatanisme vide et sans fond, il y a aussi des héroïsmes cachés qui dévorent l'existence et qui mériteraient les hommages des hommes, si tout ce qui est estimable était estimé d'eux.

Walter-Scott, à son entrée dans le monde, n'était pas absolument dénué de patrimoine; son revenu, extrêmement médiocre (*res angusta domi*), l'arrachait à l'horrible servi-

tude de l'homme de lettres, forcé d'acheter avec sa pensée le pain de chaque jour, mais ne suffisait pas à un descendant des Scott, à un parent du duc de Buccleugh. Ce fut avec cette médiocre fortune et une santé qui, altérée en 1818, fut toujours chancelante jusqu'à sa mort, qu'il s'éleva en moins de douze années au premier rang des hommes intellectuels de l'Europe, supporta une banqueroute épouvantable, produisit quarante volumes, fit honneur à des engagemens qui eussent embarrassé un riche banquier, et mourut à la peine sans laisser de fortune à sa famille, et après avoir sacrifié à son honneur ses veilles, ses sueurs et son sang. Vous admirez Walter-Scott après l'avoir lu; vous ne connaissez que la moitié de son génie, de son âme et de sa vertu.

J'ai été son ami vers les derniers temps de sa vie; et les documens que je vais consigner ici se rapportent exclusivement à cette époque de lutte. En 1818, une fièvre bilieuse désorganisa sa santé et altéra sa constitution naturellement robuste : tout autre eût succombé; mais Scott était un de ces favoris de la nature, qui ont reçu de Dieu une extrême énergie musculaire, jointe à la délicatesse la plus exquise de la sensibilité nerveuse. Comme Mirabeau, Luther et Fox, c'était un athlète, doué de la constitution de l'homme de génie : double tempérament dont l'alliance rare produit toujours des merveilles. Un de ses amis intimes rapporte que la force musculaire de ses bras était prodigieuse, et que chez lui le développement du thorax dépassait les proportions ordinaires des hommes les plus robustes. L'excès du travail finit par abattre cette puissance gigantesque : on sait que le propre des occupations intellectuelles est d'augmenter et d'exalter l'activité nerveuse aux dépens de la contractilité musculaire. En 1818, je rencontrai Walter-Scott dans une des rues les plus fréquentées d'Édimbourg; il était à cheval, courbé vers le pommeau de la selle, ayant peine à se soutenir, la figure pâle, le front ridé; il ressemblait à un mourant :

« Voyez, me dit-il, je monte à cheval par régime (*for the*

wholesomes); ce qui est le plus triste exercice du monde. Les médecins me disent que la souffrance ne tue pas. S'il faut souffrir trois mois encore comme j'ai souffert depuis quelque temps, mourir vaudrait mieux. »

Non-seulement il vécut; mais en suivant un régime très sévère, qui ne dura pas moins de cinq années, il se rétablit peu-à-peu. Cette lutte avec le mal physique n'interrompit pas un seul instant ses travaux intellectuels. Deux chefs-d'œuvre : *Ivanhoé* et *la Fiancée de Lammermuir* (1), furent dictés par le malade : tour-à-tour M. John Ballantyne et son intendant William Laidlaw (celui qui fut chargé de l'arrangement et de la distribution d'*Abbotsford*) lui servaient de secrétaires. Au milieu des scènes les plus comiques, lorsqu'il traçait le burlesque caractère de Caleb Obaldistone, ou inventait le plaisant dialogue de cet original, l'angoisse de sa souffrance l'arrêtait tout-à-coup; il suspendait la dictée, attendait un moment, et faisant répéter le dernier mot, reprenait le fil de son récit.

A la troisième série des *Contes de mon Hôte* (2), à *Ivanhoe*, à *la Fiancée de Lammermuir*, succédèrent *le Monastère*, *l'Abbé*, *Kenilworth*, douze volumes en douze mois. La gloire de Scott touchait à son zenith; le roi lui conférait le titre de baronet. Constable, auquel ces publications semblaient assurer une fortune considérable, avançait à l'auteur de cette fortune, des sommes assez considérables pour que le château d'Abbotsford s'embellît des recherches du luxe, non le plus fastueux, mais le plus intéressant et le plus poétique. Une hospitalité digne d'un prince accueillit les nombreux étrangers qui venaient visiter la gloire de l'Écosse. Comment Walter-Scott, malade, forcé d'entretenir une correspondance perpétuelle et nombreuse, recevant beaucoup

(1) Et non *Lammermoor*. La terminaison *uir* est écossaise.

(2) *Tales of my Landlord*. Landlord, propriétaire, suzerain, signifie aussi hôte : la nuance exacte de ce mot n'est pas traduisible en français, et implique un degré de respect pour l'*hôte*, dont il est impossible de donner quelque idée.

de monde, ne sentit-il pas décroître sa fécondité littéraire? Comment parvint-il à augmenter le nombre des heures et à suffire à tant de travaux? Par quel emploi de son temps ce problème fut-il résolu? C'est ce que l'on verra bientôt.

Les cinq années suivantes produisirent vingt-trois nouveaux volumes, parmi lesquels il faut distinguer spécialement *le Pirate, les Aventures de Nigel* et *Quentin Durward*. De nouveaux embellissemens firent d'Abbotsford (1) un château de féerie : sir Walter y vivait en suzerain; quelques personnes lui ont reproché cette tendance aristocratique. Mais n'était-il pas de la race des Scott; et cette noble existence, ces tourelles gothiques, ce palais magique, ces vastes domaines, conquis à la pointe de la plume, n'étaient-ils pas aussi légitimement acquis que si leur maître les eût gagnés à la pointe de l'épée?

En 1825, après de longs travaux, Walter-Scott, malgré son opulence apparente se trouvait dans une position assez difficile. Les domaines d'Abbotsford avaient été transportés sur la tête de son fils aîné, et lui, pour faire honneur à ses affaires, avait endossé pour 80,000 £ de billets de la maison Constable; sa propriété personnelle, Abbotsford excepté, n'eût pas produit plus de 10,000 £. Jusqu'alors la maison Constable avait paru solide; mais une crise approchait; on avait abusé du crédit et toutes les bourses allaient se fermer. Constable était un homme probe, mais dont l'imagination aventureuse, féconde en chimères et en espérances, compromettait le réel pour l'incertain, et tentait avec une audace fatale les chances extrêmes de la fortune : sa santé était fort altérée, en 1825, lorsque ne pouvant faire honneur aux billets, trop nombreux, lancés par lui dans la circulation, il essaya d'en effectuer le renouvellement. La crainte d'une banqueroute définitive rendait les banquiers écossais assez traitables; mais à

(1) Le nom même d'*Abbotsford*, par sa nuance féodale et caractéristique, devait plaire à l'imagination de Walter-Scott. Nous avons publié dans la troisième série la description de ce château.

Londres, il fallut se soumettre aux exigences usuraires des hommes d'argent. Le libraire ne se déconcerta point : il forma le plan d'une immense entreprise, à laquelle la *Vie de Napoléon*, par Walter-Scott, devait servir de préambule ; il enrôla sous ses drapeaux toutes les célébrités contemporaines ; et sans doute il eût échappé à la ruine, sans les sinistres qui eurent lieu sur la place de Londres. La panique fut générale; les usuriers eux-mêmes se refusèrent à tous les engagemens qu'on était prêt à souscrire ; les paiemens de Constable furent suspendus; et Walter-Scott eut à répondre des 80,000 £ (2,000,000 fr.) pour lesquelles il s'était engagé.

Ce désastre était parfaitement inattendu. Walter-Scott, avec lequel je ne cessais pas d'avoir des rapports intimes, le subit sans se plaindre ; sa santé ne s'altéra pas et son humeur resta la même. Je lui rendis visite dans sa petite maison d'Édimbourg, rue du Château. Au lieu d'habiter le premier étage, il s'était relégué au second : le crâne de Bruce, en plâtre, moulé sur le crâne même du vieux roi, et trouvé dans son tombeau, était le seul ornement de la cheminée. Un triste soleil de novembre venait éclairer ce débris de la grandeur héroïque ; et rien n'était plus attendrissant que cette petite chambre, habitée par un homme de génie, forcé de recommencer toute sa vie à soixante ans.

En janvier 1826, la liquidation est terminée. De tous les billets endossés par Scott à l'ordre de Constable, pas un ne peut être remboursé. Il a soixante ans. Il va recommencer sa carrière, subvenir à l'existence de sa famille, et payer en outre quatre-vingt mille livres sterling; une telle catastrophe eût épouvanté le courage le plus énergique. Non-seulement ce coup détruisait sa fortune, mais il attaquait sa réputation. Le bruit se répandit qu'il avait connu d'avance la situation réelle des affaires de Constable, et que l'endossement de ces billets au moyen desquels il s'était procuré du numéraire, était une faute inexcusable. Les événemens ont prouvé l'injustice de cette dernière accusation. Mais de quoi

n'accuse-t-on pas l'homme qui a le malheur d'avoir du génie! Quelques-uns des créanciers, race toujours prompte à supposer la fraude, se montrèrent fort rigoureux : on leur avait inspiré d'odieux soupçons sur la moralité de leur débiteur.

D'autres cependant connaissaient mieux Walter Scott et lui offrirent des facilités de paiement, fondées sur la confiance que sa probité inspirait. Un banquier de Londres alla même jusqu'à lui faire parvenir une somme assez considérable comme prêt remboursable à une époque indéterminée. Walter Scott repoussa cette offre et renvoya l'argent.

Calme et résolu, il vit d'un coup-d'œil toutes les veilles, toutes les années pénibles, tout le labeur immense qu'exigerait cette liquidation. Non-seulement il ne murmura pas, mais on l'entendit excuser le libraire Constable soupçonné de banqueroute frauduleuse. « Tant que Dieu m'accordera la vie et la « santé, me disait Scott, le travail ne me fera pas peur. Voici bien des années que j'ai passées, enseveli dans les souterrains d'un labeur volontaire. Pourquoi, maintenant que ce labeur devient indispensable, reculerais-je devant lui? Aussitôt il fit vendre à l'enchère sa maison et son mobilier d'Edimbourg; fit assurer sa vie pour vingt-cinq mille livres sterling, au bénéfice de ses créanciers ; livra comme gage de la créance tous les meubles et effets d'Abbotsford ; et souscrivit l'engagement de les racheter au prix d'une somme annuelle jusqu'à la complète liquidation du capital et des intérêts. Le sort sembla vouloir éprouver son courage. L'hiver de 1826 fut terrible à Edimbourg. Le temps était dur ; l'argent rare ; le froid intense; le peuple mécontent. A peine les riches purent-ils faire face aux calamités de la crise financière, de la disette et d'une température rigoureuse. Lady Scott dont l'irritabilité nerveuse avait été depuis long-temps pour son mari une source de chagrins et d'inquiétudes, tomba dangereusement malade. C'était la fille d'un riche commerçant de Lyon nommé Charpentier : bientôt sa perte vint augmenter les chagrins de Walter Scott qui avait fait très bon ménage avec elle, et qui lui était

fort attaché, malgré l'extrême susceptibilité de son caractère.

Il se renferma dès-lors dans son cabinet, et, comme le soldat et le marin qui ne bougent plus du poste confié à leur courage, il accomplit avec une persévérance inflexible la tâche qui lui était imposée. Il ne laissa pas même échapper une plainte lorsque le public vint acheter ses dépouilles, lors de cette vente à l'encan, ignoble et douloureuse cérémonie, dont lui-même avait donné dans Guy Mannering une description si touchante. Il livra au dernier enchérisseur les antiquités chéries et les livres adorés auxquels il attachait tant de prix. Je lui rendis visite à cette époque; il avait loué un très petit appartement dans une rue écartée; à peine un écolier s'en serait-il contenté; il ne quittait plus son pupitre. Sa correspondance devenait plus considérable et plus importante chaque jour; il répondait à toutes les lettres, mais d'une manière toute laconique et sans jamais les relire. Toujours debout à six heures du matin, il avait achevé avant dix heures une feuille d'impression entière, seize pages in-octavo, ou 24 pages in-douze. Comme je lui exprimais l'étonnement que m'inspirait cette facilité :

« Oh! me répondait-il, c'est là un bien petit exploit. »

Son écriture était devenue si fine et si menue que chacune de ses pages valait deux pages in-quarto. Quand il quittait ses fonctions publiques, quelque fatigué qu'il fût, il reprenait sa tâche, passait un quart d'heure à table, ne recevait personne, retournait au travail dès que le dessert était enlevé, et continuait ce labeur jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. Je lui ai souvent représenté le tort que devait faire à sa santé ce déploiement immodéré de forces intellectuelles et physiques; il souriait de m'entendre lui parler ainsi.

« Allons, allons, me répondait-il, en faisant allusion aux travaux de la campagne; tant que le soleil brille il est bon de faire ses foins.

— Mais ne craignez-vous pas que l'esprit le plus énergique ne succombe sous ce fardeau?

— Non, me dit-il, je suis même persuadé que pour se créer un honnête revenu par des travaux littéraires, il suffit d'une grande patience et d'un labeur suffisant. C'est une ressource que je recommande à ceux de mes amis, que les banqueroutes récentes ont ruinés ; mais ils ne m'écoutent pas. »

Walter-Scott se trompait : il tirait de son extrême fécondité d'esprit, de sa facilité merveilleuse, des inductions fausses qui ne peuvent s'appliquer à la majorité des hommes. Cette riche et inépuisable organisation était douée d'une faculté créatrice qui n'appartenait qu'à elle. Un exemple si brillant ne doit séduire personne ; Scott lui-même est mort à la peine. Lisez les lettres particulières de lord Byron et le mémoire que M. Dallas a consacré à ce poète ; vous saurez ce que c'est que la lutte du génie contre la société qui lui refuse du pain. Byron, qui n'était ni pauvre ni inconnu, souffrit amèrement. A quels misérables artifices fut-il obligé d'avoir recours, non pour faire réussir, mais pour faire imprimer son *Childe-Harold?* La persévérance et le talent ne sont rien, sans les ressources du patrimoine ; le bien-être de l'homme de génie dépend des chances les plus incertaines, si des capitaux légués par les ancêtres ne viennent à son secours.

Le premier résultat de ce redoutable labeur auquel Walter-Scott se soumettait, fut un ouvrage bien inférieur à tout ce que le romancier avait produit jusqu'alors : *Woodstock.* L'esclavage d'un travail mécanique se fait sentir dans cette composition ; elle n'a pas la liberté, la spontanéité, la grâce sauvage et indépendante d'*Ivanhoë* et des *Puritains.* Les créanciers de Constable voulurent arrêter l'impression de l'ouvrage, sous prétexte qu'il avait été vendu à ce dernier libraire et que, par conséquent, il leur appartenait. « C'est vrai, dit-il « alors, j'ai promis d'écrire et Constable a promis de payer ; « mais Constable n'a pas payé, je ne suis plus forcé d'écrire « La moitié du roman est encore dans ma tête ; cette moitié y « restera jusqu'à meilleur avis. »

Cette fermeté déconcerta les assaillans et l'on permit enfin

à Walter-Scott de payer ses propres créanciers au fur et à mesure de ses recettes et de ses travaux. L'*Histoire de Napoléon*, qui succéda à *Woodstock*, fut achevée avec une rapidité extraordinaire; alors, pour recueillir des documens et fixer des dates, il fit un petit voyage à Paris, voyage qui contribua beaucoup à rétablir sa santé et à distraire son esprit fatigué.

« Que pensez-vous, lui demandai-je, de votre excursion en France?

—Elle aurait été charmante, si j'avais pu garder l'incognito; le bruyant accueil que l'on m'a fait m'a singulièrement ennuyé; mais l'exercice et le changement de lieu, la nouveauté des objets et le mouvement du voyage m'ont rendu la vie. A Édimbourg, mes nuits étaient sans sommeil; je n'ai recommencé à dormir qu'à Paris. Mon office et la *Vie de Napoléon*, occupaient toutes mes heures, fatiguaient ma pensée et mon corps; mon insomnie était perpétuelle. »

Les neuf volumes de cette histoire Napoléonienne, si vaste, si compliquée, si difficile à dominer, sortirent de sa plume et furent le fruit d'une seule année. La lucide sagacité de son esprit coordonna l'immense quantité de matériaux dont il avait à disposer. Mais il faut bien l'avouer, des traces nombreuses de précipitation et de négligence déparèrent cette vaste entreprise. Plus d'une fois il a exprimé le regret de n'avoir pu consacrer à l'*Histoire de Napoléon* tout le temps que réclamait une pareille œuvre. Sous le rapport pécuniaire, le succès avait dépassé ses espérances : le manuscrit lui avait rapporté 14,000 £ (350,000 francs).

Cette somme commença la liquidation de ses dettes, et, versée entre les mains des créanciers, elle réduisit ses calomniateurs au silence. La vieille hospitalité de sa maison renaquit et lui rendit une de ses jouissances les plus vives; la plupart des ouvrages périodiques lui demandèrent sa collaboration comme une faveur; les étrangers couvrirent d'or les autographes échappés de sa plume. Comme l'état de sa fortune

ne lui permettait plus de venir au secours des auteurs malheureux, il suppléait à cette impuissance par des articles consacrés à leurs ouvrages et qui absorbaient une partie de son temps.

« Je fais de mon mieux, me disait-il un jour; mais trop « souvent mes efforts sont inutiles : l'auteur que je veux faire « connaître a soin de me démentir par de mauvais ouvrages. « Il y a des gens qui prennent, pour se damner eux-mêmes, « une peine incroyable ; des malheureux que rien au monde « ne peut sauver. »

Vers le commencement de 1827, il déchira le voile qui avait couvert jusqu'à cette époque l'auteur de Waverley. Le bruit s'était répandu que Walter-Scott n'avait écrit ni les *Puritains,* ni *Rob-Roy;* on croyait que diverses personnes, entre autres M. Thomas Scott, avaient, sinon composé entièrement, du moins enrichi de quelques détails les admirables romans que l'Europe avait accueillis avec tant de joie et de reconnaissance. Walter-Scott conçut l'excellente idée de publier une nouvelle édition de ses ouvrages, de donner à cette publication la forme mensuelle, et d'abandonner la moitié du profit à ses créanciers. Chacune des années 1827, 1828 et 1830, produisit un roman original. L'*Histoire d'Écosse,* pour l'encyclopédie du docteur Lardener, les *Contes du Grand-Père* (1), un volume de *Poésies dramatiques,* des articles nombreux pour la Revue trimestrielle et la Revue étrangère; enfin les *Lettres sur la Démonologie,* grossirent le bagage de l'écrivain pendant la même époque.

La peine morale exerce sur les facultés de l'intelligence une

(1) *Tales of a Grand-Father.* La racine du mot *tale* est le verbe *to tell* dire, réciter; aussi devrait-on plutôt dire: *Récits* que *Contes.* La nuance qui existe entre les mots *novel, romance* et *tale*, est rarement saisie par les traducteurs. La nouvelle (*novel*), importée de l'Espagne et de l'Italie, se rapporte à des événemens contemporains. L'esprit chevaleresque, aventureux, constitue l'essence du roman : le *tale* est un récit, soit véritable, soit donné pour tel.

impression corrosive et délétère, dont on peut remarquer la trace et l'influence dans les derniers ouvrages de Walter-Scott. Assurément ce sont les créations d'un homme très distingué; mais son esprit n'a plus toute cette puissance qui émane de la liberté. Il savait que le capital de sa dette diminuait; mais il savait aussi qu'elle n'était pas éteinte : on ne respectait pas toujours son génie et son honneur, et quelques personnes augmentaient ses chagrins par l'expression de leurs anxiétés sur le solde total de leurs créances.

Il y a dans la nature spéciale du créancier une particularité curieuse; offrez-lui une fraction minime de sa dette, mais payez à l'instant même; il oubliera sa perte et se contentera de ce que vous lui aurez offert. Essayez d'amortir lentement et progressivement le total de la créance, vous verrez une anxiété fébrile augmenter en raison du faible reliquat de la somme due. Un honnête Israélite qui habitait Londres en 1828, eut le courage de résister à toutes les prières qui lui furent adressées et à tous les exemples donnés par les autres créanciers de Walter-Scott. Porteur d'un billet endossé par ce dernier, il déclara qu'il lui fallait le paiement intégral et prompt du montant de ce billet, ou qu'il profiterait du bénéfice de la loi. Déjà ses ordres étaient donnés; déjà les agens de la justice étaient en campagne, lorsqu'on parvint à prouver que ce billet était le résultat d'un trafic usuraire; la créance tout entière fut déclarée nulle, et si Walter-Scott paya le billet, ce ne fut que par une loyauté bien rare et qui dut étonner beaucoup le Juif.

Quelques jouissances vinrent se mêler à l'éternel labeur et au dévoûment de cette vie. Il put continuer et achever les embellissemens de son cher Abbotsford, compléter ses belles collections d'armures et de livres, recevoir à sa table les hommes distingués pour lesquels le manoir écossais était un lieu de pélerinage, et entourer son existence presque seigneuriale d'un éclat et d'un respect dont les écrivains ont rarement à se faire gloire et dont peu de seigneurs suzerains

ont joui. Je laisse à d'autres le soin de décrire ses belles avenues, les mouvemens de ses vastes terrains et les mille antiquités vénérables qui réalisaient les fictions du romancier magicien. Je fus moins frappé de cette richesse que du caractère personnel de Walter-Scott. J'admirai moins toutes ces curiosités, débris intéressans de l'histoire que l'influence exercée par une âme ferme et un excellent esprit sur tout ce qui l'entourait. On devinait partout l'invisible présence non-seulement d'un excellent maître, mais d'un homme plein d'ordre et de goût, qui, du fond de son cabinet, avait réglé les mouvemens de sa maison, et donné l'impulsion à ce petit royaume. Imaginez mille petits soins, dont les étrangers se trouvaient environnés; une recherche ingénieuse de tout ce qui peut augmenter le bien-être de la vie; un rare bon sens dans toutes les distributions du ménage; aucun bruit dans ce vaste château; une propreté sans cesse entretenue, et dont les soins n'avaient, par conséquent, rien qui fatiguât les habitans du domaine; moins de luxe que de *confortable;* tous les arrangemens nécessaires pour préserver des grands froids les hôtes d'un château situé sous une température glacée, près d'une rivière marécageuse; enfin toutes les chambres de l'édifice, disposées et préparées d'avance avec une élégance qui n'excluait jamais l'éclat, la volupté et le bien-être.

Il serait difficile de dire pourquoi l'on se trouvait si parfaitement bien dans le château de Walter-Scott. Ce bien-être enait à des détails presque frivoles, que vous dédaigneriez sans doute, et dont la combinaison délicieuse assurait au maître et à ses hôtes une existence pleine de charme. C'étaient, par exemple, des domestiques si bien stylés, que jamais ni leurs voix, ni leurs pas, ni même le bruit de leurs occupations intérieures ne venaient vous impatienter et vous troubler. Dans un édifice qui, souvent, contenait dix-huit ou vingt habitans, on voyait ces domestiques, les pieds enveloppés de flanelle, glisser rapidement le long des immenses gale-

ries, et, sans attendre jamais l'appel de la sonnette, prévenir tous vos desirs. Il n'y avait pas jusqu'au vieux Jean, confident, ou plutôt ami de Walter-Scott, ivrogne invétéré, mais toujours sobre pendant le service, qui attendît pour se livrer à sa passion favorite l'unique jour de congé, qui arrivait toutes les quinzaines.

L'éclairage se faisait au moyen du gaz, que l'on laissait brûler nuit et jour dans la salle à manger. Un seul caléfacteur échauffait toute la maison ; en hiver une température égale était ainsi maintenue dans tout l'édifice ; et l'on obtenait une grande économie de temps. Les appartemens d'amis étaient pourvus, non-seulement du mobilier nécessaire, mais de tous ces petits détails qu'il est si agréable et si rare de trouver sous sa main. Un mince et élégant tuyau de bronze laissait échapper un filet de gaz allumé, tout-à-fait imperceptible au jour, mais qui épargnait l'ennui et la fatigue des allumettes et des briquets, et qui, le soir, par un seul tour de vis, répandait une éclatante lumière. Chaque chambre avait son écritoire, sa fourniture de bureau, sa petite bibliothèque, son robinet d'eau pure, ses crayons pour dessiner, sa petite horloge antique et ses grands cahiers d'estampes. Il m'est arrivé souvent de comparer cet arrangement intérieur, témoin de la bienveillance amicale de l'hôte, à la magnificence inutile et incommode de ces châteaux d'Angleterre, où, pour écrire un mot, vous êtes obligé de sonner trois fois le domestique, et d'emprunter l'écritoire de Monsieur, de Madame ou du précepteur. Ces différentes dispositions, dues à la prévoyance de Walter-Scott, avaient l'immense avantage d'économiser le temps des serviteurs, d'employer un moins grand nombre de bras, et de les laisser tout entiers à des occupations plus importantes. D'après le même principe, Scott, en réglant la décoration de ses appartemens, visait moins au luxe et à la richesse qu'à la recherche élégante, qu'à une coquetterie de bon goût, qu'à une harmonie délicieuse de l'ensemble et des détails. Tout ce

qui pouvait captiver l'imagination de ses visiteurs se trouvait réuni sous leurs yeux.

A moins d'être un barbare, on n'aurait pu contempler sans plaisir et sans émotion, ces vieux *splenchans* ou mousquets des montagnards qui résumaient toute l'histoire des Clans sauvages; ces débris d'armures chevaleresques fracassées; ces portraits et ces bustes gothiques; ces portes sculptées sur le modèle des vieux panneaux de couvent; et ces vastes cheminées, imitation exacte des cheminées des anciens palais d'Écosse; et ces buffets armoiriés, dont le chêne noir, acquérant par le laps des années une teinte rougeâtre, produit un effet si pittoresque. Je passe sous silence toutes ces merveilles, auxquelles cependant on n'a jamais consacré une description complète et raisonnée. J'aime mieux rappeler quelques-uns des traits caractéristiques de cet homme si remarquable. Les sculptures gothiques, dont il avait besoin pour l'embellissement de son château, étaient exécutées, non par les menuisiers et les ébénistes d'Edimbourg; de Dumfries et de Glascow, mais par ses propres vassaux qu'il se plaisait à instruire, et qui au bout de quelque temps d'apprentissage, toujours sous les yeux de leur maître, devenaient d'excellens ouvriers.

Il achetait peu de tableaux, et préférait aux chefs-d'œuvre de l'art quelques curiosités qui rappelaient des faits historiques. Un portrait en pied de la reine Élisabeth, dansant le *coranto* (danse du seizième siècle); portrait que M. Kirkpatrick Sharpe, amateur fort distingué, avait dessiné à la plume, avait le privilège de le faire rire dans ses plus mauvais jours, lorsque sa santé ébranlée altérait la sérénité de son humeur. En effet, c'était quelque chose de singulièrement grotesque : cette lourde collerette empesée, ces cheveux retroussés, cette tête écrasée sous les ornemens et les perles, ces boucles d'oreilles gigantesques, cette physionomie de pagode chinoise; tout cela dansant avec une grâce solennelle! il était impossible de ne pas rire en la contemplant. Walter-Scott avait

aussi beaucoup de prédilection pour ses *quaichs,* dont la collection était nombreuse et curieuse. Les quaichs sont de petites tasses rondes, à deux anses, particulières à l'Écosse, tantôt composées de morceaux rapportés de couleurs différentes, tantôt creusées dans l'agathe, le marbre, l'ivoire, l'ébène ou le bois. Des traditions intéressantes se rattachaient à ces *quaichs* que l'on apportait dans une corbeille, au moment où les liqueurs paraissaient sur table. L'un de ces vénérables vases s'appelait *le Prince Charles,* et l'autre portait le nom de *Rob-Roy.*

Ajoutons ici quelques particularités qui compléteront cette esquisse. A la fin de sa vie, Scott ne pouvait souffrir la lecture. Habitué à la composition originale, les pensées des autres n'étaient pour lui que d'un intérêt secondaire et qui ne suffisait point à l'activité de cet esprit avide d'émotions. La plupart des hommes âgés se consolent par la lecture et la gastronomie. Scott, sur ses derniers jours, était l'homme le moins gastronome que l'on puisse imaginer. Comme Napoléon, il ne consentait jamais à tenir table long-temps et se retirait dès huit heures dans sa magnifique bibliothèque, où ses convives le suivaient. Là on parcourait les gravures d'une des plus belles collections possibles, on écoutait la harpe et le piano de madame Lockhart et de miss Scott. Vers dix heures des rafraîchissemens étaient apportés. Sir Walter demandait un verre de porter et se retirait à onze heures.

J'ai déjà dit comment la continuité d'application donnée par Walter-Scott à ses travaux littéraires et à ses fonctions publiques fraya la route qui devait le conduire à une mort prématurée. Un jour je me plaignis à lui de cette assiduité excessive et j'essayai de lui en faire prévoir les résultats : « Un homme, lui dis-je, qui dans la carrière civile a marché long-temps d'un pas ferme, honnête et probe, qui a été utile à son pays, devrait obtenir sa retraite comme un général d'armée obtient la sienne, et se reposer sur ses lauriers.

— J'ai grande envie de vous gronder, me répondit-il. Ne

sommes-nous pas tous ou à-peu-près, forcés de faire ce qui nous déplaît, sans obtenir ce que nous desirons? il nous faut payer nos conquêtes en monnaie équivalente, et exécuter ce qui nous ennuie; maxime que je vous conseille de méditer à loisir. Pour moi, je suis rompu au travail : peu m'importe la quantité. Je ne vois pas pourquoi mon pays me paierait pour ne rien faire. Vous dites que j'accorde trop de temps à mes occupations littéraires. Qu'en ferais-je, de ce temps, je vous prie? Comment l'employer? Voudriez-vous que ma vie se passât à jouer au whist, comme fait notre ami Hamilton? Supposez que l'on vous condamnât à jouer le boston pendant sept heures de suite : vous leveriez les yeux au ciel, pour demander grâce de ce supplice! Croyez-moi, tout est dans l'âme, la force de volonté décide de tout. Nos devoirs ne nous paraîtraient pas si désagréables, si notre mauvais esprit ne nous les offrait sous cet aspect. »

Stoïcisme que j'admirais, mais qui allait se briser contre les lois éternelles de la nature. L'anxiété de l'esprit, l'inquiétude de l'âme, sans tuer un homme d'un seul coup, l'assassinent lentement et le font tomber victime d'une érosion progressive, d'une action imperceptible et incessante, qui attaque, mine, affaiblit, détruit enfin le système nerveux : et cette destruction va toujours en augmentant jusqu'au moment où la paralysie commence, où les organes s'éteignent l'un après l'autre. Le martyre moral de Walter-Scott avait duré six années. L'intensité de cette lutte devait triompher des facultés de l'homme le plus supérieur. En effet je remarquai par degrés des changemens notables qui s'opéraient dans son caractère et ses habitudes ; la moindre dépense commença à l'inquiéter, lui, qui jusqu'alors avait si peu fait d'attention à quelques guinées. Les ressorts de sa vie se fatiguaient ; les principes vitaux s'affaiblissaient. Son humeur devenait inégale; et la crainte de ne pas remplir dans leur intégrité les engagemens contractés par lui le persécutaient comme un fantôme. Le sentiment de l'honneur, poussé jusqu'à

une délicatesse chevaleresque, le pressait de son aiguillon, et il dut beaucoup souffrir quand il se vit forcé de combattre les soupçons indignes, hasardés contre sa probité. Dans ses dernières années, ses scrupules le dominaient si complètement que, se trouvant forcé de demander sa retraite au gouvernement, il ne voulut pas accepter la totalité de ses appointemens que lord Grey lui offrait. En le remerciant de cette faveur, il répondit qu'il desirait être traité comme ses prédécesseurs et qu'il ne se reconnaissait aucun titre pour obtenir une grâce spéciale. Peut-être aussi sa dissidence politique lui rendait-elle plus pénible qu'agréable, un service dû à lord Grey.

Tout le monde avait admiré, pendant sa vie, la facilité de son caractère et sa parfaite égalité d'humeur; mais cette égalité était une conquête plutôt qu'un don naturel. Walter-Scott avait voulu rester paisible et calme. Il avait long-temps réprimé cette irritabilité nerveuse, inhérente à tout homme dont le sentiment est fort et la pensée active : il avait réussi. Concevoir énergiquement, et s'impressionner puissamment, sans être doué d'une âme irritable, ce serait une ridicule contradiction; plus on a de génie, plus on est obligé de gouverner sa fougue, de la maîtriser par la force de volonté. Walter-Scott, devenu vieux, conservait l'activité de son esprit dans un corps débile; l'irritabilité de ses sentimens, avec une volonté affaiblie. Il devint très difficile à vivre. Ce fut alors que l'idée de la réforme politique le hanta comme un spectre; alors qu'il vit le fantôme de la révolution française se soulever menaçant; alors qu'il sortit de son lit de malade pour se rendre à un club et protester énergiquement contre le bill réformateur de lord Russell. Dans cette occasion, son discours fut très remarquable. Plusieurs fois ses principes de tory éveillèrent l'indignation de l'assemblée, et l'homme de génie fut interrompu par les murmures de ses concitoyens; tant le fanatisme populaire, même lorsqu'il prétend défendre la cause de la liberté, a peu de respect et pour la liberté elle-

même, et pour la supériorité et la gloire. « Messieurs, dit-il, « en finissant, je vous fais mes adieux, comme le gladiateur « romain : *Moriturus vos salutat,* celui qui va mourir vous « salue. » Cette énergique péroraison ne désarma pas ses ennemis : ils le sifflèrent.

On s'aperçut bientôt que sa prédiction était vraie ; que les soins du médecin le plus habile étaient impuissans, et que même son ami, le docteur Abercrombie, lutterait inutilement contre une constitution épuisée. Il ne fut plus question que d'un voyage qui pût l'arracher à ses travaux et remplacer par un déplacement salutaire, les efforts intellectuels qui lui avaient tant coûté; il vint à Londres pendant l'automne de 1831; et son vieux cœur se rajeunit un peu sous l'influence de ce profond respect, de ces égards bien légitimement dus et de cette admiration vive qu'on lui témoigna de toutes parts. Un vaisseau de la marine royale, *le Barham,* fut chargé de le conduire à Malte : marque d'estime et de reconnaissance publique, à laquelle il fut extrêmement sensible. Naples vit renaître aussi quelques éclairs de sa gaîté et de sa vie intellectuelle. Il essaya d'écrire de sa propre main; mais la paralysie lui permettait à peine de tracer quelques mots illisibles. Sa curiosité, sa capacité d'intérêt et de plaisir diminuaient chaque jour, et ses organes allanguis refusaient de fournir des alimens à cet esprit si curieux et si avide. On ne reconnaissait plus l'homme qui, autrefois, en faisant fouiller le vieux puits du château de Dunottar, poussait des cris de joie à chaque débris vermoulu qui apparaissait au grand jour. Les ruines de Pompéia, les temples de Rome excitaient à peine son attention. Dans cette situation d'âme et de corps, où tout ce qui reste des facultés mentales se concentre pour veiller à la conservation physique, l'homme ne se ranime que pour observer la décadence des organes : cette décadence fut rapide. Le sentiment le plus vif qui fût resté à Walter Scott, c'était le regret et le souvenir de sa chère Écosse : il ne craignait rien tant que de mourir avant de l'atteindre.

Aussi, l'on se hâta de lui faire reprendre la route de la Suisse et des bords du Rhin, pour le ramener dans sa patrie. C'était au milieu de l'été : la chaleur était ardente, et, pendant la traversée, il en souffrit beaucoup. A son retour, il se trouva presque entièrement privé de facultés mentales : la main de la mort pesait sur lui.

Pendant trois mois, son état fut trop pénible pour que nous essayions de le décrire. La paralysie, contre laquelle il luttait en vain, avait envahi cette robuste existence; il ne reconnaissait que difficilement, et à longs intervalles, ses parens et ses domestiques; sa langue glacée parvenait à peine à se faire entendre. Il resta dix jours à Londres dans un hôtel de la rue Jermyn où il reçut les soins empressés de plusieurs médecins de Londres, entre autres, de son ami, sir John Halford; puis il manifesta le plus vif desir de regagner ses foyers écossais, et se dirigea vers Édimbourg où il arriva le 9 juillet 1832 : il ne reconnaissait plus alors ni les lieux, ni les personnes. Mais, quand Abbotsford, son lieu de féerie, son château de prédilection, sa création, son bonheur, apparut à ses regards; le malade se souleva dans sa voiture, tendit ses bras aux amis qui l'entouraient, les reconnut parfaitement; et, recouvrant par miracle l'usage de la parole, les remercia de lui avoir permis de revoir, avant de mourir, l'endroit qui lui rappelait ses plus chères affections. Ces dernières étincelles de la lampe mourante éclatèrent pour s'éteindre et annoncèrent la mort. Scott ne revint plus à lui-même que pour serrer la main de son vieil intendant, Guillaume Laidlaw : la stupeur, la léthargie ou le délire, ne le quittèrent plus jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 21 septembre 1832.

Ce jour-là, comme le remarque un de ses biographes, l'atmosphère, chargée d'épais nuages et affaissée sous un lugubre brouillard, sembla pleurer le peintre des hommes et de la nature. On déposa ses restes dans l'abbaye de Dryburgh. Tous ses parens quittèrent Abbotsford, qui, désert au-

8.

jourd'hui, présente le singulier contraste d'un palais féodal, embelli par tous les prestiges de l'art moderne; d'un castel antique orné de toutes les recherches de l'industrie nouvelle, d'une végétation florissante, et d'une solitude complète. Pour moi, j'évite toujours de me trouver en face de ces tourelles et de ces créneaux, qui me sont si bien connus : l'image qu'ils évoquent dans mon esprit est la plus douloureuse de ma vie.

Me reprochera-t-on de n'avoir pas fait entrer le moindre trait de blâme et de critique dans les observations et les souvenirs que je viens de rassembler au hasard? Ce blâme et cette critique ne se sont pas présentés une fois à ma pensée. Pour la fermeté des affections, la constance des amitiés, la parfaite conséquence des actions, je ne connais pas d'homme qui ait valu Scott : c'était le commerce le plus sûr, l'âme la plus loyale; cette sûreté l'entourait d'amis fidèles et inébranlables. La ligne de son caractère était si droite que, dans une circonstance donnée, on pouvait aisément, dès qu'on le connaissait, deviner avec exactitude ce qu'il devait dire ou faire. Il était difficile de l'aliéner, même par des étourderies, des fautes et des imprudences; vous le possédiez pour la vie. D'excellent conseil, sans arrogance et sans empire, il ne se contentait pas de gronder ses amis, il les aidait. Je ne m'étendrai pas davantage sur le panégyrique d'un homme aimé de tous ceux qui l'ont connu; admiré de tous ceux qui l'ont lu; chez lequel l'érudition n'a pas étouffé la poésie; et qui a su joindre, chose nouvelle, au tempérament irritable du génie, à ses exertions les plus brillantes, toutes les vertus calmes et modestes, sévères et élevées, dont le génie et la gloire rendent l'exercice si difficile, et le concours si rare.

(*Fraser's Magazine.*)

Voyages.

SOUVENIRS D'ORIENT.

ALEXANDRIE. — CAÏFA. — NAZARETH. — LES ARABES. — BÉTHULIE. — LES MARCHANDS JUIFS. — DAMAS.

Séduit par les descriptions pompeuses des voyageurs; moi aussi j'ai voulu visiter l'Orient; moi aussi j'ai voulu voir de mes propres yeux ces palais magnifiques, ce ciel toujours pur, cette végétation grandiose, car j'avais toujours accepté comme vrais les récits embellis par l'imagination de nos touristes. Mais, hélas! à peine ai-je mis le pied sur cette terre classique des rêves et de la poésie, j'ai reconnu le néant de tous ces tableaux. Où trouver une contrée plus monotone, un climat plus affreux, des mœurs plus exclusives; combien peu de villes justifient les épithètes qu'on leur a prodiguées, et qu'il est rare surtout de rencontrer un Musulman ou un Arabe qui ressemble aux portraits que l'on nous en a faits. Tous les prestiges, toutes les illusions, dont mon esprit s'était bercé depuis dix ans, se sont évanouis en présence de la réalité. Rien n'a égalé mon désappointement, si ce n'est la longue suite de mésaventures et de déconvenues qui m'ont assailli durant la courte exploration que j'ai faite dans ce pays, et dont ces souvenirs ne retracent qu'une bien faible partie.

Ce fut dans l'automne de l'année 1832 que je me décidai à entreprendre mon voyage. J'arrivai à Marseille dans les premiers jours de décembre, sans être encore parfaitement d'accord avec moi-même sur la route que je suivrais. Je ne savais s'il fallait m'embarquer pour Naples, pour Smyrne ou pour l'Égypte. Enfin je me décidai à arrêter mon passage pour Alexandrie sur *le Jeune Ménandre,* dont on m'assura que le capitaine était *un bon enfant.* Combien de fois, pendant la traversée, n'eus-je pas occasion de maudire ma crédulité! Ce prétendu bon enfant était grossier, sale et lâche; un vrai patron levantin dans toute la force du terme. Aussi, avec quelle ferveur je remerciai le ciel quand je me retrouvai sur terre ferme, quand je n'entendis plus ses jurons, et quand je fus à l'abri des exhalaisons de sa cuisine provençale.

Je débarquai à Alexandrie un dimanche : il venait de pleuvoir, et la grève n'était qu'un amas de boue épaisse et humide. Je voulais aller jusqu'à mon hôtel à pied; mais ce n'était pas là le compte d'une foule de gamins déguenillés, dont chacun tenait un baudet par la bride, et qui tous voulaient absolument me forcer de monter sur une de leurs bêtes. Celui-ci me tirait par le pan de l'habit, celui-là m'arrachait mon chapeau, et tous m'assourdissaient de leurs cris, en me vantant le mérite de leurs montures, dans un jargon entre-mêlé d'arabe, d'italien et d'anglais. Ne pouvant résister à leurs instances, je cédai et me laissai passer un âne entre les jambes, car il est certain que je me trouvai tout-à-coup en selle, sans avoir fait, de mon côté, le moindre effort pour cela.

La rue dans laquelle j'entrai était longue, étroite, et je la suivis long-temps en droite ligne, sans rien apercevoir de remarquable. J'arrivai, cependant, à un détour, et je vis, d'un côté, près de la mer, un café rempli de Turcs et d'Arabes, non loin duquel il me sembla qu'on rendait la justice. Sur le côté opposé de la rue, il y avait un grand nombre de marchands, assis dans de petites échoppes et entourés

de ballots : je ne pouvais plus douter que j'étais dans une ville du Levant. Sans cesse, à mes côtés, passaient des femmes voilées et des porte-faix pesamment chargés, des Turcs majestueux et de sales fellahs, et puis de longues files de baudets, s'avançant avec le plus grand sang-froid, également indifférens aux coups et aux malédictions que leur distribuaient les piétons, dont ils embarrassaient la marche. Le tumulte et la confusion m'assourdirent à tel point, qu'il me fut impossible d'exprimer la moindre volonté; aussi, je m'abandonnai, le plus passivement du monde, à la direction de mon jeune guide. Tout-à-coup, mon pauvre grison reçut sur la tête un coup de bâton terrible d'un passant. Je ne savais que penser de ce rude compliment, et, avant que j'eusse le temps d'en demander l'explication, ma monture entra comme par enchantement dans une petite allée étroite et obscure, qu'à l'odeur qui y régnait, je jugeai devoir être le bazar au tabac. Dans cette allée, à peine assez large pour nous contenir tous deux, nous fûmes suivis par une foule de gens de toute espèce qui s'y pressèrent, comme pour se mettre à l'abri des atteintes de quelque terrible ennemi. Au bout de quelques instans, j'appris la cause de cette panique soudaine : le gouverneur de la ville descendait la rue dans une voiture à quatre chevaux, précédée de plusieurs piqueurs. Ce n'était pas sans raison que l'on fuyait cette avalanche d'un nouveau genre : la rue était si étroite que la voiture heurtait les boutiques de droite et de gauche; il n'y avait pas de danger qu'elle versât. Aussi, au fond de la voiture, vous eussiez-vu le pacha d'Alexandrie nonchalamment étendu, fumant, d'un air imposant et grave, une pipe d'ambre ou échangeant quelques rares monosyllabes avec un autre Turc non moins imposant que lui, assis sur le devant de la voiture.

Je descendis en face d'un corps-de-garde. Le poste venait de sortir pour présenter les armes à un officier qui arrivait en caracolant. Il était vêtu de drap bleu; la coupe de son costume était turque, mais ses bottes étaient à la mode

d'Europe, et il avait de longs éperons de cuivre. Autour de la taille il portait un ceinturon en maroquin rehaussé d'or, et au lieu d'un turban, sa tête était couverte d'un bonnet rouge au-dessous duquel apparaissaient les bords d'un mouchoir blanc, sur une largeur de six lignes. Je ne disconviendrai pas, qu'à tout prendre, ce jeune cavalier n'eût l'air assez militaire, mais il ne possédait rien de ce qui, à mes yeux, donne de la dignité et de la grâce à un habitant de l'Orient. Il me fit l'effet d'un coq à qui l'on vient de couper la crête. Les soldats du poste portaient la même coiffure; ils étaient vêtus de serge écarlate, et leurs habits tenaient, pour la façon, le milieu entre les modes de l'Orient et celles de l'Occident: c'étaient des Arabes. Leur commandant, qui était Turc, portait le même costume, distingué seulement par une grande profusion de broderies et de galons d'or; autour de son poignet était attaché un fouet de lanières de cuir, avec lequel il coupait, sans miséricorde, la figure aux soldats dont la tenue n'était pas bonne.

Je continuai à m'avancer vers la mer, et sur ma droite je vis les armes des différentes nations de l'Europe, suspendues comme des enseignes, à la porte de plusieurs chétives maisons : c'étaient les demeures des consuls. Ils avaient quitté le Caire pour s'établir à Alexandrie, qui, depuis la guerre contre la Turquie, est devenue, sinon la plus grande, du moins la plus importante ville d'Égypte. De l'autre côté de la rue, régnait une rangée de bâtimens dont la destination demeura pour moi un mystère. Dans toute leur longueur, je n'aperçus pas une seule porte; mais, de distance en distance, il y avait une fenêtre ouverte, au travers de laquelle je distinguai plusieurs petites chambres comme celles d'une caserne, et derrière les rideaux apparaissaient de jeunes femmes richement vêtues, coiffées de bonnets d'une forme bizarre, et couvertes de bijoux. On eût dit des statues de madonnes placées là pour exciter la dévotion des passans. Je ne puis encore m'expliquer comment, dans une ville de l'Orient,

ces femmes osaient se montrer ainsi, à moins que, d'origine franque, elles ne missent quelque orgueil à se distinguer des mahométanes, leurs voisines.

Cependant, il fallait m'occuper sérieusement de trouver un gîte : je rentrai donc dans le quartier de la ville que je venais de quitter, et là, un des premiers objets qui s'offrit à mes regards, me présenta un contraste si frappant avec tous ceux dont j'avais été environné jusqu'alors, que je pus à peine en croire mes yeux. Sur un baudet, monture ordinaire des habitans du pays, je vis une dame européenne, habillée avec autant de recherche et de coquetterie que si c'eût été une conviée des salons d'Almack. Elle portait une robe de satin blanc, une écharpe de gaze entourait son cou, et un chapeau semblable à ceux que l'on portait en Angleterre, il y a sept ou huit ans, écrasait sa tête, qui ne paraissait guère plus grosse qu'une abeille dans sa ruche. Lorsque la belle dame fut près de moi, le vent fit relever la passe de son chapeau et découvrit à mes yeux les traits les plus délicats que j'aie jamais vus.

J'étais à peine revenu de la surprise que m'avait causée l'aspect de cette Européenne, quand je fus accosté par un grand et gros homme, noir comme une taupe, qui, reconnaissant sans doute à mon air embarrassé, que j'étais étranger, me dit : « *Buon giorno, signore!* Avez-vous besoin d'un domestique? Je sais parler français, italien, grec, anglais; » et il me donna sur-le-champ un échantillon de ses connaissances dans ces diverses langues. Je le remerciai de son offre et me dirigeai, sans lui, vers l'*Aquila d'Oro.*

Le premier aspect de cet hôtel n'était nullement attrayant : au haut d'un escalier, vrai casse-cou, et d'une malpropreté dégoûtante, se trouvait une grande salle, au milieu de laquelle était une table couverte d'une nappe qui avait déjà servi; des débris de pain et de fruits étaient épars sur le plancher, tandis que les exhalaisons les plus désagréables s'échappaient de tous les coins de la maison. Il ne faut pourtant

pas toujours juger sur l'apparence. Quand j'eus traversé cette première salle, on me fit entrer dans une autre moins grande, autour de laquelle étaient rangées plusieurs petites tables fort propres, et sur l'une de ces tables, on ne tarda pas à me servir un très bon dîner. L'hôte est un Français qui habite le Levant depuis plusieurs années, et qui parle très bien l'anglais; ses garçons sont tous des Italiens natifs de Livourne, qui sont venus chercher fortune en Égypte. La chambre que je devais occuper était à l'extrémité d'un long vestibule détaché, en quelque sorte, du reste de la maison; elle semblait suspendue au-dessus de la mer, dont l'écume jaillissait presque jusqu'à la fenêtre. C'était le vieux port : c'est là qu'aujourd'hui les vaisseaux font leur quarantaine. Mais, quand je voulus passer dans mon appartement, je fus fort étonné de trouver, dans le vestibule qui y conduisait, un festin splendide. Il y avait là une douzaine de personnes toutes habillées à la turque, plus deux musiciens assis au bout de la table, qui jouaient de leurs instrumens et chantaient à gorge déployée : c'était un tapage infernal. Des bouteilles de vin sans nombre se trouvaient sur la table, et tout le monde en buvait sans faire de façons. Je n'eus qu'à jeter un regard sur l'état où étaient les convives pour être convaincu que le silence ne tarderait pas à régner parmi eux. Comme je n'avais pas de repos à espérer chez moi jusqu'à ce moment, je me décidai à sortir et à me rendre sur le port pour aller au-devant de mes effets, et assister à leur débarquement.

Quand je rentrai à mon hôtel, je reconnus que je m'étais trompé dans mon calcul : le repas se prolongeait encore, et les convives étaient plus bruyans que jamais. Ils appartenaient, pour la plupart, à la marine du pacha, et je m'aperçus en entrant qu'ils en étaient sur le chapitre de leurs exploits. Marins et musiciens, tous étaient également ivres; ils criaient à tue-tête et frappaient du pied à renverser la maison. Ils avaient tiré leurs sabres et paraissaient vouloir imiter

les manœuvres de deux escadres ennemies. Pendant ce temps, quelques personnes étrangères au festin s'étaient emparées des places vacantes et applaudissaient à la scène, comme si elles avaient assisté à une représentation théâtrale. Dans le nombre de ces dernières, se trouvaient deux capitaines de bâtimens marchands anglais, qui riaient à se tenir les côtes. Un des acteurs, en m'apercevant, s'avança vers moi d'un pas chancelant, un sabre d'une main et une bouteille de l'autre, et m'invita à prendre part au divertissement. J'eus de la peine à me dérober à son importunité, et ce bruyant voisinage n'ayant rien de fort attrayant pour moi, je sortis encore une fois de l'hôtel, résolu de passer le reste de la journée en plein air.

Je vous ferai grâce des rues tortueuses que je découvris, des mendians en guenilles qui m'assaillirent, des tristes et sombres bazars que je parcourus. Le soir, harassé de fatigue, il me fut impossible de regagner ma chambre qui devait être si paisible. Les officiers ivres, de Mehemet-Ali, s'étaient emparés de tous les lits, et forcèrent les voyageurs à coucher à la belle étoile. Je restai cinq jours encore à Alexandrie; la tristesse et l'ennui m'en chassèrent. Je pris à mon service un jeune Égyptien, de l'adresse et de la fidélité duquel je n'ai eu qu'à me louer, et je m'embarquai à bord d'un schooner grec pour Caïfa.

Cette ville, que les Arabes appellent Haïfa, est assise au fond d'un golfe, sur la pente du Mont-Carmel, à quinze milles de Saint-Jean-d'Acre. Elle est entourée de murs, et n'a, du côté de la mer, qu'une seule petite porte, par laquelle j'eus une peine infinie à passer; elle servait alors de déversoir à un torrent de trois pieds de profondeur qui entraînait avec lui des pierres et des débris de planches. Quand je vis l'obstacle impétueux qui s'opposait à mon passage, je pris sur-le-champ mon parti, j'ôtai mes souliers, mes bas et mon pantalon, et les ayant enveloppés dans mon manteau, je me disposai à faire bravement mon entrée dans la ville : ce

ne fut pas sans peine. A chaque pas, j'avais à franchir des fondrières ou des amas de matériaux, contre lesquels mes jambes et mes pieds nus heurtaient de la manière la plus douloureuse. Enfin, je me trouvai au milieu d'un joli petit lac dont l'eau montait à-peu-près jusqu'à la ceinture; c'était une cour entourée de tous côtés des décombres que le torrent y avait déposés. La seule construction encore debout que je découvris en ce lieu fut une tour élevée, au pied de laquelle était une porte s'ouvrant sur une chambre noire, où je fus trop heureux de trouver un asile. J'appris que c'était le corps-de-garde : deux Turcs dormaient à l'une des extrémités, à côté d'un *brasero* allumé, tandis que, à l'autre bout, les soldats égyptiens étaient étendus par terre. Je m'approchai du feu dans l'intention de me sécher, mais je ne pus supporter la vapeur du charbon, et je retournai, au plus vite, vers la porte où je m'assis en frissonnant.

Après une heure d'attente, j'eus enfin la satisfaction d'apercevoir deux hommes à longue barbe en costume juif, sortir de dessous un appentis que soutenait encore une poutre chancelante; le reste s'était déjà écroulé. Ils me virent, et s'approchant de moi avec un air de satisfaction, ils s'écrièrent en italien : « Que Dieu soit avec vous, signore! — Et avec vous aussi! répondis-je, veuillez me dire si je suis à Caïfa, et dans ce cas où sont les maisons? — Il n'y a point de maisons à Caïfa, me répondirent-ils, elles sont toutes renversées par la pluie qui n'a cessé de tomber depuis plusieurs jours. *Ecco*, continuèrent-ils, en me montrant du doigt le torrent qui tournoyait avec un redoublement de force autour de la façade d'une maison qui formait le coin de la principale rue; vous voyez; n'est-ce pas? » — Fort embarrassé de ce que je devais faire, je demandai à ces juifs combien il fallait d'heures pour se rendre à Saint-Jean-d'Acre. « Oh! me répondit l'un d'eux, vous n'avez pas besoin d'aller là; car vous n'y trouveriez pas même un hangar debout. Ibrahim Pacha a détruit la ville de fond en comble. — En ce cas-là, messieurs, m'écriai-je,

quel hasard vous a conduits ici ; car vous ne pouviez guère choisir un lieu plus misérable ? »

— « *E lei, et vous, signore?* » fut la réplique qu'ils me firent d'un ton un peu railleur.

Telle fut mon agréable entrée à Caïfa, première ville de Palestine que je voyais. J'y restai comme de raison le moins long-temps possible, et je m'empressai de partir pour le monastère du Mont-Carmel. Après avoir passé quelques jours à me reposer chez ces bons religieux, je partis le 29 janvier pour Nazareth, où j'arrivai par le froid le plus piquant que j'eusse éprouvé pendant mon voyage. Les habitans de la ville paraissaient absolument gelés. Ils demeuraient assis sur leurs portes, avec une entière nonchalance, sans essayer même d'empêcher que la neige entrât dans leurs maisons. Quoique la ville soit fort petite, je mis près d'une heure avant d'arriver à la porte du couvent. Mon cheval s'abattit trois fois ; nous fûmes tous obligés de descendre et de nous frayer, tant bien que mal, une route à travers la neige fondue qui encombrait les rues. Quand nous entrâmes dans l'hospice du couvent, les moines chantaient vêpres, et les sons majestueux de l'orgue, accompagnant le chœur, retentissaient au loin dans les montagnes. Partout ailleurs régnait le plus profond silence.

La porte intérieure du couvent était fermée ; je passai par une petite ouverture cintrée qui donnait sur la cour, et soulevant un rideau de portière je me trouvai dans l'église. Tous les religieux étaient à genoux, les bras élevés vers le ciel, à la manière des franciscains. Il faisait nuit ; aucune lumière ne pénétrait du dehors ; mais des cierges et des lampes sans nombre répandaient un vif éclat sur tous les objets dont j'étais entouré. L'immobilité que ces religieux gardent en faisant leurs prières, leur attitude pieuse, leurs têtes chauves, et leurs longues barbes formaient un ensemble dont l'effet était imposant. La musique solennelle qui frappait mes oreilles, le parfum de l'encens que je respirais, l'ordre et le calme qui régnaient dans ce temple, m'offraient un agréable contraste

avec les scènes dont j'avais été témoin en traversant les âpres montagnes qui séparent Caïfa de Nazareth. Au-dessous de l'autel, placé au centre de l'église, se trouve un escalier qui descend dans un caveau, et qu'éclairaient d'une douce lumière plusieurs lampes qui y étaient suspendues. Je ne pus que former des conjectures sur le caractère de ces lieux évidemment sacrés; car les religieux étaient si complètement absorbés dans leurs prières que je n'osai les interrompre pour leur adresser la moindre question. Je ne crois même pas qu'ils se soient aperçus de ma présence.

Mon intention avait été de me rendre de Nazareth à Jérusalem par la plaine d'Esdrelon; mais les pluies continuant toujours, cette route fut impraticable, et je me vis obligé de retourner à Caïfa, et de me rendre à Jérusalem par Tuthera et Césarée, en traversant la rivière de El-Zucka. Je vais raconter une aventure qui m'arriva à cette occasion, et qui peint bien le caractère des Arabes. L'El-Zucka avait débordé ainsi que toutes les rivières que nous avions rencontrées sur notre route; et depuis long-temps nous cherchions un endroit guéable sans avoir pu en trouver.

La nuit approchait, et d'épais nuages nous annonçaient que la pluie allait recommencer de plus belle. Nous venions d'achever le dernier œuf qui restait dans notre sac, et nous nous préparions à passer, tant bien que mal, une nuit qui promettait d'être fort peu confortable, quand tout-à-coup, nous vîmes paraître un Arabe qui sortait d'un petit taillis, la lance à la main et une hache à la ceinture. Il était seul, noir comme le jais, et d'une taille formidable.

« La paix soit avec vous! » dit-il, en venant se placer au milieu de notre petit cercle; puis il s'arrêta comme s'il eût éprouvé quelque regret d'avoir salué ainsi des gens qui n'en étaient pas dignes.

« La paix soit avec vous aussi! répondit mon interprète.

— D'où venez-vous?

— De là, » reprit l'Arabe, en levant nonchalamment la

tête, comme pour dire, je n'ai pas besoin de vous en apprendre davantage. Il s'assit à mes côtés et fixa, pendant quelques instans, ses regards sur moi. Puis, rompant le silence, il fit subir à mon interprète Hassan un contre-interrogatoire, et le ton brusque avec lequel il parlait, montrait clairement qu'il se regardait comme bien supérieur à nous.

« Que fais-tu de ce Franc? » demanda-t-il à Hassan.

— C'est mon maître; que voudrais-tu que j'en fisse?

— C'est un infidèle?

— Que sais-je ? c'est un Anglais.

— Dieu est miséricordieux! Est-il fou ton maître ou bien est-ce un derviche? Pourquoi reste-t-il ici à la chute du jour? Où va-t-il?

— *Inshallah,* à Jérusalem, et si tu peux nous indiquer un gué pour passer la rivière, tu seras bien récompensé; ce qui vaudra mieux pour toi que de perdre ton temps à me questionner.

— *Wullah,* tu dis bien s'écria l'Arabe, j'ai passé la rivière ce matin. Voyons ce qu'on me donnera; dans une heure je vous indiquerai le gué.

— Vingt piastres, lui répondis-je.

— *Emchi,* dit-il aussitôt, partons au plus vite. »

Il se mit en marche, et nous remontâmes sur nos chevaux pour le suivre. Cependant, notre Arabe se retournant tout-à-coup, demanda que nous lui remissions la somme promise avant d'aller plus loin. Je n'étais pas d'humeur à disputer, et quoique Hassan secouât la tête d'un air de méfiance, je payai l'Arabe sans faire de difficulté. Aussitôt, il se mit à courir devant nous sans rien dire et sans daigner nous apprendre vers quelle partie de la rivière, il comptait nous conduire.

Quoi qu'il en soit, au bout d'une heure, fidèle à sa parole, il nous indiqua le gué. Il y avait, au milieu de la rivière, une petite île, devant laquelle le courant tourbillonnait avec une force extraordinaire. L'Arabe déclara que l'eau était beau-

coup plus haute et plus rapide que le matin. Quant à moi, il me paraissait impossible que nous pussions traverser la rivière en cet endroit, et je fus très mécontent de voir notre conducteur bourru, s'asseoir tranquillement sur le bord, allumer sa pipe, et se disposer à fumer. Je lui demandai vivement ce qu'il y avait à faire, il me répondit avec le plus grand sang-froid :

« Vous pouvez essayer de traverser si vous voulez; mais je ne crois pas que vous arriviez sur l'autre bord ; pour moi, je reste ici. Dieu est miséricordieux, et nous verrons.

— Vous avez promis de nous conduire sur l'autre bord, répondis-je, et un Arabe ne manque jamais à sa parole.

— Que Dieu l'en préserve ! mais je ne puis traverser la rivière à la nage, et je n'ai pas de cheval. »

Je lui proposai de monter sur le mien et de sonder le gué. Il accepta sans hésiter, et sautant sur le cheval, il entra dans l'eau. Mais le courant était trop fort; le cheval fut entraîné, et l'Arabe, jeté à bas, eut de la peine à regagner le bord. Il s'occupa après cela de retrouver ma bête, qui aborda saine et sauve un peu plus bas; il la prit par la bride, la ramena, et me remettant l'argent que je lui avais donné, il me dit avec sa brusquerie accoutumée : « Je ne puis vous faire traverser l'eau; voici votre argent. » J'insistai pour qu'il le gardât, puisqu'il avait fait tout ce qu'il avait pu ; mais il ne voulut rien accepter; il compta les piastres, et en mettant la dernière dans ma main, il me dit : « Tenez, un Arabe ne manque jamais à sa parole. Vous ne pouvez traverser cette nuit; mais si vous voulez me suivre, je vous conduirai en un lieu où vous pourrez reposer. » Puis il partit sans attendre ma réponse. Je fus si charmé du changement imprévu qui s'était opéré dans les manières de cet homme, dont l'aspect était repoussant, que je le suivis sans hésiter, résolu de ne jamais me méfier d'un Arabe. Il nous conduisit dans une tente de Bédouins où nous fûmes très bien accueillis.

Voici encore une aventure assez singulière qui m'arriva

durant une excursion que je fis aux ruines de Babylone, sous la protection d'un Arabe, qui me servait à-la-fois d'interprète et de guide. Elle peint encore assez bien le caractère des habitans du désert. A deux heures de marche environ de Khan-el-Amazi, il y a une petite rivière, dont les bords sont verdoyans. Là nous trouvâmes trois hommes endormis sur un pont. Nous les dépassâmes, et, arrivés sur l'autre bord, nous descendîmes de cheval pour boire et nous laver. L'eau était basse, et nous ne pouvions voir ce qui se passait au-dessus de nous. Tout-à-coup j'entendis un bruit confus de voix courroucées; nous nous levâmes précipitamment, et nous aperçûmes nos trois dormeurs qui évidemment n'avaient dormi que d'un œil et qui se disputaient la propriété de nos mulets. Ils avaient déjà attaché sur le dos de nos bêtes leurs manteaux et leurs mousquets, et étaient sur le point de se mettre en selle quand je donnai l'alarme; nous courûmes sur-le-champ à la rescousse. Mon interprète arabe s'élança sur un de ces hommes, le repoussa assez rudement, et jetant son manteau par terre, me dit: « Montez et sauvez-vous! » Je ne perdis pas un moment pour suivre son conseil. Mais un des étrangers cria à ses camarades: « *El oalad* (un enfant)! arrêtez », et, répétant les mots: *Salam aleïkoum!* chacun d'eux embrassa à son tour mon guide, et la troupe me fit signe, d'un air protecteur, d'approcher. Quand on en vint à une explication, le plus grand des trois hommes, qui avait la mine d'un vrai brigand, me dit de la meilleure humeur du monde: « N'ayez pas peur: on ne vous volera pas; car vous êtes sous la protection d'un Arabe. Nous irons avec vous à Hillah, et personne ne vous fera de mal; mais nous dépouillerons tous les autres voyageurs que nous rencontrerons. »

A Safad, l'ancienne Béthulie, dont presque tous les habitans sont Hébreux, j'eus toutes les peines du monde à trouver un logement. Enfin un sellier chrétien m'offrit une natte de jonc dans sa chambre. « Vous n'y serez pas trop mal, me dit-il, car cette chambre n'est habitée que par

moi, ma mère, ma femme, mes trois enfans, et quelques poules qui n'y entrent jamais qu'après le coucher du soleil.» Or, comme il faisait déjà nuit, j'eus l'avantage de faire la connaissance de toute la famille à-la-fois, y compris les poules. Ce furent même là les premières habitantes de la maison auxquelles je me présentai. Elles étaient perchées sur des paniers précisément dans le coin qui m'était destiné. Je leur fis mille excuses d'être obligé de les déranger, et pendant qu'elles cherchaient une autre place en voletant, je faisais mes complimens aux dames. Celles-ci étaient occupées à apprêter le souper, qui se composait d'une espèce de bouillie de farine et d'ail; le carême étant commencé, on ne mangeait plus de viande. La maîtresse de la maison était fort jolie, mais la vieille mère ressemblait à une momie d'Egypte.

La chambre n'était éclairée que par la flamme du foyer, dont l'éclat augmentait de temps en temps par quelques gouttes de friture qui y tombaient. Je mourais de faim; et Hassan qui, sous ce rapport, éprouvait une grande sympathie pour moi, ouvrit son bissac, du fond duquel plusieurs œufs durs s'échappèrent et roulèrent sur le plancher. Comme je venais de les casser, quelques étrangers entrèrent, et me regardèrent avec un étonnement extrême. « Avez-vous prêté votre maison à un infidèle? » dit l'un d'eux. La vieille femme fit le signe de la croix, et murmura quelques mots qui ressemblaient si fort à un charme que je ne fus pas sans inquiétude sur ce qui en résulterait. Tout le monde s'éloigna de moi pendant que je continuais mes préparatifs. La jeune femme observa que j'étais peut-être un franc-maçon; et toute la famille fit de nouveau force signes de croix. Surpris de ce que je voyais, je chargeai Hassan de leur faire quelques questions pour savoir la cause de tous ces entretiens mystérieux.

« Votre maître est-il chrétien? » lui demanda à son tour la jeune femme.

— Pourquoi pas?

— C'est qu'il mange des œufs dans le carême.

— Que sais-je? dit Hassan; c'est un Franc et il a faim. »

Ils secouèrent tous la tête en murmurant: « *Her massoun*, c'est un maçon. »

— Et qu'est-ce qu'un maçon? demandai-je.

— Un infidèle, un hérétique, et le diable par-dessus le marché, » répondit la vieille femme, en faisant trois signes de tête, comme les sorcières de Macbeth. Je m'empressai de mettre mes œufs de côté, et je m'efforçai de regagner l'estime de mes hôtes en prenant part à leur modeste souper. Après deux jours de repos, passés au sein de cette famille hospitalière, j'appelai Hassan et lui dis de préparer nos bagages.

«Quelle route suivrons-nous, maître ?

— Je veux aller à Jérusalem.

— Les chemins sont impraticables, de ce côté; la neige les couvre depuis quinze jours.

— Eh bien! dirigeons-nous sur Damas. »

Deux heures après nous étions en route, en compagnie de trois marchands juifs qui se faisaient escorter par dix hommes armés. Notre voyage fut constamment égayé par l'humeur loquace de ces trafiquans : ils nous racontèrent leurs prouesses avec une désinvolture surprenante. C'étaient des vols et des escroqueries pendables. Toute la contrée leur payait tribut : ils maquignonnaient sur les esclaves; vendaient des cachemires anglais pour de vrais thibetains, de la bijouterie fausse pour de l'or et des diamans précieux. Ils avaient indignement trompé le pacha d'Alexandrie, en lui cédant une pacotille de vins frelatés pour des premiers crus; et espéraient tirer encore un meilleur parti du gouverneur de Damas.

« Eh! que voulez-vous, me dit le plus âgé des trois, les
« Turcs nous donnent la bastonnade ; nous jettent en prison,
« nous pillent à main armée, il faut bien que notre tour ar-
« rive. Mais ce que je sais, c'est que la balance n'est pas tou-
« jours au profit de nos chers musulmans. Dieu soit loué !

Nous arrivâmes à Damas le vendredi, jour de repos chez les Turcs. Comme j'étais encore vêtu à l'européenne,

je devins l'objet d'une curiosité tout-à-fait gênante. Le grand nombre de figures différentes, que je voyais passer et repasser dans la foule me papillottaient devant les yeux. Une longue file de femmes, enveloppées dans de grands draps blancs, s'avançaient à pas lents vers le cimetière, où elles ont coutume de s'asseoir, le visage couvert d'un mouchoir de couleur sombre, ou tellement drapées dans les plis de leur couverture, qu'il était impossible de distinguer un seul de leurs traits. Elles paraissaient toutes de la même taille, et leur démarche était absolument la même. Leurs pieds, chaussés de bottines jaunes, sortant par dessous leurs vêtemens blancs, leur donnaient l'air de gigantesques canards. Au-devant de la principale porte de la ville, par laquelle j'entrai, s'était placée une troupe de charlatans et de musiciens. Les premiers faisaient toutes sortes de tours et de grimaces pour attirer l'attention des promeneurs; les autres jouaient et chantaient à tue-tête, afin d'obtenir quelques paras. Un cliquetis perpétuel de petites coupes de métal indiquait le lieu où se vendait de l'eau fraîche, tandis que les marchands de pain et de fruits offraient leurs denrées au nom du prophète et faisaient entendre leurs voix perçantes au-dessus de tous les autres bruits. Des Turcs, richement vêtus, dont les chevaux pliaient sous le poids de leurs caparaçons, caracolaient sur la route, suivis d'esclaves, portant des *djérids*, tandis que d'autres individus plus modestes s'avançaient lentement sur des ânes blancs ou des mulets, leurs longues pipes à bout d'ambre à la bouche. Le temps était doux, le soleil brillait et les costumes offraient la plus grande variété; c'était un coup-d'œil ravissant; partout vous eussiez vu flotter au vent des robes roses, blanches ou azurées.

J'errai toute la soirée au milieu de ces étranges scènes, procurant aux autres autant d'amusement que j'en prenais moi-même. Il n'y avait qu'environ six mois qu'un Européen pouvait sans risque se montrer dans les rues de Damas,

dans le costume de l'occident. Il s'ensuit que la plupart des habitans n'en avaient jamais vu. Du reste, mon apparence était si mesquine auprès de celle de toutes les personnes qui m'entouraient, que j'en étais par momens tout honteux ; je n'avais d'ailleurs nulle raison d'être flatté des remarques dont je fus l'objet. Les femmes turques, en me voyant passer, disaient tout bas : « Dieu est miséricordieux ! » Comme, pour implorer la protection du ciel à l'aspect d'un être de mauvais augure. Les chrétiennes riaient tout haut et se moquaient de moi entre elles. Il m'arriva de tirer mon mouchoir et d'essuyer la poussière de mon front, sur quoi je fus salué de si grands éclats de rire, que je crus avoir commis quelque grave incongruité. Je restais là, mon mouchoir à la main, sans savoir comment réparer la faute que j'avais faite ; mais les rires ne cessèrent que quand j'eus rêmis le foulard dans ma poche, acte qui charma à tel point ces dames, qu'oubliant toutes convenances, elles se mirent à applaudir et à battre des mains.

Mais de toutes les parties de mon costume il n'y en eut aucune qui leur parût plus étrange que mon chapeau rond. Un jeune garçon s'écria en le voyant : « *Abou tanjier, abou tanjier!* » c'est-à-dire : « Le père d'une marmite, regardez le père de la marmite! » et ce cri eut sur-le-champ mille échos. En effet, la ressemblance d'un chapeau rond avec une marmite à rebords était trop frappante pour leur échapper, et je fus poursuivi par les acclamations du quartier, jusqu'à ce que l'on m'eût perdu de vue. Cependant une vieille femme, dont la curiosité avait été éveillée par les cris des enfans, sortit de chez elle et vint à ma rencontre pour savoir la cause de cette rumeur, elle me pria de vouloir bien lui montrer mon chapeau. Je l'ôtai de l'air le plus grave et le lui présentai ; elle le regarda, le retourna et en me le rendant parut très étonnée de voir que ce n'était pas réellement une marmite que j'avais choisie pour coiffure.

La magnificence de Damas m'étonna : c'est la seule ville

qui ait répondu à l'idée que je m'étais faite des cités d'Orient : ses vastes faubourgs, ses jardins merveilleux, les cascades artificielles du Barrady, les cafés suspendus ou construits au-dessous des eaux du fleuve sur pilotis; les cent quarante mille habitans qui se pressent et s'agitent au sein de cette ville; l'immense commerce qui s'y fait, tout concourt à lui donner une grande importance.

Mais, hélas! les fièvres dont j'avais, sans doute, pris le germe lors de mon entrée à Caïfa ou pendant notre bivouac sur les bords de l'El-Zucka, se développèrent ici, et me confinèrent pendant trois mois dans mon appartement. Les impressions que j'éprouvai à Damas, après ma convalescence, sont aujourd'hui trop vagues dans mon esprit, pour que je les consigne ici.

(*Monthly Review.*)

Tableau de Moeurs.

LES ÉMIGRÉS FRANÇAIS A LONDRES.[1]

Jamais exilés ne furent frappés d'une calamité plus subite, d'une misère plus imprévue, d'un changement de fortune plus bizarre et plus accablant que les émigrés français. Il fallut échanger la soie contre la bure et la pourpre contre les vieux habits. On avait épuisé toutes les voluptés; on se vit réduit au pain de l'aumône. L'âme s'était usée, affaiblie et détendue, au milieu des vapeurs enivrantes de cette atmosphère de vice élégant, de débauche polie et d'égoïsme raffiné: il fallut mettre en usage toutes les vertus stoïques, vivre de privations, habiter l'asile du pauvre. On avait méprisé l'industrie, et jeté à peine un regard d'insulte sur le petit commerce, partage des manans: il fallut apprendre un métier, et trouver des ressources de lucre dans l'habileté personnelle. L'oisiveté du gentilhomme se transforma en activité labo-

(1) Miss *Marie Russell Mitford*, dont la REVUE BRITANNIQUE a déjà publié quelques *Essais*, l'un des écrivains les plus ingénieux de l'Angleterre actuelle, l'une des femmes vivantes qui ont excellé dans la reproduction détaillée des mœurs domestiques et de leurs nuances délicates, a consacré à la peinture de l'*Emigration française à Londres*, l'un de ces petits cadres qu'elle remplit avec tant de talent et de goût: c'est un tableau de genre, intéressant par la minutie des détails et l'extrême fidélité du coloris. Il est curieux surtout d'y observer l'impression produite sur les Anglais par la nouvelle et malheureuse colonie que la révolution française rejetait de son sein.

rieuse. On avait pesé sur toutes les classes de la société : on sentit toutes les classes de la société peser sur soi. Gagner de l'argent paraissait ignoble : on est forcé de gagner de l'argent à la sueur de son front. Cette inexorable nécessité abat sous son sceptre de bronze les grands noms, les vieilles familles, les courtisans de Versailles, les pairs de France et les abbés commanditaires.

Mais ce qui fut un sujet d'étonnement pour les habitans de Londres, du Piémont, de la Suisse et des bords du Rhin, ce fut de voir toute cette noblesse extravasée, tout ce que la France avait de splendide en souvenirs et en fortune, tant de femmes délicates, de prêtres voluptueux, de vicomtes sémillans, se trouver de niveau avec les exigences de leur situation nouvelle. Personne n'eût craint de les voir manquer d'esprit ou de courage, dans le salon et sur les champs de bataille. Personne ne se fût attendu à les voir si grands dans le malheur. Là éclata cette singulière élasticité du génie français, cette souplesse sans égale, cette vivacité prête à tout, que nous autres, enfans du nord, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer. J'ai connu un émigré français qui réparaît courageusement les brèches de la fortune en faisant des salades; et un autre qui ne craignait pas de donner des leçons de coiffure. Avaient-ils, ces industriels, si nouvellement baptisés par le sort, abjuré les titres de marquis et de vicomte? renonçaient-ils à leur blason? Rompaient-ils avec leurs souvenirs? Oh! non; et c'était là ce qu'il y avait de plus curieux et de plus digne d'observation dans le phénomène de leur vie, ambitieusement pauvre, noblement laborieuse, bercée entre les honorables efforts du présent et les chimériques prétentions du passé. Le babil et la causticité, le bon ton et ses afféteries, les intrigues et la médisance, le bel esprit et la galanterie, la poudre et les mouches, les talons rouges et les vapeurs, la conversation facile et piquante, la frivolité des goûts, la grâce des usages, la hiérarchie des rangs, les mille caprices d'une civilisation toute factice avaient émigré avec les marquis et

les marquises de Versailles et de Trianon. Tout cela, hors de son cadre, sans richesse et sans pouvoir, semblait extraordinaire : les gens de Coblentz et nos marchands de la Cité ne pouvaient en revenir. Mais sous ce ridicule apparent, se cachait un héroïque courage. Tant de prétentions et d'habitudes élégantes, sans harmonie avec leur situation présente, auraient excité la raillerie, si l'émotion et l'admiration ne se fussent éveillées en face de cette gaîté de courage et de cette présence d'esprit qui soutenaient une lutte difficile et épineuse.

J'étais enfant quand les émigrés français se répandirent en Angleterre. Un hasard fort naturel me plaça bientôt au milieu de l'un des groupes qu'ils formaient dans la capitale. Pendant mon séjour en pension j'avais l'habitude de passer l'intervalle du samedi au lundi matin chez une de mes parentes qui habitait Londres. Cette dame avait épousé un émigré français de famille noble, homme de sens et d'activité.

Les hochets de sa généalogie et les regrets de sa fortune perdue ne l'occupèrent pas long-temps. Il s'appliqua à quelques travaux industriels, adopta franchement le nom et les usages anglais : et grâce à ses talens et à la fortune de sa femme, il réussit dans plusieurs spéculations importantes. Au lieu de conserver, comme la plupart de ses compagnons d'infortune, un déchirant souvenir de la monarchie perdue, il avait (phénomène rare) subi une transformation complète. Son crédit à Lloyd lui semblait au moins équivalent à son ci-devant marquisat; les momens qu'il passait à Brunswick-Square, lui faisaient oublier l'OEil-de-Bœuf : il n'aurait pas donné sa maison de Londres pour son château normand ni sa petite femme pour rien au monde. Il était devenu Anglais de tout point; il mangeait le roast-beef et le plum-pudding avec un plaisir patriotique, buvait le *port-wine* et le *porter,* sans faire la grimace, parlait très bien notre langue, lisait Pope, discutait sur Shakspeare, et se vantait de comprendre Milton ! On voit que sa bonne volonté était à-peu-près complète.

Cependant, son amour pour sa patrie adoptive ne lui avait

point fait oublier celle qui l'avait vu naître. Fidèle aux amis et aux compatriotes qui, moins heureux que lui, languissaient pauvres et isolés dans quelques faubourgs de Londres, il les plaignait de n'avoir pu s'assimiler entièrement aux mœurs d'un peuple long-temps ennemi de la France : il était Anglais pour nous et Français pour eux. La bienveillance avec laquelle lui et sa femme admettaient à leur table ceux qu'ils avaient connus et ceux qui lui étaient présentés, avait quelque chose d'admirable. La journée se passait rarement sans qu'un ou deux convives profitassent des bénéfices de la maison et de la table ouvertes par leur compatriote : tous les Français pouvaient, en tout temps, compter sur un bon accueil ; mais le samedi était consacré spécialement aux réunions patriotiques. C'était le jour français : il y avait alors petit souper, conversation, musique et jeu. La cuisine même était française. Le trictrac prenait la place du backgammon ; le reversi, celle du whist : Grétry remplaçait Hændel. On parlait de Racine et non de Shakspeare ; et la fricassée de poulets la salade, le vin de Champagne et l'eau sucrée faisaient oublier les sandwiches, les huîtres et le porter. Je trouvais quelque chose de fort singulier dans cette petite France, importée à Londres ; mais j'étais loin de saisir le côté touchant de cette autre émigration : j'étais une petite pensionnaire ignorante.

Quelle bonne anglaise aurait pu se défendre d'un sentiment hostile? Toute cette cuisine me semblait ennemie. Je mangeais peu et ne disais rien. Parler français, discuter sur des plats français, toucher à la fricassée de poulet dont on se moque sur nos théâtres, et cela, un samedi, à la veille d'un jour si solennel, n'était-ce pas un crime de lèse-nation, une insulte faite à la liberté anglaise, une atteinte aux droits des citoyens ? Je faisais une petite mine très patriotique et ne manquais pas de témoigner mon secret mécontentement par un silence absolu. A toutes les questions, je répondais sèchement :

« *No !* au lieu de *non.* »

Et ce *no* anglais sortait de la bouche la plus pincée, qu'un enfant gâté puisse offrir comme type de mauvaise humeur. Cela n'était remarqué de personne, excepté de ma bonne cousine qui, douée d'un tact admirable et sachant fort bien que la meilleure manière de vaincre un préjugé est de l'abandonner à lui-même, me faisait passer un morceau de hure de sanglier en me disant que c'était une tranche de jambon d'Oxford, et laissait à mon propre goût le soin de découvrir le mérite des brioches, des meringues et de l'eau de groseille. Cet innocent artifice réussit : les meringues me firent française : en moins de trois mois j'étais devenue une consommatrice et une appréciatrice fort distinguée de la cuisine des émigrés. Je laissais là ma mine de pensionnaire et mes insultans *noes*. Je répondais *oui, monsieur,* fort poliment; *merci, madame,* très agréablement, autant de fois que l'exigeaient les convenances de la part d'une jeune fille de douze ans, qui aime beaucoup les friandises et qui les accepte.

Cette conversion n'empêcha pas que je n'eusse plus de peine à m'accoutumer aux personnes qui entouraient ma parente, qu'aux repas auxquels ces personnes faisaient honneur. C'était un groupe d'émigrés, mais si bizarrement mélangé qu'il me faisait vraiment l'effet d'une troupe de comédiens ou de masques. Jeune et habituée dès l'enfance à respecter l'âge, le rang et la pauvreté, j'avais peine à étouffer mes sourires, tant cette coterie m'offrait un mélange de personnages et de contrastes plaisans. Il y avait de quoi frapper l'imagination d'une jeune fille habile à saisir le ridicule, et dont l'esprit observateur devenait plus mordant encore par cette réserve nécessaire qui l'obligeait à taire ses critiques. J'admirais les mouches, le rouge, l'étiquette, la coquetterie, les airs d'importance de ces pauvres marquises et de ces magnifiques comtesses dont les longues queues traînantes attestaient l'ancienne gloire. Rien n'était plus extraordinaire pour une Anglaise que les saluts, les décorations et la politesse exquise

de ces grands seigneurs dont les habits étaient troués aux coudes. Leurs jalousies, leurs haines secrètes, leurs allures de courtisans qu'on voyait comme les débris de leur riche toilette, étinceler encore sous leur pauvreté; l'ignorance volontaire où ils restaient de l'Angleterre et de ce qui s'y passait; leur orgueil patriotique et indélébile, qui donnait à leur petit cercle, isolé au milieu de Londres, le titre de *Grande nation* par excellence: tout cela joint à la volubilité de leur langage, à la vivacité de leurs gestes, aux diverses grimaces de ces visages expressifs, mobiles et flétris, formait un spectacle si nouveau et si amusant, qu'on me pardonnera si je n'appréciai pas d'abord cette résignation facile, cette joyeuse et téméraire philosophie, cette noble lutte avec leur sort qui leur faisait si bien supporter toutes leurs pertes et trouver mille consolations inattendues dans le peu qui leur restait; cet art heureux de s'accommoder aux circonstances; cette flexibilité admirable qui dépouillait leur vanité de ce qu'elle aurait pu avoir d'offensant, et prêtait un pathétique profond à l'amour qu'ils conservaient pour le pays qu'ils ne devaient peut-être jamais revoir, et qui les avait si cruellement bannis.

Je n'avais d'abord vu cette société étrange qu'en masse et dans son ensemble. J'appris bientôt à connaître individuellement ceux qui la composaient. J'essaierai de peindre quelques-uns des plus assidus visiteurs de mon aimable parente. Pénétrons dans cette galerie. Loin de moi la prétention de tracer des caricatures. Je reproduirai simplement les impressions de ma jeunesse qui touchait à l'enfance.

La duchesse de C.... passera la première: l'étiquette le veut. C'était une grande femme maigre, âgée d'environ soixante ans, dont la démarche était irrégulière, saccadée, ondoyante, et comme chancelante. Marcher sur la terre lui semblait chose nouvelle, sans doute à cause de l'usage où étaient les dames d'un certain rang de porter des talons très hauts, et de ne se servir de leurs pieds que le moins possible. Son visage, dont l'ovale était fort allongé, conservait encore

quelques restes de beauté ancienne. Elle aurait pu même passer pour belle encore, sans un sourire continuel et affecté qui se trouvait à poste fixe sur ses lèvres, et sans une énorme quantité de rouge qui faisait ressortir par un contraste presque démoniaque l'orbite cave et noir de ses yeux flétris et la pâleur verdâtre de son teint. Ses habits étaient d'étoffes fort simples et d'une propreté recherchée. Elle prétendait suivre les modes d'Angleterre, et disait toujours : « Me voici mise à l'anglaise. » Mais comme ni elle, ni sa femme de chambre ne voulaient condescendre à copier *ces grosses bourgeoises de Londres*, tout le costume de la duchesse n'était qu'un souvenir effacé de Versailles. Sans s'en apercevoir, maîtresse et femme de chambre retombaient dans leur ancienne mode, et madame la duchesse avec son bonnet monté à falbalas, sa longue robe gorge-de-pigeon ne ressemblait guère à nos marchandes de la Cité. Bonne, affable, dévouée à ses amis, bienveillante envers tous, protectrice des étrangers, elle avait dix qualités pour un travers. Comme toutes les personnes qui ont vécu à la cour, elle faisait des questions et n'écoutait point les réponses ; elle avait pris cette habitude à Versailles où elle avait exercé jadis une assez grande influence. Un groupe d'amis, reconnaissans de ses bons offices, lui étaient restés fidèles même au plus fort de la révolution, ce qu'elle n'oublia jamais. Il fallait voir avec quelle émotion elle racontait l'histoire de sa fuite et les preuves de dévoûment qu'elle avait partout reçues. Elle s'estimait heureuse d'avoir atteint l'Angleterre, suivie de sa fidèle femme de chambre, et d'avoir pu, en cachant quelques bijoux, se faire un modeste revenu qui leur permît de vivre modestement dans un petit logement bien retiré, et même d'acheter de temps en temps la boîte de rouge et les indispensables mouches.

Le voisinage d'un de ses anciens amis, le marquis de L...; n'était pas le moindre de ses bonheurs; car elle en trouvait un assez grand nombre, la pauvre duchesse, dans cette situation si peu brillante. Le marquis était un petit homme maigre,

ridé, d'une prodigieuse finesse dans le regard, d'une excessive volubilité de langage et d'une physionomie mobile comme celle du singe. Ce seigneur avait été pendant quarante années le conseiller secret, l'ami de cœur, le confident intime de la duchesse. Cette fidélité eût été burlesque, si elle n'eût été touchante. Il y avait entre ces deux vieilles personnes un échange mutuel de doux regards, de petits soins, d'attentions fines, de précautions charmantes : politesse galante d'une part, avis salutaires et tendres de l'autre. Une longue habitude les avait rendus aussi nécessaires l'un à l'autre que leur café et leur tabatière ; après une séparation de huit mois et les craintes que cette séparation avait inspirées à l'amie pour l'ami, et à l'ami pour l'amie, un délicieux hasard les réunissait dans le même pays et dans le même quartier.

Mme. de V.., sœur de ce marquis, était inférieure à la duchesse ; elle n'avait jamais eu de tabouret à Versailles ; mais quelques circonstances lui donnaient une sorte de supériorité sur la duchesse. Son mari, un de ces mille ambassadeurs mystérieux que les Bourbons ruinés lançaient dans le vide, se trouvait chargé en ce moment par la cour exilée d'une mission secrète auprès d'un souverain inconnu.. L'importance de cet évènement, la disette où l'on était de nouvelles sur le compte de la famille royale : tout excitait la curiosité des émigrés. Si madame de V.... était dans le secret, elle le gardait bien ; mais je suis plus portée à croire qu'elle n'en était pas instruite ; car il lui aurait échappé malgré elle, tant elle aimait à parler. Ce n'était pas une personne majestueuse comme la duchesse. Elle appartenait à une race étiolée et petite ; mal faite, presque difforme, elle avait ce regard perçant qui accompagne presque toujours la difformité. Elle relevait ces heureux dons de la nature par une prodigieuse quantité de rouge, et se parait de rubans et de bijoux de toutes couleurs dont le bizarre mélange la faisait ressembler un peu trop à une beauté de la mer du Sud. Si l'on excepte la jalousie qu'elle avait inspirée à la duchesse, qui ne voyait pas avec plaisir qu'on usurpât sa prédomi-

nance, elle était très bien avec le reste de la société et mieux encore avec elle-même. Son miroir, qu'elle consultait souvent, aurait pu désorienter son admiration; mais ce muet témoignage était sans cesse contredit par les couplets et les acrostiches que lui adressait le comte de C... et le Chevalier du L., les deux poètes de la société; ils l'accablaient d'hommages: elle se serait trouvée bien incivile et bien injuste de s'en rapporter à un miroir plutôt qu'au jugement de deux témoins d'un goût si délicat et si éprouvé!... Malgré cet amour-propre féminin, Mme. de V... était bonne mère, bonne sœur et bonne femme; je ne crois pas qu'il y ait au monde une nation qui sache mieux que la nation française combiner des vertus positives avec les travers de la vanité la plus intense.

Je ne parlerai pas du comte de B., trop nul pour que je le cite. Sa femme aurait pu servir de modèle à Rubens: grande, forte, bien proportionnée, elle avait les yeux inégaux : défaut qui était peu visible lorsqu'on la regardait de profil, mais dont l'idée seule détruisait pour moi tout le charme de sa personne. Au surplus, je ne prétends contrarier les goûts de qui que ce soit, et j'ai connu des femmes qui raffolaient des yeux de Wilkes, les plus atrocement louches que l'on puisse imaginer. En effet, malgré cette barbarie de la nature envers elle, la comtesse passait pour la beauté de la réunion; agréable, spirituelle, elle trouvait des réparties vives et malignes sans méchanceté, amusait les autres par sa gaîté et supportait avec beaucoup de philosophie le néant profond de son mari. Je me rappellerai toujours son petit chien qu'elle appelait *amour*, et son singe qu'elle aimait encore davantage; le plus laid et le plus original de son espèce, tous deux ses compagnons assidus. Au souper, le singe avait coutume de sortir d'un manchon où il se trouvait couché et de venir faire sa ronde à table pour picorer quelques biscuits; il s'était établi entre lui et moi une intimité fort étroite. Entendait-il ma voix, il sortait son petit museau noir de sa cachette; irrégularité

qui lui attira plusieurs fois des réprimandes de sa maîtresse.

— Fi donc, monsieur! fi donc! Que c'est laid, monsieur!...

L'ordre de se tenir à sa place jusqu'à ce que son tour fût venu, réprimait l'ardeur de ses desirs gastronomiques.

Au milieu de cette société si vive dans son malheur, si riante dans son exil, si animée dans ses ennuis, qui pouvait faire rire de temps à autre, mais qui n'ennuyait jamais, se trouvait un innocent plastron, l'objet des piquantes railleries de la comtesse. Imaginez un petit abbé, d'une figure douce, mis avec soin, obséquieux et vif, l'oreille et l'œil au guet, beau parleur et abusant du tabac. C'était le politique par excellence de cette assemblée de politiques. M. l'abbé constituait un véritable fléau pour les ministres de la Grande-Bretagne. Jamais homme ne griffonna plus de mémoires : il ne se passait point une semaine qu'il ne les accablât de notes, d'observations, de plans pour soulever la Vendée, de projets d'invasion, de moyens pour détruire la flotte française, de projets pour chasser Bonaparte et l'envoyer à la tour de Londres. Ce dernier plan était son dada favori. Il en parlait avec enthousiasme : il pérorait une heure là-dessus, le dos tourné à la cheminée : il s'échauffait et devenait sublime. Forcer un empereur à abdiquer, dans sa propre capitale, au milieu de sa cour, de ses gardes, de ses amis; lui faire traverser la France entière, le reléguer pans la Tour, comme une vieille armure, ou comme un lion qu'on vient de prendre au piège, opérer tout cela par supercherie; escamoter un monarque comme une muscade, et laisser la France comme la famille Harlowe après l'enlèvement de Clarisse chercher partout son empereur : c'était vraiment sublime! Puissante imagination de M. l'abbé!.. Quel coup de maître!.. « Mais « les ministres, disait-il, ne voulaient pas le comprendre. « On rejetait ses hautes conceptions. On prolongeait sottement la guerre. On dépensait inutilement l'argent et les « hommes; » toutes les infortunes des peuples ne dérivaient pas d'une autre source. Tout ce qui arrivait à l'Angleterre;

perte de nos flottes, expéditions manquées, chute des fonds publics : il avait tout prédit. Pourquoi négliger ses avis? D'un autre côté tout ce qui se faisait de bien dans le Cabinet, dans le Parlement ou ailleurs, était le fruit de ses nombreuses suggestions. Je suis sûr que depuis cette époque il s'est attribué tout le mérite de la guerre d'Espagne, l'incendie de Moscou, la prise de Paris, et la bataille de Waterloo. Sa libéralité à cet égard n'avait point de bornes. Seul membre de la coterie qui daignait accorder quelque attention à l'Angleterre et s'occuper de sa prospérité, il méritait d'être logé aux frais de l'état. Une de ses poches était remplie de projets pour détruire l'armée française, faire sauter le château des Tuileries, et l'autre regorgeait de plans pour l'extinction de notre dette nationale, la commutation des dîmes, la réforme parlementaire, la suppression de la taxe des pauvres et la soumission de l'Irlande.

Le chevalier des H.. doit avoir sa place dans cette galerie. Bel homme, grand, le visage brun et orné de moustaches, il avait l'air militaire et tenait plutôt des Français de la nouvelle époque que du chevalier de l'ancien régime. Doué de quelques talens, il jouait de la flûte, écrivait des chansons et brillait dans le genre de l'énigme. Sa femme doit obtenir une mention à part. Elle était, sans contredit, ce qu'il possédait de plus remarquable. Plutôt jolie que belle, petite, bien faite, avec de beaux yeux et des cheveux noirs, un nez à la Roxelane, un charmant sourire orné de fossettes, et un teint animé : elle se distinguait encore par d'autres qualités qui l'isolaient du reste des femmes. Il y avait dans sa manière de se mettre, une originalité pleine de goût; dans sa physionomie, quelque chose de piquant et d'expressif, qui faisait bien augurer de son esprit et de son cœur. Mais, hélas! il était impossible, en l'écoutant, de ne pas s'en vouloir à soi-même d'un jugement si précipité.

C'est la femme la plus complètement niaise que j'aie jamais rencontrée : sa bouche ne s'ouvrait que pour proférer une

sottise qui excitait l'étonnement; ses méprises et ses quiproquos n'en finissaient pas. Son pauvre mari, qui l'aimait tendrement, tremblait chaque fois qu'elle prenait la parole : d'ailleurs, elle n'était pas *née,* et ne lui avait apporté en dot que sa beauté et son manque d'esprit. Dans la haute société exilée dont elle faisait partie, ces circonstances rendaient plus piquantes encore, et plus amères, les railleries auxquelles elle s'exposait. Du reste, excellente créature, simple, active, courageuse, une bourgeoise et une ménagère très utile; mais une femme de salon très burlesque, qui faisait à son mari plus de tort qu'un véritable ennemi. Je ne citerai qu'un exemple; j'en pourrais citer plus de cinquante.

Le célèbre abbé Delille, l'ex-poète, et M. de Calonne, l'ex-ministre, se trouvant à cette époque à Londres, vinrent un samedi se réunir à la coterie de Brunswick-Square. Quelle occasion pour le chevalier, de faire preuve de son talent! Une demi-heure avant le souper, et pendant que toute la société était réunie, nous le vîmes tout-à-coup prendre un air distrait, faire quelques pas dans la chambre, frapper sa tête et marmotter je ne sais quoi entre ses dents; puis demander du papier et une plume, et écrire avec la rapidité de quelqu'un qui craint de perdre une heureuse inspiration. Quelquefois il s'arrêtait un moment, semblait chercher un mot, écrivait, effaçait, écrivait encore; enfin, après un rapide, mais pénible travail qui rappelait celui de la Pythonisse, il présenta, d'un air modeste, son impromptu au célèbre poète qui le lut à haute voix. Les éloges sont dus, en pareil cas, à l'auteur d'un compliment, par ceux qu'il a complimentés, et l'on paya cette dette; aussi le chevalier en fut accablé : il le recevait d'un air moitié flatté, moitié confus, et réellement, autant que je puis m'en souvenir, ces vers n'étaient pas mal tournés. Enfin, la double batterie, les louanges et les excuses avaient cessé de part et d'autre; on ne parlait plus de l'impromptu : l'abbé politique tenait seul le dé de la conversation, lorsque madame des Il...., la femme du che-

valier, qui avait été un des témoins les plus heureux de cette scène si glorieuse pour son mari, s'écria, en levant au ciel ses beaux yeux remplis de larmes :

« Quel bonheur que cet impromptu ait réussi! Mon pauvre « chevalier..... Je ne puis dire la peine qu'il lui a coûté, « toute la soirée d'hier, il n'a cessé décrire..... d'écrire....., « toute la nuit aussi! il ne s'est pas couché! tout aujourd'hui « encore il a travaillé.....; il finissait précisément quand nous « sommes partis pour venir. Pauvre cher ami! quel malheur « si son impromptu n'avait pas eu du succès!..... maintenant « il est content, j'espère!..... »

Il faut le dire à la louange de la politesse française, personne n'eut l'air de remarquer ces paroles : on ne se permit pas la plus légère plaisanterie. Ce ne fut que lorsque le pauvre chevalier, tout interdit, eut emmené son innocente compagne, qui ne se doutait nullement de sa faute, que toute la société se réjouit de cet impromptu fait avec tant de loisir.

J'ai commis une grande faute contre les droits du rang. J'ai nommé le chevalier et sa femme avant le baron de G*** et sa fille Angélique ; je doute fort que le baron me le pardonnât. Il était Alsacien, et, quoiqu'il se dît Français, le sang allemand coulait dans ses veines, et tout l'orgueil d'un prince de l'empire redressait sa tête et dirigeait sa démarche. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, qui avait l'air noble, les manières élégantes, et qui passait pour avoir été le plus beau et le meilleur danseur de son temps, grand avantage alors; il paraissait le moins gai et le moins heureux de la société; l'élasticité française manquait à son malheur. Son orgueil, blessé par le sentiment pénible de sa situation, le mettait en garde contre toute espèce de prévenances. Dans les politesses ou les petits présens qui lui étaient souvent adressés, il ne voyait qu'une injure. S'il avait accepté les réunions du mercredi, c'était uniquement pour faire plaisir à sa fille, à laquelle il ne pouvait rien refuser. Angélique était une douce et charmante créature : son teint délicat, ses

cheveux blonds, sa contenance modeste, la faisaient ressembler plutôt à une Anglaise qu'à une Française. Elle aimait tendrement son père, qui payait son affection par les attentions, les soins les plus délicats, et une libéralité qui n'avait d'autres bornes que celle de sa fortune bien délabrée. Mademoiselle de G*** paraissait la mieux mise, la mieux logée et servie de toutes les dames qui composaient le cercle. On ignorait cependant la source des revenus du baron.

Chacun des émigrés, pour subvenir à ses besoins, exerçait une industrie dont ils étaient si peu humiliés qu'elle faisait souvent les frais de leur conversation et de leurs plaisanteries. On savait que la femme de l'ambassadeur et son frère, le marquis, vivaient d'une petite pension qui leur était accordée par une cour étrangère; que le comte enseignait le latin, le français et l'italien; que l'Abbé faisait valoir un millier de projets industriels et politiques; que la femme du chevalier, plus adroite en fait de bonnets qu'en impromptus, tenait une petite boutique de mercerie dans un des quartiers de Londres. Mais les ressources du baron étaient un mystère comme la mission de l'ambassadeur. Enfin, le hasard me fit découvrir cet important secret : l'ancien maître de danse de notre pension étant devenu vieux et riche, quitta le métier, et laissa une vacance qui demanda un successeur. Le Français qui devait occuper ce poste, était, selon la maîtresse de pension, un talent d'opéra, un gentilhomme d'une excellente tenue : elle espérait de lui une réforme générale dans la danse de ses élèves, que le dernier maître avait gâtées par des principes faux, et qui s'étaient habituées à une danse sans grâce et sans légèreté. Le nouveau maître se présente, on accorde sa pochette; il présente ses respects à la maîtresse; je lève les yeux, et, à ma grande surprise, je reconnais le baron de G.....

La reconnaissance fut mutuelle : je n'oublierai jamais l'effroi involontaire dont il fut saisi, quand, au milieu du premier *cotillon,* il aperçut cette petite fille qu'il avait coutume de voir à un coin de la table, tous les samedis, aux soupers

de Brunswick-Square ; la rougeur lui monta au visage, sa main trembla, sa voix s'altéra. Comme il eut l'air de ne pas me reconnaître, j'eus, de mon côté, la discrétion de ne pas le reconnaître non plus ; et je n'ouvris pas la bouche à ce sujet jusqu'au moment où je revis ma cousine à qui je contai tout. Cette découverte la toucha ; elle admirait la conduite de ce père qui, malgré l'orgueil de sa race, l'altière violence de ses préjugés, son horreur de l'humiliation, daignait descendre, pour sa fille, à un emploi qu'il regardait comme ignoble. On fit bientôt de ce courageux dévoûment du baron, un secret à quinze personnes, qui en firent un secret à vingt autres. Ma cousine ne put s'empêcher de le raconter à son mari ; mais le baron fut traité avec plus de respect encore que de coutume, et je me tenais plus droite quand il lui arrivait de me regarder : rien n'indiquait que nous eussions le moindre soupçon de sa pochette et de son métier.

La belle Angélique, sa fille, qui, en sa qualité de demoiselle, jouissait de peu de considération auprès de la vieille duchesse, de la comtesse et de l'ambassadrice, fit une conquête importante : le fils d'un riche marchand, avec qui notre hôte était en relation d'affaires, se fit recevoir aux réunions du samedi. La curiosité avait été d'abord son seul motif : elle fit place bientôt à un sentiment plus tendre et plus profond ; il en fit part d'abord à la maîtresse de son cœur ; ensuite à leur ami mutuel. Des deux côtés on craignait des obstacles. De quel œil l'orgueilleux baron regarderait-il un homme qui ne comptait pas d'aïeux plus éloignés que son grand-père, et qui n'avait pas plus de généalogie que ses guinées? Comment aussi ces riches bourgeois, fiers de leur caisse, consentiraient-ils à s'allier avec un homme qui, malgré sa noblesse, n'était, après tout, qu'un maître de danse! L'orgueil, les préjugés s'évanouissent devant l'amour comme les vapeurs devant le soleil..... Les deux partis se montrèrent favorables ; les obstacles furent vaincus ; les fautes oubliées. Le riche marchand pardonna au baron sa pauvreté ; et, ce qui était

plus difficile encore, le baron pardonna au marchand sa richesse; l'humble métier accepté pour Angélique fut abandonné. Le père consentit à vivre avec sa fille, et là, entouré de sa famille, libre des soucis de la pauvreté, et des inconvéniens d'une fausse honte, il vécut long-temps le plus honoré et le plus heureux des émigrés français.

Telle était cette étrange et curieuse colonie; voilà sous quelles couleurs elle s'offrit à moi quand j'étais enfant. A cet âge, ce sont les ridicules extérieurs qui nous frappent, et les êtres humains qui nous environnent nous semblent des marionnettes agissantes qui nous amusent, sans que nous connaissions les ressorts qui les font mouvoir. Mes peines eussent été différentes si j'avais su quelle part avaient prise aux folies de la monarchie mourante ces personnes dont la singularité m'étonnait. L'une était entrée dans les conseils du roi; les épigrammes de l'autre avaient hâté la chute d'une favorite; les madrigaux d'un troisième avaient contribué à vider la cassette royale et à soulever les cris du peuple, irrité par cette lacune des finances royales. Une de ces femmes, dont les talons hauts me faisaient sourire, avait montré un héroïque dévoûment à un ministre déchu; une autre avait pris l'intérêt le plus vif aux travaux de Diderot, aux efforts de Voltaire, aux essais hardis de Beaumarchais. La plupart avaient tissu, de leurs mains, le lacet fatal qui assassinait leur fortune et forçait l'ancienne institution monarchique à rendre le dernier soupir. Qui fera l'histoire de ces petites colonies exilées, de leurs impuissans essais de conspiration, de leurs nobles efforts pour se soutenir avec honneur, de la dignité qu'elles conservèrent au milieu des ruines de leur fortune et de l'indomptable souplesse de ces âmes que l'on pouvait croire si flexibles et si faibles? Il est certain que la civilisation de l'Europe leur a dû quelque chose, et que cet épisode singulier dans l'histoire de l'aristocratie française n'est pas indigne de son ancienne renommée.

(*Our Village.*)

Miscellanées.

—

LES DEUX AMOURS.

On admire, dans une des salles du palais Borghèse, à Rome, un singulier tableau du Titien, dont la composition est intéressante et le sujet énigmatique; c'est un carré long, entièrement occupé par deux figures assises, l'une et l'autre, aux deux extrémités d'une espèce de puits très large et de forme parallélogrammatique. Ce puits ou (si l'on veut) ce vase est en marbre blanc, orné de sculptures qui représentent d'une part, des cavaliers en guerre et des trophées militaires, enfin toutes les pompes de l'orgueil mondain; d'une autre, le paradis terrestre et la création de la femme, tirée du flanc du premier homme, par Jehovah. L'une de ces figures allégoriques, assise négligemment sur les bords du marbre, est une femme entièrement nue, de la première jeunesse, naïve et majestueuse, appuyant l'une de ses mains sur la coupe dans laquelle elle vient recueillir l'eau pure de la fontaine, et de l'autre élevant vers le ciel un vase plein d'encens qui fume et qui s'exhale; l'autre femme au contraire, dans une attitude digne et élégante, revêtue des atours de la dame suzeraine qui assiste à une fête; à la figure mélancolique et ardente; semble connaître et attester la flamme et le danger des passions. Le feu qui reluit sous sa paupière abaissée, la pâleur de son front élevé, la noblesse empreinte sur toute sa per-

sonne, les diamans et l'or qui la couvrent, forment un contraste bizarre avec la naïveté inspirée de son acolyte : elle puise aussi à la source, mais elle y puise dans une coupe d'or. Les commentateurs ont cherché à grand'peine le sens de l'énigme proposée par le grand peintre de Venise : je ne sais si, là où ils ont soupçonné une intention profonde, l'artiste n'a pas voulu immortaliser un caprice de sa pensée, un jeu de son pinceau, peut-être même la beauté rivale de deux Vénitiennes célèbres alors.

Quoi qu'il en soit, le cicerone qui montre au voyageur les curiosités du palais Borghèse, ne manque pas de s'arrêter devant ce tableau, représentant, dit-il, l'*amour profane* et l'*amour sacré*. Double indication, arbitraire ou réelle, qui redevint présente à ma pensée, lorsque j'entendis un des voyageurs modernes les plus spirituels et les plus piquans, me raconter deux anecdotes dont il a, dit-il, connu les héros et qui, dans le même cadre, réunissent, comme le tableau du Titien, le contraste le plus tranché.

Sous des teintes fort différentes, le génie allemand s'y révèle. Personne n'inventerait des récits aussi parfaitement en dehors du génie des autres nations d'Europe, et pour peu que l'on connaisse l'Allemagne, on ne doutera pas de la fidélité du narrateur.

Un jeune homme, nommé Bertrand Wellbett, fils aîné d'un employé supérieur de nos possessions coloniales, après avoir pris ses degrés à Cambridge, vint habiter Francfort; il se destinait au ministère sacré, et voulait apprendre l'allemand à la source même. Son caractère était mélancolique et tendre; il aimait les arts et les cultivait avec bonheur. Dans cette ville bruyante, on l'apercevait peu : ce n'était que dans les musées ou les églises que l'on pouvait le rencontrer.

Une jeune Allemande, de bonne famille, vivait avec sa mère âgée, dans un des faubourgs de Francfort. Dix-sept ans, une jolie figure, un nom honorable et point de fortune, composent une destinée aventureuse et hasardée. Minna, qui avait une

jolie voix, profita de cet avantage naturel, cultiva le talent que la nature lui avait donné et que rehaussait encore une sensibilité vive et une souple intelligence, et finit par monter sur la scène. S'exposer à braver la critique allemande des dilettanti, c'est passer par une redoutable épreuve : Minna la subit et triompha de la sévérité délicate de ces juges, les plus redoutables de toute l'Europe. Vous tous, qui me lirez, vous avez entendu parler de Minna dont je déguise le nom; vous avez admiré, peut-être ici, les accens de cette voix flexible et brillante. Le jeune Anglais ne put se défendre de ce prestige : son cœur fut pris à la première vue, et la magie du talent acheva ce que la magie du regard avait commencé. Il connaissait le monde et se défiait de lui-même; les parens qu'il avait laissés à Londres étaient austères, et ne lui auraient jamais pardonné l'impudeur d'une liaison ou l'imprudence d'un mariage avec une aventurière. Il chercha des informations qui le rassurèrent sur la parfaite moralité de la jeune fille, sur la famille qui l'avait élevée, sur la vie de retraite et d'étude qu'elle menait. Sa passion s'augmenta; et quand il vint à s'observer plus attentivement lui-même, il reconnut avec terreur qu'il était éperdûment amoureux d'une actrice et d'une actrice étrangère.

Aux yeux de nos concitoyens, c'est là une erreur qui se pardonne difficilement; et Bertrand Wellbett le savait d'autant mieux que sa famille l'avait élevé dans les habitudes et les principes d'un puritanisme rigide. Long-temps il s'imposa la loi de ne trahir par aucune indiscrétion le secret d'une passion qu'il regardait comme fatale; il craignait cet entraînement d'une affection, basée sur l'estime, mais qui pouvait compromettre tout son avenir et aliéner ceux qui s'intéressaient à son sort. Craignant de se placer sur cette pente dangereuse qui nous entraîne en dépit de nous-mêmes, il ne se confia qu'à un Anglais un peu plus âgé que lui, incapable de le trahir. D'un caractère solide et austère, celui-ci regarda comme le plus dangereux des rêves la singulière confidence

qui lui était apportée. Cet ami n'oublia rien pour découvrir quelque motif ou quelque prétexte contre l'inclination du jeune homme; il consulta tous ceux qui avaient approché de la famille de Minna, questionna les domestiques, surveilla la conduite de la jeune fille, et ne put rien apprendre qui ne justifiât les sentimens conçus et inutilement combattus par son jeune ami. Alors, las d'une lutte vaine; plein d'estime et d'admiration pour une personne soumise à un si rigide examen, et qui en était sortie sans tache, Bertrand se fit introduire dans le cercle qu'elle fréquentait; leur intimité se forma et donna naissance à une sympathie réelle. Un an s'écoula ainsi, la plus douce des années: celle de l'espérance et des doux projets.

Il la quitta enfin pour aller passer ses examens à Cambridge, lui promettant de revenir bientôt près d'elle. Mais qu'allait-on dire en Angleterre? De quel mépris n'écraserait-on pas un attachement si fou, une liaison si insolite, une fantaisie si contraire à toutes les lois que la société anglaise s'impose, à toutes les convenances dont le clergé anglais est le conservateur juré? Son ami pensait qu'il suffirait de quelques semaines pour dissiper cette étrange et malheureuse chimère; qu'en respirant l'air anglais, en se rapprochant de ces mœurs et de cette civilisation compassée, il perdrait de vue le fantôme de sa passion allemande, et que jamais Francfort ne le reverrait dans ses murs, ni la jeune fille à ses pieds.

Il se trompait.

Un beau jour, fidèle à sa promesse, il reparut à Francfort. L'évêque de Londres lui avait conféré les ordres sacrés; et, dans trois mois, il devait partir pour l'Inde, où des fonctions ecclésiastiques lui étaient réservées. L'espace de temps qu'il avait à passer auprès de la jeune fille était bien court. Tout le diamètre du globe allait les séparer, et elle ne prévoyait pas sans désespoir le moment qui allait la laisser seule, au milieu d'un monde hostile et indifférent. Il fallut que le sentiment du devoir et la puissance de l'honneur combattissent

dans le cœur du jeune homme l'attendrissement et la douleur que cette situation lui causait. Il était maître de sa destinée, assez amoureux d'ailleurs pour connaître toutes les folies que cette passion excuse et que l'avenir punit; il sortit victorieux de cette grande lutte, sans trahir ni l'amour, ni le devoir. Aller consulter sa famille; essayer de l'associer à ses desirs et de lui faire comprendre que toute sa vie y était engagée; puis, partir courageusement pour le lieu de sa destination, y accomplir les conditions de son engagement; enfin revenir épouser Minna en dépit de toutes les oppositions et de tous les obstacles; tel était le plan qu'il avait formé.

Quant à la pauvre jeune fille, tout habile cantatrice qu'elle fût, ses connaissances géographiques ne s'étendaient pas loin; elle en bornait le cercle à Mayence ou à Offenbach, et son amant, qui partait pour les Indes, lui semblait partir pour l'autre monde. Son cœur était prêt à se briser; mais la fermeté de résolution qu'elle apercevait chez Bertrand ne lui permettait pas de lui opposer des prières, des larmes, encore moins des raisonnemens; elle accomplit ce cruel sacrifice avec un courage égal à celui du jeune homme qu'elle aimait. Ce ne fut pas tout, il en exigeait un plus grand encore : elle se vit obligée de combattre les vœux de celui qu'elle aimait.

Il eût voulu qu'elle cessât de paraître sur le théâtre, et qu'elle détruisît d'avance les plus fortes objections que pourraient faire au jeune homme ses parens; mais comment subviendrait-elle aux nécessités de son existence et à celles de sa mère et de ses jeunes frères? Il essaya de lui faire accepter une traite sur un banquier de Francfort, traite équivalente au produit de son engagement théâtral pendant le temps du séjour que Bertrand devait faire dans l'Inde. La délicatesse de la jeune fille fut blessée; elle refusa : « Quand elle était « montée sur la scène, disait-elle, elle avait cru possible de « parcourir cette carrière avec honneur; elle ne croyait pas « devoir y renoncer dans l'espoir d'un changement de situa- « tion éventuel. Pourquoi quitter un genre de vie qui ne lui

« avait rapporté jusqu'alors que de la considération et du « bien-être? Les dangers de la vie théâtrale ne pouvaient « entrer en ligne de compte pour un cœur ainsi engagé. Elle « en connaissait les fatigues et les humiliations; mais elle les « avait déjà subies sans se plaindre, et les premiers obstacles « étaient vaincus. » Bertrand se rendit à des raisons si pressantes, et respecta le courage et la délicatesse de Minna, bien qu'il sût la profonde horreur et l'antipathie invincible dont les âmes dévotes d'Angleterre s'arment, en général, contre le théâtre et tout ce qui s'y rapporte.

Ils se quittèrent le cœur plein de larmes, et consolés seulement ou plutôt soutenus par cette droiture d'intentions et cette rectitude de conduite qui ne changent pas le destin, mais qui prêtent de la force à l'âme. Les reproches, les médisances et les fatales prophéties accablèrent Minna, dès que le jeune homme eut quitté Francfort. « Il ne reviendrait jamais, disait-on; il s'était joué d'une âme trop crédule et trop facile : elle-même avait apporté dans toute cette affaire une légèreté impardonnable... ce long délai n'était qu'un prétexte, et l'on pouvait bien parier que jamais navire venu de l'Inde ne lui apporterait de nouvelles de cet Anglais perfide auquel la jeune fille s'était si follement confiée! »

On ne manque point d'amis charitables dont le soin le plus doux est de venir nous apprendre tout ce qui peut blesser notre âme et inquiéter notre esprit. Minna fut obligée de subir cette torture domestique, à laquelle on donne un si beau nom, et qui a toujours pour cause et pour mobile le vif intérêt que l'on nous porte. Voisins et amis, parentes et parens, vinrent tour-à-tour lui verser ce poison d'innocentes médisances, et demander les remercîmens qui leur étaient dus. Un peu ébranlée dans sa confiance, elle eut plus d'une nuit douloureuse à passer, plus d'une larme à dévorer jusqu'au moment où une lettre timbrée de Madère vint apaiser un peu la malveillance bourgeoise et le cruel commérage des dames de Francfort. La seconde lettre se fit

beaucoup attendre ; et comme les habitans et les habitantes de la bonne ville ne se faisaient pas une idée juste et nette des vicissitudes et des dangers d'un voyage aux Indes, la rumeur recommença, sourde d'abord, puis plus forte et plus vive ; enfin, si violente que Minna fut regardée comme définitivement perdue. Quant à elle, se renfermant dans cette dignité et cette délicatesse qui distinguent spécialement quelques personnes remarquables de leur sexe, Minna attendit long-temps les lettres de son amant et ne voulut confier à personne la douleur qu'elle éprouvait. Enfin, ces lettres arrivèrent, et Minna ne le dit à personne.

Une année et demie se passa ainsi ; la mère de Minna commençait à désespérer du retour du jeune homme, à se repentir du consentement qu'elle avait donné à cette liaison si romanesque, et à prier sa fille d'écouter enfin la raison, d'oublier Bertrand, de partir pour Vienne ou pour Berlin, de contracter un engagement de dix années avec celui des directeurs de ces grands théâtres qui lui offrirait la rémunération la plus forte, et de poursuivre avec éclat la carrière fructueuse et brillante qu'elle avait commencé à suivre avec honneur. Pendant l'espace de vingt-deux mois que dura cette cruelle attente, il y eut bien des momens d'affaissement moral et de désespérance. Sa jeunesse et sa beauté ne pouvaient manquer d'attirer l'attention, et un grand personnage osa risquer auprès de la jeune actrice une proposition offensante qui fut nettement repoussée. Il avait des relations importantes ; il connaissait les directeurs et les auteurs ; il ne manqua pas de se venger. Bientôt le séjour de Francfort devint odieux à Minna ; un journal avait déprécié son jeune talent ; une cabale commençait à se former ; les actrices tournaient en raillerie ce qu'elles appelaient la rouerie anglaise. Cédant aux prières maternelles, elle quitta cette ville ennemie et commença une tournée qui devait la promener à travers Stuttgardt, Vienne et Munich. Le succès qu'elle obtenait partout ne la consolait pas ; il blessait même

sa délicatesse : chaque pas qu'elle faisait vers la gloire semblait l'éloigner du but qu'elle voulait atteindre ; elle s'écartait de la route que son ami lui avait tracée ; elle redevenait une simple actrice : était-ce là se préparer à devenir la femme d'un ministre anglican ?

Une lettre qui lui parvint enfin, et qui lui apporta le consentement définitif des parens du jeune homme, augmenta l'amertume de sa vie en lui rendant plus dure sa situation de théâtre ; malheureuse au milieu des applaudissemens qu'on lui prodiguait, elle ne cessait d'adresser au jeune homme des lettres dont l'éternel refrain était : « Hâtez-vous, venez, venez m'arracher à cette existence que je déteste ! » Ce fut alors que sa mère la tourmenta pour céder aux instances du directeur du théâtre de Vienne, et pour accepter un engagement de deux années, avec un salaire avantageux, accompagné de clauses très rigoureuses. Elle résista long-temps, et se laissa vaincre après beaucoup de combats, non par les raisonnemens, mais par les importunités de sa mère. Francfort la perdit ; Vienne apprécia la jeune actrice, et le directeur, voyant ses recettes augmenter, jura bien de s'en tenir aux clauses de son traité et de ne pas ouvrir les portes de sa cage dorée à cet oiseau chanteur dont les accens l'enrichissaient.

Cependant le jeune homme, parti de Calcutta, venait d'arriver à Londres, sans attendre le permis officiel que l'on exigeait de tous les employés civils et ecclésiastiques ; aussi, à son arrivée à Londres, lui reprocha-t-on vivement cette infraction, en lui annonçant qu'il ne pourrait conserver son titre et jouir du bénéfice que la loi y attachait, s'il ne se hâtait de repartir pour Calcutta sur le vaisseau même qui l'avait amené. Il écrivit donc à Francfort, et se rendit à toute hâte dans cette ville, priant aussi un ministre de l'Église anglicane qui s'y trouvait de vouloir bien l'attendre, afin d'accomplir la cérémonie du mariage.

La correspondance des deux amans s'était croisée ; il ignorait le nouvel engagement de Minna ; quant à elle, elle apprit

son arrivée beaucoup trop tard pour renoncer aux propositions qui lui étaient faites. Le 25 mai, il arrive à Francfort, se rend aussitôt chez la jeune fille, et apprend avec un chagrin inexprimable qu'elle a quitté la ville, qu'elle se trouve à Vienne, et qu'un rude maître dispose de ses talens et la retient esclave. Le temps presse, les regrets sont inutiles; il fallut attendre en silence la réponse de Minna. Cette réponse ne tarde pas à arriver : « La jeune fille était tombée, disait-
« elle, entre les mains d'un directeur inexorable, qui ne vou-
« lait pas qu'elle quittât Vienne, une minute avant l'expira-
« tion du délai fatal, et qui la ferait plutôt poursuivre par
« la milice que de lui donner quelques heures de congé. —
« Pourquoi, disait-elle, avait-elle été assez faible pour signer
« cet engagement et accepter une si dure servitude? Au nom
« du ciel, veuillez ne pas me condamner! Mon amour et ma
« foi sont les mêmes; je n'ai point de conseil, point d'amis,
« secourez-moi. »

Le jeune homme fit des démarches vaines auprès de la cour d'Autriche, essaya d'intéresser en sa faveur le capitaine de la *Sylphide*, vaisseau qui devait le ramener aux Indes, déposa entre ses mains la somme nécessaire au passage de sa femme, et, repartant pour Londres, alla confier ses peines à l'évêque métropolitain. Ce dernier savait compâtir aux chagrins et aux passions de la jeunesse; il comprit que, dans la situation d'âme où se trouvait le jeune Bertrand, le soin des choses sacrées que l'on voulait lui confier pourrait bien être en péril, et que, avant de lui laisser remplir son ministère religieux, on devait arracher du cœur du jeune homme de si violentes et de si douloureuses distractions. Cependant l'évêque, en lui témoignant son intérêt, se contenta de lui donner le conseil de retourner à Francfort, et surtout de ne pas manquer d'obéir aux ordres supérieurs, et de partir à la fin du mois.

Les embarras s'accumulaient et les obstacles se mêlaient aux obstacles. Comment concilier tant de contradictions et triompher de tant de dangers? comment parvenir à la célé-

bration du mariage avant le 24, revenir à Londres pour le 29 et partir de Portsmouth avant le 1er juillet? que faire? S'il part pour Vienne, n'est-il pas possible que sa fiancée et lui se croisent sur la route; et ne faut-il pas éviter cette chance contraire? Perdre la somme d'argent confiée au capitaine, c'était peu de chose; mais perdre sa place, c'est-à-dire son existence entière et le fruit de ses travaux; désobéir et manquer de parole à l'évêque de Londres, qui lui avait montré tant d'indulgence et de sympathie; oublier que l'évêque de Madras l'attendait; enfin, manquer à sa promesse : n'y avait-il pas dans cette conduite plus d'un grave reproche, fait pour peser cruellement sur la conscience d'un homme d'honneur? Le pauvre jeune homme attendit à Francfort, jusqu'au 23. Ne recevant alors ni lettres ni nouvelles, l'impatience le saisit, et, sans rien dire à personne, il partit enfin pour Vienne, écrivant au capitaine de la *Sylphide* que si ce dernier pouvait prolonger un peu le délai convenu, il lui en aurait une véritable obligation, et que si cela était absolument impossible, non-seulement il perdrait la somme consacrée à son voyage, mais se trouverait gravement compromis sous le rapport de l'honneur, de la réputation, et dans l'intérêt de son avenir.

Vous plaindrez mon héros, vous qui connaissez les diligences allemandes et qui savez combien il y a peu de rapport entre un postillon d'Eilwagen et les rapides pensées de l'amour! Le voilà réduit à passer quatre jours et quatre nuits dans l'anxiété et la solitude; contraint de se résigner à cette longue et douloureuse attente, et de sacrifier peut-être à cette folie (comme l'appelleront tous les gens sages et positifs), la perspective de son existence entière.

Jusqu'au 1er juillet, jour fatal, personne n'entendit parler des deux amans; c'était précisément le soir de ce même jour que Minna et sa mère, épuisées de fatigue, arrivaient à Francfort. Il avait fallu conspirer contre la police autrichienne pour échapper au directeur barbare et venir rejoindre le

fiancé qui se trouvait déjà parti au moment où elles arrivèrent. Leur évasion ne s'était pas effectuée sans beaucoup de peine ; on les entourait de précautions ; elles étaient signalées à la police, et le Cerbère, directeur du théâtre, craignant que la plus nette partie de ses gains ne s'envolât avec la jeune cantatrice, averti d'ailleurs par les prières réitérées et les supplications de Minna et de sa mère du danger qu'il courait, ne les perdait jamais de vue. Les lettres de Bertrand leur avaient indiqué toute l'urgence de la situation ; toute l'impatience du jeune homme, tout le danger qu'un retard pouvait faire courir aux amans. Elles parvinrent à intéresser à leur sort le propriétaire de la maison, qui leur promit de placer sur la grande route, du côté du chemin de Bavière, une lourde charrette, un de ces énormes moyens de transport dont l'Allemagne est si fière ; et qui, mise en mouvement par quatre bœufs qui vont au pas, font rouler d'énormes jantes, et des roues presque aussi larges qu'un cabriolet anglais. Ce n'était pas un instrument de locomotion bien rapide et bien commode. Le plus léger éveil donné aux autorités du pays suffisait pour perdre la jeune Minna, qui, certes, ne se serait pas trouvée en mesure de leur échapper. Mais enfin, il devenait nécessaire de se fier un peu au hasard, et d'accepter les chances qu'il offrirait. Minna remercia son hôte qui s'entendit avec un chef de contrebandiers bavarois, possesseur de la charrette : cet homme, moyennant une assez forte somme, consentit à garder le secret aux deux femmes, à leur faire passer la frontière autrichienne, et à les conduire en Bavière.

Le 24 au soir, tout était prêt : un peu avant neuf heures, la mère et la fille sortirent de chez elles et se dirigèrent vers le *Prater*, promenade favorite des dames viennoises. Elles n'emportaient avec elles qu'une petite ombrelle, et les espions gagés par le directeur, après les avoir suivies jusqu'à la promenade et les avoir vues s'asseoir sur un des bancs qui s'y trouvent, les quittèrent sans se douter de leur projet. Elles sai-

sirent le moment favorable, s'engagèrent dans une allée transversale, et pénétrant dans un faubourg, arrivèrent au point de la grande route, où la charrette stationnait. Une toile placée sur des cerceaux la recouvrait : elle était tapissée de paille fraîche placée sous un matelas, et les rouliers qui menaient la charrette avaient à la disposition des deux femmes un fromage et du pain bis. Pour ne pas donner de soupçons, elles avaient laissé chez elles non-seulement leurs bagages, mais les objets les plus nécessaires : elles se glissèrent dans la charrette en s'abandonnant à la garde de Dieu et du roulier. Les quatre bœufs se mirent pesamment en route ; et toujours poursuivies par la terreur que leur inspirait la police autrichienne, elles s'avancèrent tristement jusqu'aux frontières bavaroises dont l'approche redoubla leurs craintes. On n'allait pas manquer de fouiller la charrette et de leur demander leurs passeports. Si on les y découvrait, que faire? Comment échapper à cette inquisition?

A cent toises ou environ de la dernière limite, elles jugèrent prudent de descendre de la charrette, et de marcher sur la grande route, un livre de prières à la main, comme font les religieuses du pays qui vont en pélerinage. Elles passèrent, sans paraître avoir aucun rapport avec les rouliers et avec la charrette. La douane y fut trompée : on est pieux en Autriche, et l'on salua jusqu'à terre les bonnes sœurs qui priaient si dévotement. Quand la frontière fut passée, il fallut, pour se rendre à Francfort, se servir de tous les véhicules qui se présentaient : de l'âne d'une paysanne, de l'impériale d'une diligence et de la complaisance d'un conducteur de malle-poste! Hélas! et lorsque après tant de fatigues, la ville de Francfort si desirée, si imprudemment quittée, leur ouvrit ses portes hospitalières, elles apprirent que celui qu'elles venaient chercher, à travers tant d'obstacles, était parti le 24 au soir.

A son arrivée à Vienne, la surprise et le chagrin du jeune homme furent extrêmes. L'impatience de Minna avait ajouté

des entraves à celles que le sort jetait sur la route des amans : sans doute, il avait rencontré sur le grand chemin la charrette fatale dans laquelle Minna se trouvait blottie. Il ne perdit pas un moment, repartit pour Francfort, et y trouva Minna et sa mère. Le hasard avait juré de les poursuivre jusqu'au bout. Il ne se trouvait plus à Francfort un seul ecclésiastique anglais qui pût les marier ; et celui de ses amis dont il avait espéré ce service, était reparti pour La Haye, après une longue attente. Ils ne se découragèrent pas, et prenant la poste pour aller à La Haye, s'unirent enfin dans l'église anglicane de cette ville. Ils surent que le bon évêque de Londres avait pris la peine d'écrire au capitaine de *la Sylphide*, qu'il lui aurait une obligation spéciale de vouloir bien attendre l'arrivée des deux époux. En un jour, ils se rendirent à Portsmouth et firent voile vers Calcutta, où la situation de Bertrand Wellbett est aujourd'hui brillante, honorable et enviée.

Cette histoire ressemble un peu à une idyle de Gesner, et pour la terminer dignement, il n'y manque que les paroles sacramentelles des contes destinés à l'instruction des enfans : *Ils vécurent heureux*, etc. Le crime et le vice, ingrédiens nécessaires de toute œuvre intéressante s'y montrent à peine, et la passion y revêt des formes tout-à-fait innocentes. Si la teinte répandue sur ce récit vous semble trop douce ; si, élevés dans les grandes villes, vous avez besoin d'émotions plus impétueuses, vous pourrez vous contenter, sans doute, du récit suivant, aussi triste que réel, et dont les principales particularités ont été enfouies dans les annales obscures de la police allemande.

Il y a huit ou dix ans, la veuve d'un officier habitait Gratz avec sa fille ; cette dernière qui s'appelait Léonore, avait reçu de la nature une beauté remarquable et des dispositions heureuses ; mais sa mère, dont la vie s'était passée d'une manière assez ignoble et au milieu d'aventures qui l'honoraient peu, regarda ces dons naturels comme une source de for-

tune et une mine à exploiter; toute l'éducation de Léonore fut dirigée vers ce but, et toute l'adresse qu'elle avait pu acquérir, toute l'expérience qu'elle avait recueillie en parcourant une carrière flétrie, elle les employa désormais à préparer l'abjection de sa fille. D'autres flétriront cette corruption trop commune, et tous ceux qui ont connu les hommes ne s'en étonneront pas. Quant à la pauvre fille, élevée dans cette idée, n'ayant pour catéchisme, et pour guide de morale que les leçons de la coquetterie et du machiavélisme féminin, elle s'abandonna involontairement à la main qui la dirigeait si mal. Son éducation intellectuelle fut négligée ou plutôt pervertie. Elle resta ignorante et sans principes. L'innocence de sa nature et l'élan spontané d'une âme bienveillante et douce apparaissaient encore au milieu des atours dont sa mère l'apprenait à se parer, et des séductions qu'elle lui proposait comme le but de sa vie. Faire valoir ses charmes, les augmenter et les rendre plus piquans par la variété de la toilette et la légèreté du ton, voilà tout ce qu'on lui apprit.

Il y a mille choses qui se comprennent sans qu'on les dise, et tout ce qu'il y avait d'hommes riches dans la Basse-Styrie ne tarda pas à savoir, sans que la mère eût employé le moyen des annonces et des affiches que dans la ville de Gratz, une belle créature était à l'encan. Je ne continuerais pas ce récit, et je m'arrêterais devant les obstacles opposés par la morale publique à des souvenirs flétrissans, si tout le monde ne savait que ces choses existent, et que ni les lois, ni les déclamations des moralistes ne réussiront à les empêcher. Ici, comme toujours, c'est le droit de la force anéantissant la vertu et riant de la morale. Que la force se métamorphose en or, ou qu'elle soit puissance physique; peu importe, elle est force, et amène le vice.

Quoi qu'il en soit, même dans ce pays peu civilisé, il se trouva des enchérisseurs; la mère était trop habile pour rétrécir sa spéculation, et ravaler jusqu'à une banalité vénale l'objet qu'elle voulait exploiter; elle ne donna parole qu'à un noble

Hongrois, retiré dans ses terres, et qui acheta moyennant quelques milliers de florins, la jeune esclave de ses plaisirs. Une lettre de change, de la valeur convenue, fut acceptée par lui, et la mère habile eut grand soin de ne pas y indiquer la nature de la transaction. Au jour convenu, le baron, homme marié, fort bien reçu à la cour de Vienne, fit arrêter son carrosse devant la maison de la mère, s'empara de son acquisition, laissa la lettre de change entre les mains avides de cette femme, et se dirigea vers un des nombreux châteaux qu'il possédait en Styrie. Il avait à peine fait une lieue, lorsqu'un courrier, envoyé à sa recherche, arrêta la voiture et lui remit des dépêches récentes qui le forcèrent de revenir sur ses pas, de replacer la jeune personne, jusqu'à meilleure occasion, entre les mains de sa mère, et de se rendre à Vienne où il était attendu. Le bruit de l'affaire ne tarda pas à se répandre, et comme la jeune fille avait attiré les regards de plus d'un voisin, un jeune commissaire royal espéra tirer parti de cette circonstance favorable. Il se présenta donc, offrit un nouveau prix, et n'eut pas de peine à persuader cette âme vénale, qui ne mettait pas même un peu de probité dans ses engagemens honteux. La pauvre esclave fut revendue sans cérémonie : elle avait seize ans, et n'était pas même consultée. A peine le commissaire se fut-il saisi de sa proie, le premier acquéreur, qui n'avait pas renoncé à l'objet dont il avait payé le prix, se présenta de nouveau et réclama le dépôt remis par lui entre les mains de la mère.

« Vous savez, lui dit-il, de quoi nous sommes convenus ?

— Convenus, s'écria-t-elle, et que voulez-vous dire ? C'est moi qui réclame de vous le paiement d'une lettre de change de trois mille florins, dûment signée de vous, et en bonne forme : vous la paierez, s'il vous plaît.

Cet homme, qui aurait dû s'attendre à tout de la part d'une infâme, ne pouvait revenir de sa surprise. Mais les éclats de sa colère n'effrayèrent pas l'imprudente qui le laissa crier, et porta tranquillement sa lettre de change chez l'homme

d'affaires, en lui faisant bien remarquer les mots : *valeur reçue,* mots qui garantissaient la solidité de la créance. On plaide, le Hongrois n'ose pas même indiquer une fin de non-recevoir qui le présente sous un aspect odieux et ignoble : il paie les frais, le capital et les intérêts. Cependant, la jeune fille, après trois mois de séjour chez le commissaire royal, sacrifiée à une nouvelle conquête de même espèce, passe dans d'autres mains, parcourt, avec une rapidité proportionnée à sa beauté toujours éclatante et à ses douloureux antécédens, tous les degrés de la honte et de l'ignominie à laquelle l'avait vouée sa mère.

Bien peu de gens connaissent ou supçonnent cet anéantissement moral, cet abrutissement profond qui détruisent la vie intérieure de tant de créatures humaines : il est difficile de leur imputer la connaissance du bien et du mal, elles ne sont plus. Du sein de cette situation affreuse, et qui n'excite pas de pitié, un évènement aussi simple qu'inattendu rendit Léonore, non à l'honnêteté qu'elle avait abandonnée, mais à un peu de calme et de bien-être. Le fils d'un riche propriétaire des environs de Gratz remarqua sa beauté, la recueillit, l'emmena dans une ferme qui lui appartenait, et l'environna de soins complaisans. Elle se ranima. Sa vivacité et sa grâce naturelle reparurent; elle fixa l'attention d'un jeune officier de hussards, dont le régiment était logé dans le village. C'était le fils d'un vieux soldat autrichien fort estimé, qui avait élevé sévèrement le jeune homme, et qui espérait protéger son avancement rapide. Les rapports de ce dernier avec la jeune fille eurent d'abord tout ce caractère de légèreté et de licence qui signale ordinairement la liaison d'un officier de hussards et d'une facile héroïne; puis, on s'engagea davantage. L'amour qu'elle n'avait jamais ressenti, au milieu de sa vie dépravée, se développa tout-à-coup dans le cœur de Léonore. Un attachement sérieux résulta de ce rapprochement passager, et le colonel, qui connaissait le caractère allemand et l'énergie profonde des passions qui saisissent ces

âmes en apparence si peu actives, se hâta d'écrire au père, l'avertit du danger que courait son fils, n'épargna pas les recommandations et les prières au jeune homme, et finit par lui annoncer qu'on l'enverrait en garnison dans une ville de Transylvanie, et que sa maîtresse serait reconduite, de gré ou de force, chez sa mère, à Gratz.

A peine les amans furent-ils instruits de cette résolution ; ils se décidèrent, lui à déserter, elle à l'accompagner. Les voilà donc, à minuit, partant ensemble à cheval, et précipitant le galop de leurs coursiers vers la ruine et l'ignominie que leurs passions enflammées leur montraient pour terme du voyage. Ils n'avaient pas calculé que l'on échappe difficilement, même à cheval, à un régiment de hussards. Au point du jour on s'aperçut de leur disparution ; des cavaliers furent lancés dans vingt directions différentes. On n'eut pas de peine à les atteindre. A Radkesburg, petite ville située sur les bords du fleuve Mur, on les saisit et on voulut les faire repartir à l'instant même ; ils objectèrent que leur extrême fatigue ne leur permettait pas de remonter à cheval, et l'on consentit à ce qu'ils restassent dans une auberge de la ville, gardés à vue par la troupe qui les avait capturés. Le capitaine, gros homme fort jovial, ne fit pas de difficulté de les laisser ensemble, et ils passèrent plusieurs heures à écrire des lettres. Les officiers d'un autre régiment logé dans la ville, venaient prendre leurs repas dans l'auberge. Ils s'intéressèrent aux fugitifs, et prièrent le capitaine de permettre qu'on les invitât à dîner. Ce dernier y consentit, et le repas fut beaucoup plus gai qu'on n'aurait pu s'y attendre. Les vives réparties de Léonore, les saillies et la cordialité du jeune homme étonnaient les convives, lorsqu'un des garçons de salle annonça que la *Mur,* grossie par les torrens des montagnes, inondait ses rivages, et que la débâcle, roulant sous les arches du pont, allait couvrir les parapets de ses flots mêlés de glaçons. Ce spectacle attira toute la population des curieux de la ville. Les officiers sortirent pour l'admirer : Léonore et son amant

échangèrent un regard qui ne fut compris que d'eux seuls, et demandèrent la permission de suivre les autres conviés; on la leur accorda. Tous se dirigèrent à-la-fois vers le pont de Radkesburg, pont de forme conique, et dont le point le plus élevé fut bientôt occupé par le groupe des officiers.

Léonore qui s'appuyait sur le parapet en se penchant vers les eaux, les contemplait d'un œil plus fixe et plus attentif que tous les autres spectateurs. Puis se tournant du côté de son amant, par un mouvement subit :

« Allons, Wilhem! »

Et tous deux, serrés dans les bras l'un de l'autre, se plongèrent d'un élan dans les eaux furieuses qui bondissaient sous les arches du pont, et qui les emportèrent.

Sur la table de la chambre d'auberge, on trouva deux lettres écrites par Léonore : l'une de ces lettres était adressée au jeune homme qui l'avait tirée de son misérable état pour la conduire à la campagne. La voici telle qu'elle a été publiée par les journaux allemands :

« Vous m'avez souvent accusée de n'avoir pas de cœur, et « d'être incapable d'aucun sentiment élevé. J'ai cru long- « temps que vous aviez raison : je ne pensais pas que je « pusse avoir de l'amour pour quelqu'un ; encore moins que « l'on pût en avoir pour moi. Cependant ces deux choses « sont arrivées. La fin de ma misérable vie dira de quoi « j'aurais été capable. »

Voici la lettre qu'elle adressait à sa mère :

« Avant que cette lettre ne vous parvienne, votre fille, la « plus malheureuse des créatures, aura cessé de vivre. Que « son sang soit sur votre tête. Elle était née pour vous faire « honneur, pour vivre heureuse et honnête, si vous aviez « développé ou laissé se développer seules ses dispositions « naturelles. Votre avidité a tout flétri et tout corrompu ; « vous m'avez appris à faire du vice un devoir : vous voyez « le résultat. Votre fille s'est éveillée à la vie et à l'amour, « et elle meurt couverte de honte. »

(*Tait's Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Archéologie.

Des carrières de granit égyptien et de la construction des monumens monolithes (1). — On sait que les obélisques égyptiens et une foule d'autres monumens en granit de Syène sont répartis sur l'antique sol des Pharaons, à-peu-près dans toute la longueur de la vallée du Nil, depuis les rochers de l'île de Philæ jusqu'à l'extrémité du Delta, où la colonne de Dioclétien domine encore les vastes ruines de l'antique Alexandrie. Il est curieux d'étudier aujourd'hui la situation de la région granitique, d'où les Égyptiens tiraient ces blocs gigantesques. Le district des granits de Syène s'étend depuis l'île de Philæ, sur toute la ligne des cataractes du fleuve, jusqu'à la ville moderne d'Assouan et le point nord de l'extrémité de l'île d'Éléphantine. De chaque côté du fleuve, sur une direction est et ouest, les bancs de granit se prolongent à une certaine distance; mais la plus belle qualité se trouve près du Nil, et le roc semble perdre de son éclat et de sa pureté à mesure qu'on avance vers le désert oriental. On voit donc que la formation granitique est fort peu étendue, et qu'elle constitue comme une sorte de portail ou de

(1) *Voyez* dans la livraison du mois de mars le voyage de M. Hoskins en Ethiopie, et le curieux article sur l'érection des obélisques que nous avons publié dans la livraison de juin,

barrière que le Nil franchit en descendant en Égypte, lorsqu'il vient mugir entre ces mille blocs qui semblent lui barrer le passage. C'est ce granit rougeâtre, la siénite de Pline et non la siénite des géologues modernes, qui se distingue par sa couleur vive et homogène, par l'égale distribution dans la masse de ses parties constituantes, et par son extrême dureté, dont on a profité pour construire les obélisques et une foule de colosses monolithes. Un feldspath rose, qui tourne quelquefois au ton de rouge de brique, forme à-peu-près les deux tiers des roches de Syène; les espaces intermédiaires sont remplis de mica étincelant et de cristaux de quarz d'un aspect limpide. On y reconnaît çà et là, mais rarement, quelques petits grains d'amphibole d'un noir foncé. Malheureusement ce granit, est sujet à s'altérer par l'effet du contact de l'air, quand l'humidité des vents de mer y joint son action corrosive. Dans la Haute-Égypte, l'atmosphère est, en général, sèche; et la température à-peu-près constante; ces circonstances atmosphériques n'ont pas peu contribué à sauver les arètes délicates des obélisques et la finesse de leurs dessins hiéroglyphiques, des ravages d'une si longue suite de siècles. Mais les colonnes d'Alexandrie ont, depuis long-temps, leur surface corrodée par les bourrasques qui viennent de la mer; à Londres, le même effet se fait sentir sur plusieurs sarcophages qui ornent la cour du Muséum britannique, tandis que les têtes colossales qui sont placées dans les galeries basses, mais à l'abri des intempéries de l'air, ont conservé parfaitement le poli de leur surface.

Le granit de Syène présente plusieurs variétés de couleur et de grain dont les artistes Égyptiens tiraient des effets fort piquans pour la disposition de leurs colosses. Le Muséum britannique en offre un exemple des plus curieux : c'est la belle tête, dite du *jeune Memnon,* qui fut déterrée, en 1815, dans le grand Memnonium, par Belzoni, aux frais de Salt et de Burckhardt. Ce buste colossal, qui a neuf pieds d'élévation sur quinze de tour, et qui pèse environ vingt milliers, est celui

d'un jeune guerrier dont les traits offrent un singulier mélange de majesté et de douceur. Cette tête reproduit les effets du camée; le granit dont elle est formée est d'un assez beau rouge dans la partie supérieure, et d'un gris très marqué dans la poitrine, et probablement dans le reste du corps. Ce buste faisait partie d'un colosse assis, d'environ vingt-quatre pieds de hauteur; le ton rose de la tête, surmontant un corps grisâtre, devait nécessairement ajouter à l'effet pittoresque d'un si singulier monument.

Quant à l'exploitation des granits de Syène, d'où les Égyptiens tiraient leurs obélisques, les carrières d'Égypte, comme celles de la Nubie, ne laissent point de doutes sur les moyens employés. Denon, Gau et d'autres voyageurs nous ont donné des dessins exacts des bancs rocheux de Gartaas (1) et de Syène; on voit encore dans ces deux localités un grand nombre de lignes horizontales placées l'une sur l'autre, séparées par un espace qui indiquait la puissance du bloc qu'on voulait détacher, tandis que la longueur est marquée, soit par la terminaison du banc pierreux, soit par des traits verticaux tracés à une distance convenable. Suivant Gau, les blocs étaient extraits de la carrière tout façonnés, et de la dimension dont on avait besoin; les ouvriers les détachaient de la matrice en frappant sur des séries de coins en bois. Ce procédé, qui caractérise toute la patience artistique des Égyptiens, use infiniment moins de matériaux que les explosions de mine qu'on emploie aujourd'hui encore à Carrare, et qui occasionnent une perte des trois quarts de la matière exploitée. Denon a constaté à Syène que les ouvriers employaient, pour détacher les blocs, ou des coins en fer sur lesquels on frappait, ou des coins en bois qu'on mouillait, et qui, par leur gonflement, fendaient le rocher d'une manière régulière.

(1) Les carrières de Gartaas ne fournissent que de la pierre; c'est à Syène seulement qu'on trouve le granit.

Les carrières de grès compacte, de Hadjar Selseleh, non loin d'Edfoul, fournissaient principalement les matériaux des temples et des pyramides, comme celles de Syène fournissaient le granit des obélisques et des colosses. Dans les premières on découvre, tout près du Nil, de grandes galeries à ciel ouvert, sur les murs desquelles on aperçoit des dessins sculptés représentant les instrumens que les carriers égyptiens employaient dans leurs travaux. Hamilton a publié ces figures, qui feraient croire que les ouvriers de l'ancienne Égypte connaissaient la pioche, le coin, et même un appareil assez compliqué, tenant du cric et du cabestan. Cependant, comme ces carrières furent exploitées sous les Césars et sous les Ptolémées, il est possible que ces instrumens aient appartenu à une époque bien plus voisine de nous que les constructions thébaines. Dans les carrières de grès, les Égyptiens exploitaient facilement des bancs fossiles, qui leur fournissaient leurs énormes blocs longitudinaux, pour les architraves des temples, et aussi ces masses carrées qu'ils transformaient en sphynx gigantesques, à figures de bélier, d'homme ou d'oiseau. On en voit un bel exemple dans le Muséum britannique: c'est la tête colossale d'un bélier, d'environ trois pieds et demi de longueur, très probablement détachée de l'un des crio-sphynx de la majestueuse avenue de Carnak. Ce bloc, si remarquable par sa parfaite ressemblance avec les têtes du mouton africain, et par l'expression de douceur que l'artiste a su lui donner, est formé d'un grès jaunâtre et fragile; le moindre frottement fait aujourd'hui tomber en poudre les aspérités de cette pierre transportée si loin du ciel aride et sec qui la conserva pendant plus de trois mille ans.

Le peuple égyptien, qui a dessiné ses arts, son histoire et toutes ses mœurs, sur les murs de ses temples et dans ses catacombes, n'a point manqué d'y représenter les méthodes qu'il employait pour le transport des colosses monolithes. On est surpris de l'extrême simplicité de ce système, quand on songe que le colosse belzonien, dont le buste est à Londres,

devait peser au moins cent milliers, et qu'on arriverait à un chiffre bien autrement élevé, si on calculait la masse des deux grands *Memnon harmonieux,* débris presque immortels de la gloire du Pharaon Aménophis. Dans l'une des catacombes, situées entre Ben-Hassan et Sheih-Abâdeh, on trouve un bas-relief colorié, représentant les procédés à l'aide desquels les Égyptiens transportaient leurs colosses, tableau que Minutoli a reproduit dans la planche 13 de son ouvrage. La statue est assise sur un traîneau en bois; aux deux côtés duquel se trouve une large traverse en fer qui a la forme d'un croc. A ces traverses, qui dépassent les poutres, est fixé un long câble tordu : il enlace les bras et les jambes du colosse, et sert à le maintenir sur sa base, malgré les cahots ou les différences de niveau du chemin. Deux autres câbles parallèles au sol, et placés l'un au-dessus de l'autre, entourent la plinthe de la statue et le ber où elle est établie. Aux endroits où le cordage vient toucher les angles ou les parties proéminentes du colosse, on remarque des peaux d'animal interposées, pour empêcher le frottement. Un large crochet de fer est attaché à l'avant du traîneau; de ce crochet partent quatre câbles, dont chaque extrémité va joindre un groupe de travailleurs, placés par paires. Le câble qui vient aboutir au point de perspective le plus voisin du spectateur, est tiré par vingt-deux hommes; le suivant par vingt-et-un; le troisième par vingt-deux; le quatrième par vingt-trois. On voit ici combien les artistes égyptiens avaient peu de notions exactes sur la perspective. Ne pouvant représenter en profondeur ces quatre groupes, le sculpteur a pris le parti assez simple de les poser en lignes parallèles, les uns au-dessus des autres, de sorte que les câbles qui devaient être manœuvrés de niveau, font des angles fort exagérés dans le tableau. Dans l'encadrement on remarque une ligne de figures, portant des branches de palmier et venant évidemment recevoir avec acclamation le nouveau dieu ; ce qui est indiqué par la direction de leurs visages tournés vers la statue, et, par conséquent, en sens

contraire à celui des ouvriers. Un homme, placé sur le genou du colosse, paraît donner des ordres et régler la marche, tandis qu'un autre personnage, placé sur l'avant du traîneau, verse en abondance de l'eau sur les câbles. Immédiatement devant la statue, un homme de haute taille tenant à la main quelque chose qui ressemble à une crecelle, est tourné vers le groupe des ouvriers, et semble régler leurs efforts : une foule de figures symboliques entourent le cortège des travailleurs. On distingue encore deux ouvriers près du traîneau; l'un porte de grands vases pleins d'eau et qui paraissent destinés à éteindre l'incendie produit par le frottement; l'autre est armé d'une poutre en crémaillère qui semble avoir pour but d'*enrayer* le traîneau lors d'une descente. Enfin, dans le dessin de Minutoli, la coiffure de la statue est peinte en couleur d'azur (1), ce qui semblerait indiquer que les Égyptiens terminaient complètement les monumens de ce genre, avant le transport. Quelquefois les artistes égyptiens entreprenaient des travaux au-dessus de leurs forces et ils abandonnaient des blocs énormes, non loin des carrières, après les avoir légèrement remués. On voit encore, aujourd'hui, près de Syène, un énorme bloc cubique de granit, qui, n'est jamais parvenu à sa destination. Il est représenté dans la 67e planche de Denon. M. Jomard a observé dans le même lieu un bloc abandonné, qui paraît avoir été destiné à un colosse projeté de soixante-huit pieds d'élévation.

Sciences Médicales.

Découverte des cils et des mouvemens ciliaires chez les reptiles et les animaux à sang chaud. — Depuis long-temps

(1) M. Gau, à qui la France doit l'un des plus beaux ouvrages qui aient paru sur l'Égypte et la Nubie, pense que les monumens et les statues des Egyptiens étaient tous peints en couleur; il a reconnu des traces de cette peinture sur les quatre statues en granit des ruines de Thèbes.

les mouvemens ciliaires sont connus des anatomistes : à peine même le microscope venait-il d'être inventé et avait-il été appliqué à l'étude des animaux infusoires, que déjà les cils et les mouvemens qu'ils produisent avaient été constatés. Leuvenhoeck fut le premier, probablement, qui les observa et qui reconnut leur destination : il en parle souvent dans ses ouvrages, et tous ceux qui, depuis lui, se sont livrés à l'étude de ces animalcules, les ont observés aussi. C'est ainsi qu'Ehrenberg, qui de tous les observateurs modernes a le plus contribué à étendre la connaissance de l'économie et de l'histoire naturelle des infusoires, a observé les mouvemens ciliaires chez l'embryon de l'infusoire, pendant qu'il est encore contenu dans l'œuf ; mais, depuis quelques années seulement, cette partie de la science a fait de rapides progrès ; car on a retrouvé la même organisation chez beaucoup d'animaux non vertébrés et chez tous les vertébrés. Purkinje et Valentin les ont découverts dans les membranes muqueuses des appareils de la respiration et de la génération chez les reptiles, les oiseaux et les mammifères. Disons quelques mots d'abord sur ce que les anatomistes entendent par *cils* et *mouvemens ciliaires*.

On désigne communément sous le nom de cils : des organes spéciaux, mobiles, et que l'on voit à l'aide du microscope chez beaucoup d'animaux ; on trouve ces organes sur les parties du corps qui sont ordinairement en contact avec l'eau ou d'autres substances plus ou moins fluides, auxquelles ils impriment un mouvement dans des directions particulières. Le courant ou les autres mouvemens, produits de cette manière, ont des destinations variées chez différens animaux et sont désignés sous le nom de mouvement vibratoire ou mouvement ciliaire. Parfois, les cils sont des organes de locomotion ; ainsi quelques animaux aquatiques s'en servent pour se diriger dans l'eau.

Le physiologiste, qui cherche à connaître par des expériences le jeu intime des organes du corps et les fonctions

merveilleuses dont ils sont chargés, est obligé de reconnaître presque à chaque pas que la nature permet rarement à l'homme de comprendre ses mystères. L'une des questions les plus fréquemment agitées et encore les plus obscures est celle relative aux moyens par lesquels l'ovule fécondé est transmis par la trompe de Fallope. On a pensé, sans avoir jamais pu le prouver, que ces tubes poussaient vers l'utérus le produit de la conception par un mouvement vermiculaire ou péristaltique semblable à celui des intestins. La découverte de Purkinje et de Valentin, et surtout les belles recherches que vient de publier tout récemment le docteur Sharpey, paraissent offrir une explication satisfaisante du passage de l'ovule dans l'utérus.

Purkinje et Valentin ont en effet retrouvé les mouvemens ciliaires à la surface interne de l'oviducte chez les oiseaux, de la trompe de Fallope chez les mammifères et des conduits aérifères dans ces deux classes. L'un de ces physiologistes étant occupé à examiner un lapin trois jours après la fécondation, et, cherchant les ovules dans le tube de Fallope, vit avec le microscope de petites portions de la membrane muqueuse de cet organe, qui, s'agitaient avec vitesse et tournaient autour de leur axe : il retrouva ensuite ces mouvemens dans toute l'étendue des organes internes de la reproduction, mais avec une intensité différente sur tous les points. Il distingua les mêmes mouvemens vibratoires sur toute la longueur de l'oviducte d'un oiseau, immédiatement après le passage de l'œuf. D'autres animaux de la même espèce furent examinés dans l'état de non-fécondation, et, chez eux, comme chez les amphibies, on obtint le même résultat. Il paraît, d'après de nombreuses expériences, que ce mouvement vibratoire n'existe que dans les organes internes de la reproduction et l'appareil de la respiration. On l'observe sur tous les points de la surface interne de ces appareils chez les mammifères, les oiseaux et les reptiles. Chez les serpens, les oiseaux, les lézards et les mammifères, la membrane muqueuse de l'ovi-

ducte et des conduits respiratoires offre ce mouvement vibratoire dans toute son étendue, et la présence de ces mouvemens sur un lambeau de membrane muqueuse peut suffire pour faire connaître qu'elle appartient à l'un de ces appareils.

Ces mouvemens sont extrêmement rapides; partout où ils existent, ils affectent, comme les courans qu'ils produisent, une direction déterminée. Il paraît bien probable que les mouvemens vibratoires sont tous produits par des cils. On ne peut méconnaître ces derniers dans les organes de la reproduction chez la femelle des mammifères, et dans les organes respiratoires des oiseaux et des reptiles. Quand les mouvemens sont très vifs, les cils ne peuvent être vus que par un œil expérimenté; mais, lorsque les mouvemens se ralentissent, on les voit facilement se lever et retomber comme des rames jusqu'à ce que, tout mouvement ayant cessé, ils restent droits comme des baguettes partant des plis de la membrane muqueuse. On distingue facilement leur forme, qui va en diminuant progressivement depuis leur base jusqu'à leur pointe, extrêmement fine et délicate. La matière qui les compose est transparente et n'offre dans sa structure rien de granuleux. Leur consistance est molle, et il est très facile de les détruire. La chaleur animale n'exerce aucune influence spéciale sur les mouvemens vibratoires : ils ont la même vivacité sur les parties qui sont refroidies depuis long-temps que sur celles qui ont conservé toute leur chaleur. Dans les trois classes supérieures des vertébrés, le mouvement est non-seulement assez fort pour soulever et repousser les petites particules qui se trouvent près de la surface, mais encore pour chasser avec le fluide de petits lambeaux de la membrane muqueuse lorsqu'il s'en détache. Chez la moule, le mouvement est plus prolongé que chez les vertébrés et continue sans rien perdre de sa vigueur, même lorsqu'elle est déjà à demi putréfiée et macérée.

Les plus puissans narcotiques, tels que l'acide hydrocyani-

que, la strichnine, la morphine, appliqués localement, n'exercent aucune influence sur ces mouvemens qui réclament ainsi de nouvelles recherches, et à l'aide desquels on parviendra peut-être à expliquer la sortie des matières sécrétées sur différens points des membranes muqueuses.

Sciences Chimiques.

Découverte d'un nouveau métal nommé Donium, dans la Davidsonite. — La Davidsonite fut découverte par le docteur Davidson, d'Aberdeen, dans un banc de granit, aux environs de cette ville. Le docteur Thomson l'avait trouvée composée de 66 parties de silice, 32 d'alumine, et d'une partie d'eau. Bientôt après, Richardson en fit une nouvelle analyse qui amena la découverte du Donium. Pour l'obtenir, on fond 100 grains de davidsonite avec 300 de carbonate de soude; on traite la masse obtenue par l'acide hydrochlorique, et, après avoir précipité la silice, on filtre et l'on concentre la liqueur, qui, traitée ensuite par l'hydrosulfate d'ammoniaque, donne un précipité verdâtre qu'on sépare par le filtre et qu'on lave. Cette substance est soluble dans les alcalis caustiques; dépouillée de tout corps étranger, elle possède des propriétés qui la distinguent de tous les autres corps connus; elle diffère des alcalis et des bases terreuses et métalliques par le précipité vert qu'elle donne, par l'hydrosulfate d'ammoniaque, par sa solubilité dans les alcalis caustiques et le carbonate d'ammoniaque, par le précipité brun-clair qu'elle forme avec l'hydrogène sulfuré. M. Richardson lui a donné le nom de *Donium* d'*Aberdonix,* nom latin d'Aberdeen. Par le lavage, cette substance devient blanche : l'auteur attribue ce changement de couleur à un degré supérieur d'oxidation. Pour déterminer le caractère de ce métal et de ses oxides, ce chimiste a fait chauffer au rouge, dans un tube de verre vert, un peu de cet oxide blanc, et y a fait passer, pendant près d'une heure, un courant de gaz hydrogène; le produit fut une

masse d'une couleur bleu-ardoise, ayant perdu 16, 34 p. 100 de son poids. Une portion de l'oxide brun-verdâtre, traitée de la même manière, donna une poudre semblable. Cette substance, d'un gris-bleuâtre-ardoisé, réduite en poudre dans un mortier d'agathe, avait un éclat métallique; chauffée au rouge, elle brûlait comme une mèche et devenait blanche; placée dans un creuset de charbon bien clos et fortement chauffé, pendant une demi-heure, elle n'éprouvait point d'altération.

D'après diverses expériences de M. Richardson, que nous ne regardons point cependant comme rigoureuses, ses oxides sont composés de :

OXIDE BRUN FAUVE.		OXIDE BLANC.	
Donium.	94,89	Donium.	83,66
Oxigène.	5,11	Eau.	16,34
TOTAL.	100 »	TOTAL.	100 »

Il est donc probable que la substance bleu-ardoise est le métal *Donium* dans un état de division extrême.

Composition chimique des monnaies anciennes. — Un des savans anglais que la mort a enlevé trop tôt à la science avait fait une belle collection de pièces de monnaie dans le seul but de les soumettre à l'analyse chimique. Voici les principaux résultats des examens qui ont été faits sur cette collection :

Une monnaie d'argent de l'empereur Dioclétien qui, fondue, pesait 39 grains était composée d'argent pur.

Une monnaie de 40 grains du temps d'Adrien s'est trouvée contenir : argent 33 gr. 3/4, cuivre 6 et plomb 1/4.

Une monnaie de cuivre du temps de Constantin était presque pure et renfermait seulement un peu de fer.

Une monnaie de Ptolémée contenait une si grande quantité d'arsenic qu'elle en était cassante au marteau.

Avant le règne de Titus, l'or des Romains provenait en grande partie de la Dalmatie et ressemblait beaucoup à celui de Gongosoco

qui contient du palladium. Les monnaies que Rome tirait d'Egypte et dont plusieurs ont été frappées à Alexandrie, se composent d'un alliage de cuivre, de zinc et d'arsenic ; ce métal ressemble assez à celui dont les Chinois font leur *tam-tam*.

Les monnaies de Crésus, roi de Lydie, sont très pâles.

On a apporté de Calcutta des monnaies indiennes qui sont un alliage d'or, d'argent, de cuivre et d'étain.

On ne trouve plus les monnaies de fer, dont se servaient les Spartiates. Cela est facile à concevoir : le fer étant très oxidable, la rouille a fini par les dévorer. Les monnaies en étain de Denis, ne se trouvent plus et l'on ne rencontre que très rarement celles en plomb des anciens Arméniens.

Sciences Naturelles.

Rencontre de montagnes de glace flottantes. — Nous rapportons d'après les journaux américains le phénomène suivant, qui, quoiqu'il ait été déjà observé plusieurs fois, ne manque pas d'intérêt. Il justifie quelques-unes des théories avancées par M. Lyell, dans son savant article sur la *Constitution géologique du globe,* que nous avons publié dans la 3e livraison de cette série (Mars 1836) ; et ajoute un fait nouveau aux remarques du capitaine James Horsburgh, que nous avons consignées dans notre 6e livraison.

Le 30 juin 1836, dit un des témoins de cette rencontre, le navire *Byron* appareilla de Liverpool pour New-York, avec un chargement considérable de fer, de sel, etc., ayant à son bord cent dix-neuf à cent vingt personnes, tant équipage que passagers. Dans la matinée du 2 août, trente-quatrième jour depuis son départ, se trouvant par 44° 22' de latitude nord, et 48° 50' de longitude ouest, il lui arriva un évènement qui ne s'effacera jamais de la mémoire de ceux qui en furent témoins. C'était le quart du premier contre-maître, homme d'une fidélité à toute épreuve, mais qui étant indisposé, avait été remplacé par un autre officier du bâtiment. Les passagers, après s'être livrés pendant la soirée à une gaîté et à une in-

souciance plus grandes que de coutume, venaient de se retirer. Le silence qui régnait sur le bâtiment n'était troublé que par le bruit des pas de l'officier de quart, marchant sur le tillac, ou par une cloche que l'on sonnait de temps en temps pour avertir de notre approche les bateaux pêcheurs qui pouvaient se trouver dans les environs ; mais hélas ! c'était bien plutôt nous qui aurions eu besoin que l'on nous avertît du danger qui nous environnait. Vers deux heures du matin, des pas précipités me réveillèrent, et des paroles prononcées à voix basse me firent craindre quelque accident. Je saute à bas de mon lit, pour demander à l'un des hommes qui se tenaient près de la porte de la chambre ce qui arrivait. « Nous sommes entourés de glace, me répondit-il, auriez-vous la bonté d'en instruire le capitaine et le contre-maître. » Le capitaine fut sur le pont en un instant, et courut à l'avant pour voir ce qui se passait. En ce moment même le bâtiment qui filait cinq nœuds, éprouva un choc comme s'il eût touché contre un rocher : c'était une montagne de glace qui s'élevait à plus de cent pieds au-dessus de la surface de la mer, et qui se penchait en avant comme si elle allait tomber sur nous. L'ordre fut donné sur-le-champ de relever la barre et de brasser les voiles. Pendant que les marins se disposaient à exécuter cette dernière partie du commandement, et pendant que les passagers effrayés arrivaient en foule sur le pont et considéraient en tremblant la masse énorme suspendue sur nos têtes, le vaisseau heurta de nouveau avec un redoublement de force. Quel choc ! on eût dit que les mâts allaient tomber l'un après l'autre sur le pont. Le second contre-maître entra dans la chambre et joignant les mains avec violence, il s'écria : « Mon Dieu ! la proue est enfoncée ; nous sommes tous perdus ! » Une mort affreuse semblait alors inévitable. Au milieu de la panique générale, le commandant donna l'ordre de mettre la chaloupe à la mer. Pendant que l'on s'apprêtait à couper les cordages qui l'attachaient au bâtiment, hommes et femmes s'y précipitèrent en foule, et en un instant cette petite barque se trouva remplie

de trente à quarante personnes. Il est inconcevable qu'elle n'ait pas coulé à fond avec tous les malheureux qu'elle contenait. Si cela fût arrivé, le commandant aurait partagé leur sort; soit qu'il vît leur danger et qu'il voulût les sauver, soit qu'il désirât réserver la chaloupe pour lui et son équipage, il s'y jeta, l'épée nue à la main, et força tous ceux qui s'y trouvaient à remonter sur le bâtiment. La scène d'horreur qui suivit ne saurait se décrire. Les passagers étaient rassemblés devant la porte de la chambre, à demi-nus; les uns s'étaient mis à genoux et imploraient la miséricorde divine, les autres se tordaient les mains et poussaient des cris affreux. Tout était dans la plus grande confusion. Les plaintes et les lamentations redoublèrent lorsque le bâtiment toucha de nouveau par la poupe. Le choc retentit comme un coup de tonnerre, et les jointures du navire frémirent comme si elles allaient se séparer : c'était une nouvelle montagne de glace qui nous assaillait. Nous perdîmes alors toute espérance. Les plus courageux se préparèrent à la mort. Les chiens eux-mêmes se cachèrent en silence sous le pont.

Il paraît qu'au premier choc contre la montagne de glace, le petit beaupré s'était brisé et était tombé à la mer pardessus la proue. Si le navire eût heurté sur un des côtés ou à la quille, nous aurions inévitablement péri; mais heureusement le corps du bâtiment était demeuré intact.

Le désespoir fut immédiatement remplacé par l'espérance. Le charpentier annonça que la quille était en bon état, et que le beaupré pouvait se réparer; mais nous pouvions avoir fait une voie d'eau, et le mât de misaine était en danger de tomber. « A la pompe! » tel fut l'ordre immédiat du capitaine. La pompe fut garnie et placée. Nous eûmes encore un moment d'incertitude, mais dès que la pompe eût commencé à jouer, on reconnut que la coque du navire n'avait pas éprouvé la moindre avarie. La joie reparut alors sur tous les visages. Le mât de beaupré fut réparé, et grâce aux ha-

biles manœuvres du capitaine, nous arrivâmes à bon port, six jours après cette fatale rencontre.

Euphorbe phosphorescente. — Le docteur Morney a donné lecture à la Société clinique de Londres d'un mémoire sur l'*Euphorbia phosphorescens*, qui appartient à cette famille si nombreuse des euphorbes que l'on retrouve dans l'Inde, en Afrique, et dans plusieurs parties des deux Amériques. Il a présenté en même temps, à la société, un morceau de cette plante coupé, en 1836, au Brésil dans la province d'Alagoas, à quelques lieues de la rive gauche de San-Francisco. Cette euphorbe forme des masses très touffues qui couvrent quelquefois un espace de plusieurs mille pieds carrés. Ces touffes, dit M. Morney, s'enflamment d'elles-mêmes après avoir donné pendant quelque temps d'énormes colonnes de fumée noire et épaisse. La flamme en est très claire, se produit à de basses températures et cesse bientôt, parce que la sève qui s'est enflammée par le contact de l'air atmosphérique ne tarde pas à former une croûte qui s'oppose à ce contact.

Biographie. — Histoire.

Le testament du Tasse.—Lorsque le cardinal Louis d'Este fut chargé, par la cour de Ferrare, de se rendre en France pour complimenter Charles IX, on remarquait, parmi les personnages de sa suite, un jeune homme de petite taille, svelte, le teint blême et bilieux, le regard fier et étincelant : c'était le Tasse. Les voyages étaient alors une entreprise dangereuse, environnée de je ne sais quel intérêt poétique, dont les a dépouillés le progrès de la civilisation. Les rapports internationaux étaient rares et les mœurs plus tranchées ; les routes étaient difficiles et abruptes ; on voyageait à cheval, péniblement, à petites journées, et, à chaque pas, il fallait repousser les attaques des bandits et les menaces des mendians : la nouveauté des lieux, ces périls affrontés, ces

difficultés vaincues, devaient nécessairement avoir beaucoup d'attraits pour les âmes jeunes, ardentes et passionnées. Le voyage de France offrait au Tasse un autre genre d'intérêt : il allait lui fournir l'occasion de connaître le caractère et les mœurs d'une nation dont il chantait les héros. Mais, avant de franchir les Alpes, il crut prudent de consigner par écrit ses dernières volontés, dont il confia l'exécution à Hercule Rondinelli, l'un de ses amis les plus intimes : tel était l'usage alors. Cependant, rien de sinistre n'arriva à l'illustre voyageur ni en France ni en Italie. Les courtisans de Charles IX l'accueillirent assez froidement ; il était timide et mal vêtu : le roi lui-même, qui se piquait d'être poète, ne lui accorda que quelques rares entretiens ; Ronsard absorbait tous les suffrages. Parti de Ferrare en 1570, le Tasse était de retour l'année d'après dans ses foyers, avec quelques beaux vers de plus, mais toujours aussi triste et aussi malheureux. Le *Codicile* qu'il avait rédigé, révèle la modestie du poète, sa piété filiale, et atteste la profonde misère dans laquelle il se trouvait. C'est aux recherches de M. John Black que nous devons la connaissance de ce document précieux pour l'histoire littéraire de cette époque.

TESTAMENT DE TORQUATO TASSO.

Comme la vie est fragile et que le Dieu tout puissant peut, s'il lui plaît, disposer de moi pendant mon voyage en France, je prie le signor Rondinelli, ce cas arrivant, d'arranger mes affaires de la manière suivante :

Et d'abord à l'égard de mes compositions, je desire que tous mes sonnets et madrigaux d'amour soient recueillis et publiés ; quant à ceux que j'ai écrits pour quelque ami, je demande qu'ils soient tous ensevelis avec moi, excepté celui qui commence ainsi : *l'aure mie dolce altrove spira* (1). Je desire qu'on publie le discours

(1) Ce sonnet était adressé à une dame qui allait à la campagne ; l'idée paraît en être empruntée à Tibule.

que j'ai prononcé à Ferrare à l'ouverture de l'Académie; mes quatre livres sur la poésie héroïque; les six derniers chants du Godefroy et les stances des deux premiers qui paraîtront moins imparfaites. Ces compositions seront toutefois soumises à l'examen des signori Scipion Gonzagues, Dominique Veniero et Baptiste Guerini; j'espère qu'ils ne me refuseront pas ce soin, en considération des égards et de l'amitié que j'ai pour eux.

Qu'ils sachent aussi que mon intention est qu'ils retranchent et suppriment, sans pitié, tout ce qui leur paraîtra mauvais ou superflu. Quant aux additions ou changemens, je les prie d'y apporter plus de réserve; car, après tout, le poème resterait imparfait. Pour mes autres compositions, s'il y en a quelques-unes qui paraissent au signor Rondinelli et aux autres personnes que je viens de nommer, indignes d'être publiées, ils en disposeront comme ils voudront.

Quant à ma propriété, je desire qu'on vende tout ce que j'en ai engagé chez Abram.... pour 25 livres et les sept tapisseries qui sont engagées de même pour 30 écus chez le signor Ascagne (1) de même que tout ce que j'ai dans cette maison; et que du reste on inscrive sur un monument élevé à mon père dont le corps repose à Saint-Paul l'épitaphe qui suit :

BERNARDO TAXO MUSAR. OTIO ET PRINCIPUM
NEGOTIIS SUMMA INGENII UBERTATE ATQUE
EXCELLENTIA PARI FORTUNÆ VARIETATE
AC INCONSTANTIA RELICTIS UTRIUSQUE
INDUSTRIÆ MONUMENTIS CLARISSIMO
TORQUATUS FILIUS POSUIT.
VIXIT AN. SEPTUAGINTA ET SEX OBI. AN. MDLXIX.
DIE IV SEPTEMB.

S'il s'élevait quelque obstacle à ces derniers arrangemens, je prie le signor Hercule d'avoir recours à la faveur de la très excellente madame Léonora, dans la générosité de laquelle j'ai toute confiance. Moi, TORQUATO ai écrit cela à Ferrare 1570.

(1) Le signor Ascagne était un juif nommé Giraldini; les autres lombards de ce nom paraissent avoir été de la même famille. Les tapisseries dont il est ici question étaient probablement la seule propriété que Bernardo Tasso avait laissée à son fils.

Industrie.

Progrès et importance de la ville de Dundee. — Le merveilleux accroissement qui a eu lieu, depuis quelques années, dans toutes les branches de l'industrie anglaise, ne s'est nulle part manifesté d'une manière aussi frappante qu'à Dundee, ville située sur le Frith de Tay, comté de Fairfax, en Ecosse, à quarante-deux milles d'Edimbourg. Le Frith de Tay forme une baie, au fond de laquelle la ville est située, dans une position bien abritée, et à cinq lieues de la mer. Bâtie en amphithéâtre sur le penchant de la colline de Dundee-Law, cette ville offre un aspect riant, quoiqu'elle soit, pour ainsi dire, constamment enveloppée dans la fumée de ses nombreuses fabriques. Au centre se trouve une place d'une architecture régulière et de forme oblongue, qu'on appelle la *rue Haute*. Elle présente, d'un côté, l'hôtel-de-ville, et, de l'autre, l'hôtel des métiers (*Trades' Hall*). Directement en face de l'hôtel-de-ville, on a percé, en 1834, une nouvelle rue appelée la *rue de la Réforme*, dont les maisons sont à-la-fois élégantes et commodes; et à l'extrémité de cette rue on a élevé un grand édifice consacré à l'éducation publique des classes supérieures. En 1833, la ville de Dundee renfermait en tout quatre-vingts écoles, où trois mille sept cents enfans recevaient l'instruction; mais il faut avouer que cette instruction n'est pas, à beaucoup près, aussi complète qu'elle devrait et qu'elle pourrait l'être.

Parmi les curiosités de Dundee, on remarque le cimetière qui porte le singulier nom de *Stourff*, mot écossais qui signifie lieu d'assemblée. Il est d'une très haute antiquité, renferme des monumens fort curieux et est distribué d'une manière très pittoresque. La principale église de Dundee fut construite, dit-on par David, comte d'Huntingden, frère du roi Guillaume-le-Lion. David avait accompagné le roi Richard d'Angleterre dans son expédition à la Terre-Sainte, en 1190. A son retour, il fut en butte à un grand nombre

d'aventures périlleuses, qui se terminèrent par l'arrivée de son navire dans le Frith de Tay, sans agrès ni gouvernail. Craignant d'échouer à la côte, il fit vœu, s'il débarquait sain et sauf, de construire une église et de la dédier à la sainte Vierge; il accomplit ce vœu, en faisant bâtir l'église de Dundee. Indépendamment de cet édifice, il y a à Dundee plusieurs autres églises anglicanes, deux chapelles de la communion épiscopale écossaise, une grande et belle chapelle catholique, et plusieurs lieux de réunion (*Meetings Houses*) pour les presbytériens et autres dissidens. Le nombre d'habitans catholiques de Dundee est estimé à dix mille, tous originaires d'Irlande.

Non loin de la ville, vers l'orient, se trouve le dépôt d'un chemin de fer construit en 1826, pour joindre Dundee à Newtile, distance de onze milles et qui traverse la colline de Law par le moyen d'un *tunnel* de trois cent quarante yards de long. Quoique cette entreprise n'ait point été profitable aux actionnaires, on n'en a pas moins projeté plusieurs autres du même genre. Un de ces chemins doit aller de Dundee à Asbroath et Forfar, un autre à Perth, et un troisième, dont la longueur sera de trente-quatre milles, ira jusqu'à Burnt-Island, sur le Frith de Forth.

Il y a quatre-vingt-six ans, Dundee n'était qu'un gros bourg de cinq mille habitans; aujourd'hui il en compte soixante mille. Naguère encore son port était clos par un mur arrondi, et n'était fréquenté que par un petit nombre de bateaux de pêcheurs ou de contrebandiers, qui ensemble jaugeaient 2309 tonneaux: il possède maintenant une suite de bassins et de chantiers, qui ont coûté 200,000 £ à construire, et ses bâtimens de commerce jaugeaient, en 1832, 32,860 tonneaux. Le mouvement du port de Dundee, en 1831, a été de 2921 bâtimens, jaugeant 253,000 tonneaux. Une compagnie, qui y est établie pour la pêche de la baleine, possède neuf vaisseaux; une autre compagnie se livre principalement à la navigation pour Londres, Perth, Leith et

Glasgow. Les communications par mer avec Londres sont beaucoup plus fréquentes et plus faciles qu'avec les côtes bien plus voisines de l'Ecosse même, et plus d'un habitant de Dundee a fait plusieurs fois le voyage de la capitale, qui n'a jamais été tenté de visiter Edimbourg. Deux bateaux à vapeur, de 1200 tonneaux chaque et d'une force de trois cents chevaux, font régulièrement le voyage entre Londres et Dundee, et ne mettent que quarante heures à achever la traversée. Rien de plus élégant que les dispositions intérieures de ces bâtimens qui passent pour être les plus rapides qu'il y ait au monde. En 1745, la quantité de lin que la ville tirait du dehors se montait à 74 tonneaux, et, en 1829, elle en a importé 14,183 tonneaux; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, sous beaucoup de rapports, cette augmentation a été presque subite. En 1811, il n'y avait que quatre filatures mues par la vapeur, en 1832, il y en avait trente, et aujourd'hui il y en a plus de quarante, et d'autres encore sont en construction. De 1816 à 1830, les droits du port ont augmenté de 4096 £ à 10,802 £, et l'accroissement de la population dans les dix années de 1821 à 1831, a été de 20,000 âmes.

La préparation et le tissage du lin forment la principale industrie de cette ville. En 1829, la Russie, la Prusse et la Hollande lui fournirent 14,000 tonneaux de lin, et 1000 tonneaux de chanvre. Les fonds nécessaires pour l'érection d'un moulin à filer le lin, sont évalués à 600 £ par force de cheval, et les quarante moulins existant aujourd'hui ayant ensemble besoin d'une force de huit cents chevaux, les capitaux engagés dans cette industrie peuvent être évalués à 480,000 £ (12,000,000 fr.). Chaque moulin emploie, en outre, plus de trois cents individus, qui y sont directement attachés, sans compter ceux qui n'ont avec l'établissement qu'un rapport indirect. Ceci explique bien le prompt accroissement de la population de Dundee. Ainsi, dans le moment où nous écrivons, quoique l'on ne cesse de construire de nouvelles maisons, il est extrêmement difficile de trouver à se loger, et les

loyers sont de 25 pour 0/0 plus chers que l'année dernière. Le travail dans les moulins est peu fatigant : il ne faut, pour ainsi dire, que de la surveillance. La journée commence à cinq heures et demie du matin et se termine à sept heures du soir. Une demi-heure est accordée pour le déjeûner et autant pour le dîner. Le salaire des apprêteurs (*dressers*) est de 12 shillings par semaine, celui des tisserands 10 shillings et celui des jeunes filles 6. Dans les soirées d'été, les rues sont remplies de ces jeunes filles, qui paraissent fort contentes de leur position, et qui se conduisent en général avec une décence parfaite.

Le lin, filé par les machines, est blanchi dans des établissemens spéciaux de la vallée voisine de Dighty, après quoi il est tissé par les habitans de Dundee ou des environs. Les toiles fabriquées à Dundee sont presque toutes très grossières. Dans l'année 1829, il a été exporté cent mille pièces d'une sorte, appelée *toile d'Osnabruck*, cent mille pièces de grosse toile à draps de lit, et une quantité considérable de toile à sacs et à voiles. La valeur des toiles exportées en 1831, telle qu'elle a été déclarée à la douane, était de 596,424 £. On trouve aussi à Dundee plusieurs grandes fonderies de fer et des fabriques de machines.

Statistique.

Statistique des quatre provinces insurgées de l'Espagne. —Toutes les contrées situées au nord de l'Espagne, et baignées par les deux mers : la Biscaye, la Navarre, le Guipuscoa, le pays Basque, l'Alava, et la Catalogne, sont assez peu connues et assez mal décrites. Ce ne sont pas précisément des pays sauvages. L'état de la société y est primitif et patriarcal, et remonte plus haut que la féodalité même. L'esprit de clan y subsiste; les grandes familles y sont rares : une vieille noblesse est la plus haute distinction que l'on reconnaisse. Personne ne voit sans vénération l'arrière petit-fils

d'un Goth, le propriétaire presque toujours pauvre d'une *casa sola,* forteresse isolée, suspendue sur son rocher comme l'aire de l'aigle. Le vieux domaine, monument orgueilleux à peine habitable, constitue un titre à l'adoration de tous. Les petits gentilshommes sont respectés; les vieux noms sont vénérés. Autour de ces ruines toutes puissantes, une population rustique suffit à ses besoins par un travail constant et l'habitude de la chasse. Sur 500,000 habitans qui se trouvent dans ces quatre provinces insurgées, il y a 129,000 nobles, fiers comme César. La table statistique de la population des quatre provinces insurgées, dressée par les ordres de don Carlos, donnera une idée de cette singulière société. On y verra combien la classe des nobles héréditaires, tous aussi orgueilleux que des rois, et la plupart sans fortune, est proportionnellement considérable.

Tableau statistique des quatre provinces insurgées, d'après les documens publiés par don Carlos.

DETAIL.	BISCAYE.	ALAVA.	GUIPUSCOA	NAVARRE.
Villes de premier ordre. . .	1	1	3	4
Villes de second ordre . . .	21	90	64	134
Villages et hameaux	102	300	44	630
Manufactures	140	25	20	15
Paroisses.	165	435	120	753
Couvents	42	18	41	70
Hôpitaux	14	15	25	14
Evêchés.	— —	— —	— —	2
Cures. . . . . . . , . . .	271	455	127	800
Clergé séculier.	339	379	513	1,160
Moines . . . . : . .	348	238	316	1,120
Religieuses . , ...	400	218	520	510
Nobles	54,000	12,000	50,000	13,000
Domestiques	4,200	2,500	5,000	10,000
Députés aux Cortès	1	1	— —	3
Population totale (1) . . .	116,800	77,400	110,000	196,000
Etendue en lieues carrées . .	105	104	70	320

(1) Note du trad. Nous ferons remarquer que ces chiffres de la popu-

Malgré ce respect pour les ancêtres, le fond des idées, le génie de la population est une indépendance toute républicaine. Cette indépendance, cette fierté se sont regardées comme compromises à l'avènement d'Isabelle : les Vascongados se sont insurgés.

Frais de perception de l'impôt en Angleterre.—D'après les recherches qu'a fait faire le Parlement sur les impôts et leur économie, il résulte que la perception de l'accise dont le montant s'élevait à 26,000,000 £ en 1824, employait 7,077 personnes, qui recevaient un salaire de 831,052 £; et que, aujourd'hui, cet impôt qui est réduit à 10,800,000 £ emploie pour sa perception 5,780 personnes dont le salaire s'élève à 706,237 £. Les frais généraux de perception et d'administration de l'accise coûtent ensemble 1,072,392 £; l'administration du timbre coûte 203,815 £; celle des postes 678,387 £; et les frais de perception des douanes dont le produit est de 23,000,000 £, coûtent seulement 1,356,725 £. Les droits d'entrée perçus sur les vins suffisent, et au-delà, pour couvrir les frais de régie des douanes; ils se sont élevés, pendant

lation totale des quatre provinces sont loin de se rapporter avec ceux fournis par nos meilleurs géographes. Voici ceux que nous donnent Hassel et Balbi : Biscaye, 130 à 140,000 habitans; Alava, 88 à 90,000; Guipuscoa, 130 à 136,000; et Navarre, 275 à 290,000. Faut-il attribuer cette étonnante différence en moins que présentent les documens de don Carlos, aux ravages de la guerre ou à l'erreur des géographes, ou bien les agens de don Carlos ont-ils négligé de comprendre dans leur recensement la population des grandes villes de ces quatre provinces, qui ne sont pas au pouvoir de l'armée royale ? Dans l'impossibilité où nous sommes de résoudre ce problème, nous allons présenter ici la population des quatre villes capitales. Bilbao, capitale de la Biscaye, possède 15,000 habitans; Vittoria, capitale de l'Alava, 7,000; Saint-Sébastien, capitale du Guipuscoa, 9,000; et Pampelune, capitale de la Navarre, 15,000. — *Voyez* les articles que nous avons publiés sur l'état actuel de ces provinces et de l'Espagne, dans les 4e, 5e, 6e, 7e et 8e livraisons, 1836.

les années 1835-1836, à 1,691,508 £. Voici sur quelles provenances cette somme a été prélevée :

Vins du Cap. *Gallons.*	522,941	*Report* . . .	6,151,908
— De France. . .	293,635	Vins du Rhin. *Gallons.*	51,243
— De Madère . .	154,433	— Des Canaries . .	53,976
— De Portugal . .	2,866,015	— De Fayal . . .	1,906
— D'Espagne. . .	2,314,884	— De Sicile . . .	380,900
A reporter . .	6,151,908	Total	6,939,903

Le droit sur les vins du Cap est de 2 sh. 9 d. par gallon (7 litres), et sur les autres provenances, de 5 sh. 6 d. (6 fr. 85 cent.).

Situation de quelques colonies anglaises. — La quantité de sucre produite à Demerara en 1833 (dernière année de l'esclavage) s'est élevée à 99,106,827 livres ; l'année d'après cette production tomba à 81,085,483 livres ; mais en 1835, elle s'est relevée et a donné 107,586,405 livres. — Le Canada voit chaque année ses relations s'étendre : de juillet 1834 à juin 1835, le port de Québec avait reçu 540 navires jaugeant 156,284 tonneaux, et transportant 7,108 émigrans ; de 1835 à 1836, il est entré dans ce port 673 navires jaugeant 177,434 tonneaux, et transportant 18,128 émigrans. — Dans la Nouvelle-Galles du Sud, le même mouvement progressif se fait remarquer ; la production de la laine y augmente sans cesse : en 1833, la Nouvelle-Galles expédia 1,500 balles de laine, et on estime que, depuis cette époque, ses exportations se sont accrues de 8,442 balles, ou de 2,000,000 de livres.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE PAUL RENOUARD,
RUE GARANCIÈRE, 5.

OCTOBRE 1836.

REVUE BRITANNIQUE.

Philosophie.

DE LA CHUTE DU POLYTHÉISME, ET DE SON INFLUENCE SUR LES PROGRÈS DU CHRISTIANISME.

Comment, sur les cendres mêmes de l'empire romain, lorsque les dieux s'en allaient, lorsque Jupiter, chassé de son trône, se vengeait en privant de ses anciennes couronnes le peuple roi qu'il avait favorisé; à cette époque si confuse de désastre et de reconstruction, comment s'est opéré le double mouvement inverse qui nous étonne : mort d'une religion, et naissance d'une autre; décadence des dieux païens, et prépondérance de l'ascendant chrétien?

Un monde naît près d'un monde devenu cadavre : phéno-

mène étrange! Le linceul de l'un sert de langes à l'autre. Toutes les opérations très compliquées, qui se composent d'une infinité de détails minutieux auxquels les observateurs manquent, semblent invraisemblables si vous les apercevez à distance. Aussi cette époque a-t-elle été mal comprise et mal décrite. Gibbon n'a pensé qu'au douloureux spectacle offert par l'ancienne Rome conquérante et religieuse, abandonnant à-la-fois sa gloire et ses dieux. Une foi nouvelle lui a semblé s'allier à une humiliation fatale. Devenu romain et sectateur de Jupiter Capitolinus; ennemi du Christ et de la Judée; l'Anglais, établi sur les bords du lac de Lausanne, a pleuré l'affaissement de Rome, et la disparition définitive du polythéisme. Voltaire n'a pas eu d'autre point de vue; toute l'école philosophique du dix-huitième siècle les a suivis. Les Pères de l'Église, au contraire, et les philosophes chrétiens auxquels ces derniers ont servi de guides ont maudit Rome, Vesta et le dieu Mars : ils ont dit avec enthousiasme le triomphe remporté par la vraie foi sur les idoles païennes; la défaite de ces symboles sensuels, qui divinisaient les vices. La conquête d'une pensée haute et pure qui devait civiliser le monde leur a semblé la plus grande des conquêtes. Hymne ou colère, la partialité a été la même de la part de tous les historiens. Chez eux on cherche vainement les enseignemens de la destinée, surtout les détails de cette époque immense, l'analyse philosophique des causes et des effets, et leur enchaînement rigoureux.

« Nous sommes d'hier, s'écrie à la fin du deuxième siècle le « chrétien Tertullien; et cependant nous remplissons déjà « vos camps, vos îles, vos villes, vos municipalités, le sénat « et le Forum. » Quelque déclamatoires que puissent être ces paroles, il est certain que dès cette époque beaucoup de Romains étaient déjà devenus chrétiens. Mais comment s'était opéré un changement si subit? comment une propagande aussi rapide avait-elle pu transformer la vieille Rome, bannir les souvenirs des dieux paternels et faire monter sur

le trône la religion des esclaves? Tertullien, dans son *Apologie*, n'excuse pas seulement ses frères; il maudit les gentils; ce n'est plus une justification, c'est une menace. On voit qu'il est déjà soutenu par la voix populaire; le christianisme trouve des échos autour de lui. « Heureusement pour vous, dit-il, « notre religion proscrit la vengeance! Si nous voulions agir « en conspirateurs secrets ou en ennemis déclarés, rien ne « serait plus facile que de faire payer cher aux hommes que « notre foi blesse et qui nous offensent le prix de leurs in- « jures et de leurs violences! Si notre détermination à tout « souffrir ne l'emportait pas sur votre obstination à nous op- « primer, quel danger n'offririons-nous pas à la société ac- « tuelle? » Ainsi parle Tertullien.

Cette conversion du monde au christianisme est miraculeuse. Saint Augustin, témoin et acteur de ce drame phénoménal, l'a développé sous des couleurs brillantes, sans l'expliquer nettement. Dante a exprimé la même surprise en trois vers énergiques et puissans, comme tout ce qu'il a écrit. « Si « le monde, dit-il, est devenu chrétien sans miracles, c'est « là un miracle si grand que tous les autres n'en sont pas la « centième partie :

> S' il mondo revolse al christianesmo,
> Diss'io, senza miracoli, quest' uno
> E tal, che gl' altri non sono l' centesimo!

Mais où est le miracle véritable? Cette masse d'hommes qui, depuis la venue du Christ, ont adopté le Nouveau-Testament, vous étonne? c'est un fait singulier, mais possible. Ce qui confond la pensée, c'est le commencement de cette révolution, l'instant fatal qui vit tomber dans le sol le premier germe qui devait la produire. Expliquez donc comment un tel germe a prospéré dans un monde pourri; comment le sol de Rome corrompue ne l'a pas frappé de mort et de stérilité. On ne sait pas même à quelle époque sa première germination s'est opérée? C'est prodige, que les élémens délétères

qui l'environnaient ne l'aient pas étouffée : qu'il se soit trouvé assez d'énergie morale dans une atmosphère dépravée, pour favoriser son développement. Une fois la fraternité des hommes annoncée, une fois l'unité de Dieu reconnue par quelques-uns, rien ne surprend. La facilité de contagion, si nous osons le dire, avec laquelle ont dû se répandre ces nobles principes, nous semble d'autant plus naturelle et explicable, qu'ils sont d'accord avec la sagesse antérieure du genre humain. La vitalité féconde et intime de ces idées suffisait pour les amener à maturité dès le premier développement. C'est ce premier développement qui mérite toute l'attention, qui doit exciter toute la surprise des penseurs.

On n'a pas même déterminé les époques de cette fructification. Quels motifs humains, quelles passions, quels intérêts se sont mêlés à un si vaste mouvement? Comment l'énergie d'un grand principe moral a-t-elle combattu et renversé tous les obstacles qui s'opposaient à son triomphe? Par quels degrés a eu lieu cette révolution gigantesque, mais non subite, qui, comme les grands changemens de la nature, s'est opérée par de lentes et successives manifestations, dont le dernier résultat n'est pas encore éclos, et dont le dénoûment semble réservé aux enfans de nos enfans?

Voilà ce que les historiens n'ont ni observé ni indiqué. La période de transition du paganisme au christianisme est aussi mal jugée que mal connue. Dès le berceau de la nouvelle croyance, le monde est livré à tous les vices : les philosophes s'empressent de nous montrer ces affreuses dépravations des peuples dont la pureté chrétienne ne parvient pas à laver les souillures. D'autres, en étudiant la philosophie païenne, y rencontrent les traces visibles et éparses d'un demi-christianisme naissant; d'autres encore s'étonnent de reconnaître que la foi des apôtres se soit détournée si rapidement de son but; qu'elle ait été si promptement mêlée d'hérésies ridicules et grossières, et que sa source même ait perdu sa limpidité. Ce sont là des faits incontestables, mais inévitables.

Pour les comprendre, il faut étudier les passions de l'humanité.

Le mouvement est double. D'un côté le paganisme accomplit sa course nécessaire : il s'étend, se développe, grandit, s'appuie sur la philosophie et donne accès au christianisme ; d'un autre, le christianisme recevant dans son sein tous les affluens sortis de l'ancienne civilisation, les emporte dans son lit, les entraîne dans sa course, se laisse dominer et envahir par leurs flots accumulés ; en subit, pour ainsi dire, la teinture mélangée et la domination flétrissante ; puis il les épure par degrés, les absorbe, se débarrasse des fragmens qui gênent son cours, et roule à travers la civilisation une onde rénovatrice qui apporte le baptême aux peuples de l'Europe rajeunie. Beaucoup de problèmes difficiles se rattachent à cette importante époque. La majorité des citoyens romains fut-elle lente à embrasser le christianisme? Quels motifs les y ont portés? De quelles armes se sont servis d'abord les chrétiens pour usurper l'empire moral? Comment réussirent-ils ensuite à consolider leurs conquêtes? Comment les divers élémens européens et asiatiques ont-ils modifié, sans l'annuler, l'action de l'Évangile? Le caractère des époques et le caractère des peuples ont exercé des influences : quelles sont-elles? Comment s'est transformée, c'est-à-dire altérée, la primitive simplicité des apôtres? Pourquoi, après bien des siècles, certains peuples se sont-ils empressés de revenir à cette simplicité, tandis que d'autres construisaient sur des bases semi-orientales le magnifique édifice d'une théocratie universelle? Comment le christianisme a-t-il pu détruire les formes extérieures, les cérémonies pittoresques, les symboles brillans par lesquels le polythéisme ébranlait l'imagination et captivait les sens des peuples?

Voilà de grandes questions. Une pensée philosophique ne s'est pas encore emparée de ce beau sujet ; l'histoire de ce changement n'est pas faite. Essayons d'éclaircir certains détails d'un si vaste ensemble.

La décadence du paganisme s'est opérée graduellement, et cette décadence a été parallèle au progrès du christianisme. Les contemporains ont eu le curieux spectacle d'une religion qui s'éteint, et cette observation n'a pu avoir lieu qu'une seule fois. De toutes les formes de croyance qui ont régi successivement l'univers, le paganisme romain est la seule dont la décroissance progressive se soit opérée sous les yeux d'observateurs attentifs qui ont noté toutes les périodes de cette longue chute, et enregistré tous les symptômes de cette lente décrépitude, depuis le premier affaiblissement jusqu'à la mort. L'histoire a pu assister, chose rare, aux funérailles complètes d'une religion. Elle a pu observer de près les phases de la maladie; juger les conducteurs lugubres de la cérémonie funèbre : prêtres, aruspices, ministres ou médecins d'une religion déchue; tous essayant de faire revivre le cadavre et de galvaniser ses restes. Elle a pu observer de près les passions qui combattaient autour de ce tombeau; quelles furent les passions mises en jeu par une religion croulante; comment parvint-on à désarmer les intérêts, les mœurs et les idées qui militaient en sa faveur; quelles alternatives de succès et de défaites ont marqué ces crises intellectuelles?

Tout cela est digne de curiosité : compter les victimes d'une telle crise, les suivre jusqu'à la mort, assister à leurs sacrifices et à leurs luttes; observer les combats, non-seulement des hommes, mais des principes; c'est là un beau spectacle, qui ne s'est présenté qu'une fois dans les annales du monde. Le soleil couchant du polythéisme se pare de teintes sanglantes et glorieuses encore. Pendant que cette lumière vive, ardente, météorique, pleine de menaces, empourpre l'horizon, la première aube modeste du christianisme apparaît au loin; elle se pare de teintes plus humbles qui s'éclaircissent et rayonnent peu-à-peu. Par une expansion progressive, l'influence du christianisme, après un travail long et secret, accompli dans les entrailles mêmes de la so-

ciété, s'élève jusqu'au rang de puissance antagoniste; appelle au combat toutes les opinions anciennes, et leur dispute hautement l'empire de l'intelligence et l'empire des faits. Humbles d'abord et soumis, les chrétiens ne conservent pas long-temps cette attitude suppliante. Au commencement de leurs combats, ce ne sont que des sujets réclamant la tolérance, se glissant presque inaperçus et demandant la permission d'exister; bientôt leur ton s'élève; ils réclament avec un peu plus de force; ils accusent la sévérité du gouvernement impérial. Ce sont enfin de hardis tribuns populaires, lançant le bélier de leur parole contre la base même des institutions existantes : ils quittent la défensive, ils envahissent, ils usurpent, ils attaquent. Le monde est attentif : à leur voix les idoles tombent. Ils dénoncent la monstrueuse dépravation, l'extravagance inouïe, l'absurdité effrénée du système nommé polythéisme. Ce système croule : le christianisme règne par la raison.

Ce fut alors que, effrayé de l'ascendant que devait acquérir sur un monde las de chimères, une religion plus pure, séduisante par sa nouveauté, flatteuse pour les opprimés et les faibles, le paganisme changea de face : il se dépouilla de ses vieilles habitudes, et sentit à son tour la réaction du christianisme naissant. Quittant les images grossières, les formes sensuelles et les superstitions brutales, il entra dans une voie de raffinement graduel qui le conduisit à une espèce de théisme mystique, renforcé d'un panthéisme subalterne. Au lieu de divinités innombrables, empruntées à tous les pays et adorées par une crédulité aveugle, le paganisme essayant de se renouveler, proclama l'être suprême, servi par des armées d'esprits inférieurs dont les bataillons subordonnés à son pouvoir, composèrent la milice de la démonologie. Cette teinte semi-chrétienne du paganisme marque la vie et les œuvres de Julien l'Apostat. Cet empereur bizarre, demi chrétien, demi platonicien, poète avant tout, est dévot à Jupiter et au soleil comme un chrétien catholique est dévot à la vierge Marie

ou à saint Jean-Baptiste. D'une part, les païens penchent vers le mysticisme chrétien; d'une autre, les chrétiens ne sont pas exempts de tout mélange de paganisme : ils traitent le père éternel avec ce mélange de crainte physique et de vénération pour la puissance qui caractérise la religion de Jupiter et de Vesta. Conflit étrange; la foi la plus forte et la plus neuve finit nécessairement par l'emporter; le moment arrive où le paganisme n'a plus pour soutien, pour appui et pour refuge, que les seules institutions politiques de Rome. Jadis, il les avait protégées; c'était à elles qu'il demandait à son tour protection. Jadis le patriotisme s'était placé sous l'aile de la religion des Quirites, à laquelle il avait demandé la flamme sainte, l'enthousiasme qui agrandit et fait triompher les peuples. Voici la religion mourante qui vient demander aux vieux souvenirs de Romulus et de Numa l'aumône d'un peu de vie qui lui manque. Dernier effort du paganisme; ensuite il expire et Rome avec lui; l'institution romaine disparaît. La société entière est balayée comme la poussière : de ses débris éclôt l'organisation d'une société inconnue; cette société est chrétienne!

Mais le paganisme est lent à s'éteindre : une longue traînée de flamme suit encore cette planète qui va s'éclipser. Depuis l'époque de l'apparition chrétienne jusqu'au moment où le paganisme est chassé du monde, des siècles s'écoulent. Ce feu sacré ne veut pas mourir. L'étincelle semble expirer, puis renaît, puis meurt de nouveau, puis reparaît à différens intervalles et fait encore, après de longues années, briller sa clarté oscillante dans les sanctuaires oubliés de Vénus et d'Apollon : tant il y a de puissance vitale dans les institutions qui ont vécu. L'obstination avec laquelle la religion païenne se ménagea, jusque dans les derniers temps, un petit empire au milieu du monde chrétien, est prouvée par les écrits des pères de l'église, par les médailles et les monumens. Cinq siècles de combats n'anéantirent pas les traces d'un culte autrefois puissant.

On peut diviser ce combat de cinq cents années en quatre périodes historiques : la première comprend le laps de temps qui s'écoula depuis l'introduction de la nouvelle foi dans l'empire, jusqu'à la lutte des deux croyances, sous le règne des Antonins. La seconde renferme les divers mouvemens de la lutte, encore indécise entre le paganisme et le christianisme ; elle s'arrête à Constantin. La troisième, consacrée au triomphe de la religion nouvelle sous Constantin et ses successeurs, voit cependant la foi ancienne reparaître avec éclat, et se maintenir obstinément sous Julien. La cinquième période de ce tableau, si grand et si varié, comprend les dernières tentatives du paganisme, pour garder ou reconquérir son influence. Elles disparaissent sous Théodose, mais en laissant encore quelques vestiges que l'on ne voit s'effacer entièrement que sous Justinien. Un Allemand, élève du théologien Shrœck, le professeur Tschirner, a esquissé avec la profondeur de jugement, et l'impartialité les plus remarquables, la première de ces époques. M. Beugnot, se renfermant dans les limites que traçait autour de lui l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a donné une histoire érudite et curieuse de la destruction du paganisme en Occident. Mais l'ensemble de cette belle œuvre reste encore à remplir : cadre magnifique qui appelle une main puissante et qui, sans doute, l'attendra long-temps encore.

Si vous eussiez visité l'empire romain à l'époque où les Antonins occupaient le trône, vous n'eussiez pas soupçonné le mouvement qui se préparait. Tout était encore païen ; partout s'élevaient les temples des anciennes divinités : cirques, jeux funèbres, pompes sacrées, attiraient encore, sinon la même foule et la même vénération, du moins un grand concours de peuple et un respect traditionnel. Les divinités locales étaient adorées, les autels fumaient, les holocaustes n'avaient pas cessé ; on s'apercevait à peine que les sectateurs des vieux rites étaient moins empressés, et que le nombre des personnes qui attachaient de l'importance à la connais-

sance approfondie de la religion, diminuait chaque jour. Toutes les formes extérieures étaient respectées : on pouvait prendre pour un lieu commun de tous les temps les murmures du prêtre qui se plaignait de voir le nombre des victimes décroître, et celui des incrédules augmenter. A la surface, point de changemens : dans les profondeurs et à la base du paganisme, un ver rongeur qui sapant lentement l'édifice, devait le faire succomber tôt ou tard aux effets de son invisible et constante morsure.

Avant le règne d'Alexandre-Sévère, les chrétiens n'ont point de temples; tout se passe dans les souterrains. Cette société, qui doit envahir et ensevelir la société romaine, est inaperçue; elle a son culte, mais secret et domestique; ses espérances, mais modestes; son monde à part, mais encore humble, n'osant lever la tête et sortir de la foule. Souffrante et militante, elle s'accroît, mais avec mystère; elle a ses temples, mais dénués d'ornemens; sa religion, mais cachée dans le sanctuaire de la famille. Les chrétiens à cette époque étaient considérés, non comme des membres d'une secte, mais comme des hommes singuliers qui s'isolaient du reste du monde, ne prenaient point part aux amusemens publics, se renfermaient dans un austère silence, et se faisaient haïr par leurs vertus mêmes : cette différence de mœurs impliquait un dédain amer pour les hommes, crime impardonnable à leurs yeux. La masse de la société repoussait de son sein ce petit groupe hostile. Le peuple lapidait les chrétiens : l'autorité se montrait à-peu-près indifférente à leur sort. La populace les abhorrait, impatiente du mépris qu'ils témoignaient pour elle, et s'écriait sans cesse : *Les chrétiens aux lions! qu'on les égorge!*

Leur nom, maudit par la foule, était d'ailleurs obscur autant que détesté. Lois, habitudes, langage, ne recevaient aucune impression chrétienne. De temps en temps, les hommes du pouvoir entendaient dire que le peuple se soulevait contre les Juifs; en certaines localités, ces soulèvemens étaient

terribles. Quand le peuple était mécontent, on tuait quelques membres de la caste abhorrée; on les dépeçait en lambeaux; mais la persécution ne venait pas du pouvoir; elle n'avait rien de systématique. Néron les pendait et les crucifiait, « parce qu'ils étaient, dit Tacite, odieux au genre humain. » Domitien frappait les chrétiens parmi les membres de sa propre famille, ne voulant pas la laisser envahir par les souillures des mœurs juives. A la même époque, saint Paul parcourait librement l'empire. Les parens de Jésus-Christ, qui devaient redouter la vengeance de l'autorité, étaient épargnés par sa générosité dédaigneuse. Les préfets des provinces satisfaisaient le peuple en livrant au bourreau, de temps à autre, quelques victimes chrétiennes : même en Palestine, certaines traditions populaires, qui attribuaient la domination future du monde à une caste juive, armaient contre elle les plus viles, mais aussi les plus nombreuses passions. Les lettres de Pline le jeune prouvent que la persécution n'eut rien de politique. Le cri populaire s'élevait-il contre cette race; les autorités lui obéissaient; si l'humanité leur commandait la clémence, la voix publique les poussait à la férocité. La loi devait sévir contre le crime de lèse-majesté divine; et chaque jour les chrétiens s'en rendaient coupables. Aussi les plus clémens des empereurs, entraînés par le flot de la passion générale, obéissant d'ailleurs à la législation romaine, frappaient-ils les chrétiens. Comment leur pardonner? Ils attaquaient de front cette discipline impérieuse et forte de l'institution romaine. S'en détacher, braver non-seulement les mœurs, mais les croyances, s'isoler d'une société qui ne se maintenait que par une austère obéissance à la loi : voilà ce que faisaient les chrétiens; c'était être criminel, appeler le glaive et vouloir la mort. Dans une époque plus reculée, lorsque l'institution romaine était vigoureuse, on n'aurait pas laissé un seul chrétien vivant. Mais sous les empereurs la machine politique s'affaissait; au-dessus de la masse nationale, assez cruelle pour sévir contre les

chrétiens, se trouvaient les gouvernans, aveugles et assoupis, qui ne prévoyaient pas le danger couru par la société chancelante. La persécution des chrétiens et leur extermination ressortaient de l'instinct populaire, et n'avait encore rien de politique.

Au sein du christianisme, se trouvait une vieille tradition de révolte contre les institutions romaines : révolte humble et honteuse d'abord, qui se dissimulait sous la forme d'une négation, et qui ressemblait à la timide protestation de l'esclave. Sous les Antonins, la position du chrétien change : il fait valoir son titre de sujet romain; il en a tous les droits; il en conserve les privilèges. Ses apologistes approchent du trône avec modestie, il est vrai; car ils représentent une secte peu nombreuse; mais avec courage. Ils viennent réclamer contre l'indignation de la plèbe, contre les préjugés vulgaires, contre l'irritation des masses. On les écoute quelquefois avec bonté, quelquefois avec indifférence. Quant à la populace, elle ne s'y trompe pas : elle pressent vaguement que, dans un avenir éloigné, cette nouvelle secte portera préjudice à l'ancienne religion; les vieux dieux s'ébranlent en gardant leurs formes extérieures : ils dépérissent en secret; le cœur, la vie, l'âme manquant au polythéisme, la chute des idoles s'annonce. N'entraînera-t-elle pas la chute de Rome? Un faisceau étroitement serré rattachait et liait ensemble l'agriculture, la conquête, la loi civile et la loi religieuse : une fois le faisceau rompu, tout devait périr.

C'était ce que prétendaient surtout les détracteurs du christianisme naissant. L'obstination des martyrs, leur haine intrépide contre les idoles, leur fermeté dans les supplices, leur malédiction contre le pouvoir romain, semblaient autant de menaces. Irrités par les vengeances intermittentes du pouvoir, les plus fanatiques d'entre les chrétiens forgeaient des prophéties qu'ils répandaient dans le peuple et qui représentaient la fondation de Romulus et de Numa, comme prête à crouler : ces fausses prophéties sont nombreuses. Tel

est le troisième livre d'Esdras. Selon ces prédictions apocryphes que l'avenir a justifiées, le trône du Christ devait s'asseoir un jour sur les débris de Rome dépravée. « Les temps « étaient accomplis, les martyrs allaient être vengés ; l'éta« blissement définitif de la foi chrétienne devait coïncider « mystérieusement avec le naufrage de l'empire » : ainsi parlaient les chrétiens. Plus la dent des lions déchirait les victimes, plus retentissaient, violentes, ces imprécations vengeresses. Elles remplissent de leur verve insensée les pages de l'Apocalypse : longue malédiction dont l'obscurité a fait extravaguer tant de grands hommes et rêver tant d'érudits. N'est-il pas évident que le chrétien persécuté, se réfugiant dans l'île de Pathmos, solitaire et sombre, se nourrissant de fanatiques espérances, empruntait aux prophètes hébreux leurs plus violentes invectives, et faisait rouler sur Rome, dominatrice du monde, le tonnerre des vengeances de Jéhova ? Dans cette œuvre extraordinaire, on trouve un mélange inouï de frénésie, de douleur, de colère, d'érudition confuse, de souvenirs bibliques, d'imagination asiatique, et de pöésie hébraïque. Ce qui la domine surtout, c'est le pressentiment de la mort de Rome. Le rêveur solitaire a vu s'ouvrir le livre des destinées romaines : l'impureté et la dépravation de Babylone seront frappées. Il jette le cri d'anathème ; la ville maudite périra !

Ce cri furieux ou triste jaillissait de tous les cœurs chrétiens, ou du moins il s'y trouvait contenu. C'est lui qui se reproduit avec une extrême vivacité dans ces étranges *vers sibyllins,* fruits trop peu connus des premiers poètes du christianisme. L'histoire de ces vers est curieuse ; et Voltaire, le plus frivole des savans, a prouvé qu'il en ignorait l'importance, lorsqu'il s'est moqué, avec sa légèreté habituelle, de ces paroles du vieux cantique : « Il viendra le jour funeste, « le jour de colère qui réduira le siècle en cendre, comme « l'attestent la Sibylle et David ! »

Dies iræ, dies illa
Solvet sæclum in favillâ,
Teste David cum sibyllâ.

David et la Sibylle se confondaient, comme on le voit, dans le même respect : les chrétiens n'échappaient pas au préjugé vulgaire qui vénérait les prophétesses.

Aujourd'hui même, le don de prophétie, accordé par toute l'antiquité aux femmes enthousiastes, qui se mêlaient de vaticination, est encore accepté par le peuple qui croit aux sorcières, filles des sibylles. Les prophétesses étaient répandues sur tous les points de l'empire romain; leurs vers oraculaires servaient de règle aux nations, décidaient de la gloire des peuples et du sort des rois, et réglaient souvent les destins des armées. Dans les grandes circonstances, on voit apparaître les oracles et les sibylles. Dès les premières années du christianisme, les Juifs d'Alexandrie, habitués à toutes les espèces de fraudes, et surtout aux fraudes littéraires, empruntèrent le style sibyllique, pour donner plus d'autorité et de poids à leurs opinions, à leurs craintes, à leurs espérances. En se servant d'une forme connue et respectée du monde entier, ils facilitaient la circulation de leurs idées, et peut-être n'étaient-ils pas fâchés de tromper le public. Rien de plus curieux à observer que leur gauche imitation d'Hésiode et d'Homère, de Pindare et d'Alcée; elle portait visiblement l'empreinte de l'Afrique et de l'Asie, des croyances égyptiennes et du théisme hébraïque. Successeurs immédiats des juifs, les chrétiens se conformèrent à l'exemple des Hébreux d'Alexandrie. L'Asie-Mineure et particulièrement Alexandrie, furent inondées d'oracles sibyllins qui, sous des formes grecques, contenaient les prédictions, les menaces et les dogmes de la nouvelle loi chrétienne. Six livres de ces faux oracles sont parvenus jusqu'à nous; les deux derniers, qui appartiennent évidemment à l'époque des Antonins, donnent une idée fort juste et fort curieuse de l'état moral du christianisme à cette époque.

Dans ces étranges compositions, nous voyons briller de tout son éclat le génie de l'invective juive, revêtu de paroles grecques et poursuivant de sa colère la civilisation latine. La race hébraïque abandonne rarement ses colères : subjuguée et frémissante, elle maudit encore ses oppresseurs; elle a éternisé sa fureur contre les Égyptiens et les Babyloniens. Les chrétiens juifs des premiers siècles ne se sont pas montrés plus indulgens envers Rome, que leurs aïeux envers l'Égypte. Ils ont placé dans la bouche des sibylles toute l'expression de leur courroux; ils lui ont fait prédire les maux infinis réservés à la conquérante, et la destruction de ses trophées et de ses idoles; ainsi Jérémie, Isaïe, et tous les prophètes, avaient autrefois annoncé la chute et la disparition des divinités égyptiennes :

« Toi, dit la sibylle, Isis, déesse trois fois malheureuse, tu resteras solitaire et abandonnée sur les rives du Nil, comme une triste Ménade sur les bords de l'Achéron.... ta mémoire sera effacée de la terre. Et toi, tu seras victime, ô Sérapis! toi qui reposes sur tes blocs de pierre, gigantesque ruine! Tu couvriras le sol d'Egypte, sol livré à la misère et à la désolation.... Alors, l'un des prêtres vêtus de robes de lin dira : « Il faut construire le temple magnifique du Dieu véritable, et changer la loi solennelle de nos ancêtres. Dans leur ignorance, créant des dieux de pierre et de bois, ils leur ont consacré des fêtes. Elevons enfin nos cœurs et les accens de nos hymnes vers le Dieu éternel, impérissable, le seul vrai roi, le créateur et le conservateur de nos âmes, le Dieu infini! »..... — « O toi (s'écrie un autre de ces poètes singuliers qui ont écrit les vers sibyllins et qui sont à-la-fois hébreux, grecs, égyptiens, païens et chrétiens), Rome altière! la punition tombera sur toi du haut des cieux! La première, tu plieras le col; tes fondations seront détruites; tes murs crouleront; tes enfans périront, et le feu te consumera. Prosternée sur la terre, tu mourras, et ta richesse avec toi! Les loups et les renards seront errans dans tes ruines. Tu seras comme si tu n'avais jamais été. Où trouveras-tu ton égide? Qui te protégera? Lequel de tes dieux d'or, de pierre et de fer, viendra te sauver? Où seront les décrets

de ton sénat? Où sera-t-elle la race antique de Saturne et de Rhée? Où seront les images des morts que tu encenses aujourd'hui? Lorsque trois fois cinq Césars (depuis la dictature de Jules César jusqu'au règne d'Adrien) auront tenu le monde entier sous leurs lois, de l'orient à l'occident; on en verra paraître un dont le nom sera celui d'une Mer (*Adrien* et la mer *Adriatique*); cet empereur sera splendide, magnifique, éclatant et sans bornes comme la mer. Ensuite régneront trois autres empereurs dont les temps sont les derniers du monde (*Antonin-le-Pieux, Marc-Aurèle* et *Lucius Vérus,* à l'époque desquels l'auteur appartient). Bientôt reparaîtra l'infame matricide..... (Ce matricide est Néron, contre lequel les chrétiens conservaient une profonde haine, justifiée non-seulement par sa persécution contre les chrétiens, mais par ses vices : on ne voulait pas avouer qu'il fût mort, et la crédulité chrétienne prétendait qu'il reviendrait bientôt sous la forme de l'Anté-Christ.)

« Il reviendra, continue l'oracle, des confins de la terre où il s'est réfugié, et alors, ô Rome! il te faudra pleurer; il te faudra revêtir le cilice et quitter les robes impériales! La gloire de tes aigles mourra.... et il y aura sur le globe une grande confusion de tous les mortels. Le Tout-Puissant, montant sur son trône, viendra juger tout ce qui vit et tout ce qui est mort : de longs gémissemens se feront entendre; de vastes ruines engloutiront les cités, et les abîmes de la terre seront béans! »

Quel intérêt dramatique dans ce vague pressentiment de la chute de Rome, de l'extinction du paganisme, de l'anarchie qui doit régner sur la terre, et de l'immense révolution qui va succéder à l'éclat de la domination romaine, et attirer, pour partager son cadavre, les nations du nord et du midi? Un autre de ces écrivains exprime le triomphe définitif de la foi chrétienne par l'image d'un vaste temple céleste qui embrasse toutes les nations, et réunit tous les peuples sous son immense voûte. Le poète obscur, qui rendait cet oracle magnifique et jetait un si lointain coup-d'œil sur l'avenir, était peut-être quelque pauvre esclave inconnu qui recevait dans Alexandrie sa ration quotidienne,

et qui s'amusait à prophétiser, pour ses menus plaisirs, la grandeur de cette secte infime à laquelle il appartenait.

Rome méprisa long-temps ces menaces. Pour elle, les chrétiens étaient les membres d'une opposition sourde et humble, qui ne valait guère la peine d'être écrasée; mais cette opposition devint terrible; un cri de mort s'éleva contre eux. Le christianisme blessait la vieille et éternelle majesté de Rome, que rien n'a jamais pu détruire; dernier et puissant soutien du paganisme. Ennemie des Césars, ennemie des dieux, ennemie de Rome, comment n'aurait-on pas livré la guerre à la foi chrétienne? De quel droit aurait-on laissé les chrétiens vivre? Qui eût osé faire valoir en leur faveur les principes de l'humanité, eux qui appelaient de leurs vœux le bouleversement des empires? Le sentiment profond de l'éternité romaine demandait vengeance contre de tels prophètes. On les accusait de tous les crimes, et fort injustement. Ils se détachaient de Rome, sans vouloir la perdre. Leur désaffection ne se traduisait pas en complots saisissables. « Trouvera-t-on « parmi nous (demande Tertullien) des révoltés, des pré- « tendans au trône, des compétiteurs de l'empire? Nous « voit-on dans les rangs des soldats qui briguent un pouvoir « usurpé? On nous calomnie. Nous ne sommes pas à craindre « pour le pouvoir; nous respectons la majesté de l'empereur « (*majestatem imperatoris*). Pourquoi (ajoute cet habile « orateur, dans une lettre adressée au préfet d'Afrique Sca- « pula) un chrétien, qui n'est l'ennemi de personne, serait-il « l'ennemi de son maître? Il sait que Dieu a mis ce dernier « sur le trône et que Dieu l'y maintient. Son devoir est d'ho- « norer l'empereur, de l'aimer, de le respecter tant que le « siècle durera (*quousque sæculum stabit*). » Remarquez cette expression *sæculum,* expression toute chrétienne, qui peut indiquer ou la durée matérielle de cent ans, ou celle du pouvoir séculier, ou bien enfin l'existence entière du monde visible, opposé au monde moral et religieux; équivoque qui se retrouve dans tous les écrits des auteurs chrétiens; sub-

terfuge nécessaire pour échapper aux vengeances de leurs maîtres.

Entre l'âge d'or des Antonins et le règne de Dioclétien, l'empire fut accablé par tous les genres de maux : le christianisme poussa des racines profondes. La souffrance sympathise avec la foi chrétienne. Une religion qui recommande la patience convenait merveilleusement à des hommes qui ne devaient rien attendre que de la patience et de la résignation. La nuée de Barbares qui fondaient sur l'empire; les tyrans de passage qui pesaient sur le trône; les impôts inouïs, les famines et les incendies qui désolaient le monde civilisé; tout servait la cause du christianisme et hâtait son développement. Les maux de la vie présente devenaient cruellement redoutables; et pour supporter le malheur d'exister, il fallait se réfugier dans la vie future. Une religion d'orgueil et de victoire n'allait plus à des temps d'humiliation et de défaites? Non-seulement beaucoup de personnes adoptèrent le christianisme, mais les préjugés universels contre les chrétiens s'éteignirent peu-à-peu : le malheur justifiait leurs prédictions; on ne pouvait les accuser de mensonge. Jadis l'opinion populaire leur avait imputé des crimes épouvantables, rébellion, vol, meurtre, péculat, inceste, débauche. Toutes ces accusations s'évanouissaient; en se rapprochant d'eux, en les écoutant, en observant leur vie, on trouvait en eux les plus purs et les plus chastes des hommes. La calomnie fut forcée de se taire; des attaques démenties par les faits eussent attiré sur les proscrits l'intérêt populaire.

La réaction ne s'arrêta pas là : souvent invoquée par les chrétiens, la philosophie païenne devint leur protectrice; elle coïncidait avec quelques-uns de leurs dogmes et de leurs opinions. Pour affaiblir la haine des païens, ils s'étaient rattachés aux axiomes les plus moraux de Platon et du Portique; ils n'avaient pas craint d'avouer que les travaux de la philosophie ancienne avaient servi de précurseurs à ceux de la philosophie chrétienne. A leur tour, les philosophes païens

de Rome mourante, sentant leur décadence approcher, tentèrent une espèce de réconciliation avec le christianisme, et s'écartèrent de leur route pour incliner vers le mysticisme chrétien. Il y eut un moment où l'on put croire à la fusion des deux croyances. Leurs nuances les plus opposées s'affaiblirent et s'allièrent; on interpréta le paganisme de manière à lui donner une signification chrétienne, et cette métamorphose fut si complète et si singulière que les chrétiens modérés excusèrent enfin les erreurs païennes et leur prêtèrent à leur tour une signification symbolique. L'horreur du polythéisme fut palliée par la pureté du commentaire. Les influences orientales ne restaient pas oisives : de tous les points de l'Asie elles affluaient à Rome. Le culte de Mithra et du Soleil, les souvenirs Éleusiniens, toutes les théories de l'Egypte, de la Perse et de l'Inde, formèrent un amalgame bizarre : théorie nouvelle qui contrastait avec la simplicité brutale du paganisme primitif. Apollon, dieu des arts, fut assimilé au Soleil et à Jésus. Les fragmens de morale utile et humaine que contenaient les écrits des philosophes furent considérés comme chrétiens; Socrate, Platon, Thalès, devinrent des prophètes du nouveau dogme, des sages vénérés et presque adoptés par le christianisme. « La plus grande gloire des an-« ciens philosophes (dit un chrétien), c'est d'avoir devancé « le christianisme en adorant un seul Dieu sous différentes « dénominations. Je serais tenté de croire que les chrétiens « d'aujourd'hui sont philosophes, ou que les philosophes « d'autrefois étaient chrétiens. »

A ces avances du christianisme vers le paganisme, l'ancienne religion répondait de son mieux; elle se spiritualisait, non-seulement pour répondre aux progrès du christianisme en Europe, et pour satisfaire les nouveaux besoins que son triomphe faisait naître, mais parce que l'on était las de tous ces dieux absurdes, que la raison progressive des siècles renversait tour-à-tour de leurs bases morales, sans détruire encore leurs autels de marbre et de pierre. Le Voltaire du

paganisme, Lucien, avait épuisé la coupe de l'incrédulité, et versé sur les religions anciennes cette liqueur acide et destructrice. Une négation ne peut vivre long-temps : l'incrédulité fut passagère. L'esprit public recevait deux directions puissantes. D'une part, le christianisme; d'une autre, la philosophie de l'époque l'arrachaient à cette mordante et inutile ironie, qui peut amuser un moment les peuples blasés, mais qui ne constitue point leur vie réelle et contribue peu à leur utilité positive. La masse n'avait point renoncé aux dieux antiques, méprisés des savans, mais non abrogés. Il y eut alors révulsion en faveur de l'ancienne loi, altérée par la nouvelle philosophie et mélangée de mysticité chrétienne.

La religion de Rome n'avait gardé sa splendeur et son influence que pendant les temps florissans de la République romaine; lorsque, puissante et naïve elle repoussait les arts, les idées, la philosophie de la Grèce. La philosophie grecque s'introduisit à Rome, et la république mourut. Le triomphe de l'incrédulité prépara cette mort. Tous les hommes d'esprit se firent gloire de mépriser leurs anciens dieux; l'épicuréisme passa pour la seule foi raisonnable, et l'art de multiplier les jouissances trouva partout des adorateurs. Pendant cette époque d'athéisme et de volupté, le christianisme marchait obscurément à la victoire. Il offrait des consolations plus pures aux hommes de toutes les classes et de tous les âges. Bientôt l'ostentation de la débauche et le luxe du scepticisme perdirent l'attrait de leur nouveauté. On se remit à parler de la religion avec décence, sinon avec dévotion; les uns se firent chrétiens; les autres essayèrent une nouvelle espèce de religion, païenne par la forme et par le nom, mais éloignée du polythéïsme des temps antérieurs. Le néoplatonisme revêtit les draperies de la religion païenne, et lutta contre le christianisme dont il subissait l'influence. Ce fut l'époque de la thaumaturgie, de l'enthousiasme mystique, des sciences occultes, de la croyance aux songes, aux oracles et aux démons. Quelques-uns espérèrent rendre aux cérémonies

romaines leur ancienne importance; d'autres puisèrent chez les nations étrangères des nouvelles formes de culte, de nouvelles opinions philosophiques, de nouveaux modes d'adoration. On se demandait si, en combinant toutes ces théories, on n'arriverait pas à une philosophie définitive de la vie humaine, qui embrasserait tout, répondrait à tout. Héliogabale et Alexandre Sévère se placèrent à la tête de cette foi nouvelle, mélange de toutes les religions. L'un et l'autre ne furent que de grands Syncrétistes. De l'an 218 à l'an 235 de l'ère chrétienne, on voit l'un, bouffon insensé et furieux; l'autre, philosophe austère, essayer de construire de leurs mains, et avec la différence de vues et de plans qui convenaient à leurs caractères, le vaste Panthéon que l'humanité desirait. L'un, Syrien efféminé, long-temps grand prêtre du soleil à Emèse, dévot fanatique de ce dieu qu'il avait adoré sous la forme d'une pierre ronde et noire tombée du ciel, voilait sous ses atroces folies un sens religieux et une mysticité orientale; il élevait au Soleil un temple splendide qui se remplissait des plus éclatantes offrandes; il amenait de Carthage Astarté, qu'il mariait avec le dieu syrien. Il plaçait sur l'autel du soleil toutes les reliques anciennes de la foi de Romulus: le *Palladium*, les *boucliers sacrés*, le *feu de Vesta*; les sentimens religieux et les souvenirs des Romains en étaient profondément blessés.

Les brutalités même d'Héliogabale représentaient l'apothéose des sens, et se rapprochaient dans leur folie du culte de l'astre, source de la vie et de l'amour. Le syncrétisme absurde, né des passions d'un monstre immonde, ne devait durer qu'un moment. Le système d'Alexandre-Sévère, noble illusion d'un sage qui voulait concilier l'opposition de toutes les doctrines, n'avait guère plus de chances d'existence. Forcer ces doctrines de s'allier, malgré leurs contrastes et leurs nuances, tel était le but de cet empereur. Il réunissait dans le même culte: Abraham, fondateur de la race juive; Jésus-Christ, rénovateur du monde; Orphée, père des mys-

tères grecs; et cet Apollonius de Tyane, charlatan qui mêla aux croyances grecques les idées religieuses de l'Égypte et de l'Inde. Cet amas de statues hétérogènes encombrait sa chapelle : personne ne représenta mieux que lui la confusion qui règne dans les époques mixtes et pour ainsi dire crépusculaires. Il lisait Platon, étudiait Aristote, ornait les temples d'Isis et d'Osiris. Païen et philosophe, il répétait sans cesse l'axiome favori de la nouvelle doctrine : « Faites aux autres « ce que vous voudriez que l'on vous fît. »

Ce fut là un temps de transition, voilé de nuages à demi transparens; essai de conciliation et d'alliance entre les impossibilités; tentative vaine de réformes à opérer sur de vieilles doctrines. Tout cela ne devait aboutir qu'à les détruire à jamais. Ces systèmes mitoyens et de transaction qui cherchent à former un pacte entre le passé et l'avenir, ne satisfont ni le vulgaire, ni les philosophes, ni les habitudes des croyans, ni les espérances des âmes ardentes. Le néoplatonisme avait la prétention d'être une philosophie; et par son mélange de superstition antique et de folles rêveries, il révoltait les penseurs. Il voulait être une religion, et sa poésie vaporeuse transformait en symboles les traditions populaires, auxquelles il ne laissait ni assez de substance pour que le peuple s'y attachât, ni la sublimité d'une abstraction assez pure pour que les esprits métaphysiques l'adoptassent. Parmi les monumens de cette école vague et bizarre, il faut compter plusieurs écrits mal compris des modernes : la *Vie de Pythagore,* le *Livre des mystères de Jamblique,* les œuvres de *Porphyre* et celles de *Philostrate.* La *Vie d'Apollonius* de Tyane, par ce dernier, n'est qu'un roman religieux et métaphysique appartenant à la même école. L'essai de Porphyre sur la *cave des nymphes dans l'Odyssée,* offre un exemple curieux de l'habileté avec laquelle on transformait la poésie en allégorie mystique. Toutes les légendes des vieux temps devenaient allégories. Cependant, on professait pour elles un souverain respect; on ne s'apercevait pas que, les

réduire à l'état de symbole, c'était leur enlever leur puissance et les atténuer jusqu'à les détruire. Pour donner du poids à ces théories vagues et séduisantes; pour les faire accepter au peuple, on essayait de les rattacher aux temps reculés; on se plongeait dans les ténèbres de la plus profonde antiquité; on établissait un lien entre la nouvelle philosophie et les vénérables traditions, qui sanctionnaient de leur autorité cette combinaison étrange de mysticisme rêveur, de contes orientaux, de métaphysique subtile, de doctrines exotiques et d'influences chrétiennes. Dès l'époque des Antonins, les païens avaient senti le besoin de se renouveler et de justifier le changement qu'ils introduisaient dans le polythéisme :

« Tout en conservant (dit Celse) les idées, les traditions et les faits que nos aïeux nous ont légués; tout en restant fidèles à ces débris vénérables d'une antiquité reculée, nous pouvons admettre, comme les chrétiens, l'idée de Dieu, créateur et régulateur suprême, guide providentiel : rien ne s'y oppose. Qui nous empêche donc de reconnaître une essence supérieure, une âme divine, présidant à toute chose? Pourquoi n'approuverions-nous pas un culte plutôt spirituel que matériel, un culte s'adressant à l'esprit plutôt qu'aux formes, une idée pure sous une idolâtrie apparente? Qu'y a-t-il d'incompatible entre l'ancienne croyance, fidèle à ces dieux que tous les peuples ont adorés, et la foi unique en un Dieu suprême, primitif, universel, dont la volonté assigna jadis sa place et son rang à chacune des divinités subalternes et inférieures? Laissez à chaque peuple ses dieux; qu'il leur rende un culte différent : ce ne sera pas détruire l'unité de l'être suprême; ce ne sera pas contrarier l'unité du plan qui régit le monde. Le culte de toutes ces divinités différentes va se réunir et se refléter sur Dieu même, qui a fait d'elles ses délégués et ses représentans.

« Prétendra-t-on que l'homme ne peut servir plusieurs maîtres? Je ne le crois pas : Dieu n'est point jaloux (comme nous autres mortels) du pouvoir qui lui appartient; et les faiblesses humaines ne peuvent lui être imputées sans outrage. N'est-il pas placé hors de toute injure? n'est-il pas à l'abri de toute espèce de dégradation? Rendre hommage aux divinités subalternes, ce n'est point

l'offenser. Une essence pure, impérissable et sans mélange, peut-elle créer par elle-même des êtres aussi bornés et aussi périssables que nous? N'est-il pas naturel de croire que l'immortel a chargé de ce soin des puissances inférieures, soumises à son pouvoir, filles de sa volonté, mères et directrices de tout ce qui est périssable et passager. »

Le système de Celse donne déjà l'idée et l'esquisse de cette rénovation du paganisme, de cet ébranlement imprimé à l'ancien système. Plus tard, une élaboration habile achève l'œuvre : le néoplatonisme naît, ouvrant les portes à toutes les folies de l'imagination, à toutes les finesses d'une métaphysique abstraite. Ennemi ostensible du christianisme, son allié réel; à demi chrétien au fond, ce système fait pour les rêveurs, se posant supérieur à toutes les religions, et prétendant les dominer et les embrasser, voulait bien tolérer la foi chrétienne comme il admettait toutes les variétés de la pensée religieuse; mais il ne lui pardonnait pas l'intolérance. Il s'irritait des prétentions de cette foi, qui se donnait pour religion véritable, et exigeait le sacrifice de toutes les autres croyances. Adorateurs d'un dieu unique, les chrétiens devaient s'attendre à être maudits.

Cependant, sous cette loi du néoplatonisme, l'usurpation des dieux orientaux continuait; son progrès occupa et envahit toute l'époque; Mithra vint s'asseoir près de Cybèle, et les prêtres phrygiens donnèrent la main aux aruspices. L'Occident fut couvert d'un vaste flot de divinités orientales. Elastique, souple, frivole et conciliant de sa nature, le paganisme, au lieu de refuser l'entrée de ses temples à cette cohorte de dieux nouveaux, les élargit pour leur donner passage. Ils encombrèrent le Panthéon, comme le prouvent le grand nombre de médailles, d'inscriptions, de monumens, d'amulettes asiatiques, souvent indéchiffrables aux savans, et qui datent de cette époque. On était dévot à tous les dieux du monde. Celui qui avait officié dans le temple d'Isis reparaissait dans celui de Minerve en qualité de sacrificateur.

L'*hiérophante* devenait prêtre des divinités germaniques. Le paganisme espérait que ces alliés nombreux le défendraient, et qu'il serait fort, en marchant à leur tête. Les mystères de Samothrace et d'Eleusis s'accordaient bien avec tous les autres cultes du monde. Les croyances locales subsistaient; point de temples abolis, point d'autels renversés, point d'exigences gênantes; on ne détruisait rien, on se contentait de puiser à toutes les sources païennes mille superstitions divergentes.

Voilà le caractère spécial de cette religion bâtarde et sans racines, qui n'eut rien d'énergique et de durable, et que la plupart des écrivains ont étudiée légèrement. On l'a tour-à-tour confondue, soit avec la religion mythique des anciens Grecs, soit avec la religion politique des Romains. En se retrempant dans tous les fanatismes de l'Orient, le polythéisme voulait bien se donner des associés, mais non un vainqueur; bientôt il disparut sous l'amas de ces assimilations contradictoires. Pendant qu'il allait demander aux dieux de l'Asie la sainteté et la sagesse, une faible minorité se rattachait uniquement au platonisme qu'elle essayait de renouveler. Son caractère de raisonnement subtil était loin de pouvoir satisfaire les peuples; ses abstractions avaient peu d'influence positive. Pendant que le vulgaire s'abandonnait aux superstitions orientales, l'action du néoplatonisme se concentra dans les écoles d'Alexandrie et d'Athènes, asiles temporaires offerts à l'élite des penseurs ennuyés, des hommes de lettres blasés; il ne constituait pas même une secte; refuge de quelques esprits bizarres, poétiques et orgueilleux, il resta dans le domaine des théories. La religion païenne qu'il poursuivait d'un long regret à travers le passé, était compromise par l'interprétation subtile qu'il lui donnait. Raffiner et subtiliser le polythéisme, c'était le rendre incapable de servir à l'usage populaire. L'imprégner d'idées chrétiennes, tout en l'opposant au christianisme, c'était manquer son but. Il était absurde de vouloir introduire une âme chrétienne dans un corps païen; il était ridicule de conserver les formes exté-

rieures d'un culte dont on changeait le sens; ainsi firent les théoriciens d'Alexandrie. Ils voulurent allier la sublimité de la doctrine à la grossièreté des pratiques; ils échouèrent. Quelques êtres singuliers, comme Julien l'Apostat, purent seuls se rattacher à ce culte faux, s'armer pour lui d'une ardeur presque chevaleresque, s'enflammer d'un enthousiasme rêveur pour cette idole fanatique.

On ne peut s'empêcher de mépriser un replâtrage et un récrépissage si dénués de valeur intrinsèque; un si triste palliatif contre la chute d'un édifice attaqué dans ses bases et miné par le temps. Ces murs lésardés tombèrent bientôt. On pose des arcs-boutans à droite et à gauche, mais la solidité manque aux fondemens qui chancellent. Une religion qu'il faut excuser, interpréter, justifier, est perdue. « Ne « regardez pas, dit-on, la partie grossière du polythéisme; « elle est accidentelle et accessoire; c'est sa partie intime « et spiritualiste qu'il faut saisir, et qui en constitue le fond « sublime! » Vaines paroles; le peuple ne comprend rien à ces distinctions des rhéteurs; il ne s'embarrasse pas des commentaires inventés par les philosophes. Du fard sur la joue d'un mort ne le fait pas revivre.

Cependant, il y avait, près du paganisme populaire et du platonisme des littérateurs, une autre religion vivante et jeune, qui ne voulait rien accepter de la foi païenne, et qui se renfermait dans ses dogmes. Elle voyait approcher à grands pas le moment prévu de sa domination immense. Tandis que le paganisme, en ne satisfaisant personne, accumulait les concessions; le christianisme, qui ne cédait rien, s'adaptait à tous les besoins de l'humanité. Révélateur de mystères profonds que la raison ne pouvait atteindre, il apportait au monde une philosophie utile et forte qui embrassait tout, et entassait dans un trésor commun les richesses conquises par la raison humaine dans sa marche à travers les siècles. Il ne procédait pas comme le néoplatonisme, qui, prétendant tout concilier, ne faisait que rat-

tacher des rites délabrés par le temps à des abstractions sans valeur. Ses dogmes au contraire étaient en harmonie avec sa morale; ses usages étaient d'accord avec ses croyances. Ses ennemis lui empruntèrent son langage, et cherchèrent à lui dérober sa force; tentative encore stérile, qui prouva seulement l'autorité conquise par lui.

Cette conquête intellectuelle du christianisme trouva pour antagonistes les intérêts. L'institution romaine lutta vigoureusement et long-temps contre l'envahissement chrétien. Si les philosophes de Rome comprenaient le Christ, si la masse des citoyens cédait à l'influence du christianisme; les sénateurs n'acceptaient aucun pacte avec les impies, destructeurs des temples, déserteurs du passé, provocateurs de la colère divine, et dont le fatal triomphe s'associait à la dépravation des mœurs, à l'affaissement des courages. Le paganisme se rallia donc autour des vieux sanctuaires romains; il reprit de la force au pied de ces dieux dont la protection tutélaire avait long-temps soumis le monde entier. Là se forma un groupe compacte, un noyau de résistance païenne qui a laissé, même de nos jours, comme une sève de paganisme au sein de la capitale chrétienne. Les pontifes, à la tête du sénat, dirigèrent le mouvement de résistance. Les empereurs le respectèrent ou le craignirent; et Constantin même, après l'adoption du christianisme, qu'il commença par tolérer pour le favoriser ensuite, eut soin de ménager les Pères Conscrits et leur paganisme invétéré. S'il parle dans les édits publics des rites anciens, du polythéisme, c'est toujours avec considération et décence. Ce sont les *vieilles observances, les solennités des temples, les coutumes solennelles des Gentils*. Ses successeurs se montrent moins polis. La religion déchue n'est pour eux que l'*erreur* et la *démence des anciens,* le *rite des profanes,* la *superstition villageoise* (*pagana*), l'*impiété damnable,* la *stupide erreur du vulgaire et des villageois* (*paganorum*). Constantin attaqua bien plutôt le paganisme

par le dédain et l'abandon que par des violences. Il sévit, non contre les cérémonies sacrées du paganisme, mais contre la sorcellerie, la divination, toutes les folies théurgiques que le paganisme lui-même avait essayé de condamner. Sans renverser les temples païens, il leur opposait la magnificence des temples chrétiens. Ce fut lui qui consacra au culte du Christ la Basilique ou salle de justice, sur le modèle et le plan de laquelle toutes les églises chrétiennes ont été construites. Le patronage impérial accordé par Constantin aux prêtres de la nouvelle loi religieuse, les plaça de niveau avec les ministres du culte païen; mais non au-dessus d'eux : malgré la haine que l'empereur portait au sénat de Rome, à ses souvenirs, à son orgueil, il n'osa pas aller plus loin.

Dans une seule circonstance de sa vie, cette haine éclata. Son refus d'assister aux jeux du Capitole, l'édit qui prohiba la célébration des fêtes séculaires le rendirent à jamais odieux. S'il faut croire le païen Zosime, cette suspension causa toutes les calamités qui accablèrent l'empire. Le peuple de Rome ne cessa pas de poursuivre l'empereur de sa haine. L'historien que nous venons de nommer ne le ménage pas, et les papes ont long-temps pensé que la publication de ses annales serait dangereuse au christianisme. Sous le pontificat de Pie V, de Thou, qui se trouvait à Rome, ne put obtenir la permission de jeter les yeux sur le double manuscrit de Zosime, enfoui dans les bibliothèques de Rome et de Florence.

Les catholiques romains ont cru devoir dissimuler la résistance obstinée que le paganisme, retranché dans la ville sacrée, opposait à ses ennemis. Le point central de cette résistance fut la cité même, qui devait un jour devenir la capitale du monde chrétien : ce fut là que l'opposition païenne s'organisa définitivement. Là, régnait une vieille aristocratie riche de dotations pontificales, ayant à sa solde une armée de cliens, professant une piété d'ostentation pour les divinités déchues; maîtresse d'une populace affamée, turbulente, ennemie des chrétiens. Ceux-ci, en petit nombre, soutenus par

Constantin, mais abhorrés, voyaient flotter sur les murailles de la ville de Romulus l'étendard du vieux Latium. Tous les actes souvent répréhensibles ou criminels de Constantin leur étaient imputés à crime. Quand il se souilla du sang de sa famille, les Romains le virent avec horreur. Ce fut dans leurs murs qu'eut lieu l'interrogatoire de l'héroïque et jeune Crispus, bientôt suivi d'un meurtre judiciaire. A peine les procédures étaient commencées, on put lire sur leurs murailles une terrible épigramme que l'histoire a conservée et qui comparait au règne de Néron, le règne du nouvel empereur. Son principal crime, c'était d'être chrétien; la populace aiguisait contre lui ses sarcasmes; il la punissait par son mépris; probablement un sentiment de vengeance et le besoin d'échapper à l'inimitié de sa capitale, l'engagèrent à transférer le siège de l'empire à Constantinople. Il voulait détruire le pouvoir de cette opposition dangereuse et formidable, appuyée sur tant de souvenirs de gloire traditionnelle; ce sénat hostile et païen l'inquiétait et le fatiguait; il craignait même le profond attachement des Romains pour les localités de leur ville. Afin de décider les familles chrétiennes sénatoriales à quitter Rome, et à venir habiter Byzance transformée, il fit construire, dans cette dernière, des palais exactement semblables à ceux qu'elles allaient quitter. Le calque fut si fidèle que les exilés ne s'aperçurent même pas de leur exil.

Mais Rome ruinée concentra dans son sein toute l'énergie du vieux paganisme : elle fut païenne parce que Byzance était chrétienne. L'irritation augmenta quand Rome descendit au rang des villes secondaires de l'empire. Humiliée par l'absence ou l'indifférence des souverains, veuve du monarque et de la cour, qui visitaient souvent Milan ou Ravenne sans aller à Rome; la ville sacrée, la ville des Scipion et des César, sentait son orgueil impuissant s'accroître à mesure que la destinée l'abaissait. Toute sa haine se dirigeait sur les chrétiens. Les regrets de sa grandeur éteinte, l'amour ardent et stérile de ses institutions, autrefois si fortes,

se transformaient en un dévoûment presque fanatique pour le polythéisme auquel ces souvenirs se rattachaient. Un fait singulier, c'est que, pour ne rien perdre de leurs anciens rites, et sans doute aussi pour obtenir la protection et la faveur des empereurs à venir, les païens de Rome placèrent Constantin, après sa mort, au nombre de leurs dieux; Constantin, le destructeur de ces dieux! On fit son apothéose; il eut son calendrier païen : *Inter deos meruit referri*, dit Eutrope, expression bizarre chez un païen, qui parle du destructeur du paganisme. Mais la vieille religion demandait seulement qu'on la laissât vivre. L'une des plus belles cérémonies de son rituel, était cet apothéose des empereurs, dont la magnificence charmait la curiosité populaire : elle ne voulut pas s'en priver.

Deux lois du Code théodosien semblent attribuer au fils de Constantin l'abolition définitive des temples et des sacrifices; elles ont été évidemment antidatées par les copistes. L'une de ces lois, qui porte la date de l'an 353 après Jésus-Christ, s'exprime en ces termes : *Il nous plaît que les temples soient fermés dans tous les lieux et dans toutes les villes; que l'accès en soit interdit à tout le monde, et que la faculté de se perdre ne soit plus accordée aux malheureux. Si quelqu'un contrevenait à ces ordres, qu'il soit frappé du glaive vengeur.* — (*Placuit, omnibus locis atque urbibus universis claudi protinus templa, et accessu vetitis omnibus, licentiam delinquendi perditis abnegari; volumus etiam cunctos sacrificiis abstinere. Quod si quis aliquid forte hujusmodi perpetraverit, gladio ultore sternatur.*) L'autre loi, de 360, n'est pas moins claire : *Que la peine capitale frappe ceux qui offrent des sacrifices ou adorent les idoles.* — (*Pœna capitis subjugare præcipimus quos operam sacrificiis dare, vel colere simulacra constiterit.*)

La date de ces deux lois est apocryphe; les monumens prouvent que, sous le règne de Constance, les temples

païens étaient encore ouverts dans tout l'empire, et que le sang des victimes coulait sur tous les autels. On possède des inscriptions qui attestent que de nouveaux temples dédiés aux idoles païennes s'élevèrent, à la même époque, en différens lieux. Ce ne fut que beaucoup plus tard que la foi chrétienne, long-temps persécutée, devint persécutrice, saisit le glaive que ses ennemis laissaient tomber, et fit de la vieille religion un crime capital.

Julien l'Apostat règne : sous le voile d'une tolérance égale pour les deux cultes, il essaie de replacer sur le trône le paganisme déchu : rêveur impérial, fantastique réformateur, il apprend par l'expérience, combien il est impossible, même au plus puissant des hommes, d'arrêter le mouvement du monde et le cours fatal des destinées. Que voulait-il? restaurer le polythéisme et le rendre à ses principes primitifs? Mais ces principes n'avaient rien de fixe, rien d'arrêté; il leur avait toujours manqué un plan, un code, un système. En vain s'amusait-il à fondre dans la même théologie deux théories contradictoires : celle d'Homère, la foi populaire, la croyance plastique; et celle de Platon, la philosophie des penseurs et des enthousiastes. Un tel mélange n'avait aucune condition de durée. Tantôt écrasant les chrétiens de son indifférence; tantôt, par son amer sarcasme trahissant la faiblesse de sa cause et l'impuissance de ses efforts, il était incertain de la route qu'il avait à suivre. Ces membres épars de religions diverses auxquels il essayait de donner une âme, ne pouvaient former un corps, se rassembler, vivre, marcher. En vain ses hécatombes ensanglantaient tous les coins de l'empire : on riait de ce massacre universel de bœufs et de génisses, qu'il commandait à travers son immense domaine. La croyance éteinte ne pouvait renaître; les oracles, interrogés, se taisaient; les minutieuses pratiques de sa dévotion bizarre devenaient un objet de risée. Spiritualiser le paganisme qui s'effaçait du monde; faire renaître la vénération perdue pour les cérémonies popu-

laires d'un culte physique et matériel ; cette double tentative avortée a flétri le nom de Julien, qui ne fut ni un monstre, ni un apostat, ni un persécuteur. Un jour seulement il s'avisa de défendre aux chrétiens d'enseigner la philosophie, la poésie, la critique, l'histoire : seul acte de toute sa vie qui porte le caractère d'une persécution réelle. Au lieu de nuire aux chrétiens, cet acte les aurait servis, les aurait replacés dans leur véritable domaine, les aurait rendus aux principes de leur institution, à la morale pure, humble, divine de leur fondateur ; il les aurait arrachés à l'influence des rhéteurs et les eût empêchés de se laisser corrompre par le platonisme en vogue, par l'orientalisme de l'époque, par cette teinture de paganisme que les études littéraires ne manquent jamais de donner à l'esprit. Peut-être la vigueur de la primitive religion chrétienne se serait-elle mieux conservée.

Les efforts de Julien restèrent sans succès. Valentinien, qui professait le christianisme, se fit remarquer ensuite par son impartialité ; il sut tenir la balance égale entre les deux partis ; Valens mérita les mêmes éloges. Les colléges des prêtres idolâtres furent aussi bien traités que les confréries chrétiennes. De nouveaux honneurs et de nouveaux priviléges, accordés aux ministres du culte païen, les égalèrent aux chrétiens. Arbitre équitable entre la foi antique et la foi récente, Valentinien ne se montra inexorable que pour ce qu'il nommait les superstitions païennes. Il rendit des lois rigoureuses contre la magie ; il condamna la divination, la sorcellerie, la recherche de l'avenir, l'interprétation des songes : c'était détruire le fonds du paganisme, qui, à Rome, ne subsistait pas sans la science augurale. Tout cela était tellement mêlé et confondu dans le tissu du polythéisme que l'on ne pouvait guère porter la main sur les superstitions magiques sans renverser la croyance sacrée ; enlever un fragment de l'édifice, sans le détruire. Comment restreindre la démence dans des limites raisonnables? Valentinien jeta, par ses persécutions dirigées contre la théurgie, une extrême défaveur

sur les rites les plus solennels de la croyance nationale. Le secret des cérémonies nocturnes fut violé; il fallut fermer le sanctuaire mystérieux d'Eleusis et renoncer à ces profonds mystères sans lesquels (disaient les païens) *la vie devenait insupportable et perdait sa dignité.* La société entière subissait une vague accusation de magie; nuage menaçant d'où la foudre échappait, lancée par le bras impérial. De nombreuses victimes tombèrent; le paganisme eut ses martyrs; on vit périr et les chefs du paganisme qui se livraient à la divination avec ardeur, et les néoplatoniciens qui, reconnaissant une race d'êtres intermédiaires avec lesquels l'homme pouvait lier commerce, croyaient à la théurgie; même certains chrétiens qui mêlaient à leurs saintes doctrines des superstitions furtives et de folles pratiques.

Cependant Rome restait païenne; les formes extérieures ne changeaient pas. On lit dans Publius Victor et Sextus Rufus Festus, deux auteurs assez barbares, qui ont publié le catalogue topographique des monumens de Rome à cette époque, qu'elle possédait alors cent cinquante-deux temples païens et cent quatre-vingt-trois chapelles (*ædiculæ*), toutes dédiées à des dieux différens. L'armée était probablement païenne; le préfet, entouré de ses cohortes, protégeait les édifices de l'ancien culte. La majesté du Capitole, ses cinquante temples inviolés; ses majestueux autels, ses sanctuaires vénérables de Mars, de Vesta, de Romulus, de César, de la Victoire, s'élevaient, dans leur magnificence séculaire, au-dessus de la ville éternelle. Toute la campagne restait païenne : même vers l'orient, du côté d'Antioche, ville qui avait adopté le christianisme avec zèle, la population des champs, incivilisée, parlant un dialecte barbare, ignorante jusqu'à la brutalité, conservait ses vieilles mœurs et ne voulait pas se détacher de ses divinités tutélaires. Les esclaves qui cultivaient le sol et dont l'Evangile devait un jour adoucir les mœurs et le sort, en attendant qu'il pût les affranchir, n'avaient ni assez de lumières, ni assez de grandeur dans l'âme, pour abandonner

facilement l'idolâtrie ; les cérémonies païennes leur semblaient préférables à la simplicité chrétienne. Quand leurs maîtres s'étaient convertis, il arrivait souvent aux esclaves païens de satisfaire leur vieille haine, en accusant leurs maîtres de tous les crimes. Une petite partie de la population libre, répandue dans les villes, s'était donnée la première à la foi chrétienne, qui commença par éclairer la bourgeoisie. On trouve bien quelques esclaves, quelques habitans de la campagne *dans les rangs de la noble armée des martyrs ;* mais c'est plutôt une exception qu'une règle. Cette situation se prolongea beaucoup ; on ne civilisa la campagne, c'est-à-dire on ne la christianisa qu'en remplaçant par des monastères et des abbayes les *villas* et les fermes romaines. Le grand fondateur du système monastique, saint Martin, fut aussi le destructeur des temples païens ; ce fut lui qui fit table rase ; lui qui, d'une main, éleva l'abbaye, et, de l'autre, effaça du sol le sanctuaire des dieux anciens.

Gratien et Théodose abrogent définitivement les privilèges du paganisme ; la confiscation de ses biens ; l'anéantissement de ses symboles, datent de cette époque avancée. C'en est fait ; l'empereur ne craint pas de se déclarer ennemi de la religion de l'état ; il renverse de sa main les autels nationaux ; ferme les temples, abolit les sacrifices, et défend à Rome de les offrir au nom de tout le genre humain. Ainsi, trente-huit ans après la mort de Constantin, toute la machine romaine tombe à-la-fois : c'est Ambroise qui dirige le bras de Gratien ; Ambroise, esprit hardi, homme d'action et d'entreprise. L'évêque de Milan n'exerce pas seulement son influence sur ce faible et jeune empereur ; il domine Théodose. Un empereur fier, impérieux et guerrier, plie devant l'autorité sévère et la puissance ecclésiastique d'Ambroise. On reconnaît en lui tout le caractère du Romain devenu chrétien. C'est bien l'homme d'exécution, de pratique et de gouvernement ; le conquérant et l'organisateur. Vous chercheriez en vain quelque chose de semblable dans l'Eglise

orientale, qui a plus d'éloquence, plus de talent, plus d'esprit; mais moins de volonté. Basile et Grégoire de Nazianze, conservant l'empreinte grecque au milieu de leur piété fervente; fils de Platon et de Gorgias; théoriciens rêveurs et métaphysiciens subtils; brillent par le style et la forme. La volonté caractérise Ambroise: moins habile et d'un langage plus rude, il va droit au fait, il frappe à coups redoublés, il entraîne ses auditeurs surpris et domptés; il ne veut qu'obtenir un résultat et emporter de force un succès qu'il desire. Saint Augustin, dont la ferveur est africaine, et qui, par la subtilité de sa controverse toute-puissante, rappelle l'habileté des Grecs, joint à ces caractères une intrépide ténacité, une ambition romaine, un génie d'envahissement et de victoire : redoutable athlète qui, sans quitter le monde des spéculations théorétiques, s'arme de toute la vigueur de la conquête.

A ces grands noms chrétiens, les païens opposèrent quelques hommes supérieurs : chefs de la résistance, ils forcèrent au respect leurs adversaires les plus acharnés. Il y a toujours quelque chose de noble et de grand dans cet attachement au passé, dans ce dévoûment qui le soutient envers et contre tous, malgré le renouvellement des époques, et qui prend bravement et tristement les armes contre un inévitable destin.

En général les chefs d'une minorité, forcée de se défendre, sont des hommes énergiques, fidèles, consciencieux et dignes. La postérité les oublie souvent; elle aime à s'agenouiller devant le succès. Si les hommes qui s'attachent à la majorité, sont contraints de flatter la tyrannie populaire; les guides de la minorité, embrassant la décadence, adoptant le malheur, ont besoin de courage autant que d'activité et de talent. Tels étaient Symmaque et Vettius Prætextatus. Ce dernier, préfet du Prétoire, en 384, Consul élu pour l'année suivante, jouissait d'une popularité méritée, qui ne s'appuyait que sur des services. Le jour de son élection, ce

dernier et noble représentant du paganisme, monta les degrés du Capitole, et prononça, en présence du sénat, un discours plein d'éloquence, dans lequel il exhortait les sénateurs et le peuple à garder l'obéissance aux lois malgré la décadence de Rome. Toutes les dignités de la religion païenne expirante s'étaient concentrées dans sa personne; elles l'avaient choisi pour dernier défenseur et pour appui; il était augure, pontife de Vesta, pontife du Soleil, quindecemvir, curial d'Hercule, consacré à Bacchus et aux mystères d'Eleusis; hiérophante, néocore, tauroboliate, père des pères; ce dernier titre était important et honoré dans les rites du culte de Mithra. Sa mort précéda l'époque de son accession au consulat. Lorsque Rome apprit cette nouvelle, les citoyens se trouvaient au spectacle; ils en sortirent en foule, versant des larmes, et faisant retentir l'air de leurs cris de douleur. Le paganisme perdait son dernier grand homme.

Tous ceux qui ont examiné avec soin les pièces du procès, soutenu d'un côté par Symmaque et les païens, et de l'autre par les chrétiens, avoueront que la brusque véhémence d'Ambroise et la fatigante monotonie de Prudence, pâlissent comparées à l'argumentation logique et puissante de Symmaque, à sa patriotique éloquence, à son style plein de force, d'énergie et de simplicité. Mais le langage de l'ancienne Rome, les accens d'un patriotisme éteint tombaient inutiles et perdus dans des oreilles prévenues : l'exaltation sauvage d'Ambroise, allant frapper des âmes exaltées, était certaine du succès. Les faibles accens de Prudence trouvaient leur sublimité dans la foi profonde du poète et de ceux qui l'écoutaient : d'avance vaincu, Symmaque n'ignorait pas que sa cause était perdue depuis quatre siècles. La vaine supériorité de l'orateur ne changea rien à l'état des choses, et prouva toute la faiblesse et l'impuissance de son parti.

Depuis cette époque, la décadence s'accélère : l'idolâtrie disparaît rapidement. Gratien refuse de porter les insignes

du souverain pontificat. Parmi les dieux qu'il est résolu à détruire, il choisit (étrange choix!) la belle statue de la Victoire qui ornait le Forum. Était-ce donc la Victoire des Romains, qu'il devait frapper la première? Déjà Constance avait ordonné le déplacement de cette statue, mais probablement pour la transférer à Constantinople : Julien lui avait rendu sa position vénérée, qu'elle conserva pendant les règnes suivans. Faire crouler le vieux symbole de la conquête et de la grandeur de Rome, c'était en finir avec les superstitions surannées : tout le monde s'en aperçut. La foudre qui, long-temps suspendue, tombait sur le paganisme, écrasa les dernières espérances de ses partisans. Le sénat, éclatant en clameurs lugubres, déclara que si l'on ne restituait aux pontifes leurs dotations, et si l'on ne rétablissait l'autel de la Victoire, les sénateurs païens ne se montreraient plus dans l'assemblée. Vaine menace. Saint Ambroise, instruit de ce projet par le pape Damase, en avertit l'empereur qui refuse d'admettre la députation, sous prétexte qu'elle ne représentait pas le sénat. Lorsque l'éloquent Symmaque vint pour exposer ses plaintes à l'empereur, il reçut cette réponse humiliante, et vit que tout était perdu.

Bientôt les propriétés de l'église païenne sont confisquées. On balaie d'un coup les privilèges sacrés des Vestales, les immunités des Aruspices. Les honneurs attachés aux fonctions sacerdotales sont détruits. Aux lamentations des partisans des dieux anciens, se joignent les cris de triomphe et les sarcasmes des chrétiens. « Pourquoi, disaient ces der-
« niers, récompenserait-on la chasteté sur les fonds de l'état?
« S'il en était ainsi, ne faudrait-il pas ruiner le trésor en fa-
« veur des vierges chrétiennes? » On eut encore un peu de pitié ; malgré la confiscation des propriétés sacerdotales et la suppression des sacrifices, une certaine somme fut allouée aux cérémonies publiques du paganisme : somme très faible, qui constituait une aumône plutôt qu'un revenu. Après la mort de Valentinien II, un léger mouvement annonça le

douloureux et faible réveil du paganisme moribond. Flavien, chef de ce parti fut nommé consul : la protection d'Arbogaste, le Gaulois, plaça sur le trône le rhéteur païen, Eugène. Pendant quelques mois, les dieux dépossédés reconquirent leurs trônes ; les temples se rouvrirent ; les victimes offrirent leurs entrailles sanglantes aux regards des divinateurs : l'armée de l'usurpateur porta peintes sur ses bannières les images d'Hercule et de Jupiter, et menaça de transformer toutes les églises en écuries. Saint Ambroise crut devoir quitter Milan. La Victoire reparut un moment sur son piédestal ; et l'on ordonna la restitution des propriétés confisquées. Des cendres du vieux paganisme s'élevait encore une vacillante flamme, lorsque Théodose marcha contre Eugène, triompha, traîna captif l'usurpateur et railla ce vain simulacre d'Hercule qui flottait, sans le défendre, sur la bannière de son ennemi. Déjà Théodose, dans sa course triomphale à travers l'Asie, avait jonché la terre de tous les débris des anciens dieux. Le sang des sacrificateurs avait coulé, le paganisme avait eu ses martyrs ; mais des martyrs sans foi ne sont rien ; l'édifice mal cimenté tomba en ruines ; le poète Prudence affirme même que la conversion du sénat romain fut entière et définitive. Nous le croirions difficilement ; et ce fait chimérique semble éclos, non de l'imagination poétique qui lui manquait, mais des illusions de son ardente foi religieuse. A Rome, si toutefois il est certain qu'il se rendit à Rome, Théodose n'osa rien de plus que ses prédécesseurs.

Eh bien! malgré les efforts de ce monarque, un grand débris de paganisme osa se maintenir encore derrière les retranchemens formidables des vieilles mœurs. Les familles sénatoriales se renfermèrent dans leurs habitudes de religion privée. Si le culte public fut renversé, les dieux lares gardèrent leur pouvoir à l'ombre du toit héréditaire. Le dernier poète de Rome, Claudien, est plus obstinément païen que Virgile : on voit qu'il appartient à l'une de ces familles patriciennes qui n'ont pas voulu déserter le vieux temple. Plus il

se sent pressé par l'atmosphère chrétienne, plus il résiste aux influences du temps de crise où il vit. La destruction du paganisme, destruction dont il est témoin, n'obtient pas de lui une seule concession : ses œuvres, tout historiques par le fond, quelque emphatiques qu'elles soient par la forme, sont dominées par le sentiment païen. Lisez ses magnifiques descriptions des cérémonies sacrées, des augures, des temples, des sacrifices, des prophéties de l'époque ; vous douteriez-vous que la révolution en faveur du christianisme est accomplie, et que chaque jour le culte ancien reçoit de son ennemi une nouvelle insulte et une nouvelle blessure, une prolongation de martyre et d'agonie ? A dater de Claudien, la mythologie païenne n'est plus qu'une vaine et charmante décoration poétique. Elle perd tout son sérieux : les chrétiens lui pardonnent en faveur de son peu d'influence. Traversant le moyen-âge, elle arrive jusqu'aux peuples modernes qui ne peuvent se décider à la répudier, et qui l'adoptent comme ornement.

Constantin avait élevé le christianisme au niveau de la vieille religion. Gratien et Théodose avait abrogé la vie nationale du paganisme. Honorius s'empare des temples publics et des derniers restes de l'*Annona* consacrés au jeux publics. Tout magistrat qui refuse son assistance à l'exécution de ces arrêts est passible de graves châtimens : tant on avait peu de confiance dans la magistrature et dans son zèle. Il fut même question de réserver les grands emplois aux chrétiens et d'en exclure les païens ; mais les généraux les plus expérimentés appartenaient à la foi contraire ; il fallut les ménager : Alaric menaçait !

Un fantôme d'empereur païen, Attale, fut intronisé à Rome. Un autre païen, nommé Générides, conduisit l'armée. Alors on vit à Ravenne un empereur chrétien et une cour chrétienne ; à Rome, un empereur païen et une cour païenne : double chimère d'empire, également impuissante : et l'épée d'Alaric, suspendue entre les deux camps, les terrifiant de sa menace

et les forçant au repos. Rome est enfin prise par le chef des Goths : l'aristocratie déchue des Quirites se disperse, les sénateurs fuient à travers l'empire ; mais les temples restent debout ; et souvent les chrétiens reviennent s'emparer de ces murs déserts qu'ils consacrent au Dieu éternel.

L'usurpation progressive du christianisme aboutit, sous Valentinien III, à une domination si jalouse qu'elle devient intolérance. Les rites du polythéisme, religion qui avait plus de pratiques que de dogmes, sont poursuivis et traqués de la place publique dans le temple, du temple jusqu'au foyer domestique, et de là dans le sanctuaire de la conscience. On résiste pourtant encore : il est difficile de déraciner entièrement une religion qui a son sanctuaire dans la famille, d'extirper des habitudes antiques et domestiques. Au commencement du cinquième siècle, un mauvais poète, nommé Endelechius, affirme positivement que la croix de Jésus-Christ *n'est vénérée que dans les grandes villes*. Au milieu du même siècle, Maxime, évêque de Turin, déclame contre l'existence et le culte général des divinités païennes dans le voisinage de son épiscopat désarmé. Le polythéisme se montre encore souffrant, il est vrai, caché, mais existant, dans tous les replis de la société. Sous Valentinien un poète, nommé Mérobaudes, sans doute Germain ou Gaulois d'origine, attribue la décadence de Rome au triomphe du christianisme qu'il maudit :

« Viens (c'est ainsi qu'il fait parler la Discorde, qui s'adresse à Bellone), renverse les murs de Rome ; qu'ils soient impuissans à repousser tes fureurs ; qu'elle tremble en entendant le fracas de ton approche ! Chasse de la terre les dieux protecteurs ! Porte le ravage parmi les anciens maîtres du monde ! Plus de feu sacré sur les autels de Vesta ! Je me glisserai, moi, armée de mes artifices, dans les splendides palais ; je chasserai à jamais les vieilles mœurs et les cœurs antiques. Mépris pour les héros : nulle équité ; plus de respect pour les justes ! Que l'éloquence attique périsse et qu'Apollon châtie leur dédain ! Que l'honneur et le pouvoir appartiennent aux méchans ; que le hasard soit maître et non la vertu ! Que la cupidité

règne! que dans les cœurs embrasés bouillonne la folle ardeur d'acquérir! Que tout se fasse sans l'inspiration de Jupiter, sans la protection du Dieu suprême! »

Nous reproduisons ici ces vers énergiques et sans doute fort peu connus :

Mœnia nulla tuos valeant arcere furores;
Roma ipsique tremant furialia murmura reges!
Tum superos terris atque hospita numina pelle;
Romanos populare deos, et nullus in aris
Vestæ exoratæ fotus strue palleat ignis.
His instructa dolis palatia celsa subibo.
Majorum mores, et pectora prisca fugabo
Funditus : atque simul, nullo discrimine rerum,
Spernantur fortes, nec sit reverentia justis.
Attica neglecto pereat facundia Phœbo :
Indignis contingat honos et pondera rerum;
Non virtus sed casus agat, tristisque cupido;
Pectoribus sævi demens furor æstuet auri :
Omniaque hæc sine mente Jovis, sine numine summo.

Ce Mérobaudes, dont la statue fut placée dans le Forum de Trajan, occupait des fonctions militaires très importantes. L'inscription de sa statue est parvenue jusqu'à nous, et Niébuhr a le premier publié les vers curieux que nous venons de rapporter.

Après cette époque, le paganisme romain s'éteint par degrés et suit le progrès de sa mort naturelle. Si, dans l'Orient, le fer et le feu frayaient la route au triomphe définitif de la Croix; à Rome la vieille superstition ne restait plus attachée qu'à des formes vaines, à des habitudes de langage indélébiles, à des traditions épuisées, mais qui se traînaient encore languissamment, et que non-seulement on n'essayait pas de détruire, mais qu'on assimilait soigneusement au christianisme. Le temple devenait église : le païen, en adorant le Christ, croyait adorer Apollon. C'était une manière plus adroite que consciencieuse d'achever l'œuvre chrétienne. Le culte de la Vierge Marie, qui se répandit alors, fut un

des principaux moyens employés par la religion conquérante, et l'un des plus efficaces. Aux yeux du peuple ignorant, cette nouvelle idole était digne de respect. Une femme portait son enfant dans ses bras, mère et vierge, symbole attendrissant et plein de charme. Devant la Vierge Marie, toute la Sicile idolâtre déposa ses préjugés païens. On retrouve encore en Grèce, en Russie, la *Panagia,* plus vénérée que la Trinité même; en Espagne et en Italie, la Vierge sans Tache, est l'objet d'une adoration profonde et presque païenne. L'Apollon du Mont-Cassin ne fut renversé de son autel qu'en l'année 529, par saint Benoît. Le culte de Diane se maintint obstinément dans les environs de Trèves jusqu'au septième siècle. Quant aux divinités païennes du nord, elles allèrent de même se perdre dans la foi chrétienne. L'époque précise de leur disparition est fort obscure : les historiens confondent aisément Thor avec Jupiter, et Woden avec Mercure : la plupart des vieux documens poétiques de la Germanie portent l'empreinte d'un paganisme septentrional, mêlé au christianisme nouveau.

D'autres diront comment les arts, sous l'influence chrétienne, prirent une forme auparavant inconnue, comment leur sève épuisée se renouvela. Qu'il nous suffise d'avoir retracé quelques-uns des détails curieux d'un immense mouvement, à-la-fois destructeur et réparateur, et auquel l'histoire du monde ne peut rien opposer d'analogue. Les grands traits de ce beau travail se trouvent admirablement indiqués par Tschirner, qui, malheureusement, n'a rempli qu'une partie du plan qu'il s'était tracé. Est-il rien de plus digne d'attention dans l'histoire des peuples, que l'observation de tous ces élémens antiques et modernes, en fusion depuis le deuxième siècle jusqu'au sixième, et aboutissant à la fondation définitive de l'Europe chrétienne et civilisée!

(*Quarterly Review.*)

Beaux-Arts.

LA PEINTURE, LA MUSIQUE ET L'ARCHITECTURE

EN SUISSE.

La peinture, la sculpture et la musique n'ont pas atteint en Suisse une grande élévation de pensée ou d'effets, ni une profondeur sublime. Cependant on ne peut les mépriser sans injustice. Le trait spécial qui les distingue, c'est ce que les Allemands nomment le *caractère;* l'étude des détails et leur copie attentive, naïve, individuelle. Le peu que produisent les artistes helvétiques est remarquable par la nationalité et la conscience du labeur, quelquefois aussi par une *humour* originale, qui se renferme dans des scènes de localités étroites, et qui borne ainsi la sphère de son influence. Le sentiment musical, inné chez toutes les peuplades d'origine teutonique, est très vif dans toute la Suisse. Vous entendez de la musique sur les bateaux à vapeur; vous retrouvez de la musique à votre dîner; en parcourant les montagnes, des chants rustiques arrivent jusqu'à vos oreilles. Ce sont de longs accens prolongés par échos, qui s'élèvent d'octave en octave et de quinte en quinte, par des arpèges battus plus ou moins rapidement; ce sont des appels de montagnes, qui sont évidemment inspirés par la nature des lieux, et que l'on retrouve dans le Tyrol, dans les Pyrénées, dans le Béarn, et

sur toute la chaîne des Alpes. En gravissant les cimes escarpées, quand on entend les petits pâtres s'appeler et se répondre ainsi, on s'explique aisément le procédé naturel qui a créé le genre de musique nommée aujourd'hui *Tyrolienne :* mélodie montagnarde que des cantatrices célèbres ont répandue dans les pays plus civilisés, et que l'étranger lui-même est tenté d'imiter, lorsque, au détour de quelque sentier obscur, il a perdu ses compagnons de vue, et qu'il veut les rappeler à lui. Ce chant n'a tout son effet que sur les hauteurs alpestres; là, les vibrations s'adoucissent et se prolongent, et les mille échos des cavernes et des rivages le varient et le répètent avec une magie délicieuse. Les *Sangend-Moedchen* ou *filles chanteuses* des bois ont perfectionné le chant national, et peut-être l'ont-elles gâté. Elles respirent rarement pendant les longs arpèges et les cascades de sons qui jaillissent de leurs poumons robustes; aussi éprouve-t-on, quand on les écoute, une partie de la fatigue qu'elles doivent ressentir. J'ai entendu l'une de ces muses alpestres répéter pendant une heure, la nuit, sur les bords du lac de Neufchâtel, plus de cinquante chansons rustiques et gaies, toutes entremêlées de longues vocalisations par arpèges. Ce chant sauvage et joyeux, qui eût épuisé la force de madame Catalani elle-même, avait pour accompagnement le bruit des lames d'eau qui se brisaient sur la jetée, et pour public quelques soldats prussiens qui l'applaudissaient avec de longs éclats de rire.

Cette gaîté et cet élan rustiques se retrouvent dans les productions de la peinture et de la musique suisses. La passion impétueuse, et menée par la fantaisie, exerce sur l'art une trop haute influence pour que ce dernier ne souffre pas de son absence. Le caractère suisse, capable de résolutions viriles et héroïques, de patience, de travail et de force, s'attache plutôt à modérer la passion qu'à l'exalter; la sensibilité ne lui manque pas, et l'observation lui est habituelle. Aussi, doit-on louer, chez les peintres et les dessinateurs nés dans ce pays, l'expression des figures et l'étude des

caractères. On y cherche en vain la volupté, la grâce, l'idéal.

Le drame n'existe pas en Suisse. C'est quelque chose de nécessairement mobile, véhément, passionné, dangereux que le drame. De temps à autre, quelques jeunes gens des villes se distribuent les rôles d'une tragédie, et les déclament en présence de leurs amis; essai innocent et souvent ridicule qui ne constitue pas un théâtre. Des improvisateurs italiens, des funambules et des musiciens de troisième ordre exploitent aussi quelquefois le désœuvrement des soirées bernoises. A Bâle, dans une salle assez bien construite, j'ai vu représenter devant un auditoire plein d'enthousiasme, la mauvaise tragédie du professeur Babo, intitulée *Otto de Wittelsbach*. Le parterre de cette république aristocratique se tenait debout, comme dans les salles de Paris et de Londres il y a cent ans. Les deux loges d'avant-scène avaient été réservées au grand conseil. Mais quelle idée donner de la burlesque comédie dont les Bâlois furent enchantés et qu'ils voulurent bien prendre pour une tragédie? Le principal acteur, chargé d'un rôle héroïque jusqu'à l'exaltation, transformait en boutades grotesques les sentimens d'honneur, de franchise et de loyauté que l'auteur prête à son personnage. Sa taille de six pieds, son encolure de taureau, ses jambes torses, son abdomen digne de Falstaff, sa figure évasée, bouffie et enluminée, ses deux poings appuyés sur ses hanches, le soubresaut imprévu de sa démarche, qui ressemblait à l'élan de Polichinelle dans sa fureur, tout cela était applaudi. La musique valait beaucoup mieux; quelques symphonies de Haydn furent exécutées avec précision pendant les entr'actes.

C'est dans le genre de Hogarth, de Wilkie, de Charlet, que les peintres de la Suisse se distinguent spécialement. Ils ne s'élèvent guère jusqu'à l'idéal de l'air italien, ni jusqu'à la grandeur de l'art antique. Leurs petites républiques n'encourageraient pas de si ambitieux efforts : il faut de plus

vastes et de plus ardens foyers de civilisation, plus de vices peut-être, moins de modération, d'économie et d'esprit de détail, une vie plus large, plus radieuse, plus enivrante, plus accidentée, pour faire éclore les Michel-Ange, les Phidias et les Raphaël. Un peintre de Berne, nommé Dinkel, semblait avoir reçu de Dieu la flamme vive et douloureuse qui anime les grands artistes et qui les dévore. J'ai vu des fragmens, des ébauches, des esquisses, des portraits de sa main, tous extrêmement remarquables par la suavité de la touche et la morbidesse des chairs. Berne le laissait mourir de faim; le malheureux artiste se précipita dans les flots de l'Aar : aujourd'hui ses tableaux et ses dessins se vendent un très grand prix. En général, la démocratie et le fractionnement fédéral servent mal le génie des arts; tout se borne et se circonscrit; le gouvernement est une petite assemblée de famille, le pays un petit ménage, et les petits ménages bien ordonnés sont trop économes pour se permettre des folies coûteuses et acheter des galeries de tableaux.

Un des plus habiles artistes suisses, le crétin Mindt, a passé toute sa vie à peindre des petits chats et des matous, ainsi que ces gros enfans joufflus, trapus et carrés que l'on rencontre dans chaque village. Oh! les jolis chats! oh! les admirables petits garçons! les vaches de Paul Potter ne sont pas plus naïves dans leur espèce. Mindt n'a créé que des chats; mais quels chats! mines coquettes, fourrures soyeuses, queues magnifiques, mouvemens élastiques, spirituels regards, poses nonchalantes ou majestueuses: tout le drame de la vie du chat, toute sa grâce, tout ce qui rend si aimable et si amusant ce petit tigre du boudoir; Mindt n'a rien oublié. Imbécille d'ailleurs, sans pensée et presque sans mouvement, il n'avait pas eu de maître, et son instinct presque machinal l'avait porté à copier grossièrement d'abord, puis avec plus de délicatesse et de soin, les jeux de l'espèce féline dont plusieurs familles habitaient sa maison. Les chats de Mindt sont exécutés à l'aquarelle mêlée de crayon; les vrais originaux,

très recherchés, se vendent cher et trouvent beaucoup d'amateurs.

Dans les hautes régions de la peinture, je ne trouve presque personne. Comme peintre de genre, Wolmar, de Berne, s'est distingué; la plupart de ses tableaux sont mal éclairés, mais les expressions en sont vraies, les poses naïves, le sentiment profond. Il excelle dans les scènes pathétiques, et si le talent du coloriste ne lui manquait pas, on pourrait le regarder comme un Greuze sans affectation et sans manière.

On peut consulter l'aimable Gessner et l'éloquent Lavater, si l'on veut savoir quelles idées inspiratrices président en Suisse aux créations de l'art. Lavater admire surtout un peintre peu connu en France, mais vrai, ingénu, et qui s'est distingué dans le genre de Wilkie; c'est à Chodowiecki, né en Pologne, qu'il est tenté d'accorder la palme au milieu de tous les artistes contemporains, tant il partage le penchant naturel du Suisse pour la peinture de caractère et les scènes d'intérieur. Hesse, de Bâle, artiste qui habite aujourd'hui cette ville, a produit plusieurs excellens dessins dont le style humoristique tient à-la-fois de la caricature et du portrait. Ce ne sont pas des ébauches d'atelier ni de vives esquisses, mais des morceaux achevés avec un soin et une netteté, avec une finesse et une énergie de touche, qui tombent quelquefois dans la sécheresse. C'est là une des analogies qui se trouvent entre lui et le célèbre Hogarth. Plusieurs notables et bourgeois de Bâle ont passé sous sa verge et subi l'espèce de pilori auquel il les attache. Il excelle aussi à rendre la physionomie, les attitudes et la vie des animaux, surtout des chiens. Ainsi, l'art helvétique n'est pas éloigné de la route suivie de préférence par la peinture anglaise, de celle qui lui a valu ses plus légitimes succès, puisés dans l'étude des mœurs privées. Tous les peuples qui estiment les vertus du foyer et qui élèvent un autel à l'économie du ménage, les Hollandais, les Anglais, les Suisses, ont dû s'écarter de la grande et noble peinture, et adopter un genre inférieur conforme à leurs

goûts, convenable pour leurs familles, et dont chacun peut se procurer la jouissance sans prodiguer les deniers publics, sans grossir le budget de l'Etat.

Les meilleures compositions de Hesse mériteraient d'être plus connues en Europe : quelques-unes d'entre elles se rattachent à des anecdotes assez piquantes, et dont Bâle, qui ne rit guère, s'est fort amusée. Voyez ce grave monsieur, qui porte une casquette et des pantoufles, un habit de velours, un gilet à grand ramage et une canne à bec de corbin. C'est le plus célèbre docteur de la ville, qui va se promener sur le pont de Bâle. Sa pose, son costume, sa physionomie, valent les meilleures créations de Wilkie. Devant lui, est une noble et antique bourgeoise de Bâle, qui ferme les yeux, ouvre la bouche, laisse tomber sa langue et reste immobile. En effet, une malade imaginaire ayant un jour arrêté sur ce même pont de Bâle l'Hippocrate dont nous parlons, et l'ayant consulté sur une maladie qu'elle n'avait pas, il lui ordonna de fermer les yeux, d'ouvrir la bouche, de montrer sa langue; et il s'en alla. Elle resta près d'un quart d'heure dans cette position, au milieu des passans qui ne comprenaient point le sens d'une attitude si bizarre. Prêtres, bourgeois, milice civique, perruquiers en renom, paysans riches et mutins ont été fort bien reproduits par Hesse. On a exécuté en terre cuite peinte ses meilleures scènes, et cette collection qui se vend à Bâle, chez Schabelitz, donne des mœurs et des habitudes de cette partie de la Suisse, une idée plus juste que beaucoup de volumes célébrés par les journaux.

En Suisse, l'air respecte les monumens; la pierre et le bois se maintiennent à travers les siècles; les couleurs elles-mêmes, et celles qui, exposées à l'intempérie des saisons, devraient disparaître avec le plus de rapidité, bravent le laps des années. Ce genre de conservation se communique à l'homme; les villes même les plus industrielles ne font pas consister le mouvement de leur industrie dans la fièvre successive des innovations : nulle part, en Suisse, une mobilité de desir tou-

jours prompte à se satisfaire, toujours voisine du dégoût, n'accumule, comme en France, les monumens ébauchés, monumens d'un labeur mal dépensé par le caprice. Ce ne sont pas non plus, comme en Angleterre, des maisons obscures et chancelantes, qu'il faut étayer tous les dix ans; des chefs-d'œuvre gothiques dont l'art moderne est obligé de réparer sans cesse les ruines nouvelles; ce n'est pas cette vétusté moussue et noire de l'Allemagne et des bords du Rhin; cette pierre rongée et dentelée par les flots des heures qui se succèdent et des mois qui passent. Les brouillards de Londres impriment à l'édifice qui n'a pas cinquante ans le stigmate d'une décrépitude prématurée. La forteresse du Danube et du Weser porte son âge inscrit sur ses créneaux délabrés. En Suisse, tout est vieux, et tout est jeune : c'est la fraîcheur et la solidité d'un âge encore vert; c'est le cachet antique des époques féodales. Les formes appartiennent à un autre monde; mais tout est d'hier : tout est propre et conservé. Ces statues de l'an 1350 n'ont perdu ni leurs membres, ni leurs draperies, ni même leur expression. Ces bois sculptés en 1400 paraissent sortir de l'atelier du ciseleur en bois. Vous avez, en 1835, le moyen-âge autour de vous, non secouant son linceul chargé d'ossemens qu'il traîne avec bruit et exhalant une odeur fétide, mais le moyen-âge vigoureux, complet, incrusté dans ces pierres grises aux contours aussi nets que si Canova ou Flaxman les eussent fait jaillir du bloc, il y a dix ans.

Cette jeune et verte vieillesse est remplie de prestige et d'enchantement : pour le penseur, c'est une évocation merveilleuse. La Suisse a si bien protégé son passé qu'elle paraît ne pas en avoir eu. Vous diriez ce personnage des légendes chrétiennes, le *Juif errant,* blanchi par sa longue vie, contemporaine de dix-huit siècles, mais frais, bien conservé, la tête haute, le front nu, plus vieux que les royaumes et plus vigoureux qu'un jeune homme.

La nation suisse n'a point donné de démenti à ces indications de la nature; elle a été conservatrice avant tout. Arrivée

à la liberté long-temps avant les autres peuples d'Europe, n'a-t-elle pas bien fait de s'en tenir à sa propre vie sociale, que ses rivaux s'empressaient d'imiter? Dans l'existence privée, c'est la même stabilité immuable. Ainsi étaient fabriquées les chaises de bois, il y a trois cents ans; cette forme de poèle n'a pas changé. La grande table longue de l'auberge est toujours en chêne noirci et occupe la place antique. La nuit, dans la plupart des villes, surtout dans les vieilles cités, qui se targuent d'une descendance héroïque, le cornet à bouquin vous éveille en vous avertissant qu'il faut dormir, et la clameur moitié rauque, moitié pleureuse du crieur de nuit, vous renvoie à l'époque du couvre-feu. A Neufchâtel, la cantilène de ce gardien vigilant est très remarquable par l'air de vaudeville sur lequel on le chante, et par le style franco-allemand de la rédaction.

> Gai! bon! gai! il a frappé douze heures!
> Gai! bon! gai! dormez dans vos demeures!

Frapper, au lieu de *sonner l'heure,* est la traduction littérale du germanisme *strike* (*schlagen*); et *douze heures,* (*twelve o'clock-zwœlf uhr*), trahit également son origine. Quelle que soit la ville suisse dans laquelle vous entrez, sa vieille fontaine surmontée d'un vieux héros, vous dira que la ville et la fontaine sont suisses. Le type est éternellement le même; la pierre est grise, propre, sans tache, sans nuance, chargée d'inscriptions et d'armoiries que l'on renouvelle au lieu de les effacer; le bassin est polygone, plus ou moins orné, et s'élève à hauteur d'homme. Un obélisque ou une colonne centrale fait jaillir de ses flancs deux ou quatre tuyaux de plomb qui lancent une eau limpide dans le bassin. Vous voyez sur l'obélisque un guerrier souvent grotesque, ou un saint qui ne l'est pas moins.

Ces caricatures en pierre, souvent burlesques, tiennent aux souvenirs d'un passé que l'on vénère, et elles sont vénérées. Il y a là des chiens, des singes, des ours, enfin des

hommes plus semblables à des animaux qu'à des guerriers. Voilà quelques siècles qu'ils restent debout sur leur fontaine; on les compte par milliers; on les aime comme des concitoyens. Berne n'a pas fait descendre de l'une de ses portes un saint Christophe de trente pieds, image grossièrement sculptée en bois, grossièrement barbouillée, qui ferait honte au ciseau novice d'un écolier en vacances. On voit partout dans cette ville les horloges dont elle se para fièrement au quinzième siècle, lorsque cette invention était nouvelle et recherchée; ce sont les mêmes vieilles horloges, constamment réparées, gothiques, baroques, laides, mais témoins sonores de toutes les heures qui ont fui. Dans l'une, se trouvent un coq qui chante fort mal, et trois ou quatre figures grimaçantes; l'autre, placée au-dessus de celle-ci, est ridicule par ses dimensions colossales; elle écrase de sa masse carrée, qui a plus de trente pieds de haut sur trente de large, une pauvre petite porte inférieure : l'horloge étouffe la ville. L'habitant qui passe sous la porte est moins grand que la pointe de la petite aiguille.

Oui, vous pouvez rire de ce bizarre attachement pour la rouille et les débris des âges qui ne sont plus. Vous pouvez rejeter ces préjugés antiques au nombre des scories dont l'époque actuelle doit se débarrasser. Les ours de Berne, symboles (1) vivans et coûteux, se promènent encore dans les fossés de la ville; on surveille leurs mariages; on prend soin de leurs rejetons; on choie amoureusement leur santé; une dame patriote a même fait un legs considérable qui doit être appliqué aux ours : tant pour leurs repas; tant pour leurs litières; tant pour la femelle dans ses couches; tant pour les petits; ce legs est littéralement exécuté. Je ne parle pas des chevreuils et des daims de la même ville, ni de l'attachement inviolable des Suissesses de tous les cantons pour l'antique costume dont leur canton les affuble : armoiries parlantes,

(1) Bern, de Bare, bœren, ours.

auxquelles se lie une pensée de patriotisme local; la campagnarde bernoise ne quitterait pas ses papillons de dentelle noire, ni l'Underwaldienne ses quatre ou cinq coques d'argent plaquées sur l'occiput, ni la Zugienne ses deux queues traînantes, ou la femme d'Appenzell son plateau de paille posé de côté sur les cheveux et orné de rubans verts. Ce sont des distinctions durables; un blason promené avec orgueil. Voilà pourquoi Neufchâtel même, malgré son vasselage, porte encore de tous côtés sur ses volets, sur ses portes, sur ses murs, les couleurs de son indépendance d'autrefois, livrée de liberté, qui est devenue la livrée d'un maître.

La vénération pour l'antiquité des mœurs et leur conservation, se retrouve dans quelques autres pays; c'est un caractère particulier des races teutoniques, caractère étranger au génie gaulois. L'Angleterre et l'Allemagne en offrent de nombreux exemples; mais il n'y a pas de pays qui puisse rivaliser avec la Suisse, quant à la conservation matérielle des choses, quant à la durée des objets.

Entrez à Berne : toutes ces maisons bâties en pierre grise ont l'air de n'avoir qu'un mois de date; la teinte de cette pierre est d'un ton agréable à l'œil, excellent pour le peintre, et qui s'harmonise bien avec le ciel et les eaux. Les vieux écussons des chevaliers vous apparaissent au-dessus des arcades dont toute la ville est garnie; et les vives arêtes, les contours aigus de ces pierres que nulle attaque n'a effleurés ou corrodés, semblent avoir été conservés sous verre par quelque amateur de curiosités. Dans un de ces écussons qui portent leur date et qui mentent par leur exquise propreté à l'époque de leur naissance, vous lisez au-dessous d'une visière baissée et d'un heaume très bien sculpté, ces mots blasonnés en or et qui rayonnent : *Pro Deo et Patriâ*. C'était autrefois, vers 1404, la réunion des seigneurs, des chevaliers, des nobles; leur salle d'assemblée : maintenant c'est une auberge. La maison suzeraine devenue hôtellerie n'a pas déposé son armoirie glorieuse, qui devrait être maintenant : *Pro auro et argento.*

Le long des arcades sombres et basses de la ville, se trouvent des bancs en pierre, dont les appuis ont de quatre à cinq pieds d'épaisseur : je ne crois pas qu'un seul de ces bancs, consacrés à la commodité des bourgeois qui fument le soir et des *fraulein* qui devisent avec leurs commères, soit fruste ou décoloré. La pierre dont Berne est bâtie, très friable en sortant de la carrière, offre à peine quelque résistance au fer qui la divise. J'ai vu les ouvriers employés à la construction d'un nouvel hôpital faire tomber de gros blocs sans le moindre effort; ces morceaux se détachaient comme des fragmens de fromage que le couteau sépare. Exposée au soleil, cette pierre, qui renferme encore beaucoup d'humidité lorsqu'elle est mise en œuvre, se dessèche et durcit. L'eau, s'évaporant, ne lui laisse plus que ses parties solides, qui acquièrent, avec le temps, un nouveau degré de solidité.

L'exposition du nord lui est beaucoup moins favorable. Souvent elle gèle et se fend sous l'action d'un froid intense. Aussi les propriétaires des maisons bernoises ont-ils grand soin de distinguer le côté du soleil et le côté de l'ombre; le prix des acquisitions se modifie d'après l'exposition de l'édifice; et cette expression qui étonne les étrangers a une origine raisonnable : en indiquant une demeure, on dit ordinairement *telle rue, côté de l'ombre,* ou bien *côté du soleil.* Voyez ce que serait devenue une telle ville, bâtie d'une pierre qui demande une année pour devenir pierre et se cuire au soleil; voyez ce qu'elle serait devenue sous les mains d'une nation étourdie, mobile, violente, dont la brusquerie l'aurait éraillée ou démolie avant l'époque même de sa perfection complète.

Mais la Suisse protège et économise tout ce qu'elle possède. Les bancs de bois vert des promenades sont là, depuis quelques années, aussi verts et aussi lustrés, aussi neufs et aussi rayonnans que si le fabricant les exposait en vente pour la première fois. Ils n'ont rien à craindre des outrages des enfans, si destructeurs et si hostiles aux monumens en France

et en Angleterre; point de dessins au crayon ou à la craie, pas un seul coup de canif ou de ciseau. Les arbres et les arbrisseaux de la grande promenade du rempart, à Berne, sont disposés comme dans un jardin botanique et portent leurs étiquettes de fer-blanc. En Angleterre et en France, des grillages ne suffiraient pas à les protéger, il faudrait des gardiens. Ici la promenade reste toujours ouverte; rien ne défend les végétaux ni leurs étiquettes contre le pillage ou la dilapidation: tout reste à sa place. Avec de telles mœurs, la république se conçoit fort bien; le gouvernement n'a pas besoin d'user ses forces en moyens de répression, il lui suffit de bien administrer.

Sur toute la rive du Rhin l'architecture moderne est sans caractère, celle des châteaux, des couvens et des ruines mérite seule quelque attention; à Coire, de gros blocs d'ardoise sont revêtus d'une couche de plâtre. Les vieilles cités rhénanes de Diessenhoffen, Laufenburg, Stein, ont emprunté au fleuve ses cailloux ronds, polis et noirs, qui pavent leurs rues, qui soutiennent leurs édifices et qui brillent au soleil d'une clarté singulière et sombre. Les cantons du centre conservent l'architecture allemande du moyen-âge, et ces maisons pointues dont Holbein et Albert Durer ont semé le fond de leurs tableaux.

Quant à la véritable architecture helvétique, il faut la chercher dans la partie française et dans l'Oberland; elle a pour modèle universel un parapluie, meuble d'ailleurs très indispensable en Suisse. J'ai vu des cavaliers portant parapluie traverser les vallées, et beaucoup de bergers conduire leurs bêtes le parapluie déployé. Non-seulement les dimensions du toit sont gigantesques dans la vraie maison suisse, non-seulement ce parapluie central fait tomber son angle extérieur à plus de dix pieds du mur et au-dessous des fenêtres qu'il habite; mais il y a des exemples d'édifices anciens qui portent avec eux une quarantaine de toits ou d'auvens disposés avec symétrie, saillans de six pieds au moins et régnant sur toute

la longueur du bâtiment : l'un pour abriter la galerie, l'autre pour défendre l'escalier, un troisième pour le premier étage, ainsi de suite; tout cela multiplié sur toutes les faces de la maison, orné de sculptures en bois fort délicates, et quelquefois d'arabesques qui remontent au seizième siècle. Du côté de l'Oberland et de Motiers-Travers, on a donné beaucoup d'élégance à cette espèce de construction. Souvent, dans le canton de Neufchâtel, vous voyez des édifices couverts d'écailles en bois, et régulièrement disposées; cette nouvelle protection descend jusqu'au rez-de-chaussée. Les couleurs vives dont l'éclat plaît au goût rustique, font étinceler tous les clochers des villages. Il y en a de pourpres avec des horloges bleues, de bleus avec des horloges rouges, de verts avec des horloges grises; ces flèches rayonnantes de nuances tranchées se détachent des maisons brunes et jaunâtres dont le sapin et le chêne acquièrent en vieillissant des teintes chaudes et pittoresques.

Le moyen-âge vit en Suisse, non dans les lois, mais dans les habitudes et les monumens. Les mœurs républicaines et les idées du moyen-âge se sont merveilleusement bien fondues, parce que le moyen-âge avait une organisation forte, réelle, vivante, qui s'accommodait aussi bien de la démocratie que de la féodalité; il ordonnait la discipline, il voulait l'arrangement systématique des énergies sociales; aussi les Zugiens, les Uriens, les Apenzelliens sont-ils parfaitement démocratiques sans avoir jamais quitté le moyen-âge.

Ce moyen-âge qu'on poursuit partout, on aurait dû le chercher en Suisse. Les beaux monumens de l'antiquité féodale y sont semés avec une extrême profusion, et leur nouveauté est égale à leur antiquité. Maisons particulières et hôtels-de-ville, églises et tableaux qui remontent à la naissance de l'art allemand, ornemens extérieurs qui ont résisté au vent, à l'air, à la gelée, à l'orage, aux discordes civiles; chaque canton possède une collection de ces trésors si recherchés aujourd'hui et que personne n'a recueillis. J'ai

parlé de leur conservation admirable. On dirait qu'on les a placés autrefois sous une boîte de verre et qu'ils viennent de reparaître aux regards modernes, curieux des temps passés. Voilà ce qu'auraient pu saisir facilement les artistes si empressés de lutter contre les paysages d'une nature rebelle qui brave leurs efforts. Partout se retrouvent ces bizarres monumens, plus intéressans mille fois que les romans modernes; ces derniers sont le mensonge du passé : les pierres antiques dont je parle sont la vérité, l'histoire, la poésie d'autrefois.

Partout sur vos pas se trouve cette poésie des édifices. A Neufchâtel, la petite place du marché en est un modèle. Le pilori est encore là, quoiqu'il ne serve plus à rien, et que ses vieilles ferrures, soigneusement nettoyées, ne fassent plus que témoigner le soin de ceux que l'on a chargés de son entretien. Cette petite place carrée donne sur le lac, dont elle n'est séparée que par une petite promenade. Une petite tourelle octogone, à droite, sert d'ornement à un petit château en miniature, dont la pierre ne s'est pas salie depuis l'an 1427, inscrit sur son fronton; les vitrages eux-mêmes n'ont rien de moderne; la petite terrasse, curieusement sculptée, qui mène de cette tourelle à la tourelle correspondante, surmonte une porte basse à ogive, qui n'a pas perdu ses gros clous de fer et son *vasistas*, semblable à celui d'un couvent. Une file de maisons de bois dont le chêne s'est noirci, et dont les ornemens brunis et bronzés ont acquis plus d'effet pittoresque, continue le petit château gothique. Mais au fond de la place s'élève l'hôtel-de-ville, qui n'a qu'un étage, environ trente pieds de haut, un seul étage, deux petites tours en bois qui le flanquent, des mascarons et des armoiries sur tous les flancs, un vaste toit protecteur, une seule porte de chêne chargée des armes de la ville et d'ordonnances magistrales qui portent je ne sais quelle date antérieure à la naissance de tous les Neufchâtelois vivans. Quand la lune donne sur cette place, que les échos bizarres

des chanteuses suisses répétant la même note à l'octave supérieure et inférieure, et multipliant les intervalles de quinte et de septième par arpèges saccadés, se font entendre sur les bords du lac, et que la voix baroque du crieur nocturne se mêle au bruit des lames qui déferlent sur les pierres de la jetée; alors il est impossible de ne pas se croire plus âgé de trois siècles et contemporain de ce grand Rodolphe de Hapsbourg.

Il n'y a pas une seule localité qui ne puisse être fière de quelque antiquité curieuse et historique. A peine arrivé à Raperschwyl, vous vous trouvez en face d'une sorte d'enseigne dont les couleurs vives, les personnages antiques, les costumes bizarres arrêtent votre attention; cette enseigne, qui se trouve peinte à fresque sur le mur même, couronne les trois fenêtres du deuxième étage; pour peu que vous ayez étudié les manuscrits anciens et les dessins des artistes du quinzième siècle, vous reconnaissez le style de cette époque aussi perfectionné que possible, plein de caractère et d'expression, mais confus et privé d'ordonnance systématique. Vous observez plus attentivement le tableau, c'est une bataille dont l'artiste semble avoir fait un portrait; voici les jacques de mailie, les hauberts, les brassards, les longues piques, les armoiries; ici des chevaliers bardés de fer, là des paysans chargés de leurs herses et de leurs bèches; en vous informant auprès du premier citoyen qui passe, vous apprenez qu'il s'agit de la bataille de Sempach, reproduite par un contemporain, une vingtaine d'années après cette grande journée, si chère aux Suisses et si bien gravée dans leurs souvenirs. Qui croirait que cette image si intéressante et si authentique des temps passés et de l'un des évènemens majeurs de l'histoire européenne, n'a jamais été copiée?

Les cathédrales, toutes romaines par les ornemens et les sculptures, et respectées dans leurs moindres détails par le protestantisme lui-même, offrent une moisson plus riche encore, et que les Suisses eux-mêmes n'ont pas récoltée. Rien

de plus beau dans ce genre que le portail de l'église de Berne, que la vénération des habitans a entouré d'une grille. Un grand tableau occupe le fond du cintre et représente le jugement dernier; le goût du peintre a quelque chose de michel-angesque et de sauvage qui s'empare de l'imagination, malgré les imperfections et les incorrections nombreuses de son dessin. A droite sont les justes, parmi lesquels vous retrouvez tous les costumes des paysans suisses; à gauche sont les mauvais, précipités par les anges du ciel; ils tombent par millions sous la fourche vengeresse des démons. Cette légende chrétienne, que l'on retrouve partout diversement exprimée, offrirait assez peu d'intérêt, si elle n'avait servi de point de ralliement au sculpteur comme au peintre. Du côté des damnés, et tournant avec l'ellipse que décrit le cintre intérieur du portail, on voit six belles statues de pierre grise qui représentent les vierges folles; elles sont de grandeur naturelle et d'un travail d'autant plus remarquable, que les moindres nuances de physionomie et d'ornemens se laissent encore détailler. Les vierges sages, qui leur servent de pendant, sont également au nombre de six; ces dernières ont choisi le bon chemin de la vie, et l'on peut lire sur ces calmes visages, empreints d'une quiétude germanique, la Prudence, l'Économie, la Patience, la Candeur; les autres, accompagnées et environnées de symboles qui représentent toutes les passions et toutes les erreurs, offrent des expressions diverses et la plupart énergiques. Les draperies manquent d'élégance et de variété; mais pour l'histoire de l'art et pour celle des nations, peu de monumens sont aussi précieux. Je ne parle pas des nombreux ornemens, des hiéroglyphes chrétiens, et des mille caprices, où l'imagination du sculpteur a paru se jouer d'elle-même et de la matière qu'il exploitait.

Je citerai encore, parmi une infinité d'autres, l'antique église de Saint-Oswald, à Zug; elle renferme un trésor ignoré, l'un des chefs-d'œuvre de Carle Maratte, que tous les auteurs de voyages et de manuels donnent pour un An-

nibal Carrache, et qui trahit cependant le style remarquable et spécial du maître, par la vivacité des teintes, la saillie des ombres et la singulière beauté des contrastes. Toute l'église est environnée, à l'extérieur, de statues incorrectes pour le dessin, mais fortes et belles d'expression. Rien n'est plus curieux que de retrouver, dans une petite région sauvage, la pompe inhérente au catholicisme; son luxe doré au milieu de la simplicité des mœurs; ses créations artistiques au milieu des maisons de bois de Zug, et, dans la pauvreté même, sa tendance vers la richesse et la splendeur. Tous les cimetières catholiques en Suisse rayonnent d'or et de peintures; ce n'est plus une simple croix, mais une représentation du saint sacrement en fer doré, bronzé, émaillé, argenté, contourné de mille façons bizarres et fantastiques, avec une petite peinture à l'huile au milieu, représentant fort rarement le défunt, mais presque toujours une des actions de la vie du Seigneur, ou le portrait de la vierge Marie. Chacun de ces objets, pressés dans un espace étroit et qui étincellent sous le soleil, a plus de valeur que la journée du batelier qui passe, ou du forgeron logé près du cimetière : personne ne touche à ces croix vénérées, dont l'éclat fait ressembler le domaine de la mort à un grand étalage de bijouterie toute neuve, et dont le style, il faut le dire, est moins orthodoxe que la pensée dont les artistes suisses ont reçu l'inspiration.

Quelques autres curiosités sont dignes d'attention; aucun voyageur n'en a pris note; elles dorment ensevelies dans les maisons des particuliers. On voyage avec un guide, le livre à la main; ce que tout le monde a vu on le voit à son tour, sans prendre soin de rectifier les erreurs dont on accepte l'héritage, et dont on perpétue la foi.

La maison des Zurlauben, à Zug, est une de ces curiosités négligées. Située de manière à dominer le lac, et remarquable par la grâce antique de ses ornemens, elle l'est davantage encore par l'existence et la belle conservation d'une salle d'honneur remplie de peintures intéressantes. C'est un salon

parallélogrammatique en bois d'érable et de sapin; les couleurs naturelles de ces bois polis et incrustés d'ébène, distribués en compartimens, relevés de sculptures fines et bien entendues, produisent un effet délicieux et empruntent un caractère plus spécial encore aux petites fenêtres à vitrages ronds et à coulisses, qui donnent sur les vignobles du domaine, et d'où l'on aperçoit les eaux bleues du lac et les lointaines montagnes. Au-dessus de l'archivolte sont tous les portraits originaux des rois de France, donnés par ces rois aux Zurlauben, qui ont long-temps servi avec honneur dans les troupes suisses, à la solde de la France. Ceux de Louis XI, de Charles VIII, de Henri III et de Henri IV, sont d'un très beau style et évidemment peints par les meilleurs artistes de chaque époque : cette série régulière, marquant les progrès et les variations de l'art, n'existe aussi complète dans aucun musée de France. Au-dessous, et sur chacun des lambris, se détache sur la couleur naturelle du bois, le portrait en pied de tous les héros helvétiques; peintures qui ne sont pas toujours d'un bon dessin, mais dont le caractère grandiose et original, dont la belle couleur, dont les attitudes vraiment héroïques méritent toute l'admiration des connaisseurs. Pour moi, je retrouvais là toutes les annales de ce beau pays mieux écrites que dans les pages les plus éloquentes. Voici Winkelried, voici Tell. La simplicité même des matériaux s'accorde mieux que l'or et le marbre avec l'ingénuité rustique de ces hommes, poétiques et grandioses comme les demi-dieux d'Homère, et dont les noms, le visage, le costume, les exploits sont familiers au paysan, comme au riche propriétaire suisse.

On aime d'autant plus à contempler ces monumens d'un art indigène vraiment helvétique et national, que la vie laborieuse de ce peuple, ses habitudes domestiques, ont donné plus d'essor à ses qualités morales, à son industrie, à sa patience, à sa force d'âme, à son indépendance, qu'à son talent pour la poésie et les arts.

(*Monthly Magazine.*)

Économie politique.

DES EFFETS DE LA RÉDUCTION DU TIMBRE

SUR LA CIRCULATION DES JOURNAUX

EN ANGLETERRE.

Cinq semaines se sont à peine écoulées depuis la mise en vigueur de la nouvelle loi qui réduit le droit du timbre sur les journaux de 3 pence (30 centimes) à un penny (10 centimes), et déjà dans les Trois-Royaumes, on s'aperçoit du résultat immense que cette mesure a exercée sur la circulation de la

(1) Note du trad. Quelque incomplet que soit cet article, nous nous sommes empressés de le reproduire, car il nous a paru curieux et utile de constater immédiatement les effets économiques de la nouvelle loi sur la réduction du timbre des journaux. Depuis que le gouvernement anglais est entré dans ce système de réduction d'impôts, jamais résultats n'avaient été si prompts et si décisifs. C'est une nouvelle preuve de l'avantage qu'ont les petites taxes sur les taxes élevées : elles déterminent toujours, tôt ou tard, un accroissement considérable dans la consommation et partant dans les revenus de l'état. C'est ce que nous avons constaté toutes les fois que nous avons eu à examiner les effets de la réduction des droits sur le thé, sur le café, sur la drèche et en général sur tous les objets de consommation. Ainsi, quoique l'Angleterre, depuis 1815, ait constamment abaissé ses impôts indirects, elle a vu constamment leur produit s'accroître. Les droits sur le thé, qui, en 1820, produisaient 77,144,000 fr., en ont produit 103,680,000 en 1835, malgré la réduction considérable qu'ils ont subie durant cette période. En 1824, les droits sur le café firent entrer 7,815,000 fr. dans le trésor. Quoique, depuis cette époque, ces droits aient

presse. Les lois ne sont plus enfreintes; le mouvement des journaux se régularise et s'accroît, la presse non timbrée, qui se montrait naguère si audacieuse, a cessé ses publications; elle a été remplacée par des journaux timbrés qui ne se vendent que 30, 35 et 40 centimes. La plupart des feuilles quotidiennes de Londres ont fait jouir leurs souscripteurs du bénéfice entier de la réduction : le *Morning Chronicle*, le *Morning Advertiser*, le *Sun*, le *Globe*, le *Courier*, le *Times*, se vendent maintenant 5 pences, au lieu de 7 (50 centimes, au lieu de 70.) Le *True Sun* s'est réduit à 4 pences; le *Spectator* et l'*Atlas*, cotés naguère *un shilling* (1 fr. 25 cent.), ne se vendent plus que 9 pences (90 centimes); le *Weekly Dispatch* a agrandi son format et a abaissé son prix de 8

été réduits de moitié, ils ont produit, en 1835, 23,635,000 fr. La diminution des tarifs a fait augmenter le produit des droits sur les soies de 56 p. %; sur les laines, de 18 p. %; sur la drèche, de 10 p. %; sur les spiritueux, de 7 à 13 p. %. D'après ce qui se passe, nous ne serions pas étonnés d'apprendre, dans un an, que le produit du timbre des journaux; qui, en 1835, a été de 12,070,000 fr., s'est élevé à 15 ou 16 millions, malgré la réduction des deux tiers qu'il a subie. Aussi nous ne doutons pas que lorsque les résultats de cette nouvelle loi sur la réduction du timbre seront mieux connus, le gouvernement français ne s'empresse d'adopter, à l'égard de nos journaux, la mesure à-la-fois sage et libérale prise par le gouvernement britannique; d'autant plus que le droit qui pèse sur les journaux français est loin d'être en rapport avec le prix auquel ils se vendent. Ainsi, dans les journaux à 80 francs, le double droit de la poste et du timbre entre pour près de moitié dans le prix de vente: sur les 22 cent., prix auquel revient la feuille, il ne reste aux éditeurs que 12 c.; dans les journaux à 40 fr., le fisc prélève les 10/11 du prix de vente. Les éditeurs anglais se trouvent dans des conditions plus favorables; voici le taux auquel se vendent aujourd'hui les différens journaux publiés à Londres : 50 cent.; 45; 40; 35 et 30 cent. Sur cette somme, les éditeurs n'ont à payer que 10 cent. pour le double droit de la poste et du timbre; en sorte qu'il leur reste, par exemplaire, 40, 35, 30, 25 et 20 cent. pour subvenir aux autres dépenses de l'entreprise. Mais ce n'est qu'à la suite d'une lutte acharnée, qu'après une violation flagrante de la loi, que la réduction du timbre sur les journaux a prévalu en Angleterre. Il eût été, selon nous, plus convenable de prévenir de semblables collisions qui ôtent toujours à la loi une partie de cette force et de cette considération dont elle doit toujours être entourée.

pences 1/2 à 6 ; l'*Examiner* imprime aujourd'hui ses annonces en caractères plus serrés, consacre quelques colonnes de plus à la littérature et ne se vend que 5 pences. C'est une révolution qui fera époque dans l'histoire du journalisme en Angleterre.

La réduction du droit de timbre a donné aussi à la presse de Londres plusieurs organes nouveaux. Le plus important de tous est le *Constitutional*, qui prétend se distinguer de ses concurrens à la même opinion par sa franche indépendance. S'il persiste, il réussira ; mais pour cela, il ne suffit pas d'avoir de la persévérance et des principes arrêtés : avant tout, il faut disposer de capitaux considérables pour lutter avec avantage contre des feuilles aussi bien conduites et aussi accréditées que le *Morning Chronicle* et le *Morning Advertiser*. Sans être tout-à-fait exemptes d'esprit de parti, ces deux feuilles sont si libérales ; elles oublient si souvent leurs amitiés ministérielles pour se montrer les *vraies* amies du peuple, qu'il sera toujours difficile d'atteindre leur popularité. Le *Constitutional* lui-même n'aurait pas tancé avec plus d'indépendance M. Spring Rice que ne l'a fait le *Morning Chronicle*, lors de son inutile harangue de Limerick.

M. Carpenter, qui a tant souffert et tant fait pour la presse libérale, a fondé une feuille hebdomadaire, *the London*, qui se vend 4 pences. Le nom du rédacteur est presque une garantie de succès. M. John Bell, le collègue de M. Carpenter et de M. Patrik Grant dans la direction du *True Sun*, commence aussi la publication d'une feuille hebdomadaire, *London Mercury*. M. Bell est pour une banque nationale, pour le rappel de la nouvelle loi des pauvres, et s'élève contre la liberté du commerce. Mais examinons avec méthode les avantages qu'ont déjà trouvé dans cette mesure les journaux les plus intéressés à la voir enfin adoptée comme une des conséquences logiques de la réforme parlementaire. Les tories nous diront ce qu'ils y ont gagné : nous sommes radicaux, apprenons au public ce que cinq semaines écoulées depuis le règne de

la nouvelle loi ont valu d'augmentation et de force à la presse libérale. C'est là un travail de statistique dont les premiers élémens, tout incomplets qu'ils sont aujourd'hui, nous révèlent cependant le nouvel avenir ouvert à la presse britannique.

Nous sommes en Ecosse : occupons-nous d'abord de la presse locale. Le plus ancien, le mieux établi des journaux libéraux d'Edimbourg, le *Scotsman*, qui distribuait 1400 exemplaires, en met déjà plus de 2000 en circulation. Et comme cette progression ascendante a été constamment soutenue jusqu'à ce jour, nous ne doutons pas qu'après l'ouverture du Parlement, le *Scotsman* n'ait doublé son tirage. L'*Edinburgh Weekly Chronicle* s'est aussi ressenti rapidement de la réduction du timbre. Ce journal se vend maintenant à plus de 1,500 exemplaires.

L'*Aberdeen Herald*, principal organe du parti libéral dans le nord de l'Ecosse, a porté sa circulation de 970 à 1,340 exemplaires; il a gagné ainsi environ 100 exemplaires par semaine, augmentation progressive qui certainement ne se ralentira pas de long-temps. La distribution du *Dundee Advertiser* s'est élevée, pendant ces cinq semaines, de 1083 à 1350, 1360, 1430 et 1540 exemplaires. A Perth, ainsi qu'à Stirling, on a fondé deux nouveaux journaux libéraux (le *Perth Chronicle* et le *Stirling Observer*), qui sont venus partager le succès que le *Perth Advertiser* obtenait dans le Stirlingshire. Cependant le *Perth Advertiser* lui-même, au lieu de perdre, a gagné environ 20 p. %. L'augmentation du *Fife Herald*, feuille radicale bien conduite, a été de 480 à 555, 565, 600, 667 et 800. Ce dernier tirage s'explique par l'insertion du compte-rendu d'un fameux dîner donné au procureur général John Campbell. De tous les comtés de l'Ecosse, il nous vient des renseignemens qui nous prouvent que la nouvelle loi a produit partout le même résultat.

Si quelqu'un nous eût demandé quelle était la ville d'Angleterre où l'on devait le moins espérer de voir se fortifier et s'accroître la presse libérale, nous aurions cité York, centre

d'un canton agricole, ville antique, sans manufactures et tirant son existence du patronage des gentilhommes des environs. Cependant à York comme à Windsor, comme à Brighton, comme à Bath, comme à Durham, etc., où nous avions cru voir la presse tory prédominer, nous trouvons aussi celle du radicalisme plus prospère encore : York possède aujourd'hui cinq journaux dont deux sont libéraux, indépendans ou radicaux (mots presque synonymes); un journal whig (*le York-Shireman*), et deux journaux tories. Le *York Courant,* un des organes libéraux, a, depuis la réduction du timbre, doublé son tirage : de 1000 le voilà parvenu à près de 2000 ; et le *York Herald,* journal d'un format gigantesque, publié avec succès les jours de marché, a augmenté en quelques semaines de 1000 exemplaires : il se vend maintenant à 3000. Si d'York nous passons à Leeds, ville toute industrielle, c'est sans surprise que nous y verrons les journaux libéraux y obtenir, comme à York, un avantage marqué sur les journaux tories. A la tête des premiers se présente le *Leeds Mercury,* feuille parfaitement rédigée par ses propriétaires, M. Edouard Baines, membre du Parlement, et son fils. La réduction du timbre a ajouté plus de 2000 exemplaires à la circulation de cette feuille, qui a atteint le chiffre le plus élevé de tous les journaux de province. Le *Leeds Mercury* se vend aujourd'hui à 8000 exemplaires. La feuille ultra-radicale de *Leeds,* rédigée par M. Robert Nicols, aussi bon poète que publiciste, se débite à 2000 ; elle a doublé sa circulation en quelques semaines. Le *Leeds Times* est, après le Mercure de Leeds, le journal le plus populaire de tout le comté d'York.

A Liverpool, l'augmentation du tirage des feuilles libérales a été d'autant plus remarquable que les journaux de cette ville ont fixé le prix de chaque numéro à 5 pences, au lieu de 4 1/2 ou de 4 adoptés partout ailleurs, excepté à Londres. Nous pouvons donner ici le mouvement de la distribution du *Mercure de Liverpool*, feuille whig, pendant les cinq der-

nières semaines de l'ancienne taxe et les cinq premières de la nouvelle.

CIRCULATION SOUS L'ANCIENNE TAXE.		CIRCULATION SOUS LA NOUVELLE TAXE.	
Août 12	3,651	Sept. 16	4,401
« 19	3,800	« 23	4,298
« 26	3,697	« 30	4,280
Sept. 2	3,715	Oct. 7	4,701
« 9	3,681	« 14	4,721

C'est à-peu-près dans la même proportion qu'a eu lieu l'accroissement de cette amusante feuille, l'*Albion de Liverpool*, d'un libéralisme modéré comme le *Mercure*. De 2000, sous l'ancienne taxe, l'*Albion* s'est élevé successivement à 2275, 2475, 2532, 4312 et 2550; l'avant-dernier chiffre se rapporte à la grande semaine du *festival* de la province; la présence d'un grand nombre d'étrangers à Liverpool durant les fêtes explique cette vente extraordinaire. Le *Liverpool Journal*, feuille libérale et bien écrite, a porté son tirage de 1200 à 1400 exemplaires; ce chiffre augmente encore. Deux nouveaux journaux ont été récemment créés à Liverpool : le *Liverpool Mail*, qui paraît trois fois la semaine, journal ultra-tory, rédigé par M. Alexander, ancien directeur du *Liverpool; Standard*; et le *Liverpool Telegraph*, feuille libérale publiée tous les mercredis et la seule feuille de cette opinion qui paraisse ce jour-là à Liverpool.

A Manchester, les feuilles libérales ont réduit leur prix à 4 pences (40 centimes) prises au bureau, et 4 pences 1/2 (45 centimes) rendues à domicile : prix bien modique, si l'on considère la dimension de ces feuilles, le soin et le talent avec lesquels elles sont rédigées. La réduction du timbre a produit peu de chose sur les journaux tories de Manchester. On nous assure même qu'il en est un qui a perdu, fait assez difficile à concevoir. Le journal whig, le *Manchester Guardian*, un des journaux d'Angleterre les plus accrédités et les plus riches en annonces, paraît maintenant deux fois la semaine, ce qui n'a pas empêché sa rapide augmentation. L'administration ven-

dait naguère 4600 numéros par semaine. La vente de ses deux numéros s'élève aujourd'hui à 10,400. Le *Manchester and Salford Advertiser* est le grand organe du radicalisme extrême dans le comté de Lancastre; outre sa circulation étendue parmi la classe moyenne, il est lu par plusieurs milliers d'ouvriers intelligens dont il défend les intérêts avec énergie dans toutes les occasions. Avant la réduction, cette feuille se tirait à plus de 2000 : la première semaine de la réduction, qui se trouva être aussi celle de la grande fête musicale de Manchester, le *Manchester and Salford Advertiser* plaça 8000 exemplaires; la semaine suivante, il se vendit encore à 6000, et l'on nous assure que sa vente dépasse aujourd'hui 5000 exemplaires. Probablement, cet habile organe des réformistes se sera substitué à la Presse non timbrée, dont nous savons que la circulation avait été considérable dans le comté d'York comme dans celui de Lancastre. L'autre feuille radicale de Manchester, le *Manchester Times* ne jouit pas de la même faveur auprès de la classe ouvrière; mais elle a toujours eu l'approbation de la classe moyenne, qui estime sa politique franchement libérale, et son excellente rédaction, confiée à la direction de M. Archibald Prentice. Avant la réduction du timbre, le *Manchester Times* se débitait à plus de 2000; aujourd'hui sa circulation n'est pas au-dessous de 4000 : nous ne serions pas surpris que cette excellente feuille ne continuât d'augmenter encore. Manchester est une ville importante qui ne cesse de croître en richesses et en population. Les journaux de l'opinion libérale y sont si bien rédigés et à si bon marché qu'ils n'ont guère de concurrence à craindre.

Il n'est pas de ville d'Angleterre où le progrès des opinions libérales, depuis le bill de réforme, se soit signalé d'une manière plus frappante qu'à Hull. Aux élections générales de 1832, Hull avait trois journaux : le *Hull Advertiser*, le *Hull Rockingham*, le *Hull Packet*. L'*Advertiser*, journal tory, honnêtement rédigé, était le plus répandu; le *Hull Rockin-*

gham, libéral très modéré de l'école whig, ne venait qu'après; le *Packet,* espèce de tory incertain et hésitant, n'avait ni beaucoup de lecteurs, ni beaucoup d'influence. Mécontens du faible appui prêté à leurs principes par le *Rockingham,* plusieurs réformistes de Hull, après les élections de 1832, résolurent de fonder un journal indépendant, qui n'entrât jamais dans aucun compromis avec l'ennemi. Ils réunirent un capital considérable et achetèrent l'*Advertiser* à ses propriétaires tories; puis en mai 1834 ils fondèrent un second journal réformiste(l'*Observer*). La circulation de tous ces journaux a gagné considérablement à la réduction du timbre. L'*Advertiser,* à 4 pences (40 centimes) gagne 500 toutes les semaines; mais voulant faire profiter les classes ouvrières du bénéfice entier de la réduction, les mêmes éditeurs ont créé un troisième organe, le *Saturday Journal,* destiné à les éclairer sur leurs droits politiques. Cette nouvelle feuille, qui se vend trois pences, a déjà un succès de plusieurs centaines d'exemplaires et elle ne s'arrêtera pas là. C'est ainsi que, au bout de trois ans et demi, Hull, qui, dans sa liste de journaux, comptait deux feuilles tories et une seule whig, a maintenant pour principale feuille politique l'*Advertiser,* réformiste radical, soutenu par l'*Observer* et le *Saturday Journal,* tandis qu'une seule feuille défend les principes du torysme dans la partie orientale du Yorkshire.

A Newcastle, *The Chronicle,* journal whig, a déjà conquis une augmentation de six cents sur son chiffre primitif, environ 25 p. %; la circulation du *Tyne Mercury* s'est accrue dans la même proportion. Il nous resterait à parler du *Courant,* de la même ville; mais à quelle opinion appartient-il? Il est libéral, mais il a été tory avant qu'un organe plus tory que lui eût pris sa place. A vrai dire, c'est un journal neutre; il a encore une bonne clientelle d'annonces; il est bien fourni en nouvelles : aussi est-il très répandu. Qu'il y fasse attention cependant. Nous vivons dans une époque de passions politiques, où les feuilles neutres et incertaines ne sauraient avoir

beaucoup de crédit. Chacun veut que son journal parle comme lui, pour pouvoir penser comme son journal.

Sheffield a trois journaux : le *Mercury,* tory ; l'*Independant,* généralement appelé whig, mais qui, s'il n'est pas tout-à-fait radical, est certainement whig et quelque chose de plus ; enfin l'*Iris,* radical avoué. La réduction du droit de timbre a ajouté environ 50 p. % à la circulation de ces deux journaux, qui sont également bien rédigés et accrédités. Le journal radical de Sheffield avait été créé, il y a cinquante ans, sous le titre de *Sheffield Register,* par Joseph Gales, radical très décidé. Il ne tarda pas à obtenir du succès : plus de huit cents exemplaires partaient par la poste pour les districts du nord, et plusieurs franchissaient la frontière de l'Écosse, où ils étaient lus avec le plus grand intérêt. M. Gales, persécuté comme maint autres réformistes de l'époque, s'échappa, en 1794, des griffes de la police tory pour se réfugier en Amérique, terre de liberté, où il fut bientôt naturalisé, et où il continua heureusement sa carrière de directeur de journal. Ses fils impriment à présent, à Washington, le *National Intelligencer.* L'excellent poète Montgomery (dont l'homonyme s'est fait, il y a quelques années, le lauréat de Satan (1)), avait été secrétaire de M. Gales ; il lui succéda dans la direction du journal radical de Sheffield, mais en lui donnant son nouveau nom poétique, l'*Iris;* et c'est sous ce titre qu'il l'a dirigé pendant 31 ans, c'est-à-dire jusqu'en 1825. Le digne M. Montgomery lui-même ne put éviter la persécution : il fut deux fois incarcéré, pour délits de presse. L'*Iris* de Sheffield s'est montré l'avocat zélé des principes libéraux. Son directeur actuel, fidèle à la devise de ses prédécesseurs, ne lui a rien fait perdre de son crédit : son immense feuille est lue aussi avidement que jamais par

(1) Sir James Montgomery est auteur du *Monde avant le Déluge* et autres poésies. L'autre poète de ce nom a annoncé, avec beaucoup de charlatanisme un poème sur Satan.

les réformistes du comté de Hull. Dans deux élections successives, son appui, accordé à M. Buckingham, a suffi pour déjouer toutes les intrigues de son adversaire. Ce n'est pas là une preuve sans valeur de l'influence de ce journal.

Il a paru, il y a quelques mois, à Leicester, un organe habile des dissidens, sous le titre de *Leicester Mercury*, qui semble obtenir le succès qu'il mérite. Une feuille de plus petit format, qui se vend 2 pences (20 cent.), vient aussi d'être fondée dans la même ville; comme le *Mercury*, c'est un champion de la liberté civile et religieuse.

Bristol a ajouté une troisième feuille libérale, le *Bristol Advocate*, aux deux qu'elle possédait déjà. Les tories n'ont là que deux organes, dont l'un n'est même pas leur partisan très dévoué. Le nouveau journal de Bristol promet de servir utilement la bonne cause, sous la bannière de laquelle il s'est rangé. Il paraît le samedi, et se vend 4 pences, quoique d'un très large format, et soigneusement édité. On nous écrit d'Exeter que, dans tout l'ouest de l'Angleterre, la réduction du droit de timbre a produit le plus heureux effet. Le *Devonshire Chronicle*, publié à Exeter, a obtenu un grand accroissement dans sa circulation, et le *Western Times*, publié aussi à Exeter, a augmenté de près d'un tiers. De huit à neuf cents, son tirage s'est élevé à douze cents, succès que mérite d'ailleurs cette excellente feuille; mais ce n'est pas la seule récompense que lui ont valu ses efforts. Ses annonces ont doublé depuis un an, preuve satisfaisante du rapprochement des partis à Exeter, et des bons effets de la réforme des corporations. Autrefois, les commerçans d'Exeter craignaient de se faire annoncer dans une feuille aussi libérale que le *Western Times*. Il y a quelques années aussi, les réformistes d'Édimbourg redoutaient les conséquences d'une insertion faite dans le *Scotsman*, comme les réformistes de Dublin, dans le *Morning Register* et dans le *Freeman Journal*.

Un troisième journal libéral venant d'être fondé à Exeter,

les journaux tories n'ont plus la majorité dans cette ville. Probablement le tirage des feuilles tories est plus considérable encore que celui des feuilles libérales, mais le progrès est du côté de celles-ci. Or, qu'on sache bien qu'Exeter a toujours été signalé comme le foyer du torysme le plus violent. C'est une ville métropolitaine, la capitale d'un comté agricole, la résidence de l'évêque Philpotts; et c'est cette ville qui a refusé de réélire lord John Russel, pour le remplacer par un député, qui, certes, n'est pas le plus brillant ornement de la Chambre des Communes. D'ailleurs les journaux de Londres, arrivant à Exeter en plus grand nombre que les journaux tories, ne permettent pas à la presse libérale de la localité de se développer. Nous n'avons pas encore vu un seul numéro du nouveau journal libéral d'Exeter, l'*Exeter Times*. Nous faisons des vœux pour son succès : sa cause est la nôtre; mais nous lui reprocherons d'avoir pris le titre d'une feuille déjà existante : le *Western Times*, qui se publie à Exeter, qui est souvent appelé l'*Exeter Western Times*, et plus souvent encore l'*Exeter Times*. Les fondateurs de ce nouveau-venu auraient dû prévoir que la similitude de ces deux titres donnerait lieu à des méprises. Le titre d'un journal est une propriété sacrée : nous engageons l'*Exeter Times* à changer le sien ; il en est temps encore.

Plymouth, qui publiait deux journaux libéraux, vient d'en voir naître un troisième qui ne se vend que 2 pences 1/2, et s'occupe particulièrement des affaires du canton. Les tories de Plymouth ont aussi formé une société d'actionnaires pour faire paraître une nouvelle feuille *conservatrice*; mais cet auxiliaire des intérêts aristocratiques et cléricaux ne pourra faire tort, dans le Devonshire, qu'aux journaux tories d'Exeter qui alimentaient les lecteurs de Plymouth, où il n'y avait pas encore eu d'organe tory.

Norwich possède une feuille libérale, *Norwich Mercury*, qui se tirait à 2000 avant la réduction du droit de timbre, tandis que la grande feuille tory du comté de Norfolk, *the*

Norfolk Chronicle, publiée aussi à Norwich, ne tirait qu'à 200. Nous ne connaissons pas le chiffre de son augmentation, mais nous pouvons dire que c'est une des feuilles les plus solidement établies d'Angleterre. Dans ce comté, où l'esprit de parti est toujours très ardent, voici plus de huit essais de feuilles nouvelles qui ont avorté depuis trente années, sans que jamais le *Norwich Mercury* ait distribué 50 exemplaires de moins. Un journal bien rédigé vient de paraître à Wilbech, *the Star in the East, or Wisbech and East of England Gazette and Advertiser*. Ce long titre indique que le nouvel organe libéral se publie à Wisbech, dans cette partie du canton de Cambridge appelée l'Ile d'Ely, canton où il est destiné à produire beaucoup de bien, si nous en jugeons par ses deux premiers numéros. Cantorbery publie quatre journaux : *the Kentish Gazette* et le *Kentish Observer*, tories ; — *the Kentish Chronicle*, whig, et *the Kent Herald*, radical. Ce dernier est pour nous une vieille connaissance, et nous n'avons jamais cessé d'approuver ses bons services ; nous le félicitons de cœur d'une nouvelle loi qui, depuis cinq semaines, lui a valu 200 acheteurs de plus : progrès qui ne s'arrêtera pas là.

Nous ne poursuivrons pas plus loin ces investigations ; il nous suffit d'avoir constaté l'impulsion générale que la réduction du timbre a donnée à la presse. Félicitons-nous de ce que cinq semaines aient suffi pour décider un tel mouvement. Félicitons-nous surtout de la large part qu'ont prise à ce mouvement les journaux dévoués aux principes de la réforme. C'est d'un heureux augure pour l'avenir.

(*Tait's Edinburgh Magazine.*)

Biographie.

—

TRAVAUX ET DÉCOUVERTES

DE SIR HUMPHRY DAVY.[1]

Si un alchimiste rencontre par hasard un nouveau métal au fond de son creuset, sa découverte sera, sans doute, tout aussi précieuse pour la science que si elle était le dernier chaînon d'une longue suite d'expériences. Mais ne cherchez pas à connaître les antécédens de cet empirique; que vous apprendraient les caprices de son imagination en désordre; à quoi bon vous perdre dans le dédale de ses folles rêveries; toutes vos recherches finiraient par vous faire douter de la réalité même de sa découverte. Si, au contraire, un homme studieux, sagace, fécond en expédiens, déjouant les obstacles, tournant les difficultés, contrôlant chacun de ses résultats par la synthèse et l'analyse, est parvenu à réaliser d'importantes découvertes. Oh! alors, suivez pas à pas ce génie bienfaisant: il vous apprendra comment la nature doit être

(1) Quoique nous ayons plusieurs fois entretenu nos lecteurs des découvertes et des expériences de sir Humphry Davy, nous avons pensé que cette notice, qui comprend et qui résume l'ensemble des travaux de ce chimiste, devait encore se trouver dans notre recueil, d'autant plus qu'elle a été puisée par la *Revue d'Edimbourg* à des sources tout-à-fait sûres, dans les Mémoires que vient de publier sir John Davy sur son frère.

interrogée; par quelle série d'études on découvre ses lois mystérieuses, par quels procédés l'homme peut lui ravir ses secrets. Ici, rien ne doit être négligé : tout est utile, instructif : il ne suffit pas de connaître la capacité positive de l'expérimentateur; il faut savoir aussi les causes qui ont contribué à l'agrandir, les obstacles physiques et moraux qu'il a eu à surmonter. L'âge, le caractère, la position sociale du sujet, les préjugés de la société qui l'entourait, servent à mesurer l'étendue de ses moyens, la fécondité de ses ressources.

Quand Newton établit la loi de la gravité et l'appliqua aux mouvemens des planètes, il ne fit que mettre la dernière main aux travaux du siècle qui l'avait précédé. Si des malheurs et l'apathie des princes n'avaient pas glacé les efforts de Kepler, il aurait pu prévenir Newton dans sa découverte. Hooke, Halley, Wren, arrivèrent jusqu'à deux pas du but atteint par Newton. D'ailleurs, élevé par le savant Barrow, versé dans la géométrie de Cambridge et en pleine jouissance des loisirs académiques, Newton entra dans l'arène, armé de pied en cap, tandis que ses adversaires, en le combattant, étaient gênés par les travaux de leur profession. Dans la découverte qui l'a immortalisé, Newton fut aidé à-la-fois par la fortune et par le talent, et nous ne croyons pas diminuer son mérite en disant que, s'il eût vécu dans un autre siècle, il aurait eu beaucoup d'égaux. Il n'en a pas été ainsi de Davy; toutes ses découvertes lui appartiennent en propre. Livré à ses seules ressources, le premier il a frayé une route que personne avant lui n'avait soupçonnée. Depuis Newton, rien, dans l'histoire des sciences en Angleterre, ne saurait être comparé aux découvertes de sir Humphry Davy. Les recherches de Black, celles de Priestley et de Cavendish, quelque grands qu'aient été leurs résultats, annonçaient un esprit moins inventif; elles furent moins fertiles dans leurs applications pratiques, moins brillantes dans leurs généralisations, et moins frappantes dans leurs phénomènes individuels.

L'analyse des terres par sir Humphry Davy est une découverte qui frappe peu l'imagination, mais qui n'est pas moins importante dans ses résultats que celle de la gravitation universelle. Séparer, sans le secours du creuset, des terres et des alcalis que nous foulons aux pieds, de la chaux, de la magnésie, de la soude, du baryte, etc., de nouveaux métaux qui possèdent des propriétés rares et surprenantes, c'était là une découverte qui devançait de beaucoup le siècle dans lequel elle se faisait. Rien ne la plaçait même au nombre des probabilités, et sans le génie et la patience de notre jeune physicien, elle aurait pu rester, pendant un siècle encore, cachée au fond du labyrinthe d'où il sut la tirer. Davy n'arriva point dans la lice, préparé par des connaissances académiques ou par une instruction expérimentale. Ses méthodes étaient à lui, et, quand elles étaient défectueuses, il les corrigeait par le travail d'un génie inventif et par une énergie intellectuelle, qui triomphait de tous les obstacles. Né dans une humble position sociale, il fut lui-même le créateur de sa fortune. Il n'eut point de patron titré pour le pousser dans sa carrière : aiguilloné par une noble ambition, il offrit ses leçons à ses concitoyens, et leur patriotisme généreux lui procura les secours qu'en d'autres pays il aurait, peut-être, reçus du souverain ou du gouvernement. A ces divers titres l'histoire de la vie et des travaux de ce savant offre le plus grand intérêt.

Sir Humphry Davy naquit à Penzance, dans le comté de Cornouailles, le 17 décembre 1778, de parens obscurs, mais honorables. Son père était sculpteur en bois, et sa mère fille d'un marchand de nouveautés de Penzance. L'un et l'autre avaient l'esprit supérieur à leur état, et cultivèrent avec un soin extrême les talens naissans de leur fils aîné. Sir Humphry Davy était d'une taille moyenne : il avait cinq pieds sept pouces d'Angleterre, mais il paraissait moins grand. Ses pieds et ses mains étaient très petits; mais ses membres étaient comparativement gros, surtout ceux des extrémités inférieures. Il supportait fort bien la fatigue; il avait

la poitrine assez large et la respiration facile. Dans son extrême jeunesse, on crut cependant ses poumons engagés; mais ils reprirent bientôt leur élasticité naturelle. Il avait le cou long et effilé, la tête petite, très arrondie et sans aucune protubérance remarquable; le front relevé, large et légèrement arqué. Son visage était ovale, mais il ne paraissait pas l'être à cause du développement du front. Ses traits n'étaient pas parfaitement réguliers; il avait le nez aquilin, mais large à sa base, la bouche un peu grande, la lèvre inférieure pleine et proéminente; les dents petites et irrégulières. Une mémoire heureuse, l'amour des aventures romanesques, un goût très prononcé pour la pêche, et un penchant irrésistible pour toute espèce de manipulations, furent les premiers indices du génie qui devait bientôt se développer en lui. Dans ses momens de loisir, le jeune Davy était le poète-lauréat et le romancier de son petit cercle : c'était lui qui composait les lettres que les Valentins de Penzance adressaient à leurs Valentines. Toujours alerte quand il s'agissait de quelque innocente plaisanterie, il ne craignait pas de faire peur à sa grand'mère, qui habitait à Tregony une maison dans laquelle il revenait, disait-on, des esprits. Le petit espiègle se cachait dans une armoire, puis en sortait couvert d'un drap de lit, et traversait d'un pas mesuré l'appartement de la vieille dame.

Davy quitta l'école de Penzance à l'âge de quinze ans, pour entrer dans une institution d'un ordre un peu plus relevé à Truro ; mais il n'y resta qu'un an. La mort de son père, qu'il perdit l'année suivante, fut une époque de crise dans sa destinée. Aîné de la famille, il sentit tout le poids de la responsabilité qui pesait sur lui, et comprit la nécessité de se mettre le plus tôt possible en état de pourvoir au bien-être de sa mère et de ses frères. Il choisit pour profession la médecine, et, au mois de février 1795, il se mit en apprentissage chez M. Borlase, habile chirurgien et pharmacien de Penzance. Le jeune Davy se montra dès-lors studieux, actif et

réfléchi. Il mettait par écrit, dans un cahier de notes, tout ce qui le frappait et ce dont il desirait garder le souvenir. Dans un de ses premiers cahiers, on trouve le plan d'études qu'il s'était tracé. Il était très varié, et nous croyons devoir le transcrire ici textuellement.

I. La Théologie ou la Religion, enseignée par la Nature.
L'Ethique ou les Vertus Morales, enseignées par la Révélation.

II. La Géographie.

III. Ma Profession :

1. La botanique.
2. La pharmacie.
3. La nosologie.
4. L'anatomie.
5. La chirurgie.
6. La chimie.

IV. La Logique.

V. Les Langues :

1. L'anglais.
2. Le français.
3. Le latin.
4. Le grec.
5. L'italien.
6. L'espagnol.
7. L'hébreu.

VI. La Physique :

1. Propriétés des corps.
2. Opérations de la nature.
3. Doctrines des fluides.
4. Propriétés de la matière.
5. Organisation de la matière.
6. L'astronemie simple.

VII. La Mécanique.

VIII. La Rhétorique et l'art oratoire.

IX. L'Histoire et la Chronologie.

X. Les Mathématiques.

Ces cahiers contiennent des réflexions sur la religion et sur la politique, sur la métaphysique et sur la morale, des résultats d'expériences, des ébauches d'analyse, des stances en vers et des fragmens de récits romanesques. En métaphysique, son jeune esprit s'égara dans un grand nombre de systèmes divers. Pendant un moment il fut matérialiste; mais cela ne dura pas long-temps. La même force de raisonnement qui l'avait entraîné dans l'erreur suffit pour l'en détourner. Ne cherchant que la vérité, il eut toute sa vie une singulière facilité à abandonner une opinion, dès qu'il la reconnaissait fausse, et c'est à cette précieuse faculté que lui-même attribua en grande partie ses découvertes.

Davy ne commença à se livrer sérieusement à l'étude de la chimie qu'à dix-neuf ans. Les *Élémens* de Lavoisier et le *Dictionnaire de Chimie* de Nicholson furent les premiers ou-

vrages qui fixèrent son attention. Peu satisfait de leur lecture, il chercha à vérifier par des expériences les vues spéculatives de Lavoisier, et il se flatta de pouvoir renverser les principales doctrines de l'école française. Malheureusement, son laboratoire était dépourvu des instrumens les plus nécessaires, et ce n'était qu'après des efforts inouïs qu'il parvenait à y suppléer. Il n'eut, pour faire ses premiers essais, que des verres à patte, des tasses à thé et des tuyaux de pipe. Sa machine pneumatique avait été confectionnée à l'aide d'une seringue, cadeau d'un chirurgien français, naufragé sur les côtes de Cornouailles.

Dans le cours de l'année 1797, il eut le bonheur de faire la connaissance de M. Gregory Watt et de M. Davies Gilbert, qui plus tard lui succéda comme président de la société royale. La similitude des études du premier avec les siennes, l'étendue des connaissances et la bonté naturelle du second, lui furent du plus grand secours. Les découvertes et les théories du docteur Beddoes faisaient alors beaucoup de bruit. Davy lui communiqua quelques-unes de ses recherches sur la chaleur et la lumière, et sa manière de voir parut au docteur si juste et si précieuse, qu'il lui offrit la direction de l'institution pneumatique qu'il avait établie à Clifton. Le but de cette institution était d'essayer les effets médicinaux des divers gaz, dans l'espoir de découvrir par leur moyen, des remèdes aux maladies qui jusqu'alors avaient résisté aux efforts de la médecine. Dans cette intention, M. Beddoes avait fondé un hôpital pour les malades, un laboratoire pour les expériences chimiques et un amphithéâtre pour les cours. Ce fut là que le jeune Davy rencontra pour la première fois Southey, Coleridge et Tobin, qui, comme lui, commençaient à se frayer une voie dans la carrière intellectuelle.

Un trop grand empressement à publier leurs travaux est toujours la première faute que commettent les hommes de génie, et presque toujours aussi c'est la première dont ils se repentent. Davy avait adopté, sans y avoir suffisamment réfléchi,

plusieurs des idées paradoxales de son patron, M. Beddoes; il les mit au jour, en 1799, sous le titre d'*Essais sur la Chaleur et la lumière, et sur les Combinaisons de la lumière, avec une Nouvelle Théorie de la Respiration; sur la Génération du Gaz oxygène, et sur les Causes des Couleurs dans les Êtres organiques*. De l'aveu du frère de notre auteur, qui est en même temps son biographe, ce volume est rempli de spéculations vagues et visionnaires, de raisonnemens incomplets et d'expériences erronées. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage, tout imparfait qu'il est, annonçait déjà un homme d'un esprit supérieur.

Le sujet qui attira ensuite l'attention de Davy fut l'existence du silex dans l'épiderme de certaines plantes. Le fils de M. Coates de Clifton avait remarqué une apparence lumineuse, en pressant par hasard l'un contre l'autre, dans l'obscurité, deux morceaux de roseau commun. Davy s'occupa immédiatement à en rechercher la cause, et il reconnut que toutes les espèces de roseaux donnaient des étincelles quand on les frottait; que ces étincelles devenaient plus vives par la collision, et que quand cette collision était forte les étincelles égalaient celles d'un briquet. Il ne tarda pas à découvrir que ce phénomène était dû à la présence du silex dans l'épiderme des roseaux. Il en trouva aussi dans la canne à sucre, dans le bambou, dans l'*arundo phragmites*, dans les tiges du froment, de l'avoine, de l'orge et dans plusieurs herbacées tels que l'*anthoxenthum* et le *poa pratensis*. Il y a long-temps du reste que ce fait est connu dans l'Inde où des jungles ont souvent pris feu par la friction mutuelle des bambous lors des grands vents.

En 1799, Davy commença ses expériences sur les effets des gaz, afin de constater l'influence qu'ils exercent sur l'économie de l'homme. Heureusement pour lui, il commença par s'occuper de l'oxide nitreux. Les résultats de ses expériences excitèrent un intérêt général, et il les publia l'année suivante dans un ouvrage intitulé : *Recherches chimiques et*

philosophiques, principalement sur l'Oxide nitreux et sa respiration. Ce volume suffirait pour le placer au premier rang des savans qui se sont livrés à des recherches originales en physique. La partie physiologique de l'ouvrage est, comme de raison, la plus intéressante, surtout celle dans laquelle il rend compte des expériences dangereuses qu'il fit sur sa propre personne, et de l'effet moral et physique qu'elles produisirent sur lui.

La réputation qu'il acquit par ces recherches ne pouvait manquer de lui ouvrir une carrière brillante et lucrative. En effet, l'institution royale que le comte de Rumford avait établie depuis peu à Londres, étant sur le point de perdre le docteur Garnet, M. Davy, fut nommé professeur-adjoint de chimie et directeur du laboratoire, avec la promesse d'être élevé au rang de professeur titulaire l'année suivante. Ce fut au printemps de 1801, qu'il fit son premier cours; il justifia sous tous les rapports les espérances de ses amis. Dès ce moment, sa renommée ne demeura plus renfermée dans le cercle étroit des savans. Les cours de Davy devinrent à la mode en Angleterre : on y voyait à-la-fois des pairs, des gens de lettres et des savans, des praticiens et des dandies, des bas-bleus et des petites maîtresses. Les complimens, les invitations et les cadeaux pleuvaient sur le professeur de tous côtés; tout le monde le recherchait; chacun paraissait fier de le connaître : mais il ne se laissa point éblouir par un tel succès. Ses travaux furent toujours poursuivis avec la même conscience, ses analyses préparées avec le même soin; et il s'attacha plutôt à communiquer à son auditoire une instruction solide qu'à l'éblouir par de brillantes théories. Il écrivait ordinairement sa leçon la veille du jour où il devait la prononcer. Ce jour-là, il dînait dans sa chambre et ne faisait qu'un léger repas de poisson. Parfaitement maître de son sujet, il composait avec une grande rapidité. Plus tard il ne prit que des notes, et se contenta d'écrire l'exorde et la péroraison. Il ne manquait

presque jamais de répéter la veille au soir sa leçon avec ses aides, après avoir tout préparé pour les expériences. Son but était, d'un côté, d'en rendre le succès certain en s'assurant de l'adresse de ses aides, et, de l'autre, de prévoir l'effet de son discours et de marquer les mots sur lesquels il devait le plus particulièrement appuyer. Il redisait alors plusieurs fois la même phrase avec différentes inflexions de voix; et malgré cette étude préparatoire, son débit était parfaitement naturel, animé, énergique, et n'avait rien de théâtral. Davy n'était point systématique pour l'emploi de son temps : il se laissait guider plutôt par les circonstances que par des règles fixes. Il dormait régulièrement sept à huit heures, entrait dans son laboratoire, après déjeuner, vers dix ou onze heures, et y restait jusqu'à trois ou quatre heures.

Dès le commencement de sa carrière scientifique, Davy parut disposé à s'occuper de sujets d'une utilité pratique. Il fit des recherches chimiques sur la culture des terres, et fut engagé par le bureau d'agriculture à faire un cours à l'usage spécial de ses membres, sur la liaison de la chimie avec la physiologie végétale; il continua ce cours pendant dix ans. Dans le même espace de temps, il s'occupa aussi d'expériences sur les végétaux astringens et sur l'art de tanner les cuirs, et, pendant les vacances, il entreprenait des voyages géologiques en Écosse et en Irlande. La puissance de l'électricité, comme agent chimique, fixa ensuite l'attention de Davy. Le premier grand pas dans la science électro-chimique, avait été fait par MM. Nicholson et Carlisle; qui, en 1800, avaient découvert la décomposition de l'eau par la pile de Volta. Ces chimistes trouvèrent aussi que certaines solutions métalliques étaient décomposables par le même agent, et que l'alcali était toujours séparé sur les plaques négatives de l'appareil. M. Cruikshank avait découvert que les muriates de magnésie, de soude et d'ammoniaque cédaient leurs élémens par l'effet du même pouvoir, et que la matière *alcaline* paraissait toujours au pôle *négatif*, et l'*a-*

cide au pôle *positif*. Dans la même année, Davy publia six articles dans le journal de Nicholson, et fit voir que l'oxygène et l'hydrogène sortaient de portions séparées de l'eau, même quand des matières végétales ou animales se trouvaient placées entre eux; et, en électrisant divers composés aux différentes extrémités, il reconnut que le soufre et les substances métalliques se montraient au pôle négatif, et l'oxygène et l'azote au pôle positif, quoique les corps qui les fournissent fussent séparés les uns des autres. Dans ces mêmes articles, il fit voir que les effets électriques et les changemens chimiques qui avaient lieu dans la pile, dépendaient les uns des autres; et en 1802 il trouva que, quand deux portions d'eau séparées, mais liées par une vessie humide et des fibres musculaires, étaient électrisées, l'acide nitro-muriatique se montrait au pôle positif, et l'alcali fixe au pôle négatif. Dans une suite d'expériences faites en 1803, MM. Berzelius et Hisinger expliquèrent le phénomène qui avait été observé dans la prétendue formation de l'acide muriatique et de l'alcali dans l'eau, soumise à l'action de la pile, et firent voir que tous ces phénomènes dépendent d'une loi générale, en vertu de laquelle les corps combustibles et les bases salifiables se réunissent autour du pôle négatif; tandis que l'oxygène et les acides se réunissent autour de pôle positif, quand la pile se décharge à travers des liquides.

Au commencement de 1806, Davy, qui n'avait pas vu les expériences précédentes des chimistes suédois, dirigea son attention de ce côté; et tira, de ses propres recherches, la conclusion que *les combinaisons et les décompositions par l'électricité se rapportaient à la loi des attractions et des répulsions électriques;* il avança ensuite l'hypothèse *que l'attraction chimique et l'attraction électrique étaient produites par la même cause, agissant, dans un cas, sur des particules, et, dans l'autre, sur des masses; et que cette même propriété, dans des circonstances différentes, était la cause de tous les phénomènes que faisaient voir les dif-*

férentes combinaisons voltaïques. L'ouvrage dans lequel il exposa ses vues fut lu à la Société royale, et fut généralement regardé comme une des acquisitions les plus précieuses que la chimie eût faites. L'Institut de France lui accorda le prix qu'avait fondé Napoléon, pour la plus importante découverte en galvanisme.

Guidé par les vues pleines de sagacité qu'il venait de promulguer, Davy s'élança dès-lors dans la route des découvertes. Au mois de septembre 1807, il appliqua son grand principe à l'analyse de la potasse, alcali végétal. Les uns le regardaient comme un composé de chaux et d'hydrogène; d'autres supposaient qu'il pouvait contenir du nitrogène, et Davy lui-même croyait que ce pouvait être du phosphore ou du soufre uni à du nitrogène. Nous ne le suivrons point dans les expériences à l'aide desquelles il parvint à découvrir que la potasse, aussi bien que la soude, étaient des *oxides métalliques,* d'où il conclut sur-le-champ que les terres qui avaient beaucoup plus de ressemblance avec les oxides métalliques que les alcalis fixes, devaient elles-mêmes facilement se décomposer. La joie qu'éprouva Davy quand il vit pour la première fois les petits globules du nouveau métal, le *potassium,* percer la croûte de la potasse et s'enflammer par le contact de l'eau, fut si grande, qu'il se mit à danser et, pendant quelque temps, il ne put reprendre assez de calme pour continuer l'expérience.

Ces grandes découvertes, que quelques personnes attribuaient à ses énormes batteries, n'étaient, au contraire, que le résultat de sa haute intelligence. Sa batterie, dont la grandeur n'avait rien d'extraordinaire, se composait de trois piles réunies : l'une de vingt-quatre plaques de cuivre et de zinc de douze pouces en carré; la seconde, de cent plaques de six pouces, et la troisième de cent cinquante plaques de quatre pouces.

Les travaux de Davy furent interrompus à cette époque par une grave maladie qui mit ses jours en danger. Tant que

dura cette crise alarmante, la porte de l'illustre malade fut assiégée par une foule de personnes de toutes les classes, sollicitude qui témoignait de l'estime dont il jouissait et de l'importance que le public attachait à ses travaux. Pendant sa convalescence, une batterie voltaïque de six cents doubles plaques de quatre pouces, fut construite et mise à la disposition de Davy, et bientôt après, la munificence de quelques particuliers lui en procura une plus forte encore : celle-ci était de deux mille plaques. Cette puissante artillerie fut dirigée par lui contre les terres; mais il en trouva l'analyse plus difficile qu'il ne s'y était attendu. Il parvint, toutefois, sans trop de peine, à découvrir le *barium,* le *strontium,* le *calcium,* et le *magnesium,* qu'il nomma ainsi d'après les substances dans lesquelles il les avait trouvés : il fut moins heureux quand il voulut décomposer les terres proprement dites. Au moyen du potassium, il reconnut, à la vérité, qu'elles se composaient de certaines bases unies à de l'oxygène, mais il ne put déterminer si ces bases étaient simplement des substances susceptibles de s'enflammer ou de véritables métaux inflammables. C'était à Wohler, à Bussy et à Berzelius qu'il était réservé de résoudre cet important problème; ces chimistes ont découvert que les bases de toutes ces terres, excepté celles du *silicium,* reconnues par Davy, étaient métalliques et capables de se combiner avec le fer.

En réfléchissant à l'application de ces découvertes, Davy fut amené à croire qu'elles pourraient jeter quelque lumière sur le phénomène des tremblemens de terre et des volcans, sur la cause des aérolithes et des étoiles filantes, et sur la formation de la croûte solide de notre globe. Quand il visita l'Italie, en 1814 et en 1819, il espéra que la théorie qu'il avait imaginée à ce sujet serait confirmée par l'examen du phénomène volcanique dont il eut le bonheur d'être témoin. Il s'attendait à voir de l'air inflammable sortir du volcan et s'échapper en flammes, ou bien de découvrir parmi la lave quelques-unes des bases inflammables, non combinées, des

alcalis ou des terres. Mais, malgré les nombreuses expériences qu'il tenta, il échoua complètement. Plus tard il donna la préférence à une autre hypothèse d'après laquelle le feu volcanique serait la matière enflammée du centre du globe qui s'échappe par momens de la croûte solide, au sein de laquelle elle est renfermée.

C'est ici que s'arrête la première période de la vie de sir Humphry : la plus difficile, la plus pénible, mais non la moins glorieuse. Le voici grand seigneur; il épouse la riche et belle Mrs Apreece; il est créé chevalier par le prince-régent; il secoue la poussière du laboratoire pour devenir homme du monde. Sa vie s'écoule désormais dans les voyages ou au milieu des salons; il explore comme un simple touriste les différentes parties de l'Europe. Et cependant nous le verrons encore enrichir la science de précieuses découvertes. Après avoir publié le premier volume de ses *Elémens de Philosophie chimique* qu'il dédia à sa femme, il donna sa démission de professeur de chimie à l'Institution Royale, et ayant obtenu du gouvernement français la permission de voyager sur le continent, il quitta l'Angleterre accompagné de lady Davy et de M. Faraday, heureux de donner enfin cours à sa passion pour les voyages, passion qu'il avait désespéré jusqu'alors de pouvoir jamais satisfaire.

Sir Humphry reçut à Paris l'accueil le plus flatteur, il fut invité au dîner annuel de la Société Philomathique et s'y trouva entouré de tout ce que l'Institut renfermait de savans illustres. Plusieurs toasts furent portés, et il crut remarquer, dans cette occasion, un trait frappant de la délicatesse de l'hospitalité française. « Quoique la grande majorité des con-« vives fussent des fonctionnaires de l'empire, dit-il, la santé « de Napoléon ne fut pas portée, dans la crainte sans doute « de blesser la susceptibilité de leur convive. » Pendant son séjour à Paris, sir Humphry fut élu membre correspondant de l'Institut, et le 29 décembre il repartit pour l'Italie. Il ne sera pas sans intérêt de reproduire ici, d'après son journal,

le jugement qu'il porta dans le temps sur les principaux chimistes français.

« *Guyton de Morveau*, dit-il, était fort âgé quand je fis sa connaissance; il avait près de quatre-vingts ans et était très faible. Quoiqu'il eût été républicain ardent, il était directeur de la monnaie sous Bonaparte et baron de l'empire. Il donna, lors de mon élection, une preuve singulière de l'énergie de son âme; cette particularité je ne l'aurais jamais connue, s'il n'avait eu la bonhomie de me l'apprendre lui-même. Il avait promis sa voix à un autre candidat, et, quoiqu'il eût beaucoup d'amitié pour moi, il tint parole, et sa voix fut la seule qui me manqua pour que je fusse élu à l'unanimité.

« *Vauquelin* était aussi fort âgé quand je le vis en 1813. Il me donna une idée parfaite des chimistes français du siècle passé; il appartenait plutôt au laboratoire pharmaceutique qu'à celui de la physique. Rien de plus singulier que ses manières, sa vie et son ménage. Il demeurait au Jardin du Roi, et sa maison était tenue par deux vieilles demoiselles, ses propres sœurs. Je me rappelle que la première fois que j'allai le voir, je fus introduit dans une sorte de chambre à coucher, qui servait en même temps de salon. Une de ces demoiselles était au lit, ce qui ne l'empêchait point de s'occuper des soins de la cuisine : elle épluchait des truffes. Vauquelin voulait qu'on en fît cuire sur-le-champ quelques-unes pour mon déjeuner, et j'eus beaucoup de peine à l'en empêcher. Sa conversation était d'une simplicité extraordinaire : il n'avait pas le moindre tact, et même en présence de jeunes personnes, il parlait de choses dont on ne s'est jamais entretenu depuis que le premier homme fut chassé du paradis terrestre.

« *Cuvier* montrait dans toutes ses manières l'homme supérieur; sa conversation était agréable, facile et élégante. Il passait avec une admirable flexibilité d'un sujet à un autre. Son instruction était extrêmement variée. C'est, sans

contredit, l'homme le plus distingué que j'aie connu; mais je doute que l'on puisse lui accorder du *génie*.

« *Humboldt* est l'un des hommes les plus aimables que j'aie jamais rencontrés : sociable, modeste, plein d'intelligence, mais peut-être trop verbeux dans la conversation. Ses voyages prouvent à quel point il a l'esprit entreprenant; et ses ouvrages attestent la prodigieuse variété de ses connaissances et de ses ressources.

« *Gay-Lussac* était prompt, vif, ingénieux et profond, avec beaucoup d'activité dans l'esprit et une grande facilité de manipulation. Je serais tenté de le placer à la tête des chimistes vivans de la France.

« *Berthollet* était un homme des plus aimables. Quoique ami de Napoléon, il n'en était pas moins toujours bon, conciliant et modeste, plein de franchise et de candeur. Il avait beaucoup de grâce dans les manières, et ne se donnait point des airs. Il était, à tous égards, inférieur à La Place, quant à la puissance intellectuelle; mais il paraissait bien supérieur à lui pour les qualités morales. Berthollet n'avait point l'apparence d'un homme de génie, tandis qu'il était impossible de contempler La Place sans être convaincu que l'on était en présence d'un homme extraordinaire.

« *La Place,* du temps qu'il était ministre de Napoléon, avait les manières un peu hautes et cérémonieuses, et prenait un air plutôt protecteur que courtois. Il parlait comme un homme qui, non-seulement sentait son pouvoir, mais qui desirait encore que ceux à qui il s'adressait en fussent aussi convaincus que lui. J'ai appris de bonne part qu'il était extrêmement fier de ses décorations, et qu'il avait fait broder la plaque de l'ordre de la Réunion sur sa robe de chambre : ceci se passait en 1813. Je le revis en 1820, après la chute de son maître. Ses manières étaient bien changées : il était devenu doux et poli, il parlait avec plus d'aménité et saluait avec plus de grâce. Je me rappelle le premier jour que je le vis : c'était, je crois, au mois de novembre 1813. Lui ayant

parlé de la théorie atomique en chimie, et ayant exprimé l'idée que cette science se verrait un jour soumise à des lois mathématiques, semblables à celles qu'il avait établies avec tant de profondeur et de sagacité, à l'égard des propriétés mécaniques de la matière, il accueillit ma pensée d'un ton qui touchait au mépris, comme s'il eût été irrité que les résultats de la chimie pussent jamais, même dans un avenir éloigné, se comparer à ses propres travaux. Sept ans après, en 1820, je dînai avec lui; il ramena la conversation sur ce sujet et avoua avec candeur le mérite de John Dalton. A la vérité, nos positions étaient bien changées : *lui* se trouvait alors au milieu de la vieille aristocratie de France, et avait cessé d'être le chef intellectuel de la génération nouvelle; et *moi*, de jeune et humble aspirant que j'étais, je me voyais sur le point d'être appelé, par le suffrage de mes collègues, à occuper le fauteuil qui avait été illustré par Newton. »

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, sir Humphry quitta Paris vers la fin de l'année 1813. Il parcourut l'Italie et la Suisse, et revint en Angleterre le 23 avril 1815. A peine avait-il eu le temps de prendre un peu de repos, qu'un nouveau champ s'ouvrit à ses découvertes. Il s'était établi une société pour prévenir les accidens qui ont lieu dans les houillères : depuis plus de deux ans, cette société s'occupait en vain de trouver un moyen pour empêcher ces horribles explosions de gaz qui avaient déjà coûté la vie à tant de mineurs. On songea à s'adresser à sir Humphry Davy, qui était en Écosse. Dans sa réponse, il indiqua trois moyens de détruire le gaz sans danger, et deux espèces de lumières qui n'avaient pas la faculté d'enflammer ce gaz : il offrit de visiter les houillères à son retour d'Écosse, et de coopérer à toutes les expériences que l'on jugerait nécessaires. A son arrivée à Londres, il examina divers specimen de gaz qui lui avaient été remis à son passage par Newcastle, et en moins de quinze jours il annonça au président de la société qu'il avait découvert dans ce gaz des propriétés nouvelles et inattendues qui

lui avaient suggéré quatre méthodes différentes pour éclairer les houillères avec sécurité.

Sur les quatre lampes qu'il proposa de construire d'après ces méthodes, il y en avait trois qui s'éteignaient quand l'air qu'elles renfermaient devenait de nature à faire explosion, inconvénient grave qui forçait les ouvriers à quitter leur travail. Sir Humphry comprit que sa découverte n'était pas encore complète : il continua donc ses recherches, et, dès le mois de décembre, il produisit sa *lampe de sûreté,* celle dont on se sert aujourd'hui. La flamme qui, dans ses premières lampes, s'éteignait au moment du danger, acquérait dans la nouvelle une intensité plus forte, sans aucun risque d'explosion, de sorte qu'elle devenait en même temps innocente et utile. Telle est, en peu de mots, l'histoire de la *lampe de sûreté,* l'un des plus beaux résultats qu'ait obtenus jamais la science des inductions et des expériences; le présent le plus précieux que la science ait jamais offert aux arts; le plus beau legs que le génie ait fait à l'humanité.

Le prix de cette grande découverte fut partout reconnu : la Société Royale l'honora des médailles de Rumford; le comte de Durham et les autres propriétaires des houillères de la Tyne et du Weare, offrirent à sir Humphry un magnifique service de vaisselle plate, d'une valeur de 1200 £, et l'empereur Alexandre lui envoya un superbe vase de vermeil, accompagné d'une lettre autographe dans laquelle il exprimait l'admiration qu'il ressentait pour cette importante découverte.

Ces marques de la reconnaissance publique ne manquèrent pas d'exciter l'envie et même l'animosité des petits esprits. Les uns soutinrent que l'invention ne répondait point au but qu'elle se proposait, les autres prétendirent qu'elle n'était qu'un plagiat, et il y eut même des propriétaires de houillères qui allèrent jusqu'à offrir une pièce d'argenterie à un nommé Stephenson, comme étant le véritable inventeur de la lampe de sûreté. Mais sir Humphry ne répondit à toutes ces clameurs que par son désintéressement. Plusieurs de ses

amis le pressaient de solliciter un brevet d'invention. M. Buddle lui fit même entrevoir que ce brevet pouvait lui rapporter jusqu'à 10,000 £ par an. « Non, mon cher ami, répondit le généreux savant; je n'ai jamais songé à rien de semblable : mon seul but a été de servir la cause de l'humanité, et si j'ai réussi, je suis amplement récompensé par la satisfaction intérieure que j'en éprouve. » M. Buddle insista, mais Davy lui répliqua : « J'ai tout ce qu'il faut pour mes besoins et mes projets. De plus grandes richesses pourraient me gêner sans rien ajouter à ma réputation ou à mon bonheur, et distrairaient mon attention des travaux auxquels j'aime à me livrer. Elles me permettraient, à la vérité, d'avoir quatre chevaux au lieu de deux; mais à quoi me servirait-il d'entendre dire que sir Humphry attèle quatre chevaux à sa voiture? »

Sir Humphry Davy s'appliqua ensuite à dérouler les anciens manuscrits trouvés dans les ruines d'Herculanum. Toutes les tentatives avaient échoué jusqu'alors, et l'on espérait qu'il serait possible d'imaginer un procédé chimique pour séparer les feuillets collés les uns contre les autres, et pour déchiffrer l'écriture qu'ils portaient. Des fragmens de manuscrits, sur lesquels M. Hayter et le docteur Sickler avaient opéré, furent remis à sir Humphry, qui les exposa à une atmosphère de chlore; le papyrus, après avoir été fumé, devint jaune, et les caractères parurent plus distincts. Encouragés par ces essais, M. Hamilton ainsi que plusieurs autres savans embrassèrent avec chaleur ce système, et sir Humphry Davy, assuré de l'approbation et du patronage du prince-régent, partit pour l'Italie, le 26 mai 1818.

Jusqu'alors, on avait cru que les couleurs particulières qu'offraient les manuscrits et la nature de leur tissu étaient dues à l'action plus ou moins vive du feu, selon leur distance de la lave que l'on supposait avoir recouvert le quartier de la ville dans lequel on les avait trouvés; mais sir Humphry démontra qu'ils n'avaient jamais été exposés à la chaleur. L'action lente du temps avait suffi pour carboniser la matière

végétale du papier, et la décomposition s'était opérée tantôt avec, tantôt sans la présence de l'eau. En employant une chaleur réglée, et en décomposant ou dissolvant la matière bitumineuse par le chlore ou l'éther, sir Humphry réussit à dérouler en partie vingt-trois manuscrits; mais, malgré ce succès partiel, le plan échoua dans son ensemble, soit par le mauvais état des manuscrits eux-mêmes, soit par la jalousie des curateurs du Musée. A peine le révérend M. Elmsly eut-il commencé à examiner les fragmens déroulés, que de nouveaux obstacles lui furent opposés; sir Humphry jugea, dès-lors, que ce serait dépenser inutilement l'argent du trésor et abandonna les travaux.

Si le mauvais succès de cette entreprise, qui avait, en quelque sorte, un caractère national, affligea notre savant, son chagrin fut bientôt effacé par les nouveaux honneurs qui l'attendaient. Il y avait à peine un mois qu'il était de retour en Angleterre, quand la mort du vénérable président de la Société Royale, sir Joseph Banks, lui fit concevoir l'idée d'occuper le fauteuil de Newton. Plusieurs tentatives furent faites pour porter un grand seigneur à cette dignité académique; mais la majorité de la Société avait une manière de voir plus large et plus juste. Lord Colchester ne put réunir que treize voix, et sir Humphry Davy fut élu par une majorité de près de cent cinquante voix. Mais quelque flatteur qu'ait été ce triomphe, Davy n'en tira pas tous les avantages qu'il s'en était promis dans l'intérêt de la science. Le gouvernement accueillait avec tiédeur la plupart de ses propositions; et souvent il négligea de récompenser des travaux utiles, exécutés par des hommes de mérite, sous la direction de Davy. D'un autre côté, le public le rendait responsable de tous les actes de la Société : de l'élimination des candidats, du rejet des Mémoires; et en sa qualité de président, on l'accablait, en outre, de lectures, de projets, de communications de toute espèce. Davy ne se laissa point décourager par ces tiraillemens et ces contrariétés. Lorsque la découverte de l'électro-magné-

tisme, par Oërsted, eut ouvert un nouveau champ aux recherches scientifiques, on le vit un des premiers répéter et étendre les expériences du physicien danois. Il communiqua à la Société deux Mémoires, dans lesquels il démontra que le fil-de-fer qui unissait les deux pôles d'une batterie galvanique devenait lui-même magnétique; qu'il attirait la limaille, et que des aiguilles placées en travers de ce fil se magnétisaient d'une façon permanente. En 1821, il lut un nouveau Mémoire sur les phénomènes électriques qui apparaissent dans le vide; et en 1822, il communiqua à la Société Royale un Mémoire du plus grand intérêt sur l'état de l'eau et de la matière aériforme que renferment les cavités trouvées dans certains cristaux.

Les commissaires de la marine ayant chargé la Société royale de rechercher les causes de la destruction du cuivre dont on se servait pour doubler les quilles des vaisseaux, une commission fut nommée, et sir Humphry Davy se chargea de ce travail difficile. C'est, sans contredit, une de ses découvertes les plus ingénieuses. Il paraît que, pour protéger les quilles des vaisseaux contre les vers du genre des *teredo,* des *lepisma,* et des *pholas,* on se servait dans l'origine de la marine anglaise, de peaux d'animaux recouvertes de poix. Les Romains employaient le plomb qui était aussi en usage en Angleterre, vers la fin du seizième siècle. Le cuivre fut employé pour la première fois en 1761 sur la frégate *l'Alarme,* et dès l'an 1780, toute la marine anglaise était doublée avec ce métal. Cependant, la rapide corrosion du cuivre par l'eau de mer était une source à-la-fois de dépenses considérables et de grands inconvéniens. Davy fit plusieurs expériences pour constater l'effet de l'eau de mer sur le cuivre, et reconnut que la corrosion était causée par l'action réunie de l'air et des particules salines de l'eau. Il se formait d'abord de l'oxide de cuivre, cet oxide devenait ensuite un sous-muriate insoluble, et se précipitait en même temps de la magnésie. Raisonnant d'après ces phénomènes, et considérant que, conformément à sa théo-

rie électro-chimique, l'attraction chimique pouvait être augmentée, modifiée ou détruite par des changemens dans l'état électrique des corps, il parvint à détruire l'action de l'eau sur le cuivre, en changeant l'état électrique du métal. Le cuivre étant faiblement positif dans l'échelle électro-chimique et n'agissant sur l'eau de mer que dans un état positif, il jugea que s'il pouvait le rendre faiblement négatif, l'action corrosive de la mer cesserait de se manifester. Après avoir essayé différentes méthodes, il se décida à mettre en contact avec le cuivre un morceau de zinc, d'étain ou de fer.

Dès que le gouvernement connut le résultat de ses recherches, l'ordre fut donné d'en faire sur-le-champ l'essai, et cet essai fut si satisfaisant qu'en moins de trois mois, on décida que l'invention serait adoptée pour la marine royale. Mais quoique sir Humphry obtînt le succès le plus complet en théorie, quoique l'Europe entière appréciât tout ce qu'il y avait d'ingénieux dans son procédé, et quoique La Place regardât cette combinaison comme la plus belle de ses découvertes, il était dit qu'elle deviendrait pour lui une source de chagrins et de contrariétés. Dès l'origine, M. Knowles et avec lui d'autres praticiens avaient exprimé l'idée qu'en mettant le cuivre hors d'état de nuire, on verrait les plantes marines s'attacher à la quille des vaisseaux et en retarder la marche. En effet, on ne fut pas long-temps à reconnaître que la conservation de la doublure donnait lieu à l'adhésion des plantes, des insectes, des crustacées et des polypes qui, non-seulement retardaient la marche du navire, mais qui occasionaient encore des altérations chimiques dans les métaux protecteurs, altérations qui faisaient le plus grand tort à la coque des vaisseaux. On fut, en conséquence, obligé d'abandonner la découverte de sir Humphry, et l'ordre d'en discontinuer l'usage fut définitivement donné en 1828.

Le frère de notre chimiste, qui est en même temps son biographe, donne à entendre à cette occasion que les expériences furent faites légèrement par des personnes peu inté-

ressées à leur succès, et qu'elles furent surtout trop promptement abandonnées. Il est certain que des ennemis secrets l'attaquèrent dans les journaux, et allèrent jusqu'à prétendre que son invention n'était point nouvelle. Cette hostilité, qui s'éveillait à chaque découverte de Davy, affecta péniblement sa santé. « Un esprit susceptible, écrivait-il à M. Children, pourrait éprouver du dégoût et se dire : Pourquoi « travailler pour le public, quand je ne recueille que des « outrages? J'en suis plus irrité que je ne devrais l'être ; « mais je deviens plus sage de jour en jour, et je songe à « Galilée et aux siècles où les philosophes et les bienfaiteurs « de l'humanité étaient brûlés pour les services qu'ils ren- « daient au monde. » Malgré cette résignation apparente, Davy ne put supporter les attaques qui furent dirigées contre lui. Depuis cette époque, sa santé alla toujours en déclinant.

Vers la fin de l'année 1821, sir Humphry avait commencé à se plaindre de la diminution de ses forces; dans le cours de l'hiver et du printemps suivant, les moindres promenades le fatiguaient à l'excès. A son retour de la campagne à Londres, son indisposition augmenta, et les devoirs qu'il eut à remplir à l'anniversaire de la Société Royale l'épuisèrent tellement qu'il ne put assister au dîner public. Des engourdissemens dans la main et dans le bras et des mouvemens irréguliers du cœur avaient été les précurseurs de cette terrible maladie; mais ses goûts et les conseils imprudens de nombreux amis l'avaient engagé à attribuer ce qu'il éprouvait à des causes tout-à-fait différentes et à adopter en conséquence un régime fortifiant qui lui était contraire. Au mois de décembre 1826, le docteur Davy, son frère, ayant été appelé inopinément à Londres, le trouva frappé d'une attaque de paralysie, qui le privait de l'usage des membres du côté droit. Ses facultés intellectuelles n'avaient heureusement pas souffert. Il était toujours en état de corriger les épreuves de ses discours à la Société Royale, et il se trouva même assez bien pour entreprendre le 22 janvier 1827, avec son frère,

un voyage en Italie, où il espérait que le changement d'air, un exercice modéré et l'éloignement des discussions qui déjà commençaient à troubler la paix de la Société Royale, ne tarderaient pas à lui rendre une santé complète.

Ces espérances ne se réalisèrent qu'en partie. Au mois de mars, il avait peu-à-peu recouvré l'usage de ses membres, et il était assez bien portant pour que son frère pût le quitter à Ravenne et retourner à Corfou, où il exerçait sa profession. Au mois d'avril, sir Humphry voulant éviter les chaleurs de l'été en Italie, traversa les Alpes et se rendit à Saltzbourg. Là, voyant la lenteur avec laquelle sa santé se rétablissait, il écrivit à Londres pour donner sa démission de la présidence de la Société Royale. Quelques mois après il était de retour en Angleterre.

Malgré ses souffrances, il eut le courage d'achever son *Traité de la Pêche* (*Salmonia*), petit chef-d'œuvre de patience, d'observation, où l'on trouve les détails les plus curieux sur les mœurs des poissons. Il adressa aussi, à cette époque, à la Société un Mémoire très remarquable sur les phénomènes des volcans. Cependant sa santé était toujours chancelante, et il résolut, avec le consentement de ses médecins, d'aller passer encore un été sur le continent. Le 29 mars 1828, il quitta l'Angleterre, pour n'y plus retourner. Après avoir essayé l'effet des eaux thermales salines d'Ischl, il se rendit de Laybach à Trieste, pour faire sur la torpille quelques expériences qu'il méditait depuis long-temps; le Mémoire dans lequel il en publia le récit pour les *Transactions philosophiques* forme sa quarante-sixième et dernière communication à la Société Royale. Le 18 novembre, il arriva à Rome; et le 1er février 1828, il y acheva le manuscrit de ses *Consolations en Voyage,* œuvre philosophique où la belle âme de Davy se révèle tout entière. Ses dissertations sur Dieu, sur les révolutions du globe, sur la distribution des êtres sont empreintes de vues larges et élevées.

Le 20 février, sans avoir éprouvé aucun symptôme pré-

curseur, il eut une très forte attaque de paralysie. Le 23, il dicta cependant une lettre qu'il adressait à son frère, alors à Malte. Le docteur Davy arriva à Rome le 16 mars. De son côté, aussitôt que lady Davy apprit l'état de son mari, elle se mit en route pour Rome, où elle arriva en douze jours. Elle lui apporta la seconde édition de *Salmonia*, qu'il commença à lire avec grand plaisir, et, au bout de quelques jours, il fut en état de sortir en voiture. Il eut même la force d'aller voir les magnifiques illuminations du dôme de Saint-Pierre, dans la nuit du lundi de Pâques, et le 30 avril, il quitta Rome pour le climat moins ardent de Genève. Son épouse le précédait, afin qu'il trouvât à chaque relais tout ce qui lui était nécessaire. Le 28 mai, il descendit à l'*hôtel de la Couronne*; et après s'être couché pendant quelques instans, il s'approcha de la fenêtre et exprima un vif desir de jeter une ligne dans e Rhône. Après le dîner, il se fit faire la lecture selon son usage. Vers neuf heures, comme il se déshabillait pour se coucher, son coude heurta le bras du sofa, sur lequel il était assis, et la douleur qu'il ressentit fut si vive qu'il tomba en syncope. On le mit au lit, et la sensation douloureuse ne tarda pas à se dissiper. Il prit une potion calmante, et, à neuf heures et demie, il pria qu'on le laissât dormir. Mais à deux heures et demie du matin, son domestique, qui couchait toujours dans sa chambre, vint annoncer au docteur que son maître était fort mal. Il avait en effet perdu connaissance, et, au bout de quelques minutes, il expira.

Le gouvernement de Genève, en accordant à Davy des funérailles publiques, fit connaître le respect qu'il éprouvait pour un si grand homme. Le conseil d'état, le clergé, la Société des arts, la Société de physique, les étudians de l'Académie, les Anglais qui habitaient Genève, et un grand nombre de citoyens accompagnèrent le corps, qui fut déposé dans le cimetière de Plain-Palais, près de la tombe du professeur Pictet.

(*Edinburgh Review.*)

Voyages.

—

LES MARCHANDS DE FOURRURES

SUR LES COTES NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.[1]

Dès leur arrivée en Amérique, les Européens se livrèrent à l'exploitation des deux principales branches de commerce qu'offrait ce continent : les métaux précieux au midi, les pelleteries au nord furent les premiers objets de leurs spéculations. Les mines du Mexique et du Pérou devinrent l'apanage des aventuriers espagnols; les fourrures du Canada échurent en partage aux Français. Dans son excellent ouvrage sur l'Amérique du Sud, don Antonio Ulloa a consacré plusieurs chapitres à l'histoire de l'exploitation des mines du Mexique et du Pérou; nous allons indiquer ici les principales phases du commerce des pelleteries dans le Canada.

Les Indiens, qui ignoraient encore la valeur que la civilisation avait donnée aux fourrures, apportaient aux Français établis à Quebec et à Montréal des quantités considéra-

(1) Ce récit plein d'intérêt dans lequel se confondent d'une manière si heureuse les nuances du caractère français, anglais et américain, est extrait du nouvel ouvrage que vient de publier Washington Irving, sous le titre d'*Astoria*. C'est l'histoire d'une expédition partie de New-York pour fonder à l'embouchure de la Colombia, sur les côtes nord-ouest de l'Amérique, un établissement destiné au commerce des pelleteries.

bles de peaux de martes, de loutres, de rats musqués, qu'ils échangeaient contre de la quincaillerie d'Europe. Quand ces fourrures commencèrent à devenir rares dans le voisinage des établissemens européens, les Indiens étendirent plus loin leurs expéditions de chasse, dans lesquelles ils étaient souvent accompagnés de marchands ou de commis qui partageaient leurs travaux et leurs périls, et qui se familiarisaient avec les tribus éloignées. Ce commerce donna naissance à une classe d'hommes toute particulière, qui furent appelés *coureurs des bois;* c'étaient ceux qui, dans les commencemens, avaient accompagné les Indiens, et qui, plus tard, devinrent en quelque sorte les colporteurs du désert. Ils partaient de Montréal avec des canots bien fournis de marchandises, d'armes et de munitions, remontaient les rivières, séjournaient chez les sauvages, adoptaient leur costume, et souvent même choisissaient leurs femmes parmi eux. Douze, quinze, dix-huit mois s'écoulaient presque toujours sans que l'on reçût de leurs nouvelles; puis, tout-à-coup, on revoyait leurs canots descendant rapidement l'Ottawa, chargés de peaux de castor, et retentissant des chants joyeux de leurs équipages. Mais ces hommes, qui passaient de la vie civilisée à l'état sauvage, affranchis de toute espèce de frein, se livraient aux plus honteux excès, corrompaient les Indiens de l'intérieur, et entravaient les efforts des missionnaires français, qui poursuivaient à cette époque leurs pieux travaux dans les déserts du Canada.

On imagina deux moyens de mettre un terme à ces désordres. D'abord on défendit, sous peine de mort, de faire le commerce de l'intérieur sans une *licence;* puis on établit des postes fortifiés aux confluens des rivières et des lacs. Le plus important de ces postes fut celui de Michilimackinac, situé sur le détroit de ce nom, qui joint les lacs Huron et Michigan. Il servit de rendez-vous aux coureurs des bois, et les principaux négocians de Montréal y établirent des comptoirs.

Dès le principe, les marchands du Canada trouvèrent des

concurrens très actifs chez les Anglais de New-York, qui attiraient à leurs postes les chasseurs indiens et les coureurs des bois, et achetaient leurs fourrures à de meilleurs prix. Mais un rival, plus formidable encore que tous ceux qui existaient, ne tarda pas à se présenter : ce fut la Compagnie de la Baie d'Hudson, privilégiée par Charles II, en 1670. Dès ce moment, le commerce des fourrures devint la cause de guerres acharnées, dont les actes sanglans sont restés ensevelis dans les forêts et les vallées de ces régions hyperboréennes.

En 1762, les Français perdirent le Canada : cet évènement suspendit pendant plusieurs années le commerce des pelleteries. Quand il reprit son cours accoutumé, de nombreuses expéditions furent entreprises par des particuliers qui, réciproquement, entravèrent leurs opérations, et n'obtinrent en définitive aucun bon résultat. Pour mettre un terme à ces luttes désastreuses, plusieurs des principaux marchands de Montréal se réunirent et formèrent la célèbre *Compagnie du Nord-Ouest,* qui, pendant long-temps, régna en souveraine sur les lacs glacés et les immenses forêts du Canada. Cette compagnie se composait de vingt-trois associés ou actionnaires, mais elle employait plus de deux mille personnes en qualité de commis, de guides, d'interprètes et de *voyageurs* ou bateliers. Ces individus étaient distribués dans divers postes de commerce établis au loin, sur les lacs et les rivières de l'intérieur, à des distances immenses les unes des autres, et au sein de régions incultes et de tribus sauvages. A la tête de ces postes se trouvaient des agens, personnages d'une haute importance, que l'on appelait *associés hivernans,* pour les distinguer des gérans de la Compagnie qui résidaient à Montréal et à Québec.

Une fois régulièrement organisée, la Compagnie du Nord-Ouest qui, dans l'origine, avait été formée par l'association spontanée de quelques marchands, se montra très difficile à accueillir de nouveaux membres. Les candidats devaient

subir une espèce d'apprentissage ou de noviciat, et ne pouvaient s'élever que lentement par leur mérite et leurs services. Ils s'engageaient, très jeunes encore, à servir comme commis, pendant sept ans, pour une somme de 100 £, non compris la nourriture et les vêtemens. Tout ce temps d'épreuve se passait ordinairement dans les postes de l'intérieur, loin de toute société civilisée, au milieu des peuplades sauvages; exposés comme elles à toutes les privations, à toutes les rigueurs de cet âpre climat. A l'expiration de leur noviciat, les commis recevaient des appointemens fixes, qui variaient depuis 80 jusqu'à 160 £, et devenaient éligibles à la place d'associé. La plupart de ces commis étaient de jeunes Écossais de bonne famille; mais, quoique originaires d'une contrée montagneuse, la vie du désert ne leur était pas moins fort pénible; aussi, de temps en temps, obtenaient-ils la permission de venir visiter l'établissement de Montréal, pour rétablir leur santé. Quant aux principaux associés qui résidaient à Montréal et à Québec, ils formaient une sorte d'aristocratie commerciale; ils menaient une vie de grands seigneurs et exerçaient une noble hospitalité. C'était surtout lors des réunions annuelles au fort William, près du grand portage sur le lac Supérieur, que la Compagnie du Nord-Ouest étalait son luxe et sa magnificence. Là, deux ou trois des principaux associés de Montréal se rendaient pour recevoir les *associés hivernans,* ils examinaient les affaires de la Compagnie pendant l'année qui venait de s'écouler, et formaient des plans pour la campagne prochaine. Les associés hivernans se regardaient comme des chefs de clan : ils arrivaient à la conférence avec une suite nombreuse, comme autrefois les grands vassaux de la couronne, lorsqu'ils se rendaient à une assemblée du Parlement, et ils étaient reçus par leurs chefs avec toute la pompe et la dignité de souverains. Ceux-ci amenaient avec eux des boulangers et des cuisiniers; des barques chargées de viande et de provisions de toute espèce les suivaient : les meilleurs vins, les mets les

plus recherchés étaient servis pendant toute la durée de la réunion ; et de part et d'autre on se livrait à la joie la plus vive. Dans la salle du festin retentissaient les ballades d'Écosse, chantées par des voix fêlées et aiguisées par le vent du nord, tandis que, au dehors, une nombreuse cohue de voyageurs canadiens, d'hommes de sang mêlé, de chasseurs indiens et de parasites errans, se nourrissaient des miettes qui tombaient de la table des maîtres, et faisaient redire aux échos du firmament d'anciens vaudevilles français mêlés aux sons perçans de la musique des Indiens. Telle était la Compagnie du Nord-Ouest, à l'époque de sa prospérité : mais hélas! combien elle est déchue aujourd'hui!

Les succès de la Compagnie du Nord-Ouest stimulèrent l'esprit entreprenant d'autres spéculateurs, et une compagnie rivale ne tarda pas à se former sous le nom de *Compagnie de Mackinaw*. Le gouvernement des États-Unis vit, de son côté, avec jalousie, l'influence croissante que des réunions d'étrangers exerçaient sur les tribus aborigènes qui habitaient son territoire, et s'efforça d'y mettre des entraves. En conséquence, dans l'année 1796, il envoya des agens pour établir des comptoirs rivaux sur la frontière, afin de fournir aux Indiens les marchandises dont ils auraient besoin et d'attirer, s'il était possible, cette importante branche de commerce dans les mains des Américains : ces tentatives ne réussirent point. Il était réservé à un simple particulier de faire ce que le gouvernement de l'Union n'avait pu exécuter. Cet homme industrieux, infatigable, doué d'une persévérance à toute épreuve, mérite une mention spéciale.

Jean-Jacques Astor naquit dans le village de Waldorf, près de Heidelberg, sur les bords du Rhin. Quoique élevé dans toute la simplicité de la vie rurale, il avait eu dès ses premières années le pressentiment qu'il parviendrait un jour à une grande fortune. Il sortait à peine de l'enfance quand il quitta la modeste demeure de ses parens, et se rendit à Londres. Il y était encore à la fin de la révolution d'Amérique;

mais un de ses frères habitait déjà depuis quelques années les États-Unis; M. Astor résolut d'aller le rejoindre. Son bâtiment fut retenu pendant près de trois mois par les glaces, dans la baie de Chesapeake, et là, il fit la connaissance d'un marchand de pelleteries qui l'accompagna plus tard à New-York et lui conseilla d'acheter des fourrures pour le montant de la petite pacotille qu'il avait apportée avec lui. Il suivit ce conseil, repartit avec ces marchandises pour Londres, en disposa avantageusement et revint à New-York, décidé à se fixer pour toujours aux États-Unis, où il se consacra entièrement à la branche de commerce que le hasard lui avait fait embrasser. Toutefois, malgré son esprit entreprenant, il reconnut que le pouvoir et le crédit de la Compagnie de Mackinaw mettaient de grands obstacles à toutes les tentatives qu'il faisait pour établir des relations directes entre les Américains et les Indiens. Instruit de l'importance que le gouvernement des États-Unis attachait à pouvoir lutter avec succès contre les compagnies anglaises, il réfléchit long-temps sur la manière dont il devait s'y prendre, et finit par imaginer un plan dont la réussite lui parut infaillible. Ce plan fut soumis au gouvernement, qui l'approuva; et, en 1809, il obtint de la législature de l'état de New-York le privilège de former une Compagnie américaine pour le commerce des pelleteries, dont le capital devait être d'un million de dollars, avec le droit de le porter à deux millions. Il formait à lui seul la Compagnie et en fournissait seul les fonds, mais il crut donner plus de consistance à son entreprise en la décorant du titre collectif de Compagnie. Deux ans après, s'étant entendu avec quelques actionnaires de la Compagnie du Nord-Ouest, il acheta toutes les actions de celle de Mackinaw, les fondit dans la sienne, et lui donna dès-lors le nom de *Compagnie du Sud-Ouest.* Malheureusement la guerre de 1812 suspendit cette association, et elle fut définitivement dissoute après la paix. Examinons maintenant sur quelles bases reposait le succès de cette entreprise.

Le dernier voyage de Cook avait fait connaître l'immense quantité de loutres de mer qui habitaient les côtes nord-ouest de l'Amérique, et les prix exorbitans auxquels leurs peaux se vendaient en Chine. Aussitôt, une foule de spéculateurs s'engagèrent dans ce commerce, et, en 1792, il occupait vingt-et-un bâtimens de différentes nations, mais la plupart américains. Au nombre de ces bâtimens se trouvait *le Colombia,* capitaine Gray, de Boston. Dans le cours de ses voyages, ce capitaine avait découvert l'embouchure d'un grand fleuve, situé à 46° 19' de latitude nord, auquel il donna le nom du bâtiment qui le portait. Sir Alexandre Mackenzie ayant publié, quelques années après, la relation d'un voyage par terre jusqu'à la Mer Pacifique, donna à entendre qu'il ne serait pas impossible de former une chaîne d'établissemens de commerce qui unirait les deux mers, et qui rendrait la nation à laquelle ils appartiendraient, maîtresse de tout le commerce des pelleteries, à l'exception de la portion tenue par les Russes. Cette idée fixa l'attention du gouvernement américain, qui chargea, en 1804, MM. Lewis et Clarke de faire cette reconnaissance. Ils remontèrent le Missouri, franchirent les gorges des Montagnes Rocheuses, explorèrent les eaux supérieures de la Colombia, et descendirent ce fleuve jusqu'à son embouchure, où leur compatriote Gray avait mouillé douze ans auparavant. Là, ils passèrent l'hiver, revinrent le printemps suivant en traversant les montagnes, et démontrèrent la possibilité d'établir une communication entre les deux mers, en traversant le continent.

Les rapports de ces voyageurs germèrent dans l'esprit de M. Astor, et il résolut de les mettre à profit. Voici quel était son plan. Il voulait à-la-fois établir un comptoir principal à l'embouchure de la Colombia, et quelques postes le long de ce fleuve et du Missouri; puis, former des stations moins considérables sur les rivières de l'intérieur. Il voulait, en outre, avoir à sa disposition des bâtimens de cabotage pour faire le commerce le long de la côte nord-ouest, et ali-

menter ainsi l'établissement principal, d'où un fort navire chargé de pelleteries, serait parti tous les ans pour Canton; et y aurait pris en retour des marchandises de l'Inde pour New-York. L'extension du commerce américain le long des côtes nord-ouest pouvait occasioner une rivalité hostile avec la Compagnie des pelleteries russes. M. Astor ne l'ignorait pas. Aussi, pour se concilier la bienveillance de cette dangereuse voisine, s'engagea-t-il à fournir régulièrement à ses établissemens les provisions dont ils avaient besoin, et qu'ils ne recevaient que par des voies détournées et incertaines.

M. Astor regardait l'établissement qu'il voulait former à l'embouchure de la Colombia comme pouvant devenir un jour le centre d'un vaste commerce, et un foyer de civilisation pour les peuples de cette partie du continent. Le cabinet américain approuva son plan, et lui promit toute la protection que la politique générale permettrait de lui accorder. M. Astor se prépara donc à mettre ses projets à exécution. Afin de neutraliser la concurrence de la Compagnie anglaise du Nord-Ouest, il lui proposa de l'intéresser pour un tiers dans son entreprise; mais ses ouvertures furent rejetées, et il comprit dès-lors qu'il allait avoir, dans cette Compagnie, une rivale hostile et redoutable. En effet, celle-ci s'empressa d'envoyer des agens pour fonder un poste à l'embouchure de la Colombia, avant que l'expédition de M. Astor pût y arriver.

Parmi les commis de la Compagnie du Nord-Ouest, il se trouvait plusieurs hommes de capacité et d'expérience, mais qui, soit qu'il n'y eût point de vacances, soit qu'ils ne fussent pas suffisamment appuyés, n'avaient pas encore obtenu d'avancement. M. Astor leur fit des propositions, et trois d'entre eux entrèrent dans ses vues : c'étaient MM. Alexandre Mackay, Duncan Macdougal et Donald Mackenzie, auxquels fut adjoint plus tard M. Wilson-Price Hunt; ce dernier, étant citoyen des États-Unis et homme d'une haute probité, fut

choisi par M. Astor pour être son principal agent et son représentant. Le 23 juin 1810, un acte fut signé entre M. Astor et ces quatre messieurs, et la Société fut organisée sous la raison de : *Compagnie des Pelleteries de la Mer Pacifique.* D'après cet acte, M. Astor devait être le chef de la Compagnie et résider à New-York. Il s'engageait à fournir les bâtimens, les marchandises, les provisions, les armes et les munitions, au prix coûtant, et jusqu'à concurrence de quatre cent mille dollars. Les fonds de la Compagnie devaient être divisés en cent actions; M. Astor s'en réservait cinquante, et les cinquante autres devaient être partagées entre les actionnaires.

Pour l'exécution de ce vaste projet, M. Astor organisa deux expéditions : l'une par mer et l'autre par terre. La première devait emmener les employés avec tous les approvisionnemens, munitions et marchandises nécessaires pour établir un poste fortifié à l'embouchure du fleuve Colombia. La seconde, conduite par M. Hunt, devait remonter le Missouri, traverser les Montagnes Rocheuses, aller, de là, rejoindre l'expédition maritime, explorer la ligne de communication par le Continent, et indiquer les lieux où il serait convenable d'établir des postes de commerce intérieur.

L'expédition maritime se composa du navire *le Tonquin*, de deux cent quatre-vingt-dix tonneaux, avec dix pièces de canon et vingt hommes d'équipage. Indépendamment des marchandises nécessaires pour commercer avec les Indiens, il portait la carcasse d'un schooner, qui devait être monté au lieu de la destination, et servir ensuite au commerce de cabotage. Le commandement de ce navire fut confié à Jonathan Thorn, lieutenant de la marine nationale, alors en congé illimité. C'était un homme plein de courage et de fermeté qui s'était distingué dans la guerre de Tripoli. Quatre des associés devaient s'embarquer sur *le Tonquin*; MM. Macdougal (représentant de M. Astor en l'absence de M. Hunt, qui dirigeait l'expédition par terre), Mackay, David Stuart, et son neveu Robert Stuart. Outre ces asso-

ciés, il y avait encore parmi les passagers douze commis, plusieurs ouvriers et treize *voyageurs* canadiens. Ces derniers, jouant un grand rôle dans cette histoire, méritent d'arrêter un instant notre attention. Voici comment M. Washington Irving les dépeint :

Les *voyageurs* du Canada forment une espèce de confrérie, à l'instar des *arrieros* d'Espagne, et, comme eux, ils sont employés à de longues expéditions intérieures de voyage ou de trafic; avec cette différence, toutefois, que les *arrieros* vont par terre et les *voyageurs* par eau; ceux-là avec des chevaux et des mulets; ceux-ci avec des barques et des canots. Les *voyageurs* doivent leur origine au commerce des pelleteries, car les marchands de fourrures français furent les premiers qui les employèrent dans leurs expéditions aventureuses à travers le labyrinthe de rivières et de lacs du vaste intérieur. Ils surgirent en même temps que les *coureurs des bois*, et comme eux, dans les intervalles de leurs longues, difficiles et pénibles expéditions, ils aimaient à passer leur temps dans l'oisiveté et les plaisirs bruyans; ils prodiguaient, dans leurs débauches, l'argent qu'ils avaient laborieusement amassé, et luttaient en quelque sorte d'imprévoyance avec les Indiens, leurs voisins.

Quand le Canada tomba au pouvoir de l'Angleterre et que les anciennes maisons de commerce françaises furent dissoutes, les *voyageurs*, de même que les *coureurs des bois*, demeurèrent pendant quelque temps découragés et malheureux; ils eurent de la peine à s'accoutumer au service des nouveau-venus, si différens de mœurs, de coutume et de langage, d'avec leurs anciens chefs. Peu-à-peu, cependant, ils s'habituèrent au changement et finirent par regarder les marchands de pelleteries anglais, et en particulier les membres de la Compagnie du Nord-Ouest, comme légitimes seigneurs de la création. Le costume de ces *voyageurs* ne ressemble ni à celui des Indiens, ni à celui des colons européens, ou plutôt il tient de l'un et de l'autre. Ils portent une capote ou un surtout fait d'une couverture de laine, une chemise de coton rayé, un large pantalon de drap ou des jambards de cuir, des mocassins de peau de daim et une ceinture de laine bigarrée à laquelle sont suspendus leur couteau, leur sac à tabac et leurs autres ustensiles. Leur lan-

gage est aussi bizarre que leur costume : c'est un patois français, brodé d'expressions et de phrases indiennes et anglaises.

La vie des *voyageurs* se passe en courses pénibles et lointaines, pour tous ceux qui veulent les payer, mais surtout pour les marchands de pelleteries. La plupart sont d'origine française et ont hérité de la gaîté et de l'insouciance de leurs ancêtres. Ils possèdent un fonds inépuisable d'anecdotes et de chansons, et sont toujours prêts à danser. Ils se distinguent, en outre, par leur politesse et leur complaisance. Au lieu de cette dureté, de cette grossièreté que les hommes d'une profession rude et laborieuse sont disposés à contracter, ceux-ci sont toujours pleins d'obligeance. Ils aiment, dans toutes les occasions, à se rendre de petits services, se secourent et se consolent mutuellement dans leurs peines, et s'appellent *frère* et *cousin*, alors même qu'aucun lien de parenté n'existe entre eux.

Il n'y a pas d'hommes au monde plus soumis à leurs chefs, plus capables de supporter la fatigue, plus gais au sein des privations. Ils ne sont jamais plus heureux que quand ils remontent péniblement le courant d'une rivière, campant la nuit sur ses arides bords, causant autour de leurs feux et bivouaquant en plein air. Ils sont habiles nautonniers, adroits à manier la rame et l'aviron, et continuent à ramer du matin au soir sans faire entendre la moindre plainte. Pendant ce temps, celui qui tient le gouvernail chante quelque ancien vaudeville français; les coups de rames marquent la mesure et le refrain est répété en chœur. S'il leur arrive, par hasard, d'éprouver un moment de mollesse et de découragement, il suffit d'entonner une de ces chansons pour les remettre sur-le-champ en train. Combien de fois les échos des rivières du Canada ont répété ces vieilles chansons françaises qui ont été transmises de père en fils, et qui ont passé de bouche en bouche depuis les premiers jours de la colonie. Quelle sensation agréable, que de voir, au déclin d'un beau jour d'été, un bateau fendre les eaux limpides des lacs, et agiter ses rames en cadence, au refrain d'une de ces vieilles chansons, ou bien d'entendre, au lever de l'aurore, un chœur de *voyageurs* qui descendent, entraînés par le courant, les fleuves majestueux du Canada.

Mais hélas! nous parlons de choses dont l'existence tire à grands pas vers sa fin! Les découvertes ingénieuses de la mécanique chassent loin d'elles toute poésie. Grâce aux bateaux à vapeur, nos lacs et nos rivières

n'auront bientôt plus rien de sauvage et de romantique ; les *steamers* se montrent déjà aussi funestes aux *voyageurs* canadiens qu'ils l'ont été naguère aux bateliers du Mississipi. La gloire de ces *voyageurs* s'est évanouie ; ils ne sont plus seigneurs suzerains de nos mers intérieures, et les grands navigateurs du désert... On en rencontre encore par-ci, par-là, quelques-uns côtoyant les lacs inférieurs avec leurs fragiles nacelles, dressant leurs tentes et allumant leurs feux sur le rivage ; mais déjà ils ne visitent plus que ces rivières peu profondes où les bateaux à vapeur ne peuvent pénétrer. Quelques années encore, et ils auront tout-à-fait disparu ; leurs chants mourront comme les échos qu'ils réveillaient jadis ; le *voyageur* canadien deviendra une race oubliée, et ne vivra plus, comme l'Indien son compagnon, que dans les nuages poétiques des temps passés.

Revenons au voyage du *Tonquin*. Avant leur embarquement, M. Astor adressa aux quatre associés qui devaient partir sur ce bâtiment, une lettre contenant ses instructions. Il leur enjoignait, de la manière la plus sérieuse, de demeurer unis entre eux ; il leur recommandait, en outre, une extrême prudence à leur arrivée, afin de faire une impression favorable sur les sauvages. « Si vous les trouvez bienveillans, disait-il, soyez-le pour eux ; sinon, agissez avec beaucoup de sang-froid et de mesure, afin de bien les convaincre que vous voulez cultiver leur amitié. » Il donna des intructions dans le même sens au capitaine Thorn, et lui dit qu'il ne fallait pas trop se fier aux dispositions amicales des Indiens ; il lui recommanda en outre de se tenir toujours en garde contre un changement de conduite de leur part.

Le Tonquin mit à la voile le 8 septembre 1810. Nous passerons légèrement sur sa traversée, qui fut, dès les premiers momens, troublée par de graves mésintelligences survenues entre le capitaine et ses associés. Le premier, d'une humeur peu pliante et vrai militaire, ne connaissait que la discipline et ses instructions. Il prétendait que le pouvoir des associés, suspendu pendant le voyage, ne devait s'exercer qu'à leur débarquement. Ceux-ci, au contraire, disaient que, repré-

sentans de M. Astor, ils devaient commander en maître sur le navire. De là des dissensions et des querelles perpétuelles : ce fut à un tel point que, pendant une relâche aux îles Malouines, MM. Macdougal et David Stuart étant descendus à terre pour chasser et n'étant pas revenus à bord au moment indiqué, le capitaine mit à la voile sans eux ; et si le vent n'eût pas inopinément faibli, ils auraient été abandonnés dans cette île déserte. *Le Tonquin* doubla le cap Horn le 25 décembre, et arriva en vue d'Owyhée ou Hawaii le 11 février 1811. Ayant acheté aux îles Sandwich les provisions dont il avait besoin, et pris à son bord quelques insulaires, le capitaine Thorn remit à la voile le 28 février, et arriva le 22 mars à l'embouchure du fleuve Oregon ou Colombia.

L'embouchure du fleuve et de ses rives était d'un aspect sauvage et dangereux. Dans l'intérieur, de hautes montagnes couvertes de neige s'élevaient en terrasses. Des bancs de sable et des brisans se montraient de tous côtés. Une chaloupe fut envoyée en avant pour sonder la passe. Le contre-maître Fox, un vieux marin nommé John Martin, et trois Canadiens furent chargés de ce périlleux service. Ils périrent tous. Deux jours après, une seconde chaloupe fut lancée à la mer dans le même but. Le commandement en fut confié à M. Aiken, habile marin, destiné à commander le schooner de cabotage ; on lui donna pour équipage, Coles, le voilier, Weekes, l'armurier, et deux des habitans des îles Sandwich, qui s'étaient embarqués à Owyhee. Le sort de cette chaloupe ne fut guère plus heureux que celui de la première ; elle chavira ; le commandant et le voilier périrent dans les flots ; les trois autres prirent terre à la nage ; mais un des deux insulaires mourut des suites de son naufrage ; l'armurier et l'autre insulaire seuls survécurent. Ces débuts étaient d'un funeste présage pour l'entreprise. Mais dans l'intervalle *le Tonquin* avait jeté l'ancre dans une petite baie.

A l'entrée de la nuit, les Owyhiens descendirent à terre pour rendre les derniers honneurs à leur compatriote qui

avait péri dans la barque. En arrivant à l'endroit où le corps avait été laissé, ils creusèrent une fosse dans le sable, où ils déposèrent le mort avec un biscuit sous une de ses aisselles, du lard sous le menton, et un peu de tabac, pour lui servir de provisions pendant son voyage au pays des esprits. Lorsqu'ils eurent recouvert le corps de sable et de cailloux, ils s'agenouillèrent sur deux rangs le long de la fosse, le visage tourné vers l'orient, et l'un d'eux qui faisait l'office de prêtre y répandit de l'eau qu'il avait puisée dans un chapeau. Pendant ce temps, il récitait une sorte de prière ou d'invocation, à laquelle les autres répondaient alternativement. Quand la cérémonie fut terminée, ils se levèrent et retournèrent au vaisseau en silence et sans jeter un seul regard derrière eux.

Le premier soin des associés, en débarquant, fut de chercher un emplacement favorable pour fonder le poste central des opérations. Après avoir assez long-temps hésité, ils se décidèrent pour une langue de terre, appelée la pointe de Georges, ayant un bon port où des bâtimens de deux cents tonneaux pouvaient mouiller à vingt-cinq toises du rivage. Ce fut là qu'ils construisirent leur capitale, à laquelle ils donnèrent le nom d'Astoria, du nom du chef entreprenant qui les avait envoyés dans ces régions lointaines.

Sur ces entrefaites, ils allèrent visiter un village d'Indiens-Chinouques. Ils y furent reçus avec une grande hospitalité par le chef Comcomly, vieux sauvage rusé et borgne. Chaque village forme une petite souveraineté, gouvernée par son propre chef, qui, toutefois, ne jouit que de peu d'autorité sur ses sujets, à moins qu'il ne soit riche, c'est-à-dire, à moins qu'il ne possède un grand nombre de canots, d'esclaves, et de femmes. C'est surtout d'après le nombre de celles-ci que se mesure sa puissance. Puisque nous avons parlé d'esclaves, nous ferons remarquer que l'esclavage existe chez plusieurs tribus qui habitent par-delà les Montagnes Rocheuses. Les esclaves sont bien traités tant qu'ils sont en bonne santé ; mais dès qu'ils deviennent inutiles, par suite de maladie ou de

vieillesse, on les néglige totalement, on les laisse périr, et quand ils meurent, on ne rend pas les honneurs funèbres à leurs corps. Non-seulement les Chinouques, mais encore toutes les tribus de cette partie de la côte sont dans l'usage d'aplatir le front de leurs enfans; le procédé, qu'ils emploient pour opérer cette singulière mutilation, est assez curieux et mérite d'être rapporté. L'enfant est placé dans une auge de bois en guise de berceau. L'extrémité contre laquelle la tête repose est plus élevée que le reste de l'auge. Sur le front de l'enfant on pose une toile matelassée, surmontée d'un morceau d'écorce, le tout fortement serré par des cordes, qui passent par des trous percés des deux côtés de l'auge. Le serrement de la toile et la pression de la tête entre la planche étant graduels, on assure que l'opération n'est nullement douloureuse. L'aspect de l'enfant pendant la durée de cette compression est hideux; on dirait une souris prise au piège. Une année de compression suffit pour produire l'effet desiré; au bout de ce temps l'enfant sort de son auge avec une tête aussi plate qu'on peut le souhaiter, et il la conserve ainsi toute sa vie. Remarquons toutefois que cette opération est un privilège de l'aristocratie chinouque; il est défendu aux esclaves de donner à leurs enfans cette honorable difformité.

Nous avons dit que, conformément aux instructions remises au capitaine, par M. Astor, *le Tonquin,* après avoir débarqué, à l'embouchure de la Colombia, les associés chargés de fonder l'établissement central, et les marchandises et approvisionnemens qui leur étaient nécessaires, devait suivre la côte jusqu'au nord, acheter des pelleteries dans les différens ports, et toucher à Astoria à son retour dans l'automne. Il fut décidé, d'après cela, à l'unanimité, que M. Mackay s'embarquerait sur ce bâtiment comme subrécargue, et prendrait avec lui, M. Lewis, pour commis. *Le Tonquin* appareilla donc le 1er juin, et, après avoir été retenu pendant quatre jours par des vents contraires, il mit définitivement en mer le 5 au matin avec une bonne brise. Mais avant de

rendre compte de cette expédition, disons ce qui se passa pendant ce temps à Astoria.

La construction du fort n'était pas encore achevée quand on apprit par deux Indiens que la Compagnie anglaise du Nord-Ouest avait établi un poste de commerce sur la rivière de Spokan, qui se jette dans la branche septentrionale de la Colombia. Afin de contrecarrer cette entreprise, on se décida à faire partir M. David Stuart pour qu'il allât établir un poste sur la même rivière, et dans un endroit où les deux Indiens, qui offraient de lui servir de guide, lui assurèrent que les castors étaient fort abondans. Il partit donc le 20 juillet avec quatre commis, deux *voyageurs* canadiens, et deux naturels des îles Sandwich. Ils avaient trois canots chargés de provisions, de marchandises, et de tous les objets nécessaires à l'établissement d'un poste de commerce. Comme il se mettait en route, un canot avec neuf blancs arriva devant le fort. C'était M. Thompson, astronome et associé de la Compagnie du Nord-Ouest. L'équipage de ce canot formait le reste de l'expédition que cette compagnie avait envoyée dans l'espoir de prendre les devans sur M. Astor, pour la fondation d'une colonie à l'embouchure de la Colombia; mais la désertion de la plupart des hommes, et plusieurs autres accidens avaient fait complètement échouer ce projet.

A cent milles d'Astoria, M. Stuart reconnut le lieu appelé par Broughton, la pointe Vancouver. Jusque-là des bâtimens de deux à trois cents tonneaux peuvent remonter le fleuve. Au-delà de cette pointe, le cours de la Colombia tourne vers le nord-est, et devient plus resserré et plus rapide, jusqu'à ce que l'on trouve de nombreuses chutes et cascades qui rendent la navigation fort dangereuse. Quelques milles plus loin, le courant n'a que cinquante à cent pieds de large; c'est là que se fait la grande pêche de la Colombia.

Le nombre de saumons qui, au printemps, remontent le fleuve, dit M. Stuart, est incalculable. Quand ils s'engagent dans cet

étroit passage, les Indiens, debout sur les rochers ou sur des échafauds de bois, construits sur les deux rives, les pêchent avec de petits filets tendus sur des cerceaux, attachés à de longs manches, et les amènent à terre. Ils commencent après cela par les vider, puis ils les exposent au soleil. Quand le poisson est assez sec, on l'écrase entre deux pierres: on le presse et on l'emballe dans des paniers faits d'herbe entrelacée, de deux pieds de long et d'un pied de diamètre, et doublés par la peau d'un saumon. Le dessus est également couvert de peaux de poisson, attachées par des cordes qui passent par des trous pratiqués dans les bords des paniers; on en fait ensuite des colis, dont chacun contient douze de ces petits paniers, sept en bas et cinq en haut, très serrés les uns contre les autres, et tous entourés de nattes et de cordes. Ces colis sont placés dans des lieux secs et recouverts de paillassons. Ils contiennent chacun environ cent livres de poisson sec qui, dans cet état, se conserve pendant plusieurs années.

Je me suis étendu sur ce procédé, parce qu'il offre un exemple assez rare de l'esprit industrieux et prévoyant des aborigènes. C'est pour la même raison que je citerai le village de Wishram, situé au haut de cette espèce de détroit, comme présentant un exemple unique d'un marché indien. C'est là que tout le saumon pris dans le voisinage est emmagasiné, et c'est là que les tribus de l'embouchure de la Colombia se rendent avec du poisson de mer, avec des racines, des baies et surtout du *wappatou*, recueilli dans les parties basses du fleuve, et enfin avec les marchandises et les bijoux qu'ils obtiennent des bâtimens qui, de temps en temps, visitent ces côtes. C'est encore là que les tribus des Montagnes Rocheuses amènent leurs chevaux et apportent les produits de l'intérieur. Les pêcheurs des chutes servent, en quelque façon, de courtiers entre ces divers acheteurs et leur vendent, en outre, leurs balles de saumon sec, qui pénètrent par ce moyen jusque dans les parties les plus reculées du continent.

M. Stuart s'arrêta à cent quarante milles du Spokan, et établit son poste sur une pointe de terre formée par le confluent de l'Oakinagan avec la Colombia. Nous allons maintenant retourner au *Tonquin*. Ce bâtiment avait en tout vingt-trois personnes à bord. Côtoyant une des baies extérieures,

il ramassa, dans un canot de pêche, un Indien nommé Lamazi, qui avait déjà fait deux voyages le long des côtes, et qui connaissant la langue des différentes tribus, consentit à servir d'interprète. Voici le récit de cette expédition.

Faisant voile vers le nord, le capitaine Thorn arriva en peu de jours à l'île Vancouver, et mouilla dans le port de Newiti, contre l'avis de son interprète indien, qui l'engagea à se défier du caractère perfide des naturels de cette partie de la côte. Le bâtiment fut bientôt entouré d'un grand nombre de canots qui venaient offrir des peaux de loutres de mer à acheter. La journée étant trop avancée pour entamer les affaires, M. Mackay, accompagné de quelques hommes de l'équipage, débarqua et se rendit à un grand village pour faire une visite à Wicananish, chef du territoire environnant. Pendant cette entrevue, six Indiens restèrent à bord comme otages. M. Mackay fut reçu avec de grandes démonstrations d'amitié; on le traita avec hospitalité, et un lit de peaux de loutres fut préparé pour lui dans la maison du chef, où on l'engagea à passer la nuit.

Le matin, avant que M. Mackay fût de retour, un grand nombre d'Indiens se rendirent au bâtiment, dans leurs canots, pour trafiquer; ils avaient à leur tête deux fils de Wicananish. Comme ils apportaient une quantité considérable de peaux de loutres de mer, le capitaine ne crut pas devoir attendre le retour de M. Mackay; il étala ses marchandises sur le pont, dans l'espoir de tenter les Indiens par ses couvertures, ses draps, ses couteaux, ses verroteries et ses hameçons, ne doutant pas qu'il ne les vendît promptement et avec avantage. Mais les Indiens ne se montraient pas aussi avides et aussi simples qu'il s'y attendait; ils avaient appris l'art de marchander et ne se laissaient pas séduire par ses avances. Ils étaient d'ailleurs dirigés par un chef, vieux et rusé, appelé Noukamis, qui avait blanchi dans le commerce avec les Indiens de la Nouvelle-Angleterre, et qui était fier de sa perspicacité. C'était son opinion qui réglait le marché. Quand le capitaine faisait, pour une peau, une offre qui lui semblait convenable, l'astucieux vieillard traitait cette offre avec mépris et demandait plus du double. Ses camarades l'imitaient, et il ne fut pas possible d'obtenir une seule peau à un prix raisonnable.

Mais le vieux Noukamis ne savait pas à qui il avait affaire.

Thorn était un franc marin, qui n'avait ni deux prix ni deux paroles, il manquait d'ailleurs de patience, ne pliait jamais et surtout n'entendait rien aux ruses du commerce. Il était fier et méprisait souverainement toute la race sauvage. Aussi, refusant de s'entendre avec ses chalands, il enfonça ses mains dans ses poches et se mit à arpenter le pont dans un morne silence. Le rusé Indien le suivait dans sa marche, et, chaque fois qu'il se retournait, il lui présentait une peau de loutre, et le pressait de l'acheter. Voyant qu'il ne pouvait y réussir, il changea de ton et commença à railler le capitaine, lui disant qu'il n'entendait rien au commerce, puisqu'il osait offrir des prix si fort au-dessous de la valeur des marchandises. C'en était trop pour la patience de Thorn, qui n'aimait pas la raillerie. Il se retourne brusquement, saisit la peau de loutre, en frotte le visage de son persécuteur, et le renvoie de son bord avec un geste fort peu civil. Puis, jetant à coups de pieds les pelleteries çà et là, il rompit toutes les négociations de la manière la plus ignominieuse. Le vieux Noukamis, enflammé de colère, poussa son canot vers le rivage : il y fut rejoint par Shweish, un des fils de Wicananish, et le navire fut aussitôt abandonné par les Indiens.

Quand M. Mackay revint à bord, l'interprète lui raconta ce qui s'était passé, et le conjura de faire en sorte que le capitaine mît à la voile sur-le-champ, disant qu'il connaissait le caractère vindicatif et orgueilleux des habitans, et qu'ils n'oublieraient certainement pas l'insulte faite à un de leurs chefs. M. Mackay, qui lui-même avait quelque expérience du caractère indien, s'approcha du capitaine qui continuait à marcher sur le pont, le sourcil froncé : il lui représenta le danger auquel un moment d'impatience exposait le navire et le pressa de lever l'ancre. Le capitaine traita ses conseils avec dédain, lui montra du doigt ses canons et ses fusils, en lui disant qu'il n'y avait rien à craindre de la part de ces misérables. La journée se passa, en effet, sans aucun acte d'hostilité, et, le soir, le capitaine se retira dans sa chambre, sans prendre plus de précautions qu'à l'ordinaire.

Le lendemain matin, au point du jour, pendant que le capitaine et M. Mackay dormaient encore, un canot vint se placer à côté du navire : vingt Indiens s'y trouvaient commandés par le jeune Shewish. Ils étaient sans armes; leur aspect et leur contenance semblaient

pacifiques : ils montraient des peaux de loutre, et faisaient des signes, qui indiquaient le desir de trafiquer. La précaution si fort recommandée par M. Astor, au sujet de l'admission des Indiens à bord du bâtiment, avait été bien négligée depuis quelque temps, et l'officier de quart, voyant que les hommes qui montaient le canot étaient désarmés, fit d'autant moins de difficulté de les laisser arriver sur le pont, qu'il n'avait point reçu d'ordres contraires. Bientôt un second canot se présenta, et son équipage fut également reçu à bord. D'autres canots arrivèrent ensuite, et les Indiens se mirent à grimper de tous côtés sur le bâtiment.

Cependant l'officier de quart qui commençait à concevoir des craintes, réveilla le capitaine et M. Mackay. Quand ceux-ci arrivèrent sur le pont, ils le trouvèrent encombré d'Indiens. L'interprète fit remarquer à M. Mackay que plusieurs de ces hommes portaient des manteaux de peau, et qu'ils pouvaient bien être secrètement armés. M. Mackay pressa aussitôt le capitaine de faire évacuer le bâtiment et d'appareiller ; mais M. Thorn, toujours entêté, dédaigna cet avis. Cependant, le nombre des canots augmentait sans cesse autour du vaisseau ; de toutes parts on les voyait quitter le rivage et se diriger vers *le Tonquin*. Les femmes, les enfans, tout le monde s'embarquait. Le capitaine comprit alors la situation critique dans laquelle il se trouvait, et ordonna à une partie de l'équipage de lever l'ancre pendant que quelques hommes montaient au haut des mâts, pour déferler les voiles.

Les Indiens déployèrent dans cette circonstance une tactique admirable. Feignant de voir avec regret les préparatifs de départ, ils offrirent de céder leurs marchandises pour le prix qu'on leur en donnerait. L'équipage du *Tonquin* se mit aussitôt à déballer et les échanges commencèrent. Chose singulière et qui ne fut pas assez remarquée : les principaux objets que les sauvages recherchaient étaient des couteaux. Dès qu'un certain nombre d'entre eux s'en étaient procurés, ils s'éloignaient, et d'autres venaient les remplacer. Peu-à-peu ils se trouvèrent ainsi tous distribués sur le pont, et tous avec des armes.

L'ancre était presque levée ; les voiles étaient déferlées quand le capitaine, d'une voix forte et péremptoire, ordonna de faire évacuer le bâtiment. A l'instant même un des sauvages pousse un cri affreux : c'était le signal du combat ou plutôt de la vengeance. Ce cri fut répété

de toutes parts; les massues sont levées: elles s'agitent, et les sauvages se ruent sur leurs victimes. Le premier qui tomba fut M. Lewis, le commis: il était appuyé, les bras croisés, sur une balle de couvertures, quand il reçut un coup de poignard dans le dos. M. Mackay, qui était assis sur le couronnement de la poupe, se lève pour lui porter secours, mais il est à l'instant même renversé d'un coup de massue et jeté en arrière dans la mer, où il fut achevé par les femmes qui se trouvaient dans les canots. Pendant ce temps, le capitaine soutenait un combat terrible. C'était un homme aussi fort que courageux; mais il était venu sur le pont, sans armes. Shewish, le jeune chef, l'avait choisi pour sa proie, et s'était élancé contre lui dès le commencement de la mêlée. Le capitaine n'eut que le temps de tirer son couteau de poche, et il étendit le jeune sauvage mort à ses pieds. Plusieurs des plus vigoureux compagnons de Shewish tombèrent alors à-la-fois sur lui. Il se défendit néanmoins vaillamment, distribuant des coups à droite et à gauche, et jonchant l'entrepont de morts et de blessés. Il voulait se frayer une route jusqu'à sa chambre, où se trouvaient des armes à feu; mais entouré d'ennemis, couvert de blessures et affaibli par la perte du sang, il fut obligé de s'appuyer un instant sur la roue du gouvernail, où il reçut par derrière un coup de massue, qui le renversa. Il fut ensuite achevé à coups de couteau et jeté par dessus bord.

Pendant que ceci se passait sur l'entrepont, le combat n'était pas moins animé sur les autres parties du navire. L'équipage se battait en désespéré avec des couteaux, des barres de fer, des pinces et tout ce qu'il trouvait sous la main; mais les assaillans étaient en force et ne faisaient pas quartier: tous les matelots qu'ils atteignirent furent impitoyablement massacrés. Quant aux sept hommes qui se tenaient dans les haubans, on les vit se glisser par les manœuvres courantes, dans l'intérieur du navire pour venir au secours de leurs camarades. L'un d'eux tomba et fut dépêché sur-le-champ; un autre reçut un coup mortel dans le dos, comme il descendait; Weekes, l'armurier, fut mortellement blessé en traversant l'écoutille. Les quatre derniers trouvèrent moyen de pénétrer dans la chambre du capitaine, où ils virent M. Lewis encore en vie, mais gravement blessé. Ils barricadent la porte, percent des trous en guise de meurtrière dans le capot d'échelle et commencent un feu de mousqueterie qui balaie le pont en peu d'instans.

L'interprète indien ne prit aucune part ni à l'attaque ni à la défense, et fut épargné par les naturels, parce qu'il était de leur race; dans la confusion, il se réfugia même avec eux dans les canots. Lorsque les sauvages eurent abandonné le navire, les quatre matelots qui avaient si courageusement vengé la mort de leurs camarades, montèrent sur le pont et lâchèrent une bordée qui tua un grand nombre d'Indiens et les refoula tous vers la terre, d'où ils n'osèrent s'éloigner pendant le reste de la journée, tant ils avaient peur des armes à feu. La nuit se passa sans aucune attaque de la part des sauvages. Au point du jour, *le Tonquin* était encore à l'ancre dans la baie, et totalement désemparé, ses voiles flottaient au gré du vent. Après quelques instans d'hésitation, on vit un petit nombre de canots, emmenant avec eux l'interprète, risquer une reconnaissance; puis ils firent le tour du navire, mais en se tenant à distance; et chaque fois ils s'enhardissaient davantage en n'apercevant aucun signe de vie sur le bâtiment. Enfin, un homme se montre, et l'interprète reconnaît M. Lewis, le commis. Celui-ci, pâle, défait, affaibli par les blessures qu'il avait reçues, agitait son mouchoir comme pour inviter les Indiens à se rendre à bord. Ils furent long-temps avant de s'y décider : les chefs s'interrogeaient du regard, et ne savaient trop s'il fallait ajouter foi à ces assurances de paix. Quoi qu'il en soit, les Indiens abordent, se hissent sur les échelles et arrivent sur le pont sans rencontrer d'obstacles. M. Lewis avait disparu. Les canots se succèdent les uns aux autres; et le pont, en un clin-d'œil, est envahi par les sauvages : les uns ouvrent les ballots, défoncent les coffres, arrachent les ferremens du navire; d'autres insultent aux cadavres des Blancs, se gorgent de rhum, et célèbrent leur victoire par des chants, des danses et des orgies. C'était une scène épouvantable : lorsqu'au milieu de cette joie barbare, un mugissement sourd se fait entendre : il éclate, et le navire saute. Des bras, des jambes et des corps mutilés volent aussitôt dans l'air. Le bâtiment avait disparu; mais la mer était couverte de ses débris; quelques Indiens se sauvaient à la nage, tandis que d'autres périssaient dans les flots, et ceux qui avaient échappé au danger demeuraient stupéfaits, ou bien, saisis d'effroi, se hâtaient de retourner au rivage. Plus de cent sauvages périrent dans cette explosion; un nombre plus grand encore fut horriblement mutilé, et pendant plusieurs jours, des corps et des membres épars ne cessèrent d'être rejetés par les flots.

Les habitans de Newiti furent frappés de consternation par cette calamité affreuse et inattendue, qui avait éclaté sur eux au moment même du triomphe. Les guerriers demeuraient tristes et silencieux, pendant que les femmes perçaient les airs de leurs cris et de leurs lamentations. Mais leurs pleurs se changèrent en hurlemens de rage à la vue de quatre malheureux Blancs, que l'on amenait captifs dans le village. Ils avaient été jetés à la côte dans une des chaloupes du bâtiment, à l'aide de laquelle ils avaient tenté de se sauver. L'interprète obtint la permission de causer avec eux : c'étaient les quatre braves qui s'étaient si vaillamment défendus dans la chambre. Ils lui donnèrent les détails que nous venons de rapporter; et lui dirent, en outre, qu'après qu'ils eurent chassé l'ennemi du vaisseau, Lewis leur conseilla de couper le câble et de prendre le largue. Ils ne voulurent point suivre son avis, parce que le vent était contraire et qu'ils craignaient d'être poussés à la côte. Ils résolurent donc, aussitôt que la nuit fut venue, de s'embarquer tout doucement dans la grande chaloupe, et de retourner à Astoria en côtoyant le rivage. Lewis refusa de les accompagner; convaincu qu'il était du peu de temps qu'il avait à vivre, et il se détermina à tirer une terrible vengeance de la perfidie des sauvages. Depuis son départ de New-York, il avait dit à plusieurs reprises qu'il avait le pressentiment qu'il mourrait de ses propres mains; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était résolu, dans le cas très probable où il aurait quelques querelles avec les naturels du pays, de se suicider plutôt que de se laisser faire prisonnier. Il déclara donc que son intention était de rester à bord du vaisseau jusqu'à ce que le jour parût, d'y attirer autant de sauvages qu'il pourrait, de mettre ensuite le feu à la Sainte-Barbe, et de terminer sa propre vie par ce grand acte de vengeance. Ses camarades lui firent de tristes adieux et partirent pour leur aventureuse expédition. Ils firent les plus grands efforts pour sortir de la baie, mais ils trouvèrent un cap qu'il leur fut impossible de doubler, et ils se virent obligés de se réfugier dans une petite crique où ils se flattaient de pouvoir demeurer cachés jusqu'à ce que le vent changeât. Épuisés par la fatigue et les veilles, ils tombèrent dans un profond sommeil, pendant lequel ils furent surpris par les sauvages. Il aurait mieux valu, pour ces infortunés, d'être restés avec Lewis et d'avoir partagé son héroïque trépas; car

leur mort fut longue et douloureuse. Les sauvages les sacrifièrent aux mânes de leurs amis avec toutes les tortures prolongées de la cruauté la plus barbare. Quelque temps après leur mort, l'interprète trouva moyen de s'échapper, et ce fut lui qui apporta la triste nouvelle de ce désastre à Astoria.

La nouvelle de la perte du *Tonquin* et du massacre de son équipage jeta l'effroi dans le cœur des Astoriens. Ils se voyaient une faible poignée d'hommes, sur une pointe sauvage, entourés de tribus hostiles que cette terrible catastrophe ne manquerait pas, dès qu'elles l'auraient apprise, de se porter à des actes de violence. M. Macdougal, pour imposer à l'ignorance et à la crédulité des sauvages, eut recours, dans cette occasion, à un stratagème qui fait honneur à son génie inventif. Les naturels de cette côte, comme tous ceux des régions situées à l'occident des montagnes, craignaient excessivement la petite-vérole, qui, peu d'années auparavant, avait fait parmi eux des ravages effroyables, et détruit des tribus entières. L'origine et la nature de cette maladie demeuraient enveloppées pour eux des ombres du mystère, et ils étaient convaincus qu'elle leur avait été envoyée par le grand Esprit, ou plutôt que c'étaient les Blancs qui l'avaient apportée avec eux. M. Macdougal profita de cette idée, et assembla plusieurs des chefs qu'il soupçonnait de conspirer contre lui. Quand ils furent tous assis en cercle, il leur annonça qu'il avait appris la trahison dont quelques-uns de leurs frères s'étaient rendus coupables envers *le Tonquin*, et qu'il était déterminé à en tirer vengeance. « Les Blancs qui habitent parmi vous, « leur dit-il, sont en petit nombre, à la vérité ; mais ils sont « puissans par leurs connaissances. Regardez, continua-t-il « en tirant de sa poche un petit flacon ; dans ce flacon, je tiens « renfermée la petite-vérole ; il est soigneusement bouché, « mais je n'ai qu'à l'ouvrir, et la contagion qui s'en échappera « balaiera de la surface de la terre les hommes, les femmes et « les enfans. » Les chefs furent saisis d'horreur et d'inquiétude ; ils le conjurèrent de ne pas déboucher le flacon et lui promi-

rent de rester toujours les fidèles amis des Blancs. A compter de ce moment, les Indiens eurent pour lui le plus profond respect et ne le désignèrent plus que sous le nom du Grand Chef de la Petite-Vérole.

Le 5 octobre au soir, la petite cité d'Astoria fut agréablement surprise par l'arrivée d'un détachement du poste de M. David Stuart sur l'Oakinagan, qui en apporta les nouvelles les plus favorables. Dans ce détachement, se trouvait un créole du Canada, nommé Regis Brugière, qu'il ne sera pas sans intérêt de faire connaître.

Brugières était du nombre de ces chasseurs de castors qu'en terme technique, les marchands appellent *hommes libres*. Ils sont en général Canadiens de naissance et Français d'origine. Après avoir été employés pendant un certain nombre d'années, par les compagnies de pelleteries, et le terme de leur engagement étant expiré, ils continuent à chasser et à tendre des piéges pour leur propre compte, traitant avec la compagnie de la même manière que les Indiens. C'est de là que leur vient la dénomination d'*hommes libres,* afin de les distinguer des traqueurs qui sont engagés pour un certain nombre d'années et qui reçoivent des gages fixes ou une part du produit de leur chasse. Ayant passé leurs premières années dans le désert, presque entièrement séparés de toute société civilisée, et ne fréquentant guère que des Indiens, ils contractent bientôt toutes les habitudes de la vie sauvage. Quoique aucun engagement ne les force à rester plus long-temps dans l'intérieur du pays, ils se sont tellement accoutumés à la liberté des forêts et des prairies, qu'ils ne songent plus qu'avec répugnance à la contrainte qu'impose la civilisation. La plupart d'entre eux choisissent des femmes parmi les naturels, et, à l'imitation de ceux-ci, ils en ont souvent plusieurs. Ils portent de temps à autre les pelleteries qu'ils ont recueillies aux postes de la compagnie dans laquelle ils ont été élevés, et les échangent contre les marchandises ou les munitions dont ils peuvent avoir besoin. A l'époque où Montréal était le centre du commerce des pelleteries, on voyait ces hommes libres du désert revenir inopinément, après une absence de plusieurs années, parmi leurs anciens amis et camarades. On les accueillait comme s'ils fussent

sortis du tombeau, et les réjouissances étaient d'autant plus vives, que c'étaient toujours eux qui en faisaient les frais. Mais après quelques jours d'orgie, la bourse s'épuisait, et, fatigués de la vie civilisée, ils retournaient avec un nouveau bonheur à la liberté sans frein des forêts. Une foule d'hommes de cette classe étaient répandus dans les territoires du nord-ouest. Il y en avait dans le nombre quelques-uns qui conservaient un peu de l'économie et de la prévoyance de l'homme civilisé, et qui, entourés d'imprudens voisins, finissaient par amasser de grandes richesses. Regis Brugière n'avait pas suivi cette voie ; c'était un *homme libre,* un habitant du désert, dans toute la force du terme, dont l'inconduite et l'insouciance rivalisaient avec celles des peaux rouges. Elevé au service de la Compagnie du Nord-Ouest, il avait suivi une de ses expéditions par-delà les Montagnes Rocheuses, et avait entrepris de traquer des castors pour un des postes établis sur la rivière de Spokan. Dans le cours de ses excursions de chasse, il était arrivé, par hasard ou à dessein, au poste de M. Stuart, qui l'avait engagé à descendre avec lui la Colombia et à tenter la fortune à Astoria.

Ici s'arrête la première partie de cette entreprise difficile et périlleuse ; dans notre prochaine livraison, nous ferons connaître le résultat du voyage de M. Hunt, qui, en se dirigeant par terre, vers l'embouchure de la Colombia, devait reconnaître et signaler les lieux propres à établir des postes pour la traite des pelleteries.

(*Athœneum.*)

Statistique.

—

ÉTABLISSEMENS SCIENTIFIQUES

ET LITTÉRAIRES DE L'EUROPE.

LES BIBLIOTHÈQUES ET LES ACADEMIES.[1]

A mesure que la civilisation augmente, la durée de la vie scientifique diminue. En effet, plus les découvertes s'accumulent, plus le nombre des ouvrages s'accroît, et moins il reste de temps aux nouveau-venus pour se livrer à leurs propres spéculations. Les années s'écoulent à étudier ce que les siècles précédens lèguent à la dernière génération : les intelligences les mieux organisées ont peine à soulever cet immense fardeau; elles se concentrent dans une sphère étroite, renoncent aux idées de généralisation et ne s'appliquent qu'à des spécialités. Fractionner à l'infini les connaissances et les intérêts pour les faire converger avec plus d'intensité vers un centre commun : tel est le résultat des progrès de la civilisation. Aussi, pour remédier à cet inconvénient, ou plu-

[1] Note du trad. A la suite d'une enquête ordonnée par le gouvernement pour modifier l'organisation du *Musée britannique*, les agens diplomatiques et du corps consulaire de cette puissance ont été chargés de prendre des renseignemens sur les principaux établissemens scientifiques et littéraires des pays où ils résidaient. Cette réunion de notes et de documens a été imprimée, et a servi à rédiger un rapport au Parlement, fort étendu sur cette question. Nous en avons extrait l'article qu'on va lire, en négligeant toutefois les renseignemens sur les bibliothèques et les académies de France, dont l'organisation est beaucoup trop connue pour que nous en entretenions nos lecteurs.

tôt pour favoriser cette tendance, a-t-on imaginé, dès les temps les plus reculés, de centraliser la science, en composant de grandes collections de livres et en formant des réunions d'hommes où leurs lumières, mises en commun, pussent servir à agrandir le cercle des connaissances humaines, à régler et à en perfectionner la marche. C'est dans ce but que les Ptolémées fondèrent, à Alexandrie, des Bibliothèques et des Académies; que les Septante se réunirent pour traduire l'Ecriture-Sainte, et que vers la fin du huitième siècle, Charlemagne établit une société savante dans son propre palais.

Mais ce fut surtout après la Restauration des Lettres, au quinzième siècle, que les Bibliothèques et les Académies se multiplièrent. Jarckius, qui, en 1725, publia à Leipzig une Histoire des académies italiennes, en comptait à-peu-près six cents à cette époque. Il n'y avait pas de ville qui n'en eût au moins une, et chacune des capitales des divers états en comptait dix et souvent un plus grand nombre. La plupart de ces académies se faisaient remarquer par les noms bizarres qu'elles avaient adoptés. Ainsi, parmi elles, se trouvait l'académie : des Inquiets, des Confus, des Impatiens, des Inconstans, des Assoupis, des Endormis, des Eveillés, des Détrompés, des Agités, des Enflammés, des Intrépides, des Audacieux, des Trépassés, des Fantastiques, des Nocturnes, des Dissonans, des Flottans, des Tonnans, des Enfumés, des Vagabonds, etc., dénominations ridicules qui indiquent le peu de portée que devaient avoir les discussions qui s'agitaient au sein de ces académies. La plus importante et la plus grave d'entre elles fut l'*Académie Platonique,* fondée à Florence, en 1474, par Laurent de Médicis. Son principal but était l'étude des ouvrages de Platon : plus tard, elle s'occupa du perfectionnement de la langue italienne, ainsi que de la lecture et de l'explication des poésies du Dante. Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Machiavel, Ange Politien et d'autres écrivains remarquables par leur savoir et leur génie, furent inscrits des

premiers parmi les membres de cette société. Mais les troubles civils de Florence en causèrent la dispersion en 1521.

Notre intention n'étant point de donner ici une nomenclature complète de toutes les académies, moins encore de nous étendre sur celles qui ont cessé d'exister, nous nous bornerons à faire connaître les plus importantes de celles qui fleurissent aujourd'hui, non-seulement en Italie, mais encore dans les autres contrées de l'Europe.

La plus célèbre de toutes les académies italiennes qui existent aujourd'hui est l'*Academia della Crusca* (du *Son*), par allusion au but de son institution, qui était de purifier la langue nationale ou de séparer en quelque sorte la farine du son. Cette académie fut fondée à Florence en 1582, grâce aux efforts du poète Antonio Francesco Grazzini, écrivain très renommé pour la pureté de son style. Elle a pour devise un tamis, avec ces mots en exergue : « *Il più bel fior ne coglie* » (Il en recueille la plus fine farine). Il paraît que le nom et la devise lui avaient été fournis par une académie plus ancienne, qui, à l'époque même de la renaissance des lettres, s'était formée à Pérouse sous le nom d'*Academia degl Scois* (des Secoués), comme pour dire que l'esprit a besoin d'être bien secoué pour être délivré de sa lie, avant de pouvoir donner convenablement l'essor à ses moyens. La devise de cette société était aussi un tamis avec ces mots latins : *Excussa nitescit* (secouée elle brille). Le dictionnaire publié par l'académie della Crusca est regardé comme une autorité sans appel pour tout ce qui a rapport à la langue, et les écrivains dont les ouvrages y sont cités ou qui y sont reconnus comme classiques, tels que Boccace, Machiavel, etc., sont souvent appelés *autori cruscanti*. Deux autres académies plus anciennes, l'*academia degl' Apatici* (des Indolens), et l'*academia degl' Umidi* (des Humides), dont chaque membre adoptait le nom d'un poisson, fondées, en 1549, par Côme Ier, ont été plus tard incorporées dans l'Académie *della Crusca*. Florence possède encore une autre académie très an :

cienne et très célèbre, c'est celle appelée *del Cimento* (des Expériences). Elle fut fondée pour la culture des sciences physiques par le cardinal Léopold de Médicis, frère du grand duc Ferdinand II, en 1657. Au nombre de ses premiers membres furent Borelli, Triviani, etc. L'académie del Cimento publia, en 1667, un recueil d'expériences sur la pression de l'air, sur la compressibilité de l'eau, sur la chaleur, le son, les projectiles, la lumière et autres sujets de physique. Musschenbrock a donné une traduction latine de ce recueil, auquel il a ajouté des notes très précieuses.

Parmi les académies qui existent aujourd'hui en Italie, et dont les noms ne se trouvent point au nombre de celles que nous venons de citer, on remarque les suivantes : l'*Académie royale des sciences et belles-lettres de Naples,* fondée en 1779 : elle a publié ses Transactions, qui contiennent d'excellens mémoires sur des sujets mathématiques ; l'*Académie herculanéennè,* de Naples, fondée en 1755 ; l'*Académie des Antiquités Etrusques,* à Cortone, fondée en 1726, et celle de Florence, fondée en 1807, ont publié l'une et l'autre des transactions importantes pour les progrès de la science. Il y a encore des académies à Padoue, à Milan, à Sienne, à Vérone et à Gênes, qui toutes ont fait imprimer quelques volumes de transactions. L'*académie royale de Turin* ne fut d'abord qu'une société particulière, fondée, vers le milieu du siècle dernier, par le jeune Lagrange, alors âgé de vingt ans seulement, et déjà professeur de mathématiques à l'école royale d'artillerie de cette ville. Les travaux de l'académie de Turin, auxquels ce mathématicien prit une grande part, ont été publiés en latin jusqu'en 1784. Depuis lors, les Mémoires de cette société paraissent en français.

Les bibliothèques et les musées ne sont pas moins nombreux en Italie que les académies. La bibliothèque du Vatican est la plus importante des bibliothèques d'Italie et la plus ancienne de toutes celles qui existent encore aujourd'hui en Europe. Le pape saint Hilaire rassem-

bla, vers le milieu du cinquième siècle, beaucoup de livres saints dans le palais de Saint-Jean-de-Latran. Des manuscrits grecs et latins y furent ajoutés par saint Zacharie, vers 750. Nicolas V fit transporter ces collections au Vatican, en 1450, et ouvrit un asile dans Rome aux savans de la Grèce forcés par les Musulmans d'abandonner leur patrie. Ces réfugiés apportèrent avec eux une grande quantité de manuscrits grecs et hébreux, dont s'enrichit la bibliothèque du Vatican. Nicolas ordonna même d'en faire des traductions latines, surtout des ouvrages des pères grecs. Calixte III acquit, à la prise de Constantinople par les Turcs, une grande partie des livres qui formaient la bibliothèque des empereurs grecs. Sixte IV, Grégoire XV, Alexandre VII, Alexandre VIII, Clément XVII enrichirent successivement la bibliothèque du Vatican, et ce fut Sixte-Quint qui la plaça dans la galerie du Belvédère, qu'elle occupe actuellement; la salle où elle se trouve a 196 pieds de long sur 40 de large. La voûte est ornée d'arabesques et de grands tableaux où sont représentées d'anciennes vues de Rome. Les livres sont dans des armoires dont les portes sont ornées de diverses peintures, et le nombre des volumes que renferme cette bibliothèque est d'environ 75,000 imprimés et 35,000 manuscrits; parmi ces derniers, il y en a beaucoup qui sont écrits sur papyrus.

Il existe à Turin cinq musées royaux; savoir: celui des *Antiquités* qui contient aussi le *Musée égyptien*, ceux de *Zoologie*, de *Minéralogie*, *d'Anatomie* et de *Pathologie*. Tous ces musées sont ouverts au public deux fois par semaine durant trois heures. La bibliothèque se compose d'environ 95,000 volumes imprimés et 3000 manuscrits. Tous les imprimeurs du royaume sont obligés de remettre à la bibliothèque un exemplaire des ouvrages qu'ils impriment et dans les cas d'acquisitions importantes, le roi accorde des fonds spéciaux. La bibliothèque est ouverte au public tous les jours, depuis 9 heures jusqu'à 4, excepté les jours de fête et pendant le carême.

Il y a cinq bibliothèques publiques à Florence, dont il serait difficile de savoir le nombre de volumes, car le catalogue n'en a pas été fait jusqu'ici d'une manière très exacte. Cependant on calcule que la *Bibliothèque de Magliabecchi,* la plus considérable de toutes, contient 150,000 imprimés et 11,000 manuscrits; le public y est admis de 9 heures à 2. La bibliothèque *Medica laurenziana* ne se compose que de 9000 manuscrits. La bibliothèque *Marucelliana* a 50,000 volumes, la bibliothèque *Riccardiana,* nouvellement acquise par le gouvernement de la famille Riccardi possède 26,000 imprimés et 9000 manuscrits, enfin la bibliothèque *delle Belle Arti* contient 11,000 volumes. Dans presque toutes les villes de la Toscane, il y a des bibliothèques publiques, mais les seules qui aient quelque importance sont celles de Pise et de Sienne qui comptent chacune environ 50,000 volumes.

Naples possède un musée royal (*Real museo Borbonico*), consacré aux arts et aux antiquités; où le public y est admis tous les jours depuis 8 heures jusqu'à 2. Les frais d'entretien de cet établissement sont de cent mille ducats par an. On ne paie rien en entrant; mais les gardiens qui ouvrent les divers salons s'attendent à recevoir une *manica,* selon l'usage général en Italie. Les cinq bibliothèques publiques de Naples sont : 1° la *Bibliothèque royale du Musée*, contenant 300,000 volumes imprimés et 6000 manuscrits; 2° la *Brancacciana,* 10,000 imprimés; 3° la *Bibliothèque de l'Université,* 50,000 volumes; 4° la *Bibliothèque du couvent de Saint-Jérôme,* 50,000 volumes; 5° la *Bibliothèque de l'état-major militaire*, 10,000 volumes. Tous ces établissemens sont ouverts au public. De tous les ouvrages publiés dans le royaume de Naples deux exemplaires doivent être remis à la bibliothèque du musée et un à chacune des autres bibliothèques. Une somme de 4000 ducats (17,000 fr.) est en outre consacrée tous les ans à l'achat de livres étrangers. Nous terminerons ces renseignemens sur les

bibliothèques d'Italie en citant celle de Brera à Milan, fondée en 1763 par Marie-Thérèse, et qui possède aujourd'hui 170,000 volumes.

Dans la Péninsule Ibérique, les sciences et les lettres protégées par les rois maures, devinrent aussi un objet de prédilection pour Ferdinand et Isabelle. Sous leur règne, des écoles furent fondées; les imprimeurs qui venaient s'établir en Castille reçurent des encouragemens, et l'on vit plusieurs savans élevés aux premières dignités de l'état. Cependant, au milieu de cette sollicitude royale pour la littérature, rien ne fut tenté pour arracher aux outrages du temps et aux ravages de la guerre les restes précieux des traditions nationales. La *Bibliothèque de l'Escurial* fut le premier établissement fondé dans ce but, en 1596. Philippe II, en construisant ce vaste édifice, y forma une bibliothèque destinée à l'usage des moines qui devaient l'habiter; et Philippe III, à son avènement au trône, réunit dans les salles de l'Escurial une grande partie des richesses littéraires éparses dans le reste du royaume. Cependant Valence, Burgos, Malaga, Tarragone, Santiago et presque toutes les capitales de province possèdent des bibliothèques publiques. Celle de Tolède, surtout, rivalise avec les plus beaux établissemens secondaires de ce genre. Il n'y a à Madrid, à proprement parler, qu'une seule bibliothèque publique; c'est la bibliothèque royale. Elle contient environ 200,000 volumes imprimés et 4 à 5000 manuscrits, au nombre desquels il s'en trouve plusieurs de fort précieux et encore inédits, en grec, en latin et en arabe. Les éditeurs espagnols sont obligés de remettre à la bibliothèque de Madrid un exemplaire *relié* de tous les ouvrages qu'ils publient; cette bibliothèque jouit en outre du droit de préemption dans toutes les ventes publiques de livres qui se font dans le royaume. Les fonds consacrés à l'entretien de cet établissement devraient être, d'après les décrets de 500,000 réaux (125,000 fr.); mais il n'en reçoit réellement que 400,000, dont 240,000 sont fournis par le trésor, 60,000 proviennent d'une pension sur l'évêché de la Ha-

vane et 100,000 d'une autre pension sur les terres communales du royaume. La bibliothèque est ouverte de mai à septembre, depuis 9 heures jusqu'à 2, et d'octobre à avril, depuis 10 heures jusqu'à 2.

Une société pour la culture des sciences physiques fut établie en 1652 à Madrid, sous le titre d'*Academia Naturæ Curiosorum*, et sur le modèle de l'ancienne *Academia Secretorum Naturæ*, fondée à Naples vers le milieu du siècle précédent. L'*Académie royale d'Espagne*, soixante ans après, en 1714, se forma sous les auspices du duc d'Escalona. Elle est constituée sur le modèle de l'académie *della Crusca* et de l'*Académie française*, et a pour but le perfectionnement et la purification de la langue espagnole, dont elle a publié un dictionnaire en six volumes in-folio (1726-1739). L'*Académie royale d'Histoire espagnole* eut pour origine une société particulière qui s'assemblait à Madrid en 1730; mais ayant passé sous la protection du roi, elle fut constituée en 1738 par Philippe V, et se composa de vingt-quatre membres. Le premier volume de ses Transactions parut en 1796. Elle a publié quelques anciens manuscrits, a donné de nouvelles éditions de plusieurs ouvrages historiques, et s'est pendant long-temps occupée d'un dictionnaire géographique de l'Espagne. Indépendamment des deux sociétés que nous venons de citer, on compte encore en Espagne l'*Académie d'Histoire et de Géographie de Valladolid*, et l'*Académie de Littérature de Séville*, l'une et l'autre fondées en 1753.

La principale académie de Portugal est l'*Académie des Sciences, de l'Agriculture, des Arts, du Commerce et de l'Économie générale*, fondée par la reine Marie en 1779. Cette institution se compose de vingt-quatre *socios veteranos* ou membres effectifs, et de trente-six membres honoraires ou associés étrangers. Elle est généreusement dotée par le gouvernement, et possède une bibliothèque, un musée, un observatoire et une imprimerie. Les membres sont partagés en trois classes: celle des sciences naturelles, celle

des mathématiques, et celle de la littérature portugaise. Elle a publié plusieurs volumes de Transactions en différentes séries. Celle de l'agriculture commence en 1787; celle de l'économie en 1789; celle de la littérature portugaise en 1792, et celle des sciences en 1797. L'*Académie d'Histoire Portugaise* fut établie à Lisbonne en 1720 par le roi Jean V. Elle se compose d'un directeur, de quatre censeurs, d'un secrétaire et de cinquante membres. Cette compagnie a encouragé les travaux historiques de Joseph Soares, de Sylva, du laborieux Barbosa et surtout du père Souza. Il y a aussi à Lisbonne une *Académie de Géographie*, établie en 1799, et qui a publié une excellente carte du Portugal. Outre les collections bibliographiques annexées à ces académies, on trouve encore à Lisbonne plusieurs bibliothèques ouvertes au public : la *Bibliothèque royale*, celle de *Jésus* et du *Palais das Necessidades*. Nous citerons, en outre, les bibliothèques de Coïmbre, les archives du monastère d'Alcobaça, et les archives royales de Torre-Tombo, comme renfermant des manuscrits très précieux et ornés de magnifiques enluminures.

En Allemagne et dans toutes les contrées du Nord, les bibliothèques et les académies sont encore en plus grand nombre que dans les pays que nous venons de parcourir; aussi ne citerons-nous que les principales. La plus ancienne académie de l'Autriche est l'*Academia Naturæ Curiosorum*, établie à Vienne en 1652. En 1687, sous le règne de l'empereur Léopold Ier, elle prit le titre d'*Academia Cesareo-Leopoldina*. Ses Transactions furent d'abord publiées par traités séparés; mais depuis 1684, elles ont paru en volumes et sous le titre d'*Ephémérides*. L'*Académie des Arts et des Sciences* de Vienne fut fondée en 1705; cinquante ans après, on établit dans la même ville une *Académie pour la culture des Langues Orientales*, et en 1783 une *Académie de chirurgie*, qui distribue tous les ans trois médailles de la valeur de 50 florins chacune.

La bibliothèque impériale de Vienne est une des plus con-

sidérables et des plus belles de l'Europe. Sa fondation remonte à l'an 1440. Elle se compose aujourd'hui de plus de 280,000 volumes imprimés, dont 12,000 *incunables*, de plus de 16,000 manuscrits et de 300,000 estampes assemblées en 1,242 porte-feuilles. Parmi les manuscrits, il y a 8,000 pièces autographes, écrites par des hommes célèbres dans toutes les classes de la société. La collection des livres de musique se compose de 6,000 volumes, dont les uns traitent de la théorie de l'art, et les autres contiennent les compositions des maîtres les plus célèbres, ainsi que celles de plusieurs empereurs. L'administration de cette bibliothèque se compose de treize personnes dont le traitement s'élève à 17,040 florins (42,000 francs environ).

Outre la bibliothèque impériale, on trouve à Vienne trente autres bibliothèques appartenant à des corporations religieuses, à des sociétés littéraires, à des administrations publiques, aux membres de la famille impériale, à de grands fonctionnaires, ou à de riches particuliers. Sans être précisément publiques, il est facile d'en obtenir l'entrée. Elles possèdent ensemble 410,000 volumes. La bibliothèque de l'Université, qui est publique, en renferme plus de 100,000.

L'*Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin* a été long-temps comptée parmi les sociétés savantes les plus célèbres de l'Europe. Elle fut établie en 1700 par Frédéric Ier, qui désigna l'illustre Leibnitz pour remplir les fonctions de président. Le premier volume des Transactions de cette société parut en 1710 sous le titre de *Miscellanea Berolinensia*, et fut suivi d'autres volumes à des intervalles de trois ou quatre ans, jusqu'à l'avènement de Frédéric-le-Grand en 1740. Ce monarque prit, en 1744, cette Académie sous sa protection spéciale, et lui donna une nouvelle organisation, afin d'étendre son utilité et de la porter à un rang plus élevé que celui qu'elle avait occupé jusqu'alors. Maupertuis en fut nommé président, et on la divisa en quatre classes : 1° la classe de Physique pour les sciences naturelles; 2° la classe des Mathématiques

qui comprend l'astronomie; 3° la classe de Philosophie; 4° la classe d'Histoire et de Philologie. Chaque classe choisit son directeur, dont les fonctions sont à vie. Les vacances qui surviennent sont remplies par l'élection, avec l'agrément du roi. Depuis l'an 1746, un volume de Transactions a paru régulièrement tous les ans. Elles se publiaient autrefois en français, mais aujourd'hui elles paraissent en allemand. Les *anciens Mémoires* s'étendent jusqu'à l'an 1771, et les *nouveaux Mémoires* vont jusqu'à 1787. Cette année-là commence une troisième série. L'histoire de cette Académie a été publiée en 1752. La bibliothèque royale et le cabinet des arts y furent réunis en 1798, et placés sous sa surveillance. Ils en sont maintenant de nouveau séparés. La bibliothèque royale de Berlin, fondée en 1661, se compose de 280,000 volumes imprimés, et de 5,000 manuscrits. Les frais d'administration de cette bibliothèque s'élèvent à 30,000 francs.

Indépendamment de ces Académies, on trouve encore en Allemagne l'*Académie des Sciences,* ou *Société Royale de Gœttingue* établie en 1733; l'*Académie électorale d'Erfurt,* fondée en 1754, pour le perfectionnement des sciences utiles; l'*Académie électorale des Sciences et d'Histoire Bavaroise de Munich,* fondée en 1760, mais considérablement augmentée depuis l'érection de la Bavière en royaume, et qui, depuis 1763, publie ses Transactions en langue allemande; l'*Académie de Manheim* fondée en 1755 par l'électeur Charles Théodore, et maintenant divisée en trois classes : celle d'histoire, de physique et de météorologie, enfin l'*Académie d'Histoire de Souabe* établie à Tubingue, dans le royaume de Wurtemberg.

Dans toutes les capitales des divers états de la Confédération Germanique, il existe des bibliothèques publiques, où se trouvent des livres fort rares. Celle de l'Université de Gœttingue se compose de 200,000 volumes et de plus de 100,000 dissertations. Les bibliothèques de l'Université de Heibelberg, qui date de 1390, et celle de Wolfenbuttel, dont la fondation

est bien moins ancienne, sont les plus considérables après la bibliothèque de Munich. Celle-ci n'a commencé à prendre quelque importance que vers la fin du dix-huitième siècle, lors de la réunion des riches bibliothèques des couvens, des abbayes et des souverainetés ecclésiastiques. Ce sont toutes ces aggrégations qui l'ont rendue, en peu de temps, la seconde bibliothèque du monde, car elle possède plus de 500,000 volumes.

La bibliothèque royale de Stuttgardt, célèbre par les 9,000 bibles qu'elle possède, se compose de 197,000 volumes imprimés, et de 1,800 manuscrits. Les fonds consacrés à son entretien s'élèvent à 7,000 florins (18,000 fr.) par an, dont 4,000 sont employés en achats de livres nouveaux. Par une singulière anomalie chez un peuple aussi studieux que l'Allemagne, l'entrée de la bibliothèque de Stuttgardt est plus difficile que dans les pays où la diffusion des connaissances est moins étendue. Le public n'y est admis pour lire et étudier que deux jours par semaine, le mercredi et le samedi, dans l'après-midi. Les autres jours on peut visiter la bibliothèque, accompagné d'un garçon de salle.

Dans le royaume de Saxe, il y a deux grandes bibliothèques publiques : celle de Dresde et celle de Leipsig, appelée *Paulina*. La première contient 300,000 volumes imprimés, 2,700 manuscrits, et 150,000 dissertations. La somme de 2,500 écus (9,000 fr.) est consacrée tous les ans à l'achat et à la reliure des livres. L'administration de cette vaste collection, la moins coûteuse de toutes celles de l'Europe, est confiée aux soins d'un bibliothécaire, d'un sous-bibliothécaire et de deux secrétaires. Elle est ouverte tous les jours au public. La bibliothèque de Leipsig, qui est principalement destinée à l'usage de l'Université, contient 100,000 volumes imprimés et 1,000 manuscrits.

La bibliothèque de la ville libre de Francfort contient 50,000 volumes imprimés, et 500 manuscrits. Elle coûte annuellement au gouvernement 4,350 florins (10,500 fr.). Elle est ou-

verte au public quatre fois par semaine; deux fois pendant deux heures, et deux fois pendant une heure. Tout le monde peut venir lire et étudier à la bibliothèque; mais les citoyens ont seuls le droit d'emporter les livres, en donnant un simple reçu. Les étrangers n'en reçoivent que sous la recommandation d'un citoyen; ils déposent en outre une somme d'argent.

La Suède est un des pays de l'Europe où l'instruction élémentaire est la plus répandue. Depuis un siècle, on n'y rencontre plus un seul individu qui ne sache lire, et presque tous savent compter. Sur les neuf cents élèves qui fréquentent l'Université d'Upsal, cent sont des enfans de laboureur; à l'Université de Lund (en Scanie) cette proportion est encore plus considérable. Depuis le commencement du dix-septième siècle, la Suède s'est placée au premier rang pour l'étude des sciences naturelles. Linnée donna cette impulsion; Sparman, Thunberg, Solander, le continuèrent; de nos jours, Berzélius, Walhenberg, le comte Trolle-Wachtmeister, Retzius, Agardh, Nilson, ont fait faire des progrès immenses aux différentes branches des sciences naturelles.

L'*Académie Royale des Sciences de Stockholm*, était, dans l'origine, une association particulière, fondée par Linné et quelques-uns de ses amis en 1739; elle ne reçut une charte de la couronne que deux ans après. Ses transactions, paraissent chaque trimestre et forment tous les ans un vol. in-8°. Les 40 premiers volumes depuis 1739 jusqu'en 1779 contiennent les *anciennes* transactions, et ceux qui ont paru depuis se composent des *nouvelles*. Elles sont écrites en suédois, mais elles ont été traduites en allemand. Cette Académie entretient un professeur de physique expérimentale qui, ainsi que les deux secrétaires, est payé sur le revenu des biens, donations ou legs, provenant de la société. Ce revenu fournit encore aux frais de plusieurs médailles d'or, et de prix en numéraire qu'elle distribue tous les ans. Stockholm possède aussi une *Académie des Belles-Lettres* fondée en 1753, et une institution appelée *Académie de Suède*,

qui date de 1786. Son but est la culture et le perfectionnement de la langue nationale. Il y a encore une *Académie pour les investigations des Antiquités du Nord*, établie à Upsal et qui a publié quelques volumes de mémoires fort curieux.

La Suède possède treize bibliothèques publiques, dont la plus considérable est celle d'Upsal, composée de 100,000 volumes imprimés, et de 6,000 manuscrits. La bibliothèque royale de Stockholm, fondée par Gustave Wasa, n'est qu'en seconde ligne pour l'importance. Ce prince, après la réformation, envoya un savant dans toutes les provinces du royaume pour recueillir et diriger sur Stockholm les collections de livres et de manuscrits qui avaient appartenu aux monastères sécularisés. Après avoir été considérablement augmentée par les successeurs de Gustave Ier, cette bibliothèque fut donnée en 1621 à l'Université d'Upsal; Christine commença alors à former une nouvelle bibliothèque avec les ouvrages que l'on avait en double et avec les collections qui, pendant la guerre de Trente Ans, étaient échues, comme butin, en partage à la couronne. Cette bibliothèque était surtout riche en manuscrits d'anciens auteurs classiques, mais elle fut en grande partie dispersée, soit par les dons que fit la reine à l'Université d'Abo et au gymnase de Strengnas, soit par la permission qu'elle accorda aux savans étrangers qu'elle avait attirés en Suède, de choisir dans sa bibliothèque tout ce qui pouvait leur être utile dans leurs travaux, soit enfin par la résolution qu'elle prit, en quittant le royaume d'emporter avec elle à Rome une grande partie de cette bibliothèque, qui s'y trouve encore, et qui forme une collection séparée dans la bibliothèque du Vatican. Ce qui en restait à Stockholm fut cependant assez considérable pour servir de fond à une nouvelle collection. Charles X l'augmenta considérablement surtout au moyen des livres dont il s'empara en Pologne et en Danemark. Mais cette belle collection fut presque entièrement détruite dans l'incendie qui au mois d'a-

vril 1697 dévasta le château de Stockholm. C'est du règne de Charles XII que date la nouvelle organisation de la bibliothèque royale de Suède. Un plan fut arrêté pour son augmentation successive et des fonds furent assignés pour l'achat des livres et les frais d'entretien. Elle s'accrut lentement jusqu'à ce que le ci-devant roi Gustave IV, Adolphe, lui fit don de toute la bibliothèque privée du roi Gustave III, son père, et augmenta considérablement le fonds destiné à l'achat des livres et au traitement des bibliothécaires. Il est à remarquer que cette bibliothèque n'achète que des ouvrages sur la politique, l'histoire, la géographie et la statistique. Ceux qui traitent des sciences proprement dites et des beaux-arts sont regardés comme trop coûteux. Le public trouve cependant les plus importans dans les bibliothèques des académies qui à la vérité ne sont pas ouvertes à tout le monde, mais dans lesquelles on est facilement admis. La bibliothèque royale est surtout riche en manuscrits concernant l'ancienne littérature du Nord. On y remarque la collection des chroniques d'Islande. Le nombre des volumes imprimés est de 70,000 et celui des manuscrits de 2,500, sans compter 16,500 diplômes. Cette bibliothèque est ouverte au public tous les jours, excepté le samedi depuis 11 heures jusqu'à 2. Il y a encore à Stockholm à la disposition du public, quoiqu'elle ne soit plus ouverte à des jours fixes, la bibliothèque dite *Benzelstjarne Engeström*. Elle se compose de 12,000 volumes imprimés et de 3,000 manuscrits.

Les bibliothèques publiques du Danemark sont au nombre des plus riches de l'Europe. La bibliothèque royale de Copenhague possède 400,000 volumes imprimés et 20,000 manuscrits, et celle de l'université 110,000 imprimés et plus de 3000 manuscrits, parmi lesquels il y a 1761 anciens manuscrits islandais. Ces bibliothèques sont ouvertes au public tous les jours, depuis onze heures jusqu'à deux. Toute personne connue peut emprunter des livres et les emporter chez elle. Il y a encore à Copenhague la bibliothèque de Classen, qui

est aussi ouverte au public et qui contient 35,000 volumes. Il est digne de remarque que le gouvernement danois, qui montre tant de libéralité dans la communication des livres de sa bibliothèque, exige de l'argent pour l'entrée de son musée royal des arts et des antiquités et de sa galerie royale de tableaux. Dans l'une et l'autre, il faut payer 2 rixdales (5 fr. 50 c.) pour un billet, qui peut toutefois servir pour une société de dix personnes. Au musée des antiquités septentrionales, au musée d'histoire naturelle et au cabinet des médailles, l'entrée est gratuite. On a formé depuis peu à Copenhague un fort beau cabinet d'estampes; mais, comme il n'est pas complètement organisé, on ne l'a pas encore ouvert au public.

La Russie, qui a calqué sa civilisation sur celle de l'Europe occidentale, a voulu aussi avoir ses bibliothèques et ses académies; mais l'*Académie impériale de Saint-Pétersbourg*, fondée par Pierre-le-Grand, est le seul de ces établissemens qui ait une importance réelle. Ce monarque ne vécut pourtant pas assez pour exécuter le projet qu'il avait conçu et qui lui avait été inspiré, dit-on, par l'examen des académies de France, lors du voyage qu'il fit en ce royaume en 1717. Immédiatement après sa mort, Catherine s'empressa de remplir ses intentions, et l'académie, ayant été sur-le-champ établie, tint sa première séance au mois de décembre de l'année 1725. Quelques-uns des plus célèbres mathématiciens et philosophes étrangers de l'époque furent sagement choisis par l'impératrice, pour illustrer la nouvelle académie. Wolff, Nicolas et Daniel Bernouilli, Bulfinger, Bayer, acceptèrent cette nomination qui n'était pas seulement honorifique; ils reçurent, en outre, le titre de professeurs, et des traitemens considérables, etc. Les professeurs sont aujourd'hui au nombre de quinze. Il y a aussi quatre adjoints, qui remplacent les professeurs, à mesure que leurs places viennent à vaquer, et qui, en attendant, ont le droit d'assister aux séances de l'académie. A l'avènement de l'impératrice Elisabeth, en 1741, cette institution reçut une

organisation plus large et plus indépendante; depuis lors, elle jouit d'une haute renommée. Son revenu annuel est considérable, et, au nombre des services signalés qu'elle a déjà rendus, il faut compter l'exploration des diverses parties du vaste empire russe par les voyageurs Pallas, Stolbert, Klaproth et autres, qu'elle a fait voyager à ses frais. Ses Transactions, jusqu'à l'année 1747 inclusivement, forment quatorze volumes, publiés en latin sous le titre de *Commentarii Academiæ Scientiæ Imperialis Petropolitanæ*. Les vingt volumes suivans, qui vont jusqu'en 1777, sont également en latin et intitulés *Novi Commentarii*. Depuis ce temps, elles ont pris le nom de *Acta*, et sont écrits, partie en latin, partie en français. Le célèbre Euler passe pour avoir écrit plus de la moitié des mémoires sur les mathématiques, qui ont paru dans ces Transactions jusqu'en 1783, année de sa mort, et l'on a trouvé, dans ses papiers, plus de cent autres mémoires qui ont été imprimés depuis, dans les volumes suivans. Ces papiers d'Euler contribuèrent, plus qu'aucun autre ouvrage de son siècle, à la simplification et au perfectionnement de l'analyse moderne. Une institution sur le modèle de l'Académie française, ayant pour but le perfectionnement de la langue russe, fondée à Pétersbourg en 1783, a été aussi réunie à l'Académie impériale.

L'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg a, sous son administration spéciale :

1. — Une bibliothèque divisée en deux sections; l'une pour les livres russes, l'autre pour les livres en langue étrangère. — 2. Un observatoire. — 3. Un cabinet de physique. — 4. Un laboratoire de chimie. — 5. Un atelier pour la confection d'instrumens de mathématiques et de physique. — 6. Un observatoire magnétique. — 7. Un musée minéralogique et géognostique. — 8. Un musée botanique. — 9. Un musée zoologique et zootomique. — 10. Un cabinet consacré à la mémoire de l'empereur Pierre I. — 11. Un musée asiatique. — 12. Un musée égyptien. — 13. Un musée de numismatique et d'antiquités. — 14. Un musée ethnographique et d'objets d'art.

Les frais d'entretien de ces divers établissemens s'élèvent à 40 ou 50,000 roubles par an. Un observatoire central vient aussi d'être placé sous la direction de l'académie impériale. L'achat des instrumens coûtera, dit-on, plus de 200,000 roubles; et les frais d'entretien sont déjà fixés à 47,000 roubles.

La *Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg* est le digne pendant de l'Académie impériale; elle a été formée dans l'origine de celle de Zaluski, apportée de Varsovie en 1796, et a été augmentée depuis par plusieurs autres collections. Les frais annuels pour l'entretien de la bibliothèque s'élèvent à 45,000 roubles. Le public est admis dans la bibliothèque le mardi de chaque semaine, depuis onze heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, pour visiter l'établissement, et, les mercredis, jeudis et vendredis, depuis dix heures du matin jusqu'à huit heures du soir pour y lire et faire des extraits. Le nombre des volumes imprimés, y compris les nouvelles et grandes acquisitions que la bibliothèque a faites, s'élève à près de 400,000, celui des manuscrits peut aller à 16,000. Les employés de la bibliothèque ont un costume particulier pour les jours de grande cérémonie et pour les jours ordinaires. Le grand costume est un habit de drap bleu de la même coupe que les uniformes des employés civils: collet montant et paremens de velours bleu; le collet est brodé en or. Le petit costume est un frac de drap bleu, à revers et à deux rangs de boutons; collet tombant de velours sans broderie; les paremens et la doublure sont de drap bleu.

Un réglement très détaillé pour tout ce qui concerne la bibliothèque a été rédigé et approuvé par l'empereur: il se compose de trois sections et de quatre-vingt-quinze articles. La première section est intitulée: *Fonctions des employés à la bibliothèque impériale publique;* la seconde: *Ordre à observer relativement aux bâtimens de la bibliothèque;* et la troisième: *des personnes qui viendront visiter la bibliothèque.*

Parmi les autres académies de l'Europe, nous citerons encore l'*Académie de médecine de Genève*, fondée en 1715; l'*Académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles*, qui publie ses Transactions, sous le titre de *Mémoires*, depuis l'an 1777, et l'institution sous le même nom, établie à Flessingue, qui a fait paraître aussi des Transactions; l'*Institut royal de Hollande*, fondé par Louis Bonaparte, qui se compose de quatre académies, sous le titre de classes, sur le modèle de l'Institut de France; la *Société Teylerienne*, de Harlem, qui jouit d'une grande réputation en Europe, enfin la *Société hollandaise des arts et des connaissances*, qui tient alternativement ses séances à Amsterdam, à Leyde et à Rotterdam. Les bibliothèques publiques de la Hollande sont peu considérables. Bruxelles possède deux bibliothèques: celle de la ville, qui contient 140,000 volumes imprimés et point de manuscrits, et celle du gouvernement, où il y a 15,000 manuscrits et point de livres imprimés.

Occupons-nous maintenant de l'Angleterre, où les sociétés et les réunions littéraires, quoique très nombreuses, se trouvant toutes en dehors de l'influence gouvernementale, ne projettent au-dehors qu'un très faible éclat. La Société royale d'Angleterre fait cependant exception. Elle fut instituée par le roi Charles II, principalement pour contribuer au perfectionnement des sciences naturelles : elle doit son origine à quelques habitans instruits de Londres, qui, vers l'an 1645, convinrent de se réunir une fois par semaine. M. Théodore Haak, Allemand, en suggéra la première idée, et les réunions eurent lieu, tantôt chez le docteur Goddard, dans Wood-Street, tantôt dans un local de Cheapside, tantôt au collège de Gresham. Cette société, dont les réunions furent plusieurs fois interrompues et reprises, dans le cours des dissensions civiles, obtint enfin, le 22 avril 1663, une charte royale, qui l'érigea en une corporation, composée d'un président, d'un conseil et d'un nombre indéfini de membres, réunis pour perfectionner les sciences naturel-

les. Les membres sont élus au scrutin. Ce sont eux qui choisissent le conseil, composé de vingt-et-une personnes, y compris le président, le vice-président, le trésorier, deux secrétaires et un secrétaire pour la correspondance étrangère. La moitié du conseil se renouvelle tous les ans. Les membres doivent payer 5 guinées, en entrant dans la société, et 13 shillings par quartier, tant qu'ils restent membres de la société : ils peuvent toutefois racheter cette contribution annuelle pour une somme de 26 guinées une fois payée. Ainsi, tandis que, dans les autres académies de l'Europe, une pension est attachée au titre d'académicien, il faut payer pour être admis à la société royale d'Angleterre! Les membres écrivent à la suite de leur nom les initiales F. R. S., qui signifient *Fellow Royal Society.* Cette société publie ses Mémoires sous le titre de *Transactions philosophiques,* recueil justement estimé.

C'est ici le lieu de parler du *Musée Britannique,* établissement qui n'a pas d'analogue en Europe. Nous allons en donner l'histoire et la description; mais auparavant nous ferons remarquer que le premier Anglais qui ait eu l'idée de former une collection dans le genre de celles que nous appelons aujourd'hui Musées, a été John Fradescant, jardinier de Charles I[er]. Cet homme avait parcouru presque toutes les contrées de l'Europe, et passait même pour avoir voyagé en Égypte et en d'autres pays de l'Orient. Dans le cours de ses voyages, il avait rassemblé des plantes, des graines, des curiosités de toute espèce. Il avait formé un jardin botanique à South Lambeth, près de Londres, où il possédait aussi une maison dans laquelle ses curiosités étaient déposées, et que l'on appelait communément l'*Arche de Fradescant,* par allusion à l'Arche de Noé. On y voyait des minéraux, des oiseaux, des poissons, des insectes, des plantes, des pièces de monnaie, des médailles antiques, et une foule d'autres objets fort rares alors. Le fils de John Fradescant fut le digne collaborateur de son père, et dépensa beaucoup d'activité et d'industrie

pour former une vaste et précieuse collection. Toutefois, les connaissances étaient si bornées à cette époque qu'il ne faut pas s'étonner si beaucoup d'absurdités y furent admises. Ainsi l'on y voyait un œuf de dragon et un œuf de griffon, deux plumes de la queue du phénix et la serre du roc, oiseau de proie assez fort, disait-on, pour enlever un éléphant. Le Musée des Fradescant devint, après leur mort, la propriété d'Elie Ashmole, fondateur du Musée ashmoléen à Oxford.

Sir John Cotton, petit-fils du fondateur de la Bibliothèque cottonienne, est celui à qui appartient réellement l'honneur d'avoir posé la première base sur laquelle s'éleva depuis le Musée Britannique; il offrit au gouvernement, pour l'usage du public, la bibliothèque commencée par son grand-père, et complétée par son frère et par lui, ainsi que les monnaies, médailles et autres curiosités qui en faisaient partie, réservant seulement à perpétuité, au chef de sa famille, le droit de nommer deux bibliothécaires. Ce don fut accepté, et un acte du parlement de la douzième et treizième année du règne de Guillaume III, en règle l'administration. Mais le public tira peu d'avantage de cette bibliothèque, et ce ne fut que vers le milieu du dix-huitième siècle, que l'on songea à établir un musée national en Angleterre. La première idée en fut donnée par le testament de sir Hans Sloane, célèbre médecin, successeur de Newton dans la présidence de la Société royale, qui, dans le cours d'une longue vie, ayant rassemblé une précieuse collection de livres, de manuscrits, de curiosités naturelles et d'objets d'art, au prix de 50,000 £, ordonna que, après sa mort, cette collection serait offerte au Parlement pour la somme de 20,000 £. Son décès ayant eu lieu en 1753, dans la quatre-vingt-douzième année de son âge, son offre fut acceptée, et le Parlement déclara que la propriété du Musée serait confiée à des fidéi-commissaires (*trustees*) pour servir à l'usage de la nation. Par la même loi, qui prononçait l'acceptation du legs de sir Hans Sloane, il fut décidé que l'on achèterait aussi la collection des manuscrits

harléens, et que la collection cottonienne, dont nous avons parlé ci-dessus, ainsi que la bibliothèque du major Arthur Edwards, feraient partie de la collection générale. Tel fut le premier fondement de ce que l'on appelle aujourd'hui le *Musée Britannique*.

Après avoir long-temps cherché un local convenable, on se décida enfin pour l'hôtel de Montague, situé dans Great Russel Street, et qui avait été bâti pour le duc de Montague, en 1686, par Pierre Puget, qui n'employa à la décoration de l'édifice que des artistes français. Cet emploi exclusif de Français, fit même supposer dans le temps que cet hôtel, qui avait été incendié, se reconstruisait aux frais de Louis XIV, auprès de qui le duc de Montague avait été deux fois ambassadeur; mais ce bruit n'avait aucun fondement. L'arrangement du bâtiment et le placement des divers objets exigèrent quelques années; le 15 janvier 1759, la collection fut, pour la première fois, ouverte au public. A cette époque, le Musée se partageait en trois départemens : celui des livres imprimés, celui des manuscrits et celui de l'histoire naturelle.

Le département des livres imprimés se composait, indépendamment des collections que nous avons citées, de la bibliothèque des rois d'Angleterre, commencée sous Henri VII et que le roi Georges II, donna au Musée. Elle renfermait entre autres la bibliothèque de l'archevêque Cranmer, celle de Henry, prince de Galles, et celle de Casaubon. Le roi ajouta à ce don la cession du privilège dont la bibliothèque royale jouissait sous la reine Anne, de se faire donner un exemplaire de tous les ouvrages déposés dans *Stationer's-hall*. En 1763, le roi Georges III donna au musée une précieuse collection de pamphlets politiques publiés pendant la révolution républicaine. Il serait trop long de citer ici tout ce qui a été ajouté depuis à ce département. Nous remarquerons seulement que le Musée possède quatre collections d'ouvrages et brochures sur la révolution française, qui en présentent l'histoire la plus complète peut-être qui existe. La première avait été formée

au commencement de la révolution par M. le premier président du Parlement de Bretagne, et la quatrième se compose de tous les écrits publiés pendant les cent jours. La collection des gazettes anglaises est fort complète, depuis la première publiée en 1588. Après la mort de Georges III, le feu roi, son fils, présenta au Musée la bibliothèque que son père avait commencée à l'époque de la suppression des Jésuites, et qui renferme des éditions précieuses d'une extrême rareté. Elle avait coûté près de 200,000 £.

Indépendamment des collections dont nous avons parlé plus haut, et qui formèrent le noyau du musée, il contient encore les manuscrits de l'ancienne bibliothèque royale d'Angleterre, rassemblés depuis le règne de Richard II, et parmi lesquels on remarque le *Codex Alexandrinum*, en quatre volumes in-4° sur vélin, qui est regardé comme le plus ancien manuscrit grec de la *Bible* existant aujourd'hui. Il est écrit en caractères onciaux, et remonte au quatrième ou, au plus tard, au sixième siècle. C'est un présent de Cyrille, patriarche de Constantinople, au roi Charles Ier. La collection cottonienne est riche en documens historiques depuis les rois saxons, jusqu'à Jacques Ier, et en lettres autographes de tous les grands personnages de l'Europe, depuis les temps les plus reculés jusqu'au dix-septième siècle. En 1807 la collection des manuscrits du premier marquis de Lansdowne fut achetée au prix de 4,925 £; dans cette collection se trouve une traduction française de l'*Ecriture sainte,* faite par Raoul de Presles, pour le roi Charles V. Beaucoup d'autres collections de manuscrits, tant anciens que modernes, sur une foule de sujets, ont été donnés au Musée ou achetés par lui. Nous ne citerons que le recueil des papiers de M. le comte Joseph de Puysaye, sur la guerre de la Vendée, depuis 1793 jusqu'en 1815, formant 117 volumes. Environ 2000 £ sont consacrées tous les ans à l'achat de livres anciens et étrangers.

Le département *d'histoire naturelle* n'offre rien de très

remarquable. Quoique composé d'un nombre considérable d'exemplaires, il est incomplet, et, sous beaucoup de rapports, inférieur à la collection du Jardin du Roi à Paris.

Ainsi que nous l'avons dit, le Musée britannique ne se composait, dans l'origine, que de ces trois départemens; on en a ajouté depuis deux autres, savoir : le département des antiques et le département banksien.

Le département des antiques. — Ce fut en 1772 que les antiques, jusque alors épars en petit nombre dans les autres départemens, en furent distraits et réunis à la belle collection d'antiquités grecques et romaines, et surtout de vases étrusques, achetée par Sir William Hamilton, au prix de 8,400 £. Mais le nouveau département ne fut créé qu'en 1807, quand, à l'arrivée des monumens d'Égypte, acquis par la capitulation d'Alexandrie, et lors de l'achat des marbres de Townley, en 1805, on se vit dans la nécessité d'ajouter, pour les recevoir, une aile à l'édifice. En 1815 le prince-régent acheta, au prix de 20,000 £ et fit déposer dans le musée, une précieuse collection de bas-reliefs, formant la frise d'un ancien temple, trouvés dans des fouilles faites à Phigaleïa, en Arcadie, et que l'on sait, par Pausanias, être du meilleur temps de l'école de Phidias. L'année suivante on y joignit les marbres dits d'Elgin qui furent enlevés au temple de Minerve, dans l'Acropolis d'Athènes. Le Parlement vota pour cet achat la somme de 35,000 £.

Ce département, où se trouve le beau vase appelé vase de Portland, est encore fort riche en bronzes, en monnaies et médailles, tant antiques que du moyen âge, en camées et en petits ornemens, tels que colliers, pendans d'oreilles, bracelets, etc. Enfin c'est aussi dans ce département qu'on a placé des dessins et estampes des plus grands maîtres. La collection d'antiquités égyptiennes a été, depuis quelques années, considérablement enrichie, et elle occupe en ce moment plusieurs salons qui lui sont spécialement affectés.

Le cinquième département, dit le *département banksien*, est uniquement consacré à la botanique. Il a eu pour noyau les herbiers et la bibliothèque de Sir Joseph Banks, légués au Musée par ce savant.

L'administration du Musée britannique est confiée à 48 fidéi-commissaires (*trustees*), dont 23 le sont par le droit de leurs places ; 9 sont nommés par diverses familles qui se sont réservé ce droit, en faisant des dons au Musée ; 1 est nommé par le roi, et les 15 autres le sont par les 33 précédens. Les commissaires, en vertu de leurs places, sont l'archevêque de Cantorbery, le lord chancelier, le président de la Chambre des Communes, le lord président du conseil, le premier lord de la trésorerie, le lord du sceau privé, le premier lord de l'Amirauté, le lord intendant, le lord chambellan, les trois premiers secrétaires d'état, l'évêque de Londres, le chancelier de l'échiquier, le lord grand-juge de la cour du banc du roi, le maître des rôles, le lord grand juge de la cour des plaids communs, le procureur général, le solliciteur général, le président de la société royale, le président de la société des antiquaires, et le président de l'Académie. Des 9 commissaires de famille, 2 représentent celle de Sloane, 2 celle de Cotton, 2 celle de Harley, 1 celle d'Elgin, et 2 celle de Knight. Le commissaire royal est aujourd'hui le duc de Northumberland.

La direction se compose d'un premier bibliothécaire qui a, en même temps, le maniement des fonds, de six sous-bibliothécaires, de six aides bibliothécaires, et de trois aides bibliothécaires adjoints ; tous les employés du musée, quel que soit leur rang, ont le titre de bibliothécaires. Il y a en outre un secrétaire et un commis teneur de livres. Plusieurs hommes de lettres distingués sont encore attachés au musée comme aides bibliothécaires honoraires. La nomination aux places de bibliothécaires et autres se fait par les trois principaux commissaires ; c'est-à-dire l'archevêque de Cantorbery, le lord chancelier, et le président de la chambre des communes,

excepté toutefois quand il s'agit de remplacer le premier bibliothécaire. En ce cas, les trois commissaires proposent deux personnes au roi qui en choisit une.

Le musée est ouvert aux curieux les lundis, mardis et vendredis, depuis dix heures jusqu'à quatre, excepté dans les semaines de Noël, de Pâques et de la Pentecôte. Il est en outre fermé pendant tout le mois de septembre. Les mardis et jeudis de chaque semaine sont spécialement consacrés aux artistes. La salle de lecture est ouverte tous les jours de dix heures à quatre. Les personnes qui desirent être admises, en demandent la permission au premier bibliothécaire, ou au plus ancien sous-bibliothécaire, qui peut la leur accorder sur-le-champ, ou en référer aux commissaires assemblés. La demande doit être accompagnée de la recommandation d'une personne connue. Les permissions ne sont jamais accordées que pour six mois, mais elles peuvent se renouveler indéfiniment. Il faut une permission spéciale pour faire des extraits de livres ou de manuscrits, et aucun manuscrit ne peut être copié en entier sans la permission de l'assemblée générale des commissaires.

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle et même pendant les premières années du dix-neuvième, le Musée n'était guère visité que par les savans et les hommes de lettres. Mais à compter de 1807 l'intérêt que la masse du public y prit alla toujours en augmentant. Le nombre de personnes qui visitaient le Musée fut cette année-là de 13,046. En 1814 ce nombre monta à 33,074; en 1818 à 63,253, et en 1826 à 123,302. La crise commerciale de l'année suivante le fit baisser à 79,131. Il remonta ensuite et fut en 1835 de 289,104. Un des témoins interrogé par la commission parlementaire a déposé qu'il y avait des jours où il y venait jusqu'à 6000 curieux.

Il ne nous reste plus qu'à parler de la bibliothèque Bodléienne de l'université d'Oxford, l'une des plus riches et des plus curieuses des Trois-Royaumes.

La première bibliothèque publique d'Oxford fut fondée par

Richard de Bury ou Aungerville, évêque de Durham, et lord trésorier d'Angleterre, sous le règne d'Édouard III. Étant mort en 1345, il laissa ses livres aux étudians du collège de Durham, qui les conservèrent dans des caisses jusqu'à ce que son successeur, au siège épiscopal, construisît la bibliothèque en 1370.

Honfroi, surnommé le bon duc de Glocester, homme d'un esprit supérieur, fut le véritable fondateur de la bibliothèque, plus tard restaurée et refondue par sir Thomas Bodley. Le nombre des volumes donnés à l'université par le duc Honfroi n'est pas bien connu. Il y a des écrivains qui portent ce nombre à 600. Le seul qui existe encore aujourd'hui est un Valère Maxime, enrichi des plus admirables miniatures ; tous les autres livres, dont la plupart étaient aussi précieux que celui-là, furent détruits sous le règne d'Édouard VI par les visiteurs protestans de l'université (dont le zèle était égal à l'ignorance), sous le prétexte qu'ils renfermaient des superstitions catholiques. Vers le milieu du seizième siècle la bibliothèque du duc de Glocester, étant entièrement dépouillée de tous ses trésors, on vendit à l'encan les bancs et les pupîtres, et la salle demeura vide, jusqu'à l'époque où sir Thomas Bodley entreprît de restaurer cette bibliothèque.

Ce fut en 1597 que ce grand citoyen commença sa noble entreprise ; il offrit à l'université une collection considérable de livres qu'il avait acheté sur le continent, et qui était estimée à 10,000 £. Plusieurs personnages distingués ayant imité son exemple, l'ancienne salle ne se trouva plus assez vaste pour contenir tous ces ouvrages. Il proposa donc de l'agrandir, et le 17 juillet 1610, il posa la première pierre de la nouvelle bibliothèque. Mais il ne vécut pas assez longtemps pour être témoin de son achèvement.

Le premier catalogue de la bibliothèque Bodléienne fut publié en 1605 ; les livres y sont classés d'après les quatre facultés de théologie, de médecine, de jurisprudence et des arts. Un autre catalogue alphabétique fut publié en 1625.

En 1738, il formait 2 vol. in-folio. Mais l'augmentation de la bibliothèque depuis ce temps a été si considérable que ce catalogue n'est plus qu'un objet de curiosité.

La bibliothèque Bodléienne fut ouverte pour la première fois au public le 8 novembre 1602, et par la chartre de main-morte, obtenue du roi Jacques Ier, sir Thomas Bodley en fut déclaré fondateur; son buste y fut placé en 1605. Depuis l'an 1780, une somme de plus de 400 £ est consacrée annuellement à l'achat de livres nouveaux; cette bibliothèque possède en outre le privilège de recevoir un exemplaire de tous les ouvrages qui s'impriment dans la Grande-Bretagne et en Irlande. Depuis l'Annonciation jusqu'à la Saint-Michel la bibliothèque est ouverte de neuf heures à quatre, et pendant les autres six mois de l'année de dix à trois, sauf quelques jours de fête et de vacances de peu de durée. Le 8 novembre de chaque année, depuis l'an 1681, une personne nommée par le doyen de l'église du Christ, et confirmée par le vice-chancelier de l'université, prononce le panégyrique du fondateur. Le nombre des volumes imprimés est d'environ 200,000, et celui des manuscrits de 28,000. Nous ne savons toutefois si dans ce nombre est comprise la grande collection offerte à la bibliothèque en 1834 par Francis Douce, écuyer.

(*Parliamentary Papers.*)

Miscellanées.

—

LE VALLON D'ABERLEIGH.

Il existe, dans la partie méridionale de l'Écosse, non loin de la mer, un vallon délicieux, séparé du reste du monde, bien digne, par sa grâce rustique, des habitans paisibles qui l'occupent depuis long-temps. Il est borné au nord par une chaîne de hautes collines couvertes d'arbres sauvages. Quelques rochers garnis de mousse et ombragés de sapins, le défendent contre les vents de mer sans dérober aux yeux le spectacle imposant et varié de cet élément. De leur sommet, auquel on arrive par un sentier inégal, on peut découvrir l'Océan dans toute son étendue, tantôt agité par la tempête, tantôt calme et semblable à une glace limpide, doublant l'éclat des rayons du soleil, et les rejetant sur tout ce qui l'environne; enfin, présentant aux regards étonnés le tableau ravissant de plusieurs petites îles dispersées çà et là, d'une multitude de vaisseaux à la voile et de barques de pêcheurs couvrant sa surface. Un de ces rochers, que tapisse un gazon très fin, sert quelquefois de but aux promenades, et plus souvent encore de retraite aux jeunes couples; le bruit monotone des vagues qui se brisent aux pieds des voyageurs ont plus d'une fois charmé ma pensée et ma solitude.

Cette enceinte renferme trois hameaux qui, par leur situation, ajoutent encore à l'agrément du coup-d'œil. Une multitude

de maisons et de cabanes se laissent apercevoir à travers les arbres qui couvrent la plaine; les champs se peuplent de laboureurs, de pâtres, d'enfans qui donnent une nouvelle vie à ce pays déjà comblé des dons de la nature. C'est au milieu de ces beautés champêtres, au centre de la vallée qu'est situé le château d'Aberleigh. Une propreté, une blancheur éblouissante le font apercevoir de loin; placé sur une légère éminence, ce domaine moderne et d'une construction simple, permet à ses habitans d'embrasser d'un coup-d'œil les objets environnans sans s'éloigner de l'ombrage et de la fraîcheur de deux terrasses, ornées de fleurs et d'arbustes que le climat et la saison permettent. Derrière le château s'élève un coteau couvert de pins; leur teinte brunâtre contraste avec la verdure des autres arbres, et présente ainsi l'aspect le plus pittoresque. L'intérieur du château répond à cet extérieur : rien n'y annonce le faste; tout y porte le caractère de l'ordre; un luxe de propreté qui y règne séduit l'œil et le cœur, et donne l'idée du bien-être domestique et de l'heureuse paix qui semblent devoir l'habiter.

C'est là que fut élevée la jeune Anna Wilson; au milieu de mœurs simples, religieuses et fortes. Son caractère formé sur le modèle des personnes qui l'entouraient fut énergique et doux. On sut, à-la-fois, lui donner l'amour des plaisirs champêtres et les talens que l'on croit renfermés dans l'enceinte des grandes villes : à l'âge de dix ans elle paraissait en avoir plus de douze; on s'étonnait de la perfection de sa taille, de sa grâce et de la force que lui avait procuré son goût pour l'exercice. C'était un spectacle singulier et amusant que de la voir courir, franchir les fossés, gravir les rochers avec une légèreté admirable. Les plus vives couleurs animaient ses joues; rien de si vif que sa physionomie, rien de si touchant que le son de sa voix; on aimait à suivre ses mouvemens, à recueillir toutes ses paroles, et en la quittant son image restait gravée au fond du cœur. Son esprit fin et délicat était orné par l'étude; mais douée surtout de cette bonté

active et éclairée qui naît d'une sensibilité vraie, Anna rendait service de si bonne grâce et avec si peu d'ostentation, qu'en le recevant on se serait cru dispensé de la reconnaissance, si l'on n'avait eu du plaisir à être reconnaissant. Adorée de ses parens, admirée de tous, elle faisait encore le bonheur des habitans de la contrée, soignait les malades, secourait les indigens, instruisait les enfans avec cet intérêt qu'elle savait mettre à toutes ses actions. Elle ne dédaignait même pas de faire servir ses talens à leurs plaisirs : souvent la jeune Écossaise se rendait auprès d'eux lorsqu'ils étaient rassemblés; elle leur chantait quelques-unes des vieilles ballades qu'elle avait apprises. Quelquefois aussi c'était elle-même qui composait ces chants. Modeste sœur des Bardes, Anna Wilson, douée de leur imagination ardente, mais d'une âme plus timide, se contentait de chanter les malheurs du pauvre et les vertus de la chaumière.

Telle était à quinze ans miss Anna Wilson. Rien n'avait altéré encore sa parfaite sérénité. Mais déjà son cœur commençait à éprouver le besoin d'un sentiment qu'elle ignorait. Ses goûts ne tardèrent pas à se ressentir de ce léger changement; la musique tendre et expressive eut plus d'attraits pour elle; la danse des *Reels,* qu'elle aimait, lui devint indifférente; elle lui préféra la poésie et chercha la solitude. « Laissons, disait sa mère, cette jeune imagination s'enflammer au récit des belles actions, cette âme naïve s'émouvoir aux plaintes des amans vertueux; elle n'y perdra rien, mon aimable et modeste Anna. Cette heureuse exaltation qu'elle éprouve la préservera d'un choix indigne d'elle!»

Le hasard me rapprocha de cette intéressante famille, et me fit faire au même instant connaissance d'un jeune homme nommé Arthur, qui, sous mes auspices, ne tarda pas à être présenté et accueilli au château d'Aberleigh. Il fut ravi de la beauté, de la grâce de miss Wilson; elle remarqua sa tournure élégante, sa physionomie était ouverte et noble, ses yeux bleus et expressifs, surmontés par des sourcils dont la

couleur brune contrastait avec ses cheveux blonds. Il y avait trop de conformité entre ces jeunes gens pour que l'amour tardât à s'emparer d'eux; en effet, leurs regards nous apprirent bientôt que leurs cœurs s'étaient entendus. Aucun obstacle ne s'opposait à leur union, elle fut bientôt décidée; les momens qui devaient encore s'écouler jusque-là étaient remplis par les plaisirs de la promenade, par le bonheur de s'aimer, de se le dire, et par mille projets enchanteurs qu'embelliront toujours les illusions de la jeunesse et d'un cœur qui semble s'épanouir et éclore.

Une de ces promenades assez lointaines que le couple faisait chaque matin fut interrompue par l'accent d'une voix plaintive qui sortait d'une haie voisine. Leur premier mouvement fut de voler de ce côté; ils virent un petit garçon âgé de neuf à dix ans, à peine vêtu, marchant pieds nus sur l'herbe et les cailloux parmi lesquels il cherchait des plantes; il paraissait fatigué et triste; ses yeux étaient rouges et remplis de larmes. Avec autant de douceur que de grâce, miss Wilson le questionne en patois d'Écosse, et apprend qu'il est fils d'une femme nommée William, habitante d'un hameau assez éloigné du château d'Aberleigh, chargée de famille, accablée par la détresse et déjà atteinte d'infirmités. « Mon père et ma mère, ajoute l'enfant, ne peuvent plus se lever; ni ma sœur Betsy ni mon frère James, qui n'est guère plus grand que moi.

— Eh quoi! pauvre petit, dit Anna, vous êtes le seul de la famille qui ne soyiez point malade?

— Nous avons une de nos voisines qui vient quelquefois soigner mon père et ma mère; elle sait la médecine, elle ordonne des remèdes, et je fais souvent bien du chemin pour trouver les herbes qu'il faut.

— Vous n'avez pas d'autres secours; et le médecin?

— Il demeure bien loin de notre village... Et puis il faut de l'argent pour avoir des médecins, et mon père dit comme ça qu'il vaut encore mieux mourir sans eux..... »

En achevant ces paroles les larmes de l'enfant recommencèrent à couler.

« Mon ami, dit la jeune fille, il faut sauver cette famille. »

Elle s'empara du bras d'Arthur, et se laissant guider par l'enfant, elle s'achemina vers la petite cabane écossaise.

Quoique les yeux de la jeune fille dussent être accoutumés à l'aspect des infortunés et de leurs souffrances, et que les visites fréquentes qu'elle leur avait faites l'eussent placée au-dessus des répugnances trop communes à son âge et à sa situation, le spectacle de la misère et du délabrement qui régnait dans cette cabane, la vue des malheureux couchés sur la paille, manquant de tout, la pénétra d'horreur et de pitié. Elle s'approcha de la mère et de la jeune fille qui reposaient ensemble sur le même grabat. Après s'être informée de leur santé, elle leur apprit la rencontre qu'elle avait faite du jeune garçon; les détails qu'il avait donnés sur leur position et le desir qu'elle éprouvait d'y apporter quelque soulagement. Dans un autre coin de la cabane, Arthur liait conversation avec le pauvre William, auquel il promettait ses bons offices. La présence et les discours des deux jeunes gens ne tardèrent pas à répandre une sorte de sérénité dans l'âme de ceux qui se croyaient abandonnés de Dieu et des hommes. Une vieille voisine, assise dans un coin de la chambre, levait les mains au ciel en signe de reconnaissance. La fille aînée, Marie, qui seule était en état de soigner ses parens, semblait épuisée par la fatigue et le chagrin, et retrouvait de nouvelles forces à la voix de miss Wilson. C'était une fille très pâle et très amaigrie par les angoisses de la pauvreté et de la souffrance physique; une expression de candeur et d'honnêteté se laissaient lire sur son visage et captivaient l'intérêt.

Un médecin était nécessaire : Arthur partit pour l'aller chercher. Il était tard et le médecin demeurait loin!

« N'importe, reprit-il, en regardant Anna, je réponds de l'amener avant la nuit. »

Anna fit bien quelques réflexions sur l'inconvénient de rester si long-temps éloignée de sa mère, sur les inquiétudes qu'elle allait faire naître; mais elle ne voulut pas priver des malheureux des secours et des consolations dont ils avaient besoin. Elle suivit des yeux le jeune homme, en faisant des vœux pour son prompt retour. Pendant son absence, elle écouta avec intérêt et bienveillance le récit des malheurs qui avaient accablé les habitans de la cabane; elle n'oublia rien pour adoucir leurs chagrins et relever leurs espérances. Le temps s'écoulait; ses regards se portaient au loin dans la campagne, comme pour hâter le retour du messager. Enfin, après une mortelle attente, Arthur reparut, amenant le docteur. Hors d'haleine et le cœur palpitant, il se jeta sur un des vieux siéges rustiques, et lut sa récompense dans les yeux d'Anna. Le médecin fit donner aux malades quelques cordiaux, et recommanda surtout plus de bien-être et de propreté dans les objets qui servaient à leur usage. Miss Wilson et Arthur s'occupèrent de cette importante partie de la guérison, envoyèrent chercher quelques alimens salutaires, et virent les malades se réveiller et sortir peu-à-peu de cette situation horrible.

Il était déjà tard lorsqu'ils rentrèrent au château. M. et Mme Wilson, alarmés sur leur compte, avaient dépêché de tous côtés des domestiques munis de flambeaux pour les découvrir et protéger leur retour. On se doute bien qu'ils furent questionnés avec empressement sur la cause de leur retard. Madame Wilson, en embrassant sa fille, malgré la fatigue et l'émotion qui altéraient un peu la fraîcheur de son teint, s'aperçut que le cœur d'Anna était satisfait. La visite des deux jeunes gens à la chaumière ne tarda pas à rendre public le commencement d'intimité qui existait entre eux. Le bruit de leur mariage se répandit bientôt dans le pays et détermina les parens à le conclure; il fut donc fixé à la se-

maine suivante, au milieu des félicitations des amis et des parens accourus de toutes parts pour en être témoins. Cependant Anna n'oublia point ses nouveaux protégés : elle savait que, grâce au médecin et aux secours qu'elle leur avait fait passer, les malades étaient en pleine convalescence. Impatiente de jouir elle-même de son ouvrage, elle témoigna le desir de leur faire une seconde visite, et toute la famille voulut l'accompagner. M. et Mme Wilson, Anna et Arthur, partirent du château pour se rendre chez les pauvres gens. Pendant la route la conversation eut pour objet le plaisir qu'allaient éprouver les habitans de la pauvre maison : tout entretenait dans la petite société une gaîté douce et paisible.

On s'aperçut, enfin, au détour d'un sentier étroit une petite cabane que l'on reconnut pour être celle de William. Anna et Arthur s'avancèrent les premiers, et furent très surpris en voyant qu'elle était assiégée par une foule de paysans. Cet empressement de la part des voisins n'était pas ordinaire ; il ne pouvait être motivé que par quelque évènement arrivé à leurs protégés. Tout le monde double le pas, et l'on se trouve bientôt à la porte du vieux William.

L'espèce d'agitation qui régnait parmi cette multitude ne présageait rien d'heureux ; mais quels furent leur étonnement et leur douleur, quand ils trouvèrent la maison remplie de sergens, d'huissiers et autres gens de loi qui paraissaient exécuter leurs fonctions! A leur tête était un gros homme dont la physionomie dure et brusque fit aussitôt reconnaître au colonel l'intendant du propriétaire de la ferme. Il ne lui fut pas difficile de deviner le but d'une pareille visite. Quant à Mrs Wilson, la nouveauté de ce spectacle lui causait une telle surprise qu'elle aurait eu peine à en démêler le motif, si les cris, les sanglots des habitans de la chaumière ne l'avaient instruite de toute l'étendue de leur malheur. Les pauvres enfans en apercevant leur bienfaitrice s'étaient jetés à ses pieds, et la conjuraient, les larmes aux yeux, de sauver leur père qu'on allait mener en prison. Anna, hors d'elle-même,

les relevait, les embrassait, cherchait à les rassurer et ne savait que leur dire. Dans ce moment M. et madame Wilson entrèrent. Au milieu de la confusion qui régnait dans la chaumière, M. Wilson, ne put d'abord obtenir pour toute réponse à ses questions que des plaintes, des cris et des exclamations; enfin le silence s'étant rétabli, il en profita pour interroger le gros homme, qui lui répondit que William devait deux années de fermage à son maître, et qu'après l'avoir inutilement sommé d'acquitter sa dette, le propriétaire allait l'envoyer en prison. M. Wilson ne crut pas convenable de perdre son temps à justifier le pauvre William et à détruire les préventions de cet homme dur et irascible; il se contenta de lui faire connaître l'intérêt qu'il prenait à la malheureuse famille, offrit de payer une partie de ce qui était dû et promit d'user de tout son pouvoir pour terminer cette affaire. Mais l'intendant répondit qu'il lui fallait la somme entière payée à l'instant; et elle se trouva si forte, elle excédait tellement les ressources dont on pouvait user, que les maîtres du château se virent sur le point d'abandonner leur généreux dessein. En vain ils joignaient leurs sollicitations aux gémissemens et aux sanglots de la pauvre paysanne et de ses enfans; l'intendant restait inflexible et se disposait à emmener William.

« Eh bien, dit Arthur à l'intendant, puisque nos prières et nos offres ne peuvent soustraire ce vieillard à la rigueur des lois, vous ne devez pas nous refuser les moyens de lui être utiles; je connais M. Allen, le propriétaire de la ferme; il me sera facile d'exciter sa compassion en faveur de ces braves gens; je ne demande pour cela qu'un délai de quinze jours; si vous me l'accordez, voici une bourse, elle est à vous!

— Un délai de quinze jours (s'écrie l'intendant, qui regardait attentivement Arthur et la bourse)! mais songez que ces drôles-là peuvent s'évader en quinze jours avec ce qu'ils possèdent encore : je ne serai pas assez faible pour trahir les

intérêts de mon maître ; si je consens à retarder la sentence, ce ne sera, je vous le déclare, que de six jours. »

Dans trois jours devait se former l'union d'où dépendait le bonheur d'Arthur! Comment accepter la condition imposée par le tyran subalterne? Déjà ses agens se disposaient à emmener William, lorsque Anna intervint et pria le jeune homme de ne pas abandonner ces malheureux et de leur sacrifier même la prochaine espérance de leur bonheur. Arthur tira sa bourse, et la donnant à cet homme :

« Tenez, dit-il, j'accepte le court délai que vous m'offrez, je pars demain ; l'affaire sera terminée avant six jours, s'il est possible ! »

L'intendant sortit en faisant de sa conduite une espèce d'apologie qu'on ne daigna pas écouter.

Son départ rétablit enfin le calme : on respirait plus librement ; les habitans de la chaumière se jetèrent aux pieds de leurs bienfaiteurs, et les témoignages de leur reconnaissance, la joie naïve des enfans, suspendirent pour quelques minutes dans le cœur d'Arthur, le sentiment douloureux de l'arrêt qu'il venait lui-même de prononcer.

De retour au château, l'entretien se dirigea naturellement sur les évènemens de la journée. L'espoir d'assurer la tranquillité de cette pauvre famille dissipa les tristes pensées qu'ils avaient éveillées. Impatient de terminer une affaire qui devait le retenir loin de miss Wilson, Arthur fixa son départ au lendemain. « Si les circonstances me secondent « (dit-il), j'espère que nous nous reverrons avant le jour « marqué pour notre union et qu'en travaillant au bonheur de « William et de ses enfans, je n'aurai pas retardé le mien. »

Le jour suivant, à peine le soleil commençait à éclairer la campagne, Arthur s'éloignait d'Aberleigh en jetant un dernier regard sur cet édifice qui renfermait tout ce qui l'attachait à la vie. Il était à cheval : la vitesse de sa course l'empêchait à-la-fois de sentir les regrets de cette séparation et d'être ému par les beautés de la nature que la fraîcheur du

matin rendait plus vives et plus touchantes. Il ne formait qu'un seul desir, il n'avait qu'une pensée : arriver promptement, afin de repartir de même. En arrivant à Glasgow, résidence de M. Allen, le propriétaire, il s'informa de sa demeure; personne ne put la lui indiquer. Désolé de ce contretemps; il courut chez la plupart de ses connaissances et y chercha les renseignemens qu'il desirait; mais l'heure n'était pas favorable : c'était celle des plaisirs. Après avoir dépensé sa soirée en recherches inutiles, il prit le parti de retourner chez lui; malgré l'agitation qu'il éprouvait, la fatigue du jour ne tarda pas à lui procurer un profond sommeil. Le lendemain, ayant recommencé ses recherches, il apprit que M. Allen était à sa maison de campagne. Il expédia aussitôt un courrier pour obtenir la permission de s'y présenter. Après trois heures d'attente, le messager revint et lui apprit que M. Allen avait quitté sa campagne depuis deux jours et qu'il était chez un ami; que ses gens n'avaient pu lui dire le nom de ce dernier, soit qu'ils l'ignorassent, soit qu'ils eussent ordre de le taire. Il est aisé de concevoir combien cette réponse fut désagréable à l'impatient jeune homme. Après avoir exhalé son humeur, il prit le parti de s'adresser à un ami de M. Allen, qu'on lui nomma et qui était son compagnon de plaisir. Ce jeune homme possédait une jolie terre à deux lieues de la ville; Arthur ne le connaissait point, mais sûr d'y rencontrer celui qu'il cherche, et fatigué de tant de délais, il prend le parti de s'y rendre.

M. Allen n'y était pas; il l'avait quittée la veille pour retourner à sa maison de campagne. Arthur allait repartir sur-le-champ; mais M. Stephen, propriétaire du château, l'invite d'une manière si pressante à passer la nuit dans son ermitage, qu'il se décide à accepter cette offre. Le jour suivant, Arthur et son hôte se séparèrent fort contens l'un de l'autre. Stephen s'applaudissait de pouvoir compter Arthur au nombre de ses connaissances, et celui-ci, bien que charmé de l'esprit et des manières de ce jeune homme, son-

geait avec douleur au temps précieux que lui faisaient perdre tant de courses inutiles.

Il arriva chez M. Allen à l'heure du dîner; en entrant dans la cour, il préparait le compliment qu'il jugeait nécessaire pour faire excuser sa subite apparition, lorsque les domestiques de la maison, s'étant approchés, lui dirent que leur maître était absent, et qu'on ne l'attendait même que dans quelques jours.

Qu'on se représente la situation d'Arthur en apprenant cette nouvelle! Le chagrin, l'humeur, le découragement, le rendirent quelque temps immobile.

« Ecoutez, dit-il enfin aux domestiques, il faut absolument
« que je parle à votre maître. Depuis trois jours, je fais pour
« le trouver des démarches inutiles; sans doute, quelque
« motif que j'ignore l'oblige à se cacher. Mais je vous déclare
« que je ne quitterai point sa maison qu'il ne m'ait accordé
« l'entretien que je desire. »

Aussitôt, sans attendre de réponse, il congédie sa voiture, se fait conduire dans une chambre, demande du papier et de l'encre, et écrit à M. Allen qu'une affaire de la plus haute importance lui fait solliciter une entrevue très prochaine. Il charge l'un des domestiques de porter ce message à son maître. Cette prière fut accompagnée d'une marque de générosité qui disposa les domestiques à le servir et à lui témoigner la plus grande considération.

Pendant que Arthur est installé chez M. Allen, disons un mot de ce personnage et des motifs qui l'éloignent de chez lui.

M. Allen avait passé une partie de sa jeunesse à Londres, au milieu des plus bruyans plaisirs; sa fortune avait fini par se ressentir de ce genre de vie. Il s'était enfin retiré dans sa province avec le dessein de réformer sa conduite; mais les entraves de l'habitude et la faiblesse du caractère ne lui permirent jamais de l'exécuter. En continuant à satisfaire ses goûts et surtout sa passion pour le jeu, il contracta des dettes d'honneur qui excédaient ses moyens. Dans ce moment critique,

il n'imaginait rien de mieux que de se dérober au public et à ses créanciers, jusqu'à ce qu'il fût en état de s'acquitter. Allen n'était cependant pas dépourvu de bonté, de générosité; il aimait à obliger ses amis; il était d'un commerce doux et facile, mais rien ne pouvait le forcer à mettre un peu d'ordre dans ses affaires : il aimait mieux être trompé par son intendant que de vivre et de juger par lui-même, et se trouvait, depuis plusieurs jours, dans l'obligation de se dérober à la poursuite de ses créanciers. Des pertes au jeu et des emprunts faits à différens amis lui rendaient la ville peu agréable et toute visite suspecte. Pour les éviter, il couchait rarement à la maison, et jamais plus de deux fois de suite chez le petit nombre d'amis qui étaient dans sa confidence. Il avait appris, depuis trois jours, qu'un jeune homme desirait lui parler en secret et qu'il mettait la plus grande vivacité dans ses recherches : c'en était assez pour engager Allen à redoubler de précaution. Ainsi, Arthur voyait les difficultés s'accroître en raison de ses efforts pour les surmonter.

Cependant le pauvre Arthur attendait avec anxiété le retour du domestique qui devait lui rapporter la réponse de M. Allen. Le troisième jour depuis son départ était expiré; il voyait naître celui qui aurait dû l'unir à son amante, si le sort n'eût pas multiplié les incidens qui le retenaient loin d'elle. « Mon amie, « lui écrivait-il, c'est aujourd'hui que nous devrions être heu- « reux pour toujours !... Si vous n'eussiez vous-même ordonné « mon départ, croyez-vous qu'il m'eût été possible de sup- « porter cette situation ! Mais vous le voulez : il faut vous « ressembler ! »

Le courrier revint à midi. Arthur fut le premier à l'apercevoir, et descendit précipitamment dans la cour pour savoir si M. Allen le suivait; hélas ! le messager lui dit tristement qu'il n'avait aucune nouvelle de son maître; qu'il l'avait cherché partout, et que, désespérant d'y parvenir, il venait instruire Arthur du mauvais succès de ses démarches. Ce nouveau contre-temps accabla le jeune homme : il questionnait à peine

le domestique et se trouvait même hors d'état d'apprécier l'embarras de ce dernier et l'invraisemblance de son rapport. Uniquement occupé de la triste idée que les six jours seront expirés avant qu'il ait pu se rendre utile à ses malheureux protégés, il ne sait plus quel parti prendre. Tout-à-coup, un léger bruit se fait entendre : c'est le galop d'un cheval. Arthur sort de sa rêverie pour prêter l'oreille, et bientôt il voit entrer dans la cour un groom courant à bride abattue et qui ne s'arrête que près de lui : Arthur reconnaît un des gens de Stephen, du gentilhomme dont il a reçu, deux jours auparavant, un si obligeant accueil. Le courrier remet à Arthur un billet que ce dernier s'empresse d'ouvrir, et dans lequel il lit ce peu de mots : « *M. Allen apporte plus que jamais de soin à vous fuir, depuis que son domestique lui a peint votre obstination à le poursuivre; mais il est chez moi : venez et promptement.* »

Il part aussitôt, et arrive au château de Stephen au moment où les joyeux convives allaient se mettre à table. La présence d'Arthur produisit un étrange changement dans la gaîté de M. Allen, surtout lorsque le maître de la maison le lui eut présenté comme quelqu'un qui, depuis plusieurs jours, se donnait une peine infinie pour le rencontrer. Arthur, prenant la parole, s'excusa sur son impatience, ajoutant que le motif était assez intéressant pour le justifier, et pria Stephen de les conduire dans un appartement où ils pussent causer en liberté. M. Allen l'y suivit non sans crainte sur l'objet de cette conférence; Arthur commença le récit des malheurs qui avaient accablé la pauvre famille William, jusqu'au moment où on avait voulu se saisir de la personne du vieux fermier. En faisant cette narration, Arthur n'oublia rien de ce qui pouvait convaincre Allen de l'intérêt qu'il prenait lui-même à la situation de ces malheureux, et finit par lui avouer que le desir d'y apporter quelque soulagement et de l'émouvoir en leur faveur était l'unique motif de son voyage.

Il serait difficile d'exprimer l'étonnement qui se peignit sur la physionomie de M. Allen. Ses pauvres fermiers étaient si loin de sa pensée, les réclamations d'Arthur étaient si différentes de celles qu'il avait redoutées, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier :

« Quoi, monsieur, voilà le sujet qui vous fait courir après moi depuis cinq jours, sans prendre de repos !.... C'est donc pour me parler de ces pauvres diables, ajouta-t-il en riant, que vous me pourchassez de la manière la plus effrayante !

— Eh ! monsieur, répondit Arthur, quel motif plus légitime pouvait autoriser mes démarches ? »

Alors il entra dans de nouveaux détails. M. Allen, rassuré sur son propre compte, ne tarda pas à s'intéresser à la conduite, à la générosité d'Arthur ; d'ailleurs, le nom d'Anna Wilson, qui venait à chaque instant se mêler à ce récit, était toujours prononcé avec tant de plaisir et de tendresse ; elle jouait un grand rôle dans toute cette affaire, et Allen n'eut pas de peine à s'apercevoir que l'amour avait autant de part à cette action que la bienfaisance : découverte qui ne fit qu'augmenter l'intérêt que lui inspirait Arthur. Allen lui ayant témoigné le desir d'en apprendre davantage, avec cette sensibilité qui lui était naturelle, le pauvre Arthur, dont le cœur était oppressé depuis plusieurs jours, ne put résister au desir de s'entretenir du sujet de sa peine ; sa liaison avec Anna, l'aventure du pauvre William, le sacrifice qu'il avait fait en s'éloignant de miss Wilson, au moment de devenir son époux, son anxiété en voyant les journées s'enfuir sans succès, tout fut peint avec de si vives couleurs que Allen s'écria :

« Je ne me pardonnerai jamais d'avoir été un obstacle à votre bonheur ; mais aussi pourquoi ne pas m'écrire ces détails, au lieu de vos billets mystérieux qui ne servaient qu'à redoubler mes inquiétudes ? Quel autre qu'un amoureux ou un créancier pouvait mettre tant d'acharnement dans ses poursuites ? Vous n'aurez pas perdu pour attendre ; non-seulement je m'engage à ne point attenter à la liberté de vos

protégés, mais je vais vous remettre la quittance de ce qu'ils me doivent, et de plus, un nouveau bail de la ferme dans laquelle ils peuvent s'installer dès demain. »

Arthur transporté de joie, lui exprime sa reconnaissance, et après avoir pris congé du maître de la maison et accepté l'offre d'un cheval, repart pour ce beau vallon d'Aberleigh qu'il espère revoir bientôt. Il a calculé qu'en voyageant toute la nuit, il sera de retour à Aberleigh avant le lever du soleil. Le cheval qu'il monte est plein de vigueur, et seconde à merveille l'impatience de son maître. Malgré les ténèbres, il parcourt les routes tortueuses et souvent escarpées, avec la plus grande rapidité. Au premier rayon de l'aurore, Arthur aperçoit dans le lointain, les bois de pins et les coteaux qui environnent le vallon. Dans deux heures, il sera aux pieds de miss Anna! Mais le billet dont il est porteur, est destiné à ramener le bonheur dans la famille du vieux William. Arthur pique des deux, prend un chemin détourné, et découvre bientôt cette chétive cabane. Les enfans, avertis par le bruit qu'il fait, sortent précipitamment, et bientôt sont suivis du père et de la mère. Je n'essaierai pas de décrire le transport de ces bonnes gens. Tous s'étaient jetés à ses pieds, et ne trouvaient que des larmes pour exprimer leur reconnaissance. En voyant les cheveux blancs du vieux William, les haillons qui couvraient tant d'intéressantes créatures, la pâleur de leur visage sur lequel venait se peindre, depuis un moment, la joie la plus vive, Arthur jouissait avec délices du plaisir d'avoir fait des heureux. Quelles émotions nouvelles le pénétrèrent, quand il aperçut les tourelles du château! Miss Wilson n'était pas plus tranquille, elle venait de lire la dernière lettre d'Arthur, elle éprouvait un serrement de cœur inexprimable en songeant que selon toute apparence, cette séparation se prolongerait encore. Cependant, par un instinct secret, ses regards se portaient sans cesse sur la campagne. C'était l'heure du déjeuner, chacun prenait place en silence autour de la table, quand on crut entendre un bruit lointain du côté de l'avenue.

Le bruit augmenta par degrés....... C'est lui...... le cœur d'Anna palpite, elle s'élance à la fenêtre, et aperçoit Arthur qui s'écrie :

« Ils sont heureux!....

« Ils sont heureux, ô cher Arthur! »

Elle quitte la fenêtre, descend l'escalier, arrive dans la cour au moment où Arthur met pied à terre, et, entraînée par la rapidité de sa course autant que par son agitation, se trouve sans y songer, dans les bras du jeune homme, qui, transporté de plaisir, la pressa mille fois contre son cœur. M. et Mme Wilson, restés à la croisée, souriaient à nos deux amans, et se félicitaient de leur bonheur, tandis qu'Anna, un peu confuse de son empressement, cherchait à lui donner un autre motif en demandant d'une voix mal assurée, des nouvelles de William et de ses enfans.

La vie réelle n'a-t-elle pas ses idylles plus intéressantes que celles de Gessner, et me pardonnera-t-on d'avoir esquissé une scène innocente, touchante, et simple, dont j'ai été le témoin?

(*Provincial Sketches.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Physiologie.

L'hôpital de la marine à Londres.—De tous les hôpitaux de Londres, il n'en est aucun qui offre plus d'intérêt que *le Dread-Nought* (le Sans-Crainte) autrefois vaisseau de ligne armé de cent quatre canons, mais qui, aujourd'hui, vieux et cassé, flotte paisiblement sur les eaux de la Tamise : il sert d'hôpital aux marins. Durant près d'une année, et jusqu'au jour qui précéda la bataille de Trafalgar, *le Dread-Nought* porta le pavillon de l'amiral, depuis lord Collingwood. C'est à bord de ce vaisseau que furent écrites quelques-unes de ces lettres admirables qui jettent un si vif intérêt sur la correspondance de cet homme célèbre. *Le Dread-Nought,* en raison de la lenteur de sa marche, fut un des derniers à prendre part à l'action de Trafalgar; mais il ne rendit pas moins de services à l'escadre par le soin avec lequel il recueillit une foule de malheureux qui allaient perdre la vie dans les flots, alors que tant de navires, privés de voiles, de mâts et de cordages, étaient entraînés sur le rivage par la tempête. En quittant le service actif, *le Dread-Nought* n'a pas cessé d'être utile. Il n'a point été destiné, comme la plupart de ses contemporains, à un service dégradant ou à une oisiveté complète. Placé au centre des navires de toutes les nations qui couvrent la Tamise, il est toujours prêt à recevoir, de

quelque pays qu'ils viennent, les marins dont la santé délabrée réclame les soins de l'homme de l'art.

La pratique de la médecine dans les autres hôpitaux, n'offre d'autres variétés que celles qui dépendent des phénomènes propres à la maladie. Les malades, pour la plupart, appartiennent à la même nation, et à une classe de la société que nous sommes à même d'observer tous les jours. A l'hôpital de la marine, l'individu lui-même excite autant de curiosité que sa maladie elle-même. Ici la monotonie des symptômes est presque toujours coupée par les situations si diverses, par les aventures si étranges où s'est trouvé le patient. Dans le récit des causes auxquelles les marins attribuent leurs maladies, on n'entend pas accuser constamment le froid humide, les draps mal séchés et la pluie, qui causent tant d'effroi à l'habitant des villes, et l'envoient avec des rhumes et des rhumatismes à l'hôpital. La santé du marin ne se laisse point altérer par des causes si légères; il attribue ses maladies aux flots qui, tant de fois, l'ont enveloppé tout entier, aux veilles de nuit au milieu des montagnes de glace, aux travaux les plus rudes et aux souffrances de toute espèce auxquelles ils sont exposés pendant les tempêtes, et à la suite des naufrages. Même à terre, les affections du marin présentent des symptômes effrayans; il ne se dérange pas pour une simple partie de plaisir; mais il reste ivre pendant des semaines entières, et quand il n'a plus d'argent pour continuer ses débauches, il arrive à l'hôpital de la marine avec un délire effrayant. On conçoit à peine comment le marin peut supporter, après un long voyage, l'énorme quantité de liqueurs spiritueuses dont il remplit son estomac pendant ses longues débauches; mais ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est la rapidité avec laquelle cet organe revient à l'état normal à la suite de ces orgies. On voit chaque jour à l'hôpital de la marine des hommes qui sont restés, pendant plusieurs semaines de suite, complètement ivres, et guérir en peu de temps de leur *delirium tremens* par l'emploi des anti-spasmodiques et des

opiats énergiques ; on dirait qu'ils sortent d'une mer orageuse et qu'à leur grande satisfaction ils viennent d'entrer dans des eaux calmes et paisibles.

On voit bien dans les autres hôpitaux comment le tempérament individuel modifie la maladie. *Le Dread-Nought* est le seul endroit peut-être où il soit facile d'étudier l'influence qu'exerce la constitution nationale. Voici un matelot anglais robuste auquel on fait de suite, et coup sur coup, plusieurs saignées de trente à quarante onces de sang pour une inflammation violente, qui cède à ce traitement énergique. À côté de lui est un nègre aux formes non moins athlétiques, et affecté comme lui d'une inflammation violente; que l'on emploie un traitement aussi énergique, et le nègre ne tardera pas à succomber. Le nègre est physiquement et moralement organisé de manière à ne pouvoir supporter autant de souffrances que les blancs : sa force physique s'affaiblit rapidement, et bientôt il tombe dans un abattement qui est le signe précurseur de la mort. Quand il n'a plus d'espoir, le nègre ne prend ni nourriture, ni médicamens, ne parle à personne et ne remarque rien de ce qui se passe autour de lui; sa mort n'est que la terminaison paisible d'une longue et complète léthargie.

On ne connaît qu'un seul exemple de guérison dans un cas de ce genre. Un jeune nègre, dont la maladie offrait peu de gravité, devint tout-à-coup morose et ne voulut plus prendre ni médicamens, ni nourriture, ni même répondre aux questions qu'on lui adressait. On le vit une nuit manger, comme en cachette, un petit morceau de pain; mais il maigrissait à vue d'œil et semblait toucher à sa dernière heure, lorsque la garde lui offrit par hasard un peu de riz : quand on l'eut soulevé pour lui faire voir ce qu'on lui présentait, ses yeux, ternes auparavant, prirent de l'éclat; il arracha l'assiette des mains de la garde, sauta hors du lit, et après avoir fait quelques pas autour de la salle, il dévora son riz avec avidité, et ne tarda pas à guérir. Les nègres américains ne

quittent pas la vie d'une manière aussi triste que leurs frères en couleur : ils appartiennent à une race plus noble ; leur physionomie est plus expressive, leur capacité plus développée ; ils ont plus de courage passif, et ont beaucoup de l'intelligence des Américains, et une douceur et une facilité de mœurs qui plaît plus que la brusquerie démocratique du vrai marin *yankee*.

Les insulaires de la mer du Sud prennent quelquefois une profonde tristesse à l'approche de la mort ; mais, en général, ils forment par leur caractère et leur extérieur, une classe très intéressante de malades. Malheureusement leur constitution est trop exotique pour supporter facilement les variations de température de notre climat. Le froid, les brouillards et le genièvre de Londres ne tardent pas à agir sur leurs poumons, et il en est peu qui puissent supporter le traitement actif qui serait nécessaire pour leur guérison.

Les marins du Pays de Galles sont moins tristes que les nègres d'Afrique, mais ils se laissent abattre aussi facilement ; la moindre indisposition les effraie autant que pourrait le faire une maladie dangereuse. Ils n'ont un peu de confiance dans leur convalescence que quand ils quittent l'hôpital ; ils semblent se croire dispensés d'être reconnaissans pour les soins qu'ils y ont reçus. Il n'en est pas de même des Irlandais : leur gaîté loquace, alors même qu'ils sont gravement malades, contraste fortement avec la résignation des Écossais et la grave indifférence des Anglais. Le matelot anglais ou écossais, quand il sort guéri, remercie ses médecins avec sincérité et gaîté ; mais le matelot irlandais multiplie ses remercîmens sous toutes les formes, et ne quitte jamais le médecin sans lui souhaiter une longue existence et les bénédictions de Dieu et des Saints.

Les marins ont, on le sait, des habitudes qui leur sont particulières ; aussi leur physiologie prend le caractère spécial de leurs occupations. Lorsqu'ils sont malades, ces différences deviennent moins saillantes ; mais pendant leur convalescence

elles reparaissent avec plus de force, et elles sont peut-être plus remarquables chez les marins anglais que chez ceux d'aucune autre nation. Le marin français, allemand ou espagnol, diffère peu (au moins pour le langage) de ses compatriotes qui habitent la terre ferme : il raconte ses aventures dans un langage simple et dépourvu de figures, qui prouve que chez lui les impressions, celles qu'il a reçues sur la terre ferme, ont conservé plus d'influence que celles que, depuis, il a éprouvées en mer. Le matelot anglais paraît avoir une plus grande habitude des phrases nautiques; les souvenirs qu'il a conservés de sa première jeunesse passée sur la terre sont moins vifs, et la manière dont il exprime ses idées rappelle toujours les navires et les eaux sur lesquels seulement il semble se sentir à l'aise.

Quelles bizarres aventures, quelle auto-biographie on pourrait recueillir sur *le Dread-Nought*, si les malades écrivaient d'une manière intelligible. Quelques-uns ont fourni des Mémoires pleins d'intérêt. Un habitant de Sainte-Hélène, qui avait été attaché à Napoléon pendant tout le temps qu'il habita cette île, a écrit, sur la demande du médecin, le récit vraiment amusant et probablement véridique de ce qui s'y est passé pendant qu'il avait été au service de l'empereur.

Dernièrement, il y avait à l'hôpital un indigène de la Nouvelle-Providence, qui attirait autour de son lit une grande partie des convalescens, curieux de l'entendre raconter les merveilleuses histoires qu'il composait pour eux. Un matelot hindou, qui parlait sept langues, a laissé son auto-biographie, qui est bien écrite et très amusante; sa vie se compose de trente années de vicissitudes les plus étranges, dont la première fut l'abandon du mahométisme pour le christianisme. Trois fois il avait fait naufrage, et avait manqué périr une fois par un assassinat. Il avait été sous toutes les latitudes et avait visité presque toutes les contrées du globe. Il avait abandonné plusieurs fois son navire pour des motifs peu importans, et fut un jour sur le point d'être pendu comme

pirate. Il avait fait plusieurs voyages d'Afrique pour l'achat des nègres, et confirma tout ce que l'on rapporte de cet horrible trafic. Il avait travaillé avec les planteurs d'Amérique et avait descendu, sur les fleuves de ce continent, d'énormes radeaux de bois. Se trouvant au milieu des Indiens, il avait mené avec eux la vie sauvage. Il n'est sorti de l'hôpital que pour recommencer sa vie d'aventures, aussi pauvre que lorsqu'il était venu dans le monde, et obligé de gagner son pain de chaque jour par de rudes travaux. Telle est la destinée de la plupart des marins. Leur vie est toute d'excitation et de longues fatigues; ils ne pensent au repos que quand ils sont incapables de continuer un service actif; et alors, comme ils n'ont point songé, quand ils l'auraient pu, aux derniers termes de leur existence, ils sont obligés de les passer dans la pauvreté ou la dépendance.

L'hôpital de la marine, considéré sous le rapport de l'influence morale, est, on ne peut le nier, d'une immense utilité. Cependant on doit aussi reconnaître que, dans quelques cas, il offre de grands désavantages. Il y a une foule de maladies, personne ne l'ignore, où l'action d'une atmosphère humide exerce la plus fâcheuse influence. On ne peut donc jamais espérer de faire un bon hôpital d'un vaisseau où l'air, constamment humide, doit nuire à un grand nombre de malades.

Sciences Naturelles.

Caoutchouc observé dans les plantes. — Le professeur Boyle vient de publier un Mémoire sur le *caoutchouc* (gomme élastique) qu'il dit avoir trouvé dans plusieurs plantes de différentes familles, telles que les *chicoracées,* les *lobéliacées,* les *apocinées,* les *euphorbiacées,* et les *artocarpées.* L'emploi de cette substance qui augmente chaque jour donne un grand intérêt à cette découverte. J'ai observé, dit ce professeur : 1° que les plantes qui contiennent du caoutchouc, ont toutes une dureté et une ténacité dans leur fibre très re-

marquable ; 2° que, sous les tropiques, on tire la glu des mêmes végétaux qui donnent la gomme élastique, et que cette substance a été trouvée dans plusieurs plantes, dont la feuille sert de nourriture aux vers-à-soie. Ces observations le portent à croire que la caoutchouc pourrait bien, en quelque sorte, être la cause productive de la ténacité du fil de soie, et même son élément essentiel. C'est d'après cette opinion que le professeur Boyle a soupçonné l'existence du caoutchouc dans le mûrier; ce soupçon vient d'être converti en certitude par l'analyse chimique qu'en a faite récemment un de ses amis.

Distribution géographique des plantes de l'Irlande. — Le docteur Mackay a communiqué à la sixième réunion de l'*Association pour l'avancement des sciences en Angleterre* un Mémoire sur ce sujet qui renferme une liste de cent quatre-vingt-quinze espèces et quelques détails comparatifs sur celles qui sont communes aux environs de Dublin, d'Edimbourg et aux côtes sud de l'Ecosse. Ce botaniste s'est attaché à faire ressortir les différences saillantes qui se trouvent dans la végétation de l'Ecosse et dans celle de l'Irlande. Ces différences pourraient être, en partie, attribuées à la situation plus méridionale de l'Irlande et à la hauteur de ses montagnes qui est, en général, inférieure à celles d'Écosse et, en outre, plus exposée à l'influence de l'Océan occidental; elle a un climat plus humide. Aussi l'Ecosse est-elle plus riche en productions alpines; M. Mackay y a trouvé vingt-cinq espèces tant alpines qu'originaires de cette contrée que l'on ne rencontre pas en Irlande. Quelques plantes des côtes occidentales de l'Irlande sont originaires des montagnes d'Espagne et de Portugal. Il donne ensuite une liste de vingt-et-une espèces irlandaises qu'on n'a pas encore trouvées dans d'autres parties de la Grande-Bretagne et qui offrent cette circonstance remarquable, qu'elles appartiennent au versant occidental des Pyrénées.

Sciences Législatives.

De la centralisation judiciaire en Angleterre. — Tandis que, d'un côté, on regarde comme un attentat tyrannique contre la liberté individuelle tout ce qui ressemble à de la centralisation dans l'administration politique; d'un autre côté, on a introduit dans l'administration de la justice la centralisation la plus énorme qui ait jamais existé. Quatre-vingt mille procès viennent chaque année encombrer les cours de Westminster; toutes les affaires qui concernent les colonies sont renvoyées devant le conseil privé du roi, et les juges, chargés d'administrer la justice dans les divers comtés de l'Angleterre résident tous à Londres et ne parcourent leurs districts respectifs que de six en six mois. Les plaignans doivent attendre leur arrivée pour obtenir justice; et pendant ce temps ils perdent l'occasion favorable de se faire payer. Mais à côté de cette centralisation funeste on rencontre une foule d'anomalies non moins préjudiciables aux intérêts de la nation : ainsi, tandis que la cour du banc du roi est surchargée d'affaires, celles des plaids communs et de l'échiquier sont presque oisives, parce qu'un petit nombre d'avocats, qui seuls ont le droit de plaider devant ces cours, retardent la marche de la procédure; deux cent quarante tribunaux décident en dernier ressort sur de petites dettes, et l'on n'en trouverait pas trois qui s'accordent entre eux sur les principes qui servent de règle à leurs jugemens; les frais de procédure à Westminster sont si considérables qu'ils équivalent à un déni de justice; aussi, bien souvent les demandeurs réduisent une créance de 5 £ à 1 £ 19 sh. pour diminuer les frais de moitié; souvent même on a vu des personnes préférer payer une somme qu'elles ne devaient pas, plutôt que de s'exposer à un procès dont le gain même leur aurait plus coûté que l'argent qu'on leur réclamait. Je conçois sans peine que les avocats, les attorneys et toute la phalange des hommes

de loi défendent avec opiniâtreté un tel état de choses; mais que la chambre des lords ait pris fait et cause pour eux, c'est ce qu'on ne peut ni comprendre ni excuser. Il fut un temps où la chambre haute prenait l'avance sur tous les progrès et tous les développemens de l'organisation sociale ; c'est là, je dois le dire, le véritable, le plus noble but que doit se proposer toute aristocratie. Dans ces derniers temps elle a cru, au contraire, que sa véritable destination était d'arrêter et de retenir ; c'est-à-dire de se laisser traîner à la remorque par la Chambre des Communes. On a cherché à justifier, il est vrai, ce changement de direction, en disant que la Chambre des pairs favorisait le mouvement, tant que le mouvement avait besoin d'être secondé, et que dès qu'il a pris une rapidité dangereuse elle a dû s'appliquer à le modérer. Justification sans valeur. A aucune époque, les Communes n'ont manqué d'inspirations révolutionnaires ; mais la Chambre Haute savait les neutraliser, en allant en avant, d'un pas ferme, et en prenant la direction des affaires et de l'opinion publique. C'est ce que depuis six ans elle n'a pas osé faire. Si elle eût consenti à transférer les voix d'East-Retford à une grande ville, il n'aurait jamais été question d'une réforme aussi large que celle qui a été faite ; si elle eût consenti à la loi sur les dîmes irlandaises, et si elle s'était montrée juste envers les catholiques, jamais l'attaque contre les biens du clergé n'aurait eu lieu, ou du moins elle n'aurait pas décidé du sort d'un ministère.

« Cependant il est des personnes en Angleterre qui sont convaincues de bonne foi que le mode de procédure, et que le système judiciaire y ont atteint un si haut degré de perfection qu'il serait impossible d'y rien changer. C'est en vain que Brougham, Peel, Romilly ont signalé les vices de ce système ; leur voix n'a pas été écoutée. A Londres, il y a trois tribunaux suprêmes dont les attributions sont presque identiques, mais qui diffèrent considérablement quant aux formes qu'ils observent et aux frais des instances. L'institution si vantée des

juges-de-paix n'est pas non plus irréprochable; la nomination de ces magistrats est entre les mains des lords lieutenans de comtés, et leur puissance excessive n'est soumise à aucun contrôle; les lois qui régissent les propriétés foncières, les successions et plusieurs autres points importans diffèrent dans la plupart des comtés; les propriétaires d'immeubles sont protégés outre mesure : à l'exception des comtés de Middlesex et de York, le régime hypothécaire n'existe nulle part : il n'y a donc pas de moyen légal, universel, uniforme, de découvrir le véritable propriétaire, la valeur des biens territoriaux, les droits et les impositions, le prix d'achat et les dettes dont la propriété est grevée. En 1830 M. Campbell proposa l'établissement d'un registre général de tous les actes concernant la propriété foncière, c'est-à-dire l'organisation d'une espèce de régime hypothécaire. Après plusieurs modifications ce bill fut présenté à la Chambre des lords, et trois fois il a été rejeté, sans que l'on ait allégué aucun motif plausible.

Biographie.

John Bannister. — Depuis quelques années, les habitans de Gower-Street voyaient souvent sortir du n° 64, un pauvre vieillard tout goutteux qui se traînant sur un gros bâton, s'arrêtait partout où un rayon de soleil perçait le brouillard de Londres. Plus récemment l'appui du bâton ne suffisait plus au vieil invalide : un serviteur dévoué guidait ses pas chancelans. En voyant ce corps courbé, ces membres ankylosés par les nodosités de la goutte, ces yeux presque éteints, quelques personnes reconnaissaient encore un des plus beaux hommes du dernier siècle, un de ces comédiens aussi renommés par leurs bonnes fortunes dans le monde, que par leurs rôles populaires sur la scène : c'était John Bannister, le *brave Jack,* et le *charmant Jack* comme on l'appelait de son temps, lorsque, avant qu'il eût dit un mot, sa présence seule suffisait à Drury-Lane, pour répandre dans toute la salle, ce sentiment

de bienveillance que le public n'éprouve que pour un très petit nombre de ses favoris.

John Bannister est mort le 8 novembre, âgé de 78 ans.

John Bannister était un enfant de la balle, comme on dit en termes de coulisse. Son père Charles Bannister, célèbre chanteur, avait quitté la profession du commerce pour se livrer au théâtre; sa femme, enceinte depuis huit mois, rêva, dit-on, qu'elle accouchait d'un enfant qui dansait sur la tête de Garrick. Cet enfant vint réellement au monde huit jours après; mais malgré ce songe souvent cité dans la famille, le jeune John était destiné à devenir un autre Appelles plutôt qu'un autre Roscius, et il fut mis en apprentissage chez le peintre Loutherbourg. Charles Bannister se figurait qu'au nom de la fraternité des arts, Loutherbourg donnerait gratuitement ses leçons à son fils; mais Loutherbourg, au bout de quelques mois, vint lui dire que tous ses élèves sans exception leur payaient une somme de 200 £. Charles Bannister trouva que la gloire d'être le père d'un grand peintre était un peu chère, et il fit la sourde oreille. Alors Loutherbourg qui avait d'abord beaucoup vanté les dispositions de son élève, se refroidit dans ses complimens; John de son côté, peu encouragé se permit quelques distractions qui donnèrent raison à son maître. Il s'avisa un jour entre autres, de monter une espèce de mascarade avec les armures antiques qui ornaient l'atelier de Loutherbourg; plusieurs de ces objets précieux furent endommagés par John et ses camarades, et Loutherbourg déclara que le fils de Charles Bannister avait pour vocation déterminée, d'imiter la nature en comédien et non en peintre. Charles Bannister se souvint alors du songe de sa femme, et comme il allait faire une tournée en province, il emmena avec lui son Appelles manqué pour l'essayer incognito dans quelque rôle obscur. A son retour à Londres, il le présenta à Garrick, qui le prit en amitié et lui donna des leçons plus désintéressées que celles de Loutherbourg.

John Bannister en profita si bien, que lorsqu'en 1776, Gar-

rick se retira du théâtre, on retrouva dans le jeune débutant, la tradition des manières et des intonations du grand acteur. John l'imitait, le copiait à ravir. Peu-à-peu, cependant il sentit le besoin de se créer un genre à lui, et y réussit. Comme Garrick, il aurait pu être représenté (par un autre Reynolds à défaut de Loutherbourg), entre la Muse de la tragédie et celle de la comédie, se disputant ses sourires; mais malgré son succès dans quelques rôles sérieux, John Bannister était plus remarquable dans la haute comédie et même dans la farce où sa gaîté restait toujours contenue dans les limites du meilleur ton. Ce fut lui qui créa *Don Ferolo Whiskerandos* dans le *Critique* de Shéridan, admirable parodie qu'on peut encore appliquer à tant de prétendus chefs-d'œuvre du théâtre actuel; il fallait le voir aussi dans *Rolando* de la *Lune de miel*, dans le *Colonel Feignwell;* ses *marins* produisaient beaucoup d'effet; il n'avait guère moins de succès dans les *vieillards*, quoique inférieur peut-être dans ce genre à Dowson et à Fawcett.

Après avoir joyeusement mené la vie de garçon, sans songer au mariage, il parlait un soir, en homme blasé, à Mrs Lloyd de ses bonnes fortunes et du mauvais emploi de son temps. Mrs Lloyd lui conseilla de ne pas attendre qu'il fût tout-à-fait ruiné pour se marier, et lui indiqua miss Harper, chanteuse de Covent-Garden, comme un excellent parti. John Bannister fit la cour à miss Harper sans l'aimer et comme pour remplir une gageure; mais il finit par éprouver sérieusement de l'affection pour elle. Miss Harper, insensible à l'amour joué, ne put résister à un amour plus véritable; elle le mit à l'épreuve et l'épousa. Ce fut un heureux ménage : John Bannister s'accoutuma auprès de miss Harper à une vie plus rangée; elle lui donna même des vertus dont il se croyait incapable, entre autres celle de l'économie. Ils avaient mis ensemble de côté une somme de 1500 £, lorsque le riche M. Rundell, devenu un des premiers banquiers de Londres, s'établit comme orfèvre. John Bannister et lui étaient très liés : il n'hésita pas

à confier à son ami tout son pécule. Tant que Rundell vécut, il aimait à dire qu'il devait sa fortune à son ami le comédien : il paraît même qu'il avait promis de lui laisser dans son testament de quoi aller en voiture pendant sa vieillesse. John Bannister s'y attendait : malheureusement le testament de Rundell prouva que son ancien créancier avait trop compté sur la reconnaissance du richard. Un legs mesquin, un simple souvenir, fut tout ce qu'on y trouva pour John Bannister, qui se plaignait quelquefois avec amertume des fausses espérances qu'on lui avait données. Comme Mathews, John Bannister, excellent mime, aimait à remplir plusieurs personnages dans une même pièce ; il joua quelque temps une farce à lui seul sur divers théâtres de Londres et de la province. On croit qu'il était l'auteur de cette macédoine dramatique, *le Budget,* qui ne vaut pas les *Autobiographies parlantes* de Mathews.

Il avait quitté le théâtre depuis 1815 ; mais ses anciens camarades n'avaient jamais cessé de l'entourer et de lui demander ces conseils qu'il avait lui-même reçus de Garrick. On aimait à l'entendre : il aimait, lui, à être écouté.

Sa femme lui survit. On a déposé son cercueil sous le porche de *Saint-Martin in the Fields,* à côté de celui de son père Charles Bannister, qu'il avait conduit là, à sa dernière demeure, le 4 novembre 1804. Avec John Bannister, le théâtre anglais a perdu la dernière tradition des comédiens du dernier siècle.

Industrie.

Boulets de sauvetage inventés par le capitaine Mamby. — Quelle que soit l'habileté d'un marin dans l'art de la natation, il arrive souvent que, lors des naufrages, soit que le bâtiment se trouve à une trop grande distance de la côte, soit que la violence des flots rende ses efforts inutiles et épuise ses forces, sa perte est presque certaine. On a imaginé divers moyens de sauvetage qui n'ont point répondu à ce but si de-

siré. Loin d'être découragé par cet insuccès, sir Mamby, capitaine de la marine anglaise et président de la société générale des naufrages, s'est livré à de nouvelles investigations qui semblent avoir produit les plus heureux résultats. Le procédé qu'il vient de publier consiste à établir un système de communication entre la côte et le vaisseau, au moyen d'une corde fixée à un boulet à anneau ou à un boulet à grappin. Ce boulet est lancé sur le vaisseau naufragé par un mortier qui pèse, avec sa plate-forme en bois, environ trois quintaux, et qui peut lancer, contre le vent le plus fort, un boulet de vingt-quatre, avec une corde d'un pouce et demi de grosseur, à 200 verges, ou environ 185 mètres, et, avec une grosse ligne de sonde, à 270 verges, ou environ 246 mètres. Un pareil mortier lance un boulet à grappin, muni d'une corde assez solide pour haler un bateau de la côte au vaisseau, effet d'autant plus important qu'il arrive quelquefois que les naufragés, engourdis par le froid ou épuisés par la fatigue, ne peuvent pas même se mouvoir. Voici la portée de ce mortier:

Onces de poudre.	Verges parcourues avec une corde d'un p. et demi.	Verges parcourues avec une corde de trois quarts de p.
4	120	140
6	145	182
8	180	215
10	203	249
12	235	290
14	250	310

Les boulets que le capitaine Mamby destine à porter secours aux naufragés sont de deux sortes : 1° celui qui ne doit servir qu'à établir la communication ; il est fabriqué de manière à recevoir un morceau de fer barbelé et plié en forme de piton ; 2° l'autre sorte de boulet est à grappin et muni de crocs disposés autour d'une tige barbelée, afin de pouvoir tenir solidement à tout ce qu'il accroche. Ce boulet est de la plus grande importance pour attirer les bateaux de la côte, ainsi que pour parvenir au vaisseau échoué, quand les hom-

mes de l'équipage, épuisés par la fatigue, engourdis par le froid, ou s'étant amarrés dans le gréement pour éviter que l'eau ne les enlève, se trouvent dans l'impossibilité de manœuvrer. Ce boulet devient utile quand les gens qui sont à terre halent sur la corde qui a été lancée sur le vaisseau, parce qu'il s'accroche à quelque partie de la coque ou du gréement, et qu'alors on peut faire aller un canot au secours de l'équipage. Les barbes et contrebarbes rendent presque impossible le décrochement du boulet, qui adhère au vaisseau tant que la partie où il est fixé résiste. On a perfectionné le grappin de ce boulet en lui donnant cinq branches, de telle sorte que deux d'entre elles sont toujours accrochées à-la-fois. Il est essentiel, en attachant la corde au boulet, de la fixer solidement et d'empêcher qu'elle ne soit brûlée par le feu du mortier; de fortes lanières de cuir passées dans le piton et tressées aussi serré qu'il est possible, obvient à cet inconvénient.

Commerce. — Statistique.

Coup-d'œil sur la situation des finances et du commerce de la Grande-Bretagne. — Tandis que l'incertitude règne dans les affaires, tandis que les journaux interprètent de mille manières la décision de la Banque d'Angleterre, sur le taux des escomptes, le revenu public se trouve dans une situation très satisfaisante. Les recettes, au 5 octobre 1836, ont dépassé celles de 1835 de 2,727,693 £, et au 5 juillet 1836, un excédant de recettes de 1,796,000 £ a été constaté : il a été immédiatement appliqué soit au retrait d'une partie des bons de l'Échiquier, soit au rachat de fonds 3 1/2 p. %; et sur les 20,000,000 £ d'indemnité accordés aux propriétaires d'esclave des Antilles, 16,492,379 £ se trouvaient déjà payées à cette époque.

Toutes les branches de commerce sont loin cependant de se ressentir de l'espèce de panique qui règne sur les marchés.

Le commerce du thé a pris un développement considérable depuis la levée du monopole. L'an dernier, au 5 août, 21,000,000 de livres avaient été seulement importées; cette année, à la même époque, 36,650,000 livres étaient entrées dans nos ports, et tout porte à croire que ce mouvement ne se ralentira pas; surtout si, d'après le docteur Walich, la culture du thé peut être introduite avec succès dans différentes parties de l'Inde.

La rareté des fonds sur les marchés a porté un grand préjudice à la valeur des actions de la plupart des compagnies industrielles; cependant celles du chemin de Londres à Birmingham, de Liverpool à Manchester, de Grenwich à Londres se soutiennent toujours. Le commerce du fer est aussi en voie de prospérité; et les procédés que M. Musshet a communiqués récemment à l'*Association Britannique*, pour obtenir du fer malléable après la première fusion, semblent devoir maintenir le mouvement ascendant de cette industrie. Le rapport qui vient d'être publié sur les résultats obtenus dans la construction des ponts en fer de Menai et de Conway justifient pleinement la faveur que ce métal obtient aujourd'hui dans les grandes constructions.

Les frais de construction du pont de Menai se sont élevés à.	211,791 £
Les frais d'entretien de ce pont pendant 10 ans ont coûté. .	4,185
Le pont de Conway a coûté en frais de construction et de réparations pendant ce même espace de temps.	59,764
Total. . . .	275,740

Les péages et les différentes perceptions recouvrés sur ces deux ponts ont produit 118,288 £ pendant les dix années qui se sont écoulées depuis leur construction. Ainsi, dans l'espace de dix ans, près de la moitié des frais de cette entreprise se trouvent remboursés.

Les mines de Cornouailles sont aussi dans un état florissant; douze d'entre elles ont donné 512,000 £ de produits et leurs dividendes annuels se sont élevés à 24 p. %. Dans les districts agricoles, il y a cependant un grand nombre de bras inoccupés, et chose fort rare, aux dernières assises d'Angleterre

et du pays de Galles six condamnations à mort ont été prononcées ; une dans chaque circuit. Plusieurs accusations graves de vols, de meurtre et d'incendie, ont été soumises au jury ; mais il n'y a pas été donné suite, à cause de l'extrême rigueur des peines. Aussi la commission chargée de réviser la législation pénale, propose-t-elle de grandes modifications afin de la rendre plus efficace. En attendant cette réforme, la législation militaire continue à s'exercer avec la même rigueur ; pendant les cinq années qui ont fini au 1er octobre dernier 1227 soldats et 332 marins ont été condamnés à la peine du fouet.

Correspondance.

Lettre de M. Charles Coquerel sur l'apparition des Étoiles filantes, observées à Paris, le 13 *novembre* 1836.

Nous avons publié, dans la livraison de juillet dernier, les observations qui ont été faites en 1833, aux Etats-Unis, sur les étoiles filantes. A plusieurs reprises on avait constaté l'apparition de semblables météores, illuminant de leurs traînées lumineuses la voûte des cieux. Les annales de la science, et plus encore, les chroniques des superstitions populaires ont enregistré un grand nombre de faits de ce genre, qu'on a long-temps confondus avec les lueurs mobiles des rayons des aurores boréales. Mais le professeur Olmsted, après avoir vu le nombre incalculable des étoiles filantes et des météores lumineux qui se montrèrent aux Etats-Unis, en novembre 1833, remarqua, en consultant les listes les plus authentiques et les plus complètes de ces phénomènes, que le milieu du mois de novembre semblait constituer une époque périodique dans la série de ces apparitions. Nous avons rapporté plusieurs de ces coïncidences dans l'extrait que nous avons publié du mémoire de ce savant professeur ; en voici quelques autres, que le physicien Chladni a rapportées dans son tableau

général des Météores. L'an 472 de l'ère chrétienne, suivant Procope et Marcellin, il y eut à Constantinople une grande chute de poussière noire météorique, le 5 *ou* 6 *novembre*. En Thuringe, suivant Spagenberg, on vit tomber un globe de feu, avec grand fracas, le 6 *novembre* 1548. Le 13 *novembre* 1755, pluie rouge en divers pays, suivant le recueil des *Actes des Curieux de la nature*, vol. II. Le 14 *novembre* 1765, dans la province de Picardie; le 5 *novembre* 1814, aux environs de Gènes; le 5 *novembre* 1819, en Flandre, en Hollande et aux Etats-Unis : chutes de poussières rouges ou noires, météoriques. Enfin, plusieurs aérolithes, qui lancèrent jusqu'au sol des masses pierreuses, ont été observés en novembre, notamment en 1832. Les années 1834 et 1835 présentèrent des traces sensibles d'apparitions toutes semblables. La périodicité de ces phénomènes paraissait donc extrêmement probable; aussi M. Arago n'a pas hésité de les signaler à l'attention des navigateurs français de *la Bonite*.

Les météores lumineux se sont, en effet, montrés cette année sur l'horizon de Paris et précisément à la date que l'on avait annoncée d'avance. Leur apparition est un des faits les plus curieux et même les plus extraordinaires dont la science de la physique céleste se soit enrichie. Ils ont été vus et comptés avec soin par les astronomes de l'Observatoire de Paris, qui ont passé la nuit entière du 12 au 13 novembre sur la plate-forme de l'édifice, après avoir déterminé, autant qu'on peut le faire, la position et la direction de ces brillantes traînées de lumière. La nuit de la veille du 12 novembre ainsi que celle du lendemain furent nuageuses, et l'on ne put rien apercevoir; mais ce que l'on vit dans la nuit du 12 au 13, depuis environ six heures du soir jusqu'au jour, suffit pour mettre hors de doute l'apparition des *bolides*, en nombre tout-à-fait inaccoutumé. Les astronomes de l'Observatoire de Paris comptèrent dans cette nuit un nombre total de 170 étoiles filantes; ils firent, de plus, les remarques suivantes sur leur direction : 54 étoiles se montrèrent précisément dans la con-

stellation du Lion; 71 parcoururent des courbes telles que, si on les eût prolongées, elles seraient venues aboutir à ce même groupe du Lion; et 40 suivirent des directions différentes; enfin, il y en eut 5 qui brillèrent trop vaguement pour que leur position pût être déterminée avec précision. Rien d'inusité ne se montra, du reste, dans la température ni dans les autres phénomènes physiques de la nuit. M. Arago, en rendant compte le surlendemain, 14 novembre, à l'Académie des sciences, des observations qui avaient été faites sous sa direction, ajouta que ce nombre de 170, quoique fort au-dessous des myriades de météores qu'on avait vus aux Etats-Unis en 1833, était cependant de beaucoup supérieur au nombre d'étoiles filantes, qui se présentent dans les nuits ordinaires. Il ne paraît point douteux au savant secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences que notre globe n'ait pénétré, à l'époque de la nuit du 12 au 13 novembre, dans une immense couche ou nuage de météores, dont quelques-uns seulement se sont montrés; il en conclut que, selon que la terre viendra à traverser ou à rencontrer cet amas de petites planètes microscopiques, dans un sens ou dans un autre, c'est-à-dire, selon une tranche plus ou moins épaisse, nous pourrions voir un nombre de météores plus ou moins considérable qu'aux Etats-Unis. Les observations des astronomes furent continuées les 14 et 15 novembre, et on ne vit au plus que de 4 à 5 météores par heure; ce nombre s'était élevé de 45 à 50 dans la nuit de l'apparition principale. Nous ajouterons que, dès la soirée du 8 novembre, un bolide très éclatant fut aperçu vers l'orient de Paris, à huit heures et demie du soir. Voici, au reste, le résultat des observations faites par notre collaborateur, M. Charles Coquerel, qui, après avoir traduit le mémoire d'Olmsted, a voulu lui-même constater l'apparition du phénomène météorique.

« Desireux de m'assurer par moi-même du retour des étoiles filantes, et d'apprécier l'exactitude des faits curieux que le professeur Olmsted a réunis, je fis mes efforts pour observer le ciel

le plus assidument qu'il me fut possible, dans cette nuit du 12 au 13 novembre. Mais les veillées nocturnes et prolongées sont difficiles à Paris, et je ne pus être témoin que de ce qui se passa dans une certaine zone du ciel, pendant deux heures seulement, de 4 heures du matin jusqu'au lever du jour. Quelque curieuses et belles que fussent ces étincelantes apparitions, peu d'observateurs attentifs ont pris la peine de les rapporter aux constellations qu'elles traversaient en jets si rapides. Qu'il me soit donc permis de relater ici les observations que je transmis à M. Arago, qui a bien voulu les mentionner devant l'Académie, en ajoutant qu'elles confirmaient pleinement les résultats obtenus à l'Observatoire.

Chose heureuse, et bien rare au mois de novembre, la nuit était d'une admirable sérénité. Aucun nuage, sauf quelques légères brumes couchées sur l'horizon, ne ternissait l'éclat des astres, dont la lumière ne pouvait être éclipsée par la lune, alors nouvelle. Le ciel offrait l'assemblage assez peu commun des belles étoiles d'Orion et de Sirius, réunies aux planètes de Jupiter et de Vénus; cette dernière surtout étincelait de l'éclat le plus vif. A la lueur de ces astres, le firmament était d'un noir très intense. Au milieu de ces ténèbres, et sur une zone assez étroite du firmament, je comptai, de 4 heures à 6 heures, au moins 26 étoiles filantes, assez diverses par leur direction et par leur éclat. Quant à la direction, voici ce que je pus juger : les météores me parurent affectionner le côté de l'orient, et surtout le nord, vers la région boréale du ciel. Leur siège de prédilection, c'est-à-dire, l'endroit où ils me semblèrent se montrer en plus grand nombre, me parut être à-peu-près entre la Grande Ourse et la Petite, non loin d'une assez belle étoile de la constellation du Dragon. De ce point surtout, ils se dirigeaient en lignes le plus souvent parallèles vers l'horizon, en décrivant des arcs lumineux plus ou moins étendus, qui s'éloignaient peu de la direction du plan du méridien. Leurs traînées phosphorescentes et de teinte rougeâtre persistaient pendant quelques secondes, après que les météores s'étaient éteints. D'autres se montrèrent vers les régions du ciel occupées par les constellations du *Cœur de Charles I* et de la *Chevelure de Bérénice;* de ce nombre, j'en remarquai deux surtout d'un éclat verdâtre, mais très vif, qui jaillirent tout près de la *Chevelure de Bérénice,* et qui tombèrent à-peu-près vers l'orient, en traçant de

longs sillons de feu. Ces *bolides* apparurent à 5 heures et 5 heures et demie. Il s'en montra aussi tout-à-fait vers le sud, et tout près de l'horizon; ils ressemblaient à de grandes flammes mal définies, qui viendraient à s'allumer et à s'éteindre tout-à-coup; leur éclat blanc et livide se mêla aux lueurs naissantes du crépuscule. Je fus surtout frappé de l'apparence et de la vivacité du dernier météore que je pus apercevoir; il était 6 heures et un quart du matin; l'aurore éclairait déjà très fortement tout le ciel; les étoiles de la Grande Ourse et celles plus brillantes encore d'Orion, avaient considérablement pâli, lorsque cette dernière étoile filante se précipita vers l'horizon, en partant à-peu-près sous l'étoile polaire; elle traça un sillon de feu blanc de l'éclat le plus vif; elle me parut avoir un disque au moins égal à celui que Vénus semble montrer à la vue simple. Vers 5 heures, le phénomène me parut arrivé à son maximum d'intensité et d'effet. Le reflet des boules lumineuses éclairait par momens le ciel, et jetait un éclair de clarté sur toute la concavité du firmament. Ces feux livides, et surtout les lueurs vagues qui illuminaient çà et là l'espace, offraient un spectacle assez surprenant et d'un aspect mélancolique. La lumière des bolides, quoique vive, est pâle et lugubre.

Quant à l'apparence générale de ces météores, elle me parut être celle des étoiles filantes ordinaires. On put très bien distinguer, dans la nuit du 12 au 13 novembre, les *boules lumineuses* du professeur Olmsted, et aussi *les lignes phosphoriques* qu'il observa en 1833. Mais nous n'avons rien vu, à Paris, des *gros corps lumineux* mal définis, qu'il a signalés comme ayant des dimensions angulaires égales ou comparables à celles du diamètre lunaire. Les feux les plus étendus que je pus distinguer, furent ceux qui s'élevèrent, le matin du 13, au sud, tout près de l'horizon, et dans les brumes du crépuscule; mais leur grandeur véritable put fort bien être épanouie considérablement par la réfraction extraordinaire que leurs rayons durent éprouver.

En appréciant la direction des courbes suivies par les bolides, si on eût pu faire rebrousser chemin aux lignes suivant lesquelles ils marchaient, il me sembla très clairement que ces arcs divers devaient en effet aboutir à la constellation du Lion, et s'y rencontrer. Cette apparition remarquable est mise hors de doute par les faits que les astronomes de l'Observatoire ont constatés en bien

plus grand nombre. Ainsi se trouve pleinement confirmé et vérifié le fait capital sur lequel j'avais insisté, dans l'extrait du mémoire du professeur Olmsted.

Il serait surtout intéressant de réunir quelques observations simultanées, qui pussent servir de base à des déterminations de parallaxe, d'où résulterait la mesure de la hauteur absolue des météores au-dessus de la surface de la terre. Voici quelques résultats obtenus à Paris et qui pourront être utiles dans ce sens. — « Le 13 novembre, à six heures quatorze minutes du matin, un bolide très brillant tombe droit vers le nord, à partir de l'étoile polaire; le 14 novembre, à une heure 17 minutes, un bolide brillant tombe perpendiculairement vers l'horizon, et passe entre *alpha* et *bêta* de la Grande-Ourse; enfin le 14 novembre, à minuit quarante minutes, un bolide brillant tombe vers l'horizon, précisément à partir de la grande étoile (*alpha*), du Bélier. Ces faits, rapprochés de ceux qu'on a dû observer dans les autres localités, pourront fournir quelques données précieuses pour découvrir la distance absolue entre nous et les points de l'espace où brillaient les météores. De cette distance et de la détermination approximative angulaire de la longueur de la courbe lumineuse, décrite par les bolides, il sera facile de déduire le chemin en lieues, que l'étoile a parcouru en traçant son lumineux sillon. De plus, la distance étant connue et le diamètre angulaire du météore étant estimé par approximation, la détermination de sa grosseur absolue en lieues ou en toises ne présente plus aucune difficulté. Nous aurons soin de faire connaître à nos lecteurs ces résultats d'un si grand intérêt, si l'on parvient, par la comparaison des observations, dans des lieux différens, à établir quelques mesures de parallaxe. Mais il n'y a point lieu d'espérer qu'on puisse arriver à des données précises, parce que la rapidité de ces phénomènes lumineux, presque instantanés, rend toute mesure exacte d'angles à-peu-près impossible; cependant on pourra sans doute conclure, des apparences observées, quelques distances-*limites*, qui fourniront des vues importantes pour la théorie des météores. Les étoiles filantes périodiques du 12 au 13 novembre, montrèrent des degrés d'éclat extrêmement différens depuis la phosphorescence vague jusqu'à l'intensité de boules lumineuses, d'une blancheur livide et d'un disque resplendissant, qui paraissait égal en grandeur à celui de Vénus. Quelques-unes décrivirent, à partir des étoiles du Lion, des courbes

éclatantes, longues d'un tiers au moins de la distance du zénith à l'horizon. Plusieurs d'entre elles, et surtout celle du 14 novembre, dans le Bélier, à minuit quarante minutes, laissèrent après elles en s'éteignant des traînées d'étincelles rouges de feu, d'une teinte très différente du corps du météore, et qui paraissaient trembler avant de disparaître. Ces corps étaient-ils aux limites de l'atmosphère et se sont-ils enflammés en la traversant avec une énorme vitesse? La traînée étincelante fut-elle le résultat d'une véritable combustion? Ce sont là des points qu'il est impossible de déterminer encore. Au surplus, deux faits d'un très grand intérêt résultent jusqu'ici des phénomènes observés, tant aux Etats-Unis, en 1833, qu'à Paris, dans la dernière nuit, du 12 au 13 novembre : le fait de *périodicité*, qui paraît maintenant à-peu-près établi, et le fait de *direction*. Ces corps émanèrent pour la plus grande partie d'un endroit que le professeur Olmsted appelle *le point rayonnant*, et qui parut en effet situé dans la perspective de la constellation du Lion. On sait que la terre, à l'époque de sa course qui correspond au mois de novembre, s'avance vers ce même point de son orbite; il semble donc que le nuage météorique dut précéder la terre, et se mouvoir avec une extrême vitesse. Mais ce sont là peut-être des hypothèses qu'il ne faut point trop se hâter d'adopter.

Quant au nuage de petites planètes microscopiques, au travers desquelles la terre a passé dans cette nuit si intéressante pour la science, l'existence d'un tel amas de planéticules n'est pas un fait aussi contraire à l'analogie qu'il le semble au premier abord. Il est au contraire fort problable que les vastes plaines de l'étendue sont remplies, au moins sur de grands espaces, de matière à divers états d'agrégation ou plutôt de raréfaction, dont nous n'avons aucune idée sur notre planète. D'immenses plages de l'univers sont remplies d'une lumière diffuse et comme éthérée, qui, vue de près, est sans doute matérielle, et est peut-être même composée de corps d'une grandeur très appréciable. Telles sont ces vastes taches, qui occupent dans le ciel d'immenses espaces, que sir John Herschel décrit comme parsemées d'une matière qu'il nomme *poussière d'étoiles (star dust)*. Il ne serait pas non plus impossible que les comètes, dont les dimensions sont immenses, ne fussent que de vastes nuages formant un assemblage de météores; dans ce cas,

les météores périodiques de la nuit du 12 au 13 novembre ne seraient donc qu'une partie d'une vaste comète, dans les profondeurs de laquelle la terre aurait pénétré. Cette considération serait, pour le dire en passant, fort rassurante quant aux appréhensions qu'on pourrait avoir sur le choc possible ou impossible des comètes. La très petite grandeur des étoiles filantes, ou planètes microscopiques, n'est nullement une objection contre cette théorie. Leur petitesse ne forme même pas une difficulté sérieuse. Entre Mars et Jupiter, on trouve les planètes astéroïdes qui sont, pour ainsi dire, microscopiques, si on les compare à la terre; l'une d'elles, Vesta, n'a que 70 lieues de diamètre. Que sont les satellites de Jupiter, comparés à leur planète centrale, et surtout au soleil, qui les surpasse en masse plusieurs millions de fois? Les corps célestes sont excessivement divers quant à leurs dimensions comparées. Le soleil même, malgré ses gigantesques proportions, devient à son tour microscopique, si on le place à côté d'une autre espèce de corps à disque parfaitement défini, que sir John Herschel vient d'examiner avec plus de soin encore dans les plages australes du Cap, et qui paraissent devoir être au moins aussi étendus que tout l'orbite du soleil à Uranus; ce sont les *Nébuleuses planétaires*, qui n'ont guère moins d'un milliard de lieues de diamètre, et qui, dès-lors, doivent former un solide total auprès duquel notre soleil, avec ses 300,000 lieues de diamètre, ne serait qu'un imperceptible atome. On voit donc que la matière existe dans l'univers à tous les états d'agrégation, comme dans toutes les proportions de grandeur ou de petitesse. Ce trait semble rapprocher un peu l'univers physique du monde moral, qui montre aussi tant de variétés et de si grands contrastes.

TABLE

DES MATIÈRES DU CINQUIÈME VOLUME

SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1836. — 4e SÉRIE.

Pages

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE PAUL RENOUARD,
RUE GARANCIÈRE, 5.











